



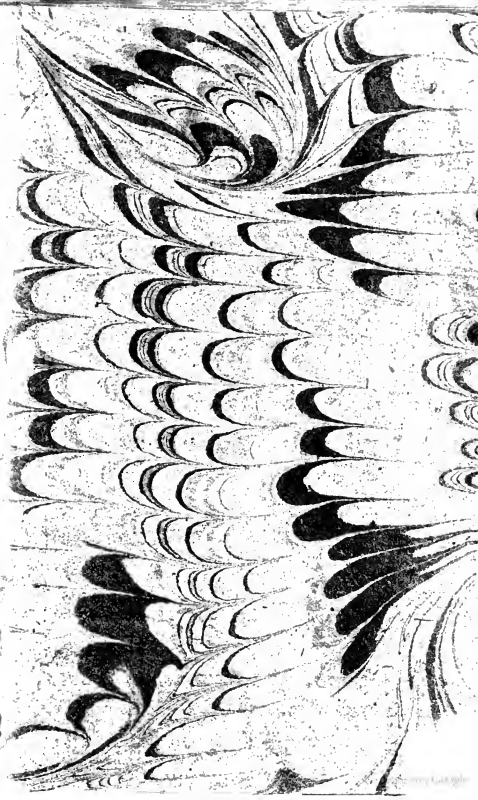
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

Rice.

DE MARINIS

A
168.

NAPOLI



1313

Race. Di Marini 168

321



OCELLUS LUCANUS

EN GREC ET EN FRANÇOIS

avec

DES DISSERTATIONS

SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS DE

la Metaphysique, de la Physique, & de la Morale
des anciens ; qui peuvent servir de suite

à la

Philosophie du Bon Sens.

par

Mr. LE MARQUIS D'ARGENS

CHAMBELLAN DE S.M. LE ROI DE PRUSSE

de l'Académie Royale des Sciences & Belles
Lettres de Berlin, Directeur de la Classe
de Philologie.



à Berlin 1762.

Chez HAUDE et SPENER

Libraires de la Cour de l'Académie Royale
des Sciences,

AVERTISSEMENT.

Tout ce qu'on pourroit dire de plus flatteur sur cette nouvelle production de M^r. le Marquis d'Argens, se trouve dans deux extraits qu'en a donné le *Journal Encyclopedique*, en Janvier 1762. Un accueil aussi distingué excitera sans doute le docte & aimable Auteur de cette Traduction d'*Ocellus*, à hâter l'ouvrage qu'il promet sur *Timée*, & qui se fait desirer avec empressement.

A

*SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR*

LE

*PRINCE HENRI
FRERE DU ROI.*

MONSEIGNEUR !

*I*l-y-a des Héros qui se sont élevés par leurs grandes qualités, à un point de gloire au dessus de toutes les louanges ; leur nom seul, en le prononçant, fait leur panegyrique. C'est ainsi qu'en nommant Cesar, on a d'abord l'idée d'un Général

néral au dessus de tous ceux des Romains & des Grecs. En faisant mention de Titus, toutes les vertus humaines se présentent à notre esprit; & l'on ne peut penser à Marc-Aurele, sans songer à cette sage philosophie, qui régloit toutes les actions de cet illustre Empereur. VOTRE ALTESSE ROYALE réunit dans Elle toutes les grandes qualités de ces Heros illustres. L'Europe entiere n'a qu'une seule voix sur son sujet, & les ennemis de l'Etat sont forcés de joindre leur suffrage à celui de nos Alliés. Quand l'Univers a parlé, & qu'il a porté son jugement, à quoi peut servir celui d'un particulier? c'est une goutte d'eau de plus dans l'immense Ocean. Je ne prendrai donc pas, MONSEIGNEUR, la liberté, en Vous offrant cet Ouvrage, de Vous exprimer toute l'admiration que j'ai pour Vos talents militaires, pour Vôte grandeur d'ame, pour Vôte bonté pour

les malheureux, pour Vos connoissances litteraires, qui rendent V6tre esprit aussi brillant, que Votre cœur est bon & vertueux. Je me contenterai de prier VOTRE ALTESSE ROYALE de me continuer la glorieuse protection dont Elle a toujours daigné m'honorer.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

MONSEIGNEUR,

D E

VOTRE ALTESSE ROYALE.

Berlin.

*ce 6 Novembre
1761.*

*Le très-humble, très-
obeissant & très-
devoué Serviteur,*

Le Marquis d'Argens.



DISCOURS PRELIMINAIRE.

J'AI souvent pensé, que pour apprendre la philosophie des anciens, il étoit beaucoup plus utile de lire, dans quelques Auteurs grecs, ce qu'ils en avoient dit, que de consulter les ouvrages modernes, qui ont été écrits sur ce sujet, dont la plupart sont fort étendus, & quoique bons peut-être trop diffus. Je formai donc le dessein de traduire deux Auteurs, qui rassemblaient dans leurs ouvrages toutes les principales idées, que les anciens ont eues sur la métaphisique, sur la physique, & sur la morale; & je résolus de faire de ces traductions deux Volumes, qui serviroient de suite à la *Philosophie du bon sens*. C'est ce que j'exécute aujourd'hui en partie, en donnant la traduction de l'ouvrage d'Ocellus sur l'Univers; & j'espère, si ma foible santé me le permet, publier dans peu de tems la traduction de Timée de Locre; ce sont les deux plus anciens philosophes qui nous restent. Ils ont vécu avant Socrate, Platon, Aristote, & l'on trouve dans leurs ouvrages le germe de toutes les idées, que ces philosophes soutinrent après eux.

On ne fait pas précisément le tems où a vécu Ocellus, mais l'on peut conjecturer que
a 4. c'étoit

c'étoit quatre vingt ou cent ans avant Socrate, par une lettre d'Archytas écrite à Platon, que nous a conservé Diogene Laerce. Comme elle est fort courte, & qu'elle concerne uniquement Ocellus, je la rapporterai ici en entier.

¹ Archytas à Platon
Santé.

„ Je suis charmé d'apprendre par vous, &
„ par Damiscus, que vous vous portez mieux.
„ J'ai eu soin des écrits dont vous m'aviez
„ parlé, & j'ai été en Lucanie chez les Des-
„ cendans d'Ocellus; j'ai actuellement entre
„ les mains ses Commentaires sur la Loi, la
„ Roiauté, la Pieté, & la Génération de tou-
tou-

¹ Ἀρχύτας πλάτῳ
ὕγιαίνειν.

*Archytas Platoni
valere.*

Καλῶς ποιῶς ὅτι ἀπο-
πέφευγας ἐκ τῆς ἀρρω-
στίας· ταῦτα γὰρ αὐτός
τε ἐπέσταλκας, καὶ τοὶ
περὶ Δαμίσκου ἀπάγγε-
λον. περὶ δὲ τῶν ὑπομνη-
μάτων ἐπεμελήθημεν, καὶ
ἐνήλθομεν ὡς Λευκανὸς,
καὶ Ἐντύχοιμες τοῖς Ὀ-
κέλλῳ ἐγγόνοις· τὰ μὲν
αὖ περὶ νόμων, καὶ βα-
σιλείας, καὶ οὐσιότητας,
καὶ τῆς τῷ παντὸς γενέ-
σεως, αὐτοὶ τε ἔχομεν,
καὶ τινα ἀπιστάκαμεν.
τὰ δὲ λοιπὰ οὕτοι νῦν γέ

Facis tu quidem recte
quod nobis, te conva-
luisse ex ægitudine,
epistola significaris; &
Damiscus idem nuntia-
verit. De commentariis
autem curavimus, veni-
musque ad Lucanos,
ibique convenimus O-
celli nepotes. Quæ au-
tem ipsius de legibus, &
de regno ac pietate, om-
niumque generatione,
ipsi habemus, eorum
quædam misimus. Re-
liqua modo reperiri non

δύνα-

tes choses: je vous en ai déjà envoyé une partie, mais je n'ai pû jusques ici recouvrer les autres ouvrages: si je les trouve, soiez assuré que je ne manquerai pas de vous les envoyer."

Nous voions par cette lettre le cas, que Platon faisoit des ouvrages d'Ocellus; mais nous l'apprenous mieux, par la reponse qu'il fit à Archytas & que Diogene Laerce nous a encore conservée. Cette lettre nous instruit de la famille & du país d'Ocellus.

^a Platon à Archytas
Sagesse.

Je ne puis vous exprimer le plaisir, que m'ont fait les ouvrages que vous m'avez en-
a 5 ,, voies:

δύναται ευρεθῆμεν. ἂν δὲ possunt: cum inventa fuerint, ad te deferentur.
κα ευρεθῇ ἥξει τοι.

Ἔσθι μιν ὁ Ἀρχύτας. ὁ In hunc modum Archytas. Plato autem ita rescripsit. Diog. Laert. in Vit. Archyt. VIII. S. 80. tom. I. pag. 540.
δὲ Πλάτων ἀντιπιδίλλει
τοῦτον τὸν τρόπον.

² Πλάτων Ἀρχύτα εὖ Plato Archyta recte
πράττειν. agere.

Τὰ μιν παρὰ σοῦ ἐλθόντα Quæ abs te nobis allata sunt commentaria, dici non potest quam libenter acceperimus, eumque qui illa scripsit, in primis admirati sumus. Ostendit enim pro-

voies : j'estime infiniment l'Auteur : je l'admire, parcequ'il est veritablement digne de les ancetres du vieux tems, qui étoient si estimables par leur vertu. On les dit originaires de Myrra : du nombre de ces Troyens, qui suivirent Laomedon, & qui étoient de très-honnêtes gens, comme l'Histoire nous l'apprend. Quant aux Commentaires que j'ai, & pour les quels vous m'avez écrit, ils ne sont pas encore en assés bon état; je vous les envoie cependant tels qu'ils sont. Nous sommes également convaincus tous les deux de l'attention qu'ils meritent : ainsi je n'ai rien à vous recommander à ce sujet. Portez vous bien."

Voila

Ξει ἡμῶν ἀνὴρ ἄξιός ἐκείνων
τῶν παλαιῶν προγόνων. λέ-
γεται γὰρ οἱ ἄνδρες οὗτοι
Μυρῆες εἶναι. οὗτοι δ' ἦσαν
τῶν ἐπὶ Λαομέδοντος ἐξα-
κασάντων Τρώων, ἄνδρες
ἀγαθοί, ὡς ὁ παραδομιέ-
ρος μῦθος ἀγλοῖ. τὰ δὲ παρ'
ἐμοὶ ὑπομνήματα περὶ αὐ-
τῶν ἐπίσειλας, ἱκανῶς μὲν οὐ-
κ ἔχει. ὡς δὲ ποτε τυγχά-
ναι ἔχοντα, ἀπέσταλκά σοι.
περὶ δὲ τῆς φυλακῆς ἀμ-
φότεροι συμφωνοῦμεν. ὥς
οὐδὲν διττὸ παρακρίνεται.
Ἐραστο.

fecto Vir ille, dignum
se majoribus illis suis an-
tiquissimis atque opti-
mis viris. Feruntur au-
tem isti viri Myræi fuisse.
Hi autem ex illis fue-
re Trojanis, qui cum
Laomedonte migra-
runt, viri boni, ut de
illis tradita significant.
Quæ apud me sunt com-
mentaria, de quibus
scripsisti, nondum satis
elucubrata sunt, utcun-
que tamen nunc se ha-
bent, ad te misi. De cu-
stodia vero ambo con-
sentimus. Nihil itaque
adhortatione opus est.
Vale. Id. ib. S. 81. παρ.
541. 3^η ἔν.

Voila toutes les particularités qui nous restent sur Ocellus & sur sa famille. Quant à ses Ouvrages, nous avons une suite de temoignages, d'approbations, & de louanges, que les plus illustres Savans lui ont donnés dans tous les tems. „ Il y a des Auteurs, dit Philon, ³ qui „ ont prétendu qu'Aristote n'étoit pas le pre- „ mier, qui eut soutenu l'éternité de l'Uni- „ vers, mais que plusieurs Pythagoriciens, „ plus anciens que lui, avoient été de cette „ opinion. J'ai vu un Commentaire sur la na- „ ture de l'Univers, écrit par Ocellus de Lu- „ canie, dans lequel non seulement l'éternité „ de l'Univers étoit soutenue, mais prouvée „ par d'excellentes raisons.“

Lu-

3 Ἐμοὶ δ' οὐκ Ἀρι-
τέλη τῆς δόξης εὐρετὴν λέ-
γουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν πυ-
θαγορίων τινάς. ἐγὼ δὲ καὶ
ᾠκέλλου συγγράμματι,
Λευκανοῦ γένος, ἐπιγεγραμ-
μινῃ περὶ τῆς τοῦ παντὸς
φύσεως ἐνέτυχον, ἐν ᾗ
ἀγίνητόν τε καὶ ἀφθάρτοι
οὐκ ἀπεφαίνετο μόνον, ἀλ-
λὰ καὶ δι' ἀποδείξεως κα-
τισκινύζει τὸν κόσμον εἶ-
ναι,

Cæterum sunt, qui tradant opinionis hujus non Aristotelem primum auctorem, sed Pythagoreos quosdam fuisse. At mihi Ocelli, genere Lucani, inscriptum de universi natura, commentarium oblatum est, in quo quidem mundum esse ingenitum, & nunquam interiturum non solum protulit, verum etiam exquisitissimis rationibus comprobavit. Philo Judæus in Lib. περὶ ἀφθαρσίας κόσμου. Pag. 233i

Lucien fait aussi mention d'Ocellus. „ Le
 „ divin Pythagore, ⁴ dit-il, ne nous a laissé
 „ aucun ouvrage, comme il paroît par ce que
 „ nous voions dans Ocellus & dans Archytas.“

Stobée, qui vivoit dans le cinquieme sie-
 cle nous donne un extrait de l'ouvrage dont je
 donne ici la traduction. „ Ocellus, ⁵ dit-il,
 „ fait le monde éternel dans son livre de la
 „ nature de l'Univers; & il prouve que le
 „ monde est éternel, & que le mouvement,
 „ le tems, & la figure de l'Univers ont tou-
 „ jours existé ainsi que lui. Car la figure du
 „ monde est circulaire, qui est égale & sem-
 „ blable de tout côté, & par conséquent qui
 „ n'a

4 Ὁ μίντοι θεσπέσιος ὁ
 πυθαγόρας, εἰ καὶ μὴδὲν
 αὐτὸς ἡμῖν ἰδίον κατὰ λιπτεῖν
 τοῦ αὐτοῦ ἡξίωσεν. ὅσον
 Οἰκέλλῳ τῷ λευκανῷ καὶ
 Ἀρχύτῳ, καὶ τοῖς ἄλλοις
 ὁμιληαῖς αὐτοῦ τεκμαί-
 ρεσθαι.

5 Ὁκελλος αἰδίων τὸν κόσ-
 μον· ὃ δὲ γὰρ ἐν τοῖς περὶ
 τοῦ παντός φύσεως λέγει.
 ἔτι δὲ καὶ τὸ ἀτελεύτατον
 καὶ τῷ σχήματος καὶ τῆς
 κινήσεως, καὶ τῷ χρόνῳ,
 καὶ τῆς ὠσέως τοῦτο πιστοῦ-
 ται, διότι ἀγέννητος ὁ κόσ-
 μος, καὶ ἀφθαρτος. ἃ τε
 γὰρ τῷ σχήματος ἰδέα κύκ-
 λος οὗτος δὲ πάντοθεν ἴσος

Divinus quidem Py-
 thagoras, tametsi nul-
 lam nobis reliquit lite-
 ram, ut ex Ocello Lu-
 cano, & Archita, aliis-
 que ejus discipulis licet
 conjicere. *Lucian. oper.*
tom. I. pag. 248.

Ocellus æternum fa-
 cit mundum. Sic enim
 ait libro de universi na-
 tura : Præterea figu-
 ræ, motus, temporis
 ac naturæ æternitas ini-
 tii finisque expertem
 esse mundum confir-
 mat. Nam & figura
 circuli est, qui ab omni
 parte similis & æqualis
 καὶ

„ n'a ni commencement ni fin. Le mouve-
 „ ment de même n'a pu avoir un commence-
 „ ment, puisqu'il a co-existé avec l'Univers;
 „ il n'aura donc aucune fin, l'Univers étant
 „ éternel. Le tems est également infini &
 „ impérissable, parcequ'il est avec le mouve-
 „ ment. La nature ne peut donc recevoir au-
 „ cun changement, ni passer d'un état bon à
 „ un mauvais, ni d'un mauvais à un meilleur;
 „ mais elle restera éternellement telle qu'elle a
 „ toujours été.“

Lors du renouvellement des Sciences en Ita-
 lie, Ocellus fut un des Auteurs les plus estimés.
 „ Au jugement de Platon, ⁶ dit l'illustre Pic-
 de

καὶ ὁμοίως· διόπερ ἕναρ-
 χος καὶ ἀτελεύτατος, ὅτε
 τῶς κινάσιος κατὰ κύκλον·
 αὐτὰ δὲ ἀπαράβατος καὶ
 ἀδιέξοδος, ὅτε χρόνος ἀπει-
 ρος ἐν ᾧ περ ἂ κίνασις, διὰ
 τὸ μὴτε ἀρχὰν εἰληφέναι τὸ
 κινούμενον, μὴτε τελευτὰν
 λάμψειν. ὃ δὴ ἂ τε μὲν
 οὐσία τῶν πραγμάτων ἀ-
 νέκβακτος καὶ ἀμετάβλα-
 τος, διὰ τὸ μὴτε ἀπὸ τῶ
 χείρονος εἰς τὸ βελτίον, μὴ-
 τε ἀπὸ τῶ βελτίονος ἐπὶ τὸ
 χείρον πίπτειν μεταβάλλ-
 ει.

est, ideoque principii fi-
 nisque expers, & mo-
 tus in orbem fertur, qui
 quidem finem non ha-
 bet: & infinitum est mo-
 tus tempus, quod nec
 principium habuerit,
 quod movetur, nec fi-
 nem fit habiturum. Jam
 natura rerum nullam
 mutationem recipit,
 quod nec ex deteriore
 melior, nec ex meliore
 deterior fieri possit. Sto-
 baeus eccl. phisic. Lib. I.
 cap. 24.

⁶ Cur & Ocellus idem Lucanus in libro de Mun-
 do, testimonio etiam ipse Platonis eminentissimus.
 Joan. Picus Mirandulanus. Lib. I. cont. Astrolog.

„ de la Mirandole, Ocellus est un Ecrivain
 „ très-excellent, & son livre de la nature de
 „ l'Univers est un ouvrage pretieux.“

„ Dans l'édition que Gale, Anglois très-sa-
 „ vant, a donnée de l'ouvrage d'Ocellus, & de
 „ celui de Timée de Locre; il appelle ces deux
 „ Auteurs, *des Ecrivains sortis de la plus sain-*
 „ *te discipline de Pythagore.* „ Ocellus Lucanus
 „ & Timaeus Locrus ex sanctissima Pythago-
 „ rae disciplina profecti sunt.“

C'est assés parler d'Ocellus, je viens à ma traduction: tous ceux qui savent le grec verront, qu'il est impossible d'en faire une qui soit plus fidele. Je ne me suis pas permis la moindre licence & j'ai rendu partout mon Auteur tel qu'il est dans l'original. Je n'ai pas cherché à lui faire dire de jolies choses. Admirant partout son bon sens, ses lumieres, ses grandes vues, ses excellens principes de morale, je n'ai été attaché, comme lui, qu'à rendre ses raisons claires. Il y a deux-mille & cinq-cens ans que les philosophes n'écrivoient, que pour mettre au jour la verité le plus simplement qu'ils pouvoient: aujourd'hui cette verité si respectable n'oseroit paroître nue, que dis-je, nue! Ce n'est pas assés que de lui donner des habillemens couverts de clinquants, on la surcharge de pompons.

„ J'aurois pu donner aux reflexions d'Ocellus un air d'epigrammes: lui faire dire un bon mot à la fin de chaque article, mais j'eusse présenté à mes Lecteurs un ouvrage *parisien-grec*, & non pas celui d'Ocellus. J'ai cru que

que les gens du monde, qui se plaisent à la lecture des anciens, & que quelques hommes de Lettres qui n'entendent pas le grec, cette langue n'étant que trop négligée aujourd'hui, me feroient bon gré de leur montrer, comment l'on écrivoit dès la naissance de la philosophie. Je me suis cependant vu obligé, dans deux ou trois endroits, d'étendre un peu ma traduction, & même d'y joindre quelques phrases, pour rendre plus clair le sens de l'Auteur, sa brièveté en grec ne pouvant être exprimée qu'obscurément en françois; mais lorsque j'ai pris cette licence, j'ai mis en caractères italiques, ce que j'ai ajouté au texte.

- Il n'y a jamais eu aucune traduction d'Ocellus en langue vulgaire, & je n'en connois qu'une seule latine, faite par le Comte Nogarella, Italien. Vizanius, de la même nation, a donné une édition d'Ocellus; il s'est servi de la traduction de Nogarella, qu'il a retouchée en plusieurs endroits: mais trouvant cette traduction encore trop obscure, il a fait à chaque article une paraphrase, pour expliquer plus clairement les pensées d'Ocellus, qui sont rendues en grec d'une manière très-concise; à cette paraphrase, qui est souvent moins claire que la simple traduction, Vizanius y a joint un Commentaire, qui forme un volume *in quarto*, dans le quel il n'y a que des choses fort triviales, & qui ont presque toujours rapport à la philosophie peripatéticienne. L'ouvrage de Vizanius est en général fort mauvais, sans goût, presque toujours

jours sans justesse dans le raisonnement : aussi est-il entièrement tombé. Quand à la traduction de Nogarella, elle est fidele & exacte, excepté dans quelques endroits où elle devient un peu prolix, & s'éloigne trop de la sublime simplicité d'Ocellus. La meilleure édition que nous aions de l'ouvrage de cet Auteur gr. c., & de la traduction de Nogarella, est celle qu'a donné Thomas Gale Anglois, dans les Opusculs mythologiques, physiques & moraux imprimés à Amsterdam 1682. Aux soins que se donna Thomas Gale pour cette édition Meibomius, si connu par sa grande érudition, ajouta les siens.

Je viens actuellement aux notes, ou plutôt aux dissertations que j'ai faites sur quelques maximes d'Ocellus; je m'y suis proposé d'éclaircir les points les plus essentiels de la theologie, de la physique & de la morale des anciens, & de montrer le plus ou le moins de ressemblance qu'il se trouve entre leurs sentimens & ceux des modernes. Je crois qu'en examinant avec impartialité toutes ces différentes questions, depuis le tems de leur naissance jus-

7 *Necessarium est homini accipere per modum fidei, non solum ea quæ sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per rationem cognosci possunt propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis est multa deficiens; cujus signum est, quia philosophi de rebus humanis naturali investigatione perscrutan-*

jusqu'à présent, on peut faire une histoire abrégée de l'esprit humain.

Pour éclaircir certaines opinions, & les examiner de tous les différens côtés, j'ai été quelque fois obligé de combattre certains dogmes philosophiques que la Religion a adoptés; mais après avoir montré que les raisons, que l'esprit humain apporte pour prouver ces dogmes, ne sont point évidentes, j'ai soumis ma croïance à ce que nous en dit la revelation. Je pense avec les plus illustres Peres de l'Eglise, qu'il est un nombre d'opinions, qu'il faut recevoir simplement par la foi, parceque les raisonnemens des hommes ne sont pas capables de nous en démontrer la vérité, qui cependant n'en est pas moins sûre, puisqu'elle nous est révélée par les Ecritures. S. Thomas prétend non seulement que les hommes ne peuvent recevoir, que par la foi, les vérités qui paroissent douteuses par les preuves des philosophes, mais encore qu'ils ne doivent donner leur croïance que par cette même foi à celles qui leur paroissent claires : „ Il est nécessaire, 7 dit ce grand Philosophe, que les hommes reçoivent par l'autorité de la foi, non

tantes, in multis erraverunt, & sibi ipsis contraria senserunt. Ergo ut esset indubitata & certa cognitio apud homines de Deo, oportuit quod divina eis per modum fidei traderentur, quasi a Deo dicta, qui mentiri non potest. S. Thom. II. 2. *Quest.* 2. *et* 4.

„ non seulement les choses qui sont au dessus
 „ de la raison, mais même celles que la rai-
 „ son peut connoître, à cause de la certitu-
 „ de; car la raison humaine est fort détec-
 „ tueuse dans les choses divines; aussi voit-on
 „ que les philosophes sont tombés dans plu-
 „ sieurs erreurs, en voulant approfondir la na-
 „ ture, & l'essence des choses humaines, &
 „ se sont contredits mutuellement; l'un soute-
 „ nant un sentiment qu'un autre condamnoit.
 „ Afin donc que les hommes connussent d'u-
 „ ne maniere certaine & indubitable l'exis-
 „ tence de Dieu, il a été nécessaire, que la
 „ foi leur enseignât les choses divines, com-
 „ me aiant été enseignées de Dieu-même qui
 „ ne peut mentir.“

Comment a-t-on donc pu faire, dans ces
 derniers tems, un crime à quelques philoso-
 phes qui se sont servis du sage conseil de Saint
 Thomas, & qui après avoir montré dans leurs
 ouvrages, la foiblesse des raisonnemens des
 philosophes sur certaines opinions, ont recon-
 nu cependant la verité de ces mêmes opi-
 nions, parceque la revelation la leur aprenoit.

Je

8 Videte ne quis vos decipiat per philosophiam
 & inanem fallaciam, secundum traditiones homi-
 num, secundum elementa mundi, & non secun-
 dum Christum. *Ep. D. Pauli ad Coloss. Cap XI. v. 8.*

9 Τί τοίνυν αἷτιον τοῦ Quænam igitur affer-
 μὴ πρὸς ἀλλήλους μόνον, ἀλ- ri potest causa, ut qui
 λά καὶ πρὸς ἑαυτοὺς γα- apud vos reputati sunt
 σιᾶζειν τοὺς παρ' ὑμῶν νο- sapientes, non tantum
 σιᾶ-

Je crois devoir remarquer ici, que le sentiment de S. Thomas a été celui tous les plus illustres Theologiens anciens & modernes, Commençons par S. Paul : „ Prenes garde, „ dit cet Apôtre, ⁸ que personne ne vous trompe par les raisonnemens de la philosophie, & de cette vaine tromperie conforme aux traditions des hommes, & aux élémens du monde, & non pas à Christ.“

Les premiers Chrétiens méprisèrent infiniment toutes les preuves, qui n'étoient pas fondées purement & simplement sur la revelation. ⁹ „ Comment voulez-vous, dit S. Justin, „ qu'on ajoute aucune croïance aux philosophes, qui non seulement disputent avec ceux des autres sectes, mais qui ne sont pas d'accord avec eux-mêmes ?“

„ L'homme, ¹⁰ dit Arnobe, est un animal aveugle, & qui n'a aucune connoissance de lui-même, & qui ne sauroit connoître par aucune raison ce qu'il doit faire, en quels tems, & de quelle maniere.“

Lactance est encore plus précis sur la nécessité de ne croire une opinion que parcequ'elle

b 2

est

μὴ δι' ἑαυτῶν γινώσκουσιν αἱ ἑκατέρωθεν φαῖσιν ἑαυτὰς ἀλλήλοις ἐναντίον ἑαυτῶν ὡς ἐναντίον ἑαυτῶν. inter se mutuo non sint factionibus conflictati, verum sibi ipsis etiam per se non repugnarint. S. Justin. Mart. ad Græc. cohort. pag. 8.

¹⁰ Esse animal cæcum, & ipsum se nesciens; nullis possit rationibus consequi quid oporteat fieri, quando, vel quo genere. Arnob. Disp. adv. Gent. Lib. I. cap. 1.

¹¹ Cum

est relevée. „ Les Livres saints, *dit-il*, ¹¹ nous
 „ apprennent, que toutes les pensées des phi-
 „ losophes sont des folies: on ne sauroit trop
 „ constater cette vérité par les effets & par
 „ les raisons, dans la crainte que quelqu'un
 „ trompé, & séduit par le nom brillant de la
 „ sagesse, & égaré par l'éclat d'une éloquen-
 „ ce flatteuse, ne préfère les opinions qu'on
 „ appuie sur l'autorité de la raison & de la
 „ lumière naturelle, à celles qui n'ont d'autre
 „ fondement que la révélation.“ Cet Auteur
 ne se contente pas de nous dire, qu'il ne faut
 recevoir une opinion, que parcequ'elle est re-
 velée: il donne, dans un autre ouvrage, une
 preuve de l'incertitude des philosophes sur les
 questions les plus importantes, de la vérité
 des quelles la seule révélation a pu nous in-
 struire. „ Qui ne sait, *dit Lactance*, ¹² que
 „ la nature de l'ame est incompréhensible; ce-
 „ lui qui croit en avoir connoissance montre
 „ qu'il n'en a aucune. Nous devons donc
 „ com-

¹¹ Cum sit nobis divinis Litteris traditum,
 cognitiones philosophorum stultas esse, id ipsum
 re & argumentis docendum est; ne quis honesto
 sapientiæ nomine inductus, aut inanis eloquen-
 tiæ splendore deceptus, humanis malit quam
 divinis credere. *Lactant. Inst. Lib. 1. cap. 1.*

¹² Mētis quoque rationem incomprehensibi-
 lem esse quis nesciat, nisi qui omnino illam
 non habet: cum ipsa mens quo loco sit, aut
 cujusmodi, nesciatur? Varia ergo a philosophis
 de natura ejus ac loco disputata sunt; at ego
 non

„ comprendre la grandeur des ouvrages de
 „ Dieu, par la difficulté qu'il-y-a de les con-
 „ noître.“

Aujourd'hui le plus petit Regent de Colege
 prétend expliquer clairement, quelle est la na-
 ture de l'ame, & savoir le lieu où elle fait sa
 demeure. Il n'est pas besoin, selon lui, que
 l'homme soit guidé par la révélation, ses foi-
 bles raisonnemens valent l'autorité des Ecritu-
 res saintes. Dans quels travers ne doivent pas
 donner des ignorans aussi présomptueux, puis-
 qu'un des plus grands Peres de l'Eglise, nous
 a appris que l'orgueil des raisonnemens philoso-
 phiques avoit pensé le jeter dans une erreur
 mortelle. „ Je parlois beaucoup, ¹³ dit ce
 „ Pere, & je me regardois comme un grand
 „ philosophe, mais si je n'eusse pas eu dans
 „ Christ un secours contre ma vanité, au lieu
 „ de la science, j'aurois trouvé ma perte: car
 „ je commençois déjà à vouloir passer pour
 „ un Sage, gonflé d'orgueil de mes connois-
 b 3 fan-

non dissimulabo quid ipse sentiam, non quia
 sic esse adfirmem; (quod est insipientis in re
 dubia facere) sed ut exposita rei difficultate, in-
 telligas, quanta sit divinorum operum magnitu-
 do. *Lactant. de Officio Dei cap. 16.*

¹³ Garriebam plane quasi peritus, & nisi in
 Christo Salvatore nostro viam tuam quaererem,
 non peritus, sed periturus essem. Jam enim
 coeperam velle videri sapiens, plenus poena
 mea; & non flebam insuper, & inflabar scien-
 tia. *D. Aug. Conf. Lib. VII. cap. 20.*

¹⁴ Quia

ances, sur les quelles j'aurois du pleurer.¹⁴ Le même S. Augustin aiant reconnu par lui-même, que la seule autorité des Ecritures est ce qui doit obliger un chretien à soumettre sa croiance, & non pas les preuves philosophiques, qui n'ont jamais une certitude évidente, remarque dans ¹⁴ un autre ouvrage, que l'entendement humain est obscurci par l'habitude des ténèbres, dont il est envelopé dans la nuit du pccché; il ne peut envisager fixement la clarté, l'évidence lui manque: c'est un bonheur pour lui d'être conduit vers la verité par la voix de l'autorité.

Il est facheux que les Jesuites ne lisent jamais les ouvrages de S. Augustin, sans cela on eut pû esperer, que les Journalistes de *Trevoux* n'attaqueroient plus, avec autant d'indécence que de mauvaise foi, plusieurs auteurs, qui ont déclaré & qui déclarent tous les jours, qu'ils croient toutes les verités révélées, parcequ'elles sont révélées, mais non pas parcequ'elles sont fort mal prouvées par les raisonnemens de quelques philosophes, aussi mauvais que ceux de l'Auteur du *Journal Chrétien*, & de quelques autres Savans de cette espece.

Parmi les Theologiens modernes, qui ont rejetté toutes les preuves philosophiques, choisissons le plus savant & le plus vertueux qu'il y ait

¹⁴ Quia caligantes hominum mentes consue-
dine tenebrarum, quibus in nocte peccatorum
vitiorumque velantur, perspicuitati sanctitari-
que rationis aspectum idoneum intendere ne-
queunt,

y ait eu dans ces derniers tems; l'illustre Mr. Huet, Evêque d'Avranches, a fait un Traité qu'il a intitulé *de la foiblesse de l'Esprit humain*: il l'a composé en françois, & en latin, pour qu'il put avoir plus de lecteurs. Ce savant Prêlat prouve invinciblement, dans cet ouvrage, la necessité de ne pas donner un entier consentement à aucune opinion soutenue par les philosophes. Il a divisé son livre en trois parties: dans la premiere il soutient qu'il est impossible, que l'esprit humain puisse être assuré d'une maniere évidente de la vérité: dans la seconde il examine quelle est la façon la plus utile d'étudier la philosophie: dans la troisieme il refute les Savans qui ont voulu décider avec trop de hauteur. Lorsque ce livre parut, après la mort de Mr. Huet, les Jésuites soutinrent que ce Prêlat n'en étoit pas l'auteur; c'est là leur façon d'agir ordinaire, ils commencent toujours par nier, quitte ensuite à convenir de ce qu'ils soutenoient être faux; ainsi que cela arriva à l'occasion de l'ouvrage de Mr. Huet, dont le manuscrit original fut remis par Mr. l'Abbé d'Olivet à l'Académie françoise, qui décida que l'Ouvrage étoit véritablement de cet illustre Evêque. Comme il est mort, qu'il a vecu plusieurs années chez les Jésuites, & qu'il y a composé ce Traité sur la foiblesse de l'esprit humain, ces Reverends Peres n'ont pas

b 4

jugé

queunt, saluberrime comparatum est, ut in lucem veritatis aciem titubantem, & veluti rapis humanitatis opacatam inducat autoritas. D. Augustin. de Morib. Eccl. Cath. cap. 2.

jugé à propos de se vanger de leur confusion, en cherchant à décrier cet ouvrage dans leurs écrits, & dans ceux des auteurs subalternes qui leur sont devoués, tels que le Moine Cho-meix, qui feroit inconnu, si Mr. de Voltaire ne l'avoit immortalisé en plaçant son nom dans un ouvrage, où il fait mention de quelques Auteurs également méprisables par leur ignorance, & par leurs calomnies. Ces sortes d'écrivains sont véritablement faits, pour être les goujats & Cuistres soumis à la ferule des Journalistes de Trevoux; & pour avoir les mêmes partisans, & les mêmes lecteurs qu'eux. *Qui Bavium non odit amet tua carmina Mevi.*

Il y a encore une chose, sur la quelle quelques personnes trop délicates pourroient peut-être me faire des reproches, si je n'avois pour moi l'autorité & l'exemple de S. Augustin, J'ai été obligé, dans ma traduction du quatrième chapitre d'Ocellus sur la génération, d'agiter dans mes Notes certaines questions fort libres; mais Ocellus a écrit pour des philosophes; ce n'est pas pour les Religieuses de Fontevraux & pour les Novices Benedictins que j'ai commenté ce chapitre; je n'ai pas expliqué pour les financiers, & pour les Abbés de Cour celui de la possibilité de la transmutation des élémens; & de même je n'ai pas recherché
l'ori-

“ Quisquis ergo ad has literas impudicus accedit, culpam refugiat, non naturam: facta denotet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibus mihi facillime pudicus &

l'origine des Dieux & des demons, dont parle Ocellus, pour donner des éclaircissémens aux petits maîtres sur les demons & les Dieux de l'Opera de Paris. Mon livre est écrit pour les personnes, qui aiment les belles Lettres & la philosophie, & pour tous les gens du monde, qui lisent dans le dessein de s'instruire & qui ne sont pas assés scrupuleux pour condamner la Cité de Dieu de S. Augustin, livre rempli d'érudition, & de choses intéressantes. Il n'y a rien dans mes notes d'aussi libre, que les endroits que j'ai pris de cet ouvrage. Mais, dira peut être quelqu'un, S. Augustin a écrit en latin, & par conséquent il n'a pû être lû que des gens de Lettres. Celui qui raisonneroit ainsi, montreroit qu'il a peu de connoissance de l'Histoire. Lorsque S. Augustin a fait son livre de la Cité de Dieu, le latin étoit la seule & générale langue de tout l'Empire d'Occident: la plus jeune fille, qui savoit lire, pouvoit entendre son ouvrage aussi facilement, que le mien peut être entendu aujourd'hui. Ce Saint ne s'arêta pas à des préjugés mal fondés, & aiant à parler sur des matieres philosophiques, il crut qu'il y auroit de la foiblesse à se contraindre par rapport aux scrupules ridicules de certaines gens. „ Quiconque, *dit S. Augustin*, „ *gustin*, „ lit ceci avec une mechante disposition

religiosus lector vel auditor ignoscet, donec infidelitatem refellam, non de fide rerum expertarum, sed de sensu expertarum argumentantem. Leget enim hoc sine offensione, qui non
exhor-

„ tion d'esprit, qu'il se blâme lui-même &
 „ non la nature; qu'il condamne l'impureté de
 „ son cœur, non les paroles dont la nécessité
 „ nous oblige de nous servir; car celui qui
 „ n'est point scandalisé d'ouïr S. Paul parler
 „ de l'impudicité monstrueuse de ces femmes,
 „ qui changeoient l'usage, qui est selon la na-
 „ ture, en un autre qui est contre la nature,
 „ lira ceci sans scandale, vu particulièrement
 „ que nous ne parlons pas ici comme lui de
 „ de cette abominable infamie; mais qu'en ex-
 „ pliquant, selon nôtre pouvoir, ce qui se pas-
 „ se dans la génération des enfans, nous évi-
 „ tons comme lui toutes les paroles dèshon-
 „ nêtes.“

Je ne fais ce que l'on pourroit répondre de raisonnable, pour détruire ce qu'avance ici si sagement S. Augustin. Dira-t-on, que nôtre langue est plus chaste que la latine? avoir recours à une aussi foible raison, c'est prétendre que la matieres qui regardent la phisique, comme l'anatomie, la génération, la description des animaux &c. ne peuvent être traitées en françois. Les gens veritablement sages & vertueux ne s'arrêtent pas à de si foibles objections. L'on a vu sortir de la plume d'un des principaux Ecrivains de Port Royal, une traduction de la Cité de Dieu, où tous les en-
droits

exhorret Apostolum horrenda foeminarum flagitia reprehendentem, quæ immutaverunt naturalem usum: in eum usum qui est contra naturam: præcipue quia nos non damnabilem obs-

droits les plus libres sont fidelement rendus, & ce Traducteur a donné de très bonnes raisons pour justifier sa conduite à ce sujet. „ Si S. „ Augustin, *dit-il*, eut été du sentiment, que „ ces sortes de choses étoient inutiles & nuisibles à la posterité, il n'auroit pas manqué „ d'en avertir dans ses retractations, de peur „ de tendre ce piege à ceux, qui viendroient „ après lui: & lui qui a été assés humble pour „ se dedire de certaines choses, où la méprise „ étoit indifférente, n'auroit eu garde d'oublier celles qui pouvoient être d'une dangereuse conséquence; car je supplie de considérer que la langue, en la quelle ce Saint a „ écrit, étoit celle de son pais & de tout l'Empire Romain, c'étoit la langue vulgaire de ce tems-là: c'étoit celle des filles, des religieuses, & ses ouvrages étoient entre les mains de ces sortes de personnes, qui bien loin des'en scandaliser en étoient extrêmement édifiées.“

Je ne demande donc aux personnes des deux sexes, qui liront mon ouvrage, que de n'être pas plus scrupuleuses quel'étoient les religieux, & les vierges consacrés aux autels du tems de S. Augustin. Cependant pour éviter tous les reproches, & prévenir toutes les critiques d'une fausse sagesse, couverte du masque de l'hypocrisie; je declare encore que je n'ai écrit que
pour

cœnitatem nunc, sicut ille, commemoramus atque reprehendimus, sed in explicandis quantum possumus humanæ generationis affectibus, verba tamen, sicut ille, obscœna devitamus. *Aug. de Civ. Dei Lib. XIV. Cap. 23.*

XXVIII DISCOURS PRELIMIN.

pour les gens, qui aiment la philosophie & qui cultivent les lettres.

J'ai fait imprimer les réflexions prises dans le texte, & qui sont le sujet des remarques, sans y mettre d'accens, comme on a fait depuis quelque tems en différents ouvrages, où les citations, à cause de la petitesse du caractère sont sans accens; car il est presque impossible qu'on ne se brouille lors de l'impression, & cela fait une confusion plutôt qu'une exactitude. Ce qui m'a déterminé à suivre cette methode, c'est que ces mêmes passages se trouvent accentés dans le texte qui est imprimé en plus gros caractère: ainsi, si j'ai fait une faute en suivant le nouvel usage, cette faute est toute réparée dans le Texte d'Ocellus.

Le grec & latin qui se trouvent nécessairement, & même indispensablement mêlé avec le françois dans cet ouvrage, ne doivent point embarrasser ceux, qui n'entendent pas ces langues: tous les passages cités sont fidèlement traduits; & le sens est toujours lié indépendamment des citations grecques & latines, faites uniquement pour les Savans qui ne veulent pas toujours se donner la peine de les vérifier & qui souvent ne le peuvent pas, par le défaut des livres. On peut donc lire cet ouvrage en françois, sans trouver aucune interruption, & avec la même facilité, que s'il n'y avoit ni grec ni latin.



Reflections
D'OCCELLUS
DE LUCANIE

sur l'Univers.

Chapitre I.

§. I.

Ocellus de Lucanie a écrit ces reflections sur le monde : quelques unes lui ont été suggerées par les indices manifestes de la nature, quelques autres par l'opinion, & par le raisonnement ; & quelques autres par les reflections & par les conjectures sur ce qui est le plus probable.

§. 2. Le Monde me paroît n'avoir jamais

Ω' ΚΕΛΛΟΣ

Ο' ΛΕΥΚΑΝΟΣ

Περὶ τοῦ παντός

Κιφ. α.

§. I.

Τάδε συνέγραψεν Ὁκελλος ὁ Λευκανὸς, περὶ τῆς τοῦ παντός φύσεως. Τὰ μὲν τεκμηρίοις σαφέσι παρ' αὐτῆς τῆς φύσεως ἐκμαθὼν· τὰ δὲ καὶ δόξῃ, μετὰ λόγου τὸ εἰκὸς ἀπὸ τῆς νοήσεως σοχαζόμενος.

§. 2. Δοκεῖ γάρ μοι τὸ πᾶν ἀνώλεθρον εἶναι·
Λ καὶ

καὶ ἀγέννητον. αἰεὶ τε ἐτέ̃ produit, ¹ & δε-
 γὰρ ἦν, καὶ ἔσαι. εἰ γὰρ voir être impérissable;
 ἔγ-

¹ Δοκεῖ γὰρ μοι το παρ̃ ἀνωλεθρον̃ εἶναι καὶ ἀγέννητον.
 Le monde me paroît n'avoir jamais été produit &
 devoir être impérissable.

Les Philosophes anciens ont été partagés sur la nature du monde; les uns lui ont donné un commencement, les autres ont prétendu au contraire qu'il avoit été de tout tems, tel qu'il est aujourd'hui. Thales, Anaxagore, Émpedocle, Democrite, Melissus, Platon, crurent que l'arrangement du monde, avoit eu un commencement. Aristote, s'il faut l'en croire, fut le premier qui soutint & demonstra l'éternité du monde; & les plus celebres commentateurs, fondés sur son autorité, disent la même chose. Le Jesuite Tolera, qui fut Cardinal, & qui composa un excellent commentaire sur les ouvrages d'Aristote, assure qu'avant ce Philosophe grec tous les philosophes avoient admis le commencement de l'arrangement du monde. *Mundum esse genitum omnes antiqui philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris, sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum & æternum fecit, ut de se ipse ait, I. de Cælo Text. 102. Francis. Toletæ Societatis Jesu Commentarii in octo Libros Aristotelis &c. coment. in Lib. VIII. Phys. cap. 2. fol. 209. vers.* Mais comment Aristote a-t-il pu dire qu'il avoit été le premier à connoître l'éternité du monde, & comment les Commentateurs l'ont ils cru sur sa parole, puisqu'ils pouvoient se convaincre évidemment de la fausse assertion de leur Maître, ayant devant leurs yeux l'ouvrage d'Ocellus qu'ils ne

Comme il a toujours ἔρχεσθον, οἷα ἀνέτιθη.
été, ² de même il sub- οὕτως οὖν ἀγένητον τὸ

A 2

πάν

ne pouvoient ignorer, & Aristote encore moins qu'eux? On sera moins étonné de cette assertion d'Aristote, si l'on considère que les hommes ont dû être tels dans tous les tems qu'ils sont aujourd'hui: n'a t'on pas vû de nos jours Neuton & Leibnitz disputer sur la decouverte du Calcul différentiel, & pretendre tous les deux l'avoir decouvert longtems l'un avant l'autre? cette dispute partagea la Republique des Lettres; & quelle rumeur n'a pas causé, en dernier lieu dans cette même Republique, le Principe de la moindre action, présenté au Public par Mr. de Maupertuis sous une forme différente de celle, où il avoit été adopté & soutenu par tant d'autres Philosophes! Aristote étoit bien aise de passer pour l'auteur d'un sisteme entierement nouveau: ses partisans dans la Grece firent ce que les partisans des Philosophes modernes font en France, en Angleterre, & en Allemagne.

² Αἰ τὸ γὰρ ἢ καί ται, *il a toujours été, de même il subsistera toujours.* Je ne suis point étonné que les Philosophes, qui ont admis l'éternité du monde, ayent eu beaucoup de Sectateurs. Leur sisteme étoit plus naturel, & moins sujet à une infinité de difficultés, que ceux des Philosophes, qui lui donnoient un commencement. Car ces Philosophes admettoient tous l'éternité de la matiere; aucun d'eux n'avoit eu l'idée, que de rien on peut faire quelque chose: ils regardoient comme le comble de l'absurdité de penser qu'une chose peut sortir du néant. Or en admettant l'existence de la matiere de tout tems, n'est-il pas plus naturel de croire

πάντα ἀνάκλητον. οὐ- sifiera toujours. S'ε-
τε γὰρ, εἰ γεγόμενον étoit soumis au tems,

TIS

re, que l'ordre est co-éternel avec elle, que de lais-
ser cette même matiere inutile & dans l'inaction.

Il faut que cette matiere premiere, si le monde
n'est pas éternel, ait été mise en mouvement & ar-
rangée ou par le hazard, ou par un Etre intelligent.
Ces deux opinions paroissent également fausses.
Car pourquoi, si c'est le hazard qui a produit l'uni-
vers, l'ordre est-il conservé dans l'univers? pour-
quoi les semences des choses sont elles inalterables?
pourquoi le même hazard ne produit-il pas tous les
jours de nouveaux êtres? cela arriveroit sans doute
si le hazard avoit produit l'arrangement de l'u-
nivers, & c'est ce que nous examinerons dans la
suite de l'ouvrage d'Ocellus. Si c'est un Etre in-
telligent qui a arrangé l'Univers, pourquoi co-exis-
tant de tout tems avec la matiere a-t-il laissé dans
l'inaction (pendant toute l'éternité anterieure à
l'arrangement du monde) cette même matiere.

Le monde étoit bon & nécessaire, ou il n'étoit
ni bon ni nécessaire; si le monde étoit bon & ne-
cessaire, pourquoi l'Etre intelligent a-t-il tardé à
faire une chose bonne & nécessaire? cela n'est pas
de l'essence d'un Etre juste & intelligent. Si le
monde n'étoit ni bon ni nécessaire, pourquoi un
Etre intelligent a-t-il fait une chose mauvaise &
inutile? cela est encore contraire à son essence.
Ainsi l'arrangement du monde ne peut avoir eu un
commencement, & ne peut avoir été fait ni par
le hazard, ni par un Etre intelligent.

Voilà comme raisonnoient les anciens Philoso-
phes, qui admettoient l'éternité de l'univers: ils
apuoient

il n'existeroit plus. τις αὐτὸ δοξάζει, εὖ-
Ainsi donc il est incréé, ποιο ἄν τις ὁ φθαρείη

A 3

καὶ

apuiïoient encore leur sentiment de plusieurs raisons, que nous verrons dans la suite : lesquelles sans la revelation, qui nous apprend à soumettre notre esprit, & qui nous a instruit de ce que nous devons croire, nous paroïtroient invincibles. Car quel est, je ne dis pas le Philosophe, mais l'homme tant soit peu éclairé qui, sans la foi, peut croire la premiere vérité qu'elle nous apprend, sur la creation de la matiere sortie du neant. Ce dogme paroïsoit contraire à toutes les notions les plus claires, non seulement aux Philosophes qui admettoient l'éternité du monde, mais encore à ceux qui lui donnoient un commencement : C'est ce que remarque le Cardinal Toleta, *nihil, dit-il, ex nihilo fieri posse putabant, etiam a prima causa, sed ex aliqua materia; ob id mundum æternum, aut materiam æternam ex qua mundus in tempore fieri posset, constituebant.*

Le Pere Mourgues, autre Jesuite fort celebre, convient non seulement que les Philosophes anciens ont cru la matiere éternelle, mais il prouve encore que tous ceux qui croioient qu'un Être intelligent avoit arrangé cette matiere premiere, faisoient materiel cet Être intelligent. Ainsi tous ces Philosophes non seulement admettoient la matiere du monde éternelle, mais ils croioient encore que l'Intelligence, qui lui avoit donné la forme, étoit composée d'une matiere plus subtile à la verité, mais cependant veritablement matiere. Quand nous trouvons donc dans les ouvrages d'un Philosophe ancien le mot *αἰώνιος*, que les latins appellent *in-*

cor-

καὶ διαλυθεῖν. ἐξ οὗ & impérissable. Si
 γὰρ γέγονεν, ἐκεῖνο quelqu'un pense qu'il
 πρῶ-

corporeus & les françois incorporel; il faut en rendre le sens par *matiere subtile*. Ecoutons parler le savant Jesuite que je viens de citer : *Les Philosophes croient avoir beaucoup fait d'avoir choisi le corps le plus subtil (le feu) pour en composer l'intelligence, ou l'esprit du monde, comme on le peut voir dans Plutarque. Il faut entendre leur langage, car dans le nôtre ce qui est esprit n'est pas corps, & dans le leur au contraire, on prouvoit qu'une chose étoit corps parcequ'elle étoit esprit.*

Nous avons dans Tertullien une preuve bien évidente de ce que dit ici le Pere Mourgues, car quoique cet ancien écrivain chretien vecut dans le troisieme siecle de l'Eglise, il n'avoit encore d'autre idée de la spiritualité de Dieu, que celle des Philosophes payens. Et il prouvoit que Dieu étoit un Esprit parcequ'il étoit un Corps. *Qui peut nier, disoit-il, que Dieu ne soit un Corps : quoiqu'il soit un esprit ; tout esprit est corps, & a une forme & une figure qui lui est propre.* „ Quis autem negabit Deum „ esse Corpus, & si Deus Spiritus? Spiritus etiam „ corporis sui generis, in sua effigie. *Tertullian. advers prax. cap. 7.*” Et qu'on ne dise pas, que Tertullien étoit le seul Ecrivain celebre qui dans le troisieme siecle pensoit encore comme les philosophes anciens. Origene s'expliquoit ainsi que lui, & ce savant auteur après avoir remarqué, que le mot incorporel *ασωματος* ne se trouvoit dans aucun auteur sacré (*appellatio ασωματος apud nostros Scriptores est inusitata & incognita, Orig. in præm. ad lib. princip.*) explique ce mot par ceux de *matiere subtile*.

est produit, certaine- πρῶτον τοῦ παντός
ment il ne pourra con- ἐσιν· εἰς ὃ τὰ πάλιν

A 4

Φθα-

subtile. Mr. Huet, Prelat également illustre & par sa pieté & par ses lumieres, sera mon garand. Nous montrerons, dit-il, que quoiqu'Origene semble faire l'ame incorporelle; ce n'est que par rapport à la matiere épaisse & crasse dont les Corps sont composés, car d'ailleurs il la fait cependant materielle, ce qui est évident par la maniere dont il s'explique dans le Livre des principes. Car expliquant dans cet ouvrage le mot spirituel πνεύματος il enseigne qu'il faut entendre par cette expression, une substance qui n'est pas semblable à la matiere crasse & visible qui compose les corps; mais qui est une matiere subtile, & deliée comme l'air: Ostendemus in sequentibus, animam licet incorporealem statuere videatur, talem tamen respectu crassiorum corporum, ab eo prædicari revera corpore præditam decerni; quemadmodum vel ex priore capite librorum de principiis perspicuum est, ubi vocis πνεύματος vim exponens, accipi docet pro eo quod non est simile huic nostro crassiori & visibili corpori, sed quod est naturaliter subtile, & velut aura tenue. *Origenis in sacras scripturas, Commentarii &c. Pet. Daniel Huetius &c. notis & observationibus illustravit. Tom. I. quest. V. de Deo. pag. 29.*

Il seroit aisé de prouver ici que tous les Peres de l'Eglise, jusqu'au tems de S. Augustin, ont fait la Divinité corporelle, mais je me contenterai de citer encore ici un célèbre Pere de l'Eglise, qu'elle a placé comme martyr au rang de ses Saints & qui s'explique ainsi qu'Origene & Tertullien: *Toute substance*, dit-il, *qui ne peut être soumise à une autre*
à cau-

φθαρήσεται, ἑκεῖνο cevoir ce dans quoi il
ἔσχατον τοῦ παντός sera dissous, & com-
ἔσαι. ment il finira. Car de

Τόγε δὲ πᾶν γινόμε- même que ce dont il
μενον, σὺν πᾶσι γίνε- aura été produit aura
Τόγε

*à cause de sa legereté, a cependant un corps qui con-
stitue son essence. Si nous appellons Dieu incorporel,
ce n'est pas qu'il le soit : mais c'est parceque nous
sommes accoutumés d'approprier certains noms à cer-
taines choses, à designer le plus respectueusement
qu'il nous est possible les attributs de la Divinité.
ainsi parceque l'essence de Dieu ne peut être aperçue,
& ne nous est point sensible, nous l'appellons incorpo-
rel. „ Quidquid est substantiale quod ab aliquo pre-
„ hendi non potest, corpus ei est quod idprehendit :
„ & divinitatem dicimus esse incorpoream, non
„ quod incorporea, sed quem admodum soliti sumus
„ in rebus materialibus, quæ apud nos sunt, pro
„ stabilioribus deitatem cohonestare, ita etiam in
„ nominibus facimus, non quod illis Deus indi-
„ geat, sed ut per ea nostram de ipso mentem de-
„ claremus. consimiliter vero, quia non pre-
„ hendi honorificentius est, idcirco eum vocamus
„ incorporeum. St. Justin. Philosoph. Martyr. O-
„ per. quæst. græcanicarum ad Christianos de incorpo-
„ reo & Deo &c. lib. p. 203.”*

Il n'est pas étonnant que tous les anciens chre-
tiens ne trouvant, comme le remarque l'Origene,
aucune marque de cette spiritualité, telle que nous
l'admettons aujourd'hui, dans les Auteurs sacrés ;
& le mot *incorporel* ἀσώματος ayant encore été in-
connu pendant plus de trois siècles dans la langue
latine ;

Ête la premiere partie ται· και τὸ φθειρόμε-
du monde, de même νον, σὺν πᾶσι φθείρε-
ce dans quoi il sera dif- ται· και τοῦτό γε δέ
sous en sera la der- ἀδύνατον. ἀναρχοναῖρα
niere partie. Mais le και ἀτελεύτητον τὸ

A 5

πᾶν

latine ; les Chretiens, & même leurs plus illustres auteurs, ayent continué à regarder comme absurde d'admettre, qu'une substance pouvoit exister sans exister dans aucun lieu, qu'elle pouvoit mouvoir le corps sans avoir des parties étendues, qui pussent agir sur ce même corps : & enfin qu'elle pouvoit, elle qui n'avoit point d'étendue, de profondeur, ni de largeur, être muë & affectée par une substance corporelle. Il a fallu du tems à l'Eglise pour découvrir & pour établir ces verités, ainsi que plusieurs autres, qui peu à peu ont été révélées aux fideles par les différents Conciles, comme les miracles operés par les images, la présence réelle, la transubstantiation : ces verités qui dans les premiers tems du Christianisme auroient pû revolter l'esprit des Payens, les éloigner de notre sainte Religion, ne pouvant plus produire dans la suite le même effet, elles ont pû & dû être établies.

Si l'on considere à present, que bien loin que les Anciens ayent pensé, que la matiere ait pû sortir du néant, ils ont au contraire cru que l'Intelligence, qui l'avoit arrangée, n'avoit pu subsister sans être elle-même materielle, on verra qu'il étoit naturel qu'ils soutinsent que cette matiere, ayant été de tout tems, avoit dû être arrangée de même de tout tems, par les raisons que j'ai rapportées au commencement de cette note, & par celles qu'on verra dans Ocellus.

πᾶν. οὐ μὲν οὖν ἄλλως monde étant produit
ἔχει ἢ οὕτως. il doit l'être avec tou-

tes ses parties, & si il
est détruit il doit aussi l'être dans toutes ses
parties, ce qui est impossible, ³ *puisqu'il*
faut que ce dont il a été produit, ait été sa pre-
miere partie, & que ce dans quoi il sera dissous
soit sa dernière partie, la premiere de ces parties
aura donc existé avant le monde, la seconde
existera après sa destruction, puisqu'elle est ce
dans quoi il sera dissous: ni l'une, ni l'autre de
ces choses ne peut l'être. Le monde donc n'a
point de commencement, & n'aura point de
fin, il est impossible que cela soit autrement.

§. 3. Πᾶν τε τό γε. §. 3. Toute chose
νέσεως ἀρχὴν εἰληφός, qui a reçu un commen-
τῇ διαλύσεως ὀφείλον cement de production
κοινωνῆσαι, δὺς ἐπιδέ- & qui doit participer
χεται μεταβολάς· μίαν à la destruction reçoit
μὲν τὴν ἀπὸ τοῦ μείονος deux changemens; l'un
ἐπὶ τὸ μῆζον, καὶ τὴν se fait du moindre au
ἀπὸ τοῦ χείρονος ἐπὶ τὸ plus grand, & du pire
βέλτιον. καλεῖται δὲ τὸ au meilleur. Et ce par
μὲν ἀφ' οὐπερ ἂν ἄρ- quoi ce changement
ξῆται μεταβαλλεῖν, commence à s'operer
γένε-

³ *Puisqu'il faut que ce dont il a été produit. J'ai*
ajouté cela & les deux phrases suivantes pour ren-
dre le sens de l'auteur plus clair.

s'appelle production, & ce en quoi il parvient s'appelle vigueur. Le second changement se fait du plus grand au moindre, & du meilleur au pire, & la fin de ce changement est nommée destruction & dissolution.

γένεσις· τὸ δὲ εἰς ὃ ἀφικνεῖται, ἀκμή. δευτέραν δὲ τὴν ἀπὸ τοῦ μείζονος ἐπὶ τὸ μείον, καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ βελτίονος ἐπὶ τὸ χεῖρον. τὸ δὲ συμπέρασμα τῆς μεταβολῆς ταύτης ὀνομάζεται φθορά καὶ διάλυσις.

§. 4. Si l'Univers donc est engendré & corruptible, il doit par conséquent changer du moindre au plus grand & du plus mauvais au meilleur ; & dans la suite il doit aussi changer du plus grand au moindre, & du meilleur au pire : il faut encore que le monde, s'il a été produit, prenne un accroissement & une plus grande force, & ensuite il déperira & finira, puisque toute nature produite a une progression de trois

§. 4. Ἐὰν οὖν καὶ τὸ ὅλον καὶ τὸ πᾶν γενητόν ἐσιν καὶ φθαρτόν, γενόμενον, ἀπὸ τοῦ μείονος ὅπῃ τὸ μείζον μεταβάλλῃ, καὶ ἀπὸ τοῦ χείρονος ὅπῃ τὸ βέλτιον. ὥστε καὶ ἀπὸ (τοῦ) μείζονος ὅπῃ τὸ μείον μεταβαλεῖ, καὶ ἀπὸ τοῦ βελτίονος ἐπὶ τὸ χεῖρον. γενόμενος ἄρα ὁ κόσμος αὐξησὶν ἔλαβε καὶ ἀκμὴν, καὶ πάλιν λήψεται φθίσιν καὶ τελευτήν. ἅπαντα γὰρ φύσις, ἡ ἔχουσα διέξοδον, ὅρους ἔχει τρεῖς, καὶ δύο διαστήματα.

ματα. - ὅροι μὲν οὖν terms & de deux inter-
 εἰσι τρεῖς, γένεσις, vales. Les trois termes
 ἀκμὴ, τελευτή· διαστή- font la génération, la
 ματα δὲ, τό τε ἀπὸ force, & la fin : les in-
 τῆς γενέσεως μέχρι τῆς tervales font celui de-
 ἀκμῆς, καὶ τὸ ἀπὸ puis la naissance jusqu'à
 τῆς ἀκμῆς μέχρι τῆς la force ; & celui depuis
 τελευτῆς. la force jusqu'à la fin.

§. 5. Τὸ δὲ γε ὅλον §. 5. Le Monde ne
 καὶ τὸ πᾶν, οὐδὲν ἡμῖν nous donne aucun in-
 ἐξ αὐτοῦ παρέχεται dice pareil, & nous ne
 τεκμήριον τοιοῦτον· οὐ- voïons pas qu'il soit
 τε γὰρ γένόμενον αὐτὸ engendré, puisqu'il ne
 εἶδομεν, οὔτε μὲν ἐπὶ change point en mieux
 (τὸ) βέλτιον καὶ τὸ ni en grand, & qu'il ne
 μείζον μεταβάλλον, devient ni pire ni
 οὔτε χεῖρον ποτὲ ἢ moindre. + Mais il per-
 μεῖον

4 Ἀλλ αἰ κατὰ τ' αὐτὸ καὶ ὡσαύτως διατελεῖ καὶ
 ἴσον καὶ ὁμοίον αὐτοῖαυτον, *mais il persevere toujours
 dans le même état, & il est toujours égal & sem-
 blable à lui même.*

L'ordre de l'Univers est immuable, & les
 changemens journaliers, qui s'opèrent en lui n'in-
 fluent point sur son harmonie generale ; malgré
 l'inconstance des choses qu'il renferme, & qui
 sont sujetes à changer, son arrangement est tou-
 jours le même : nous voyons perpetuellement les
 mêmes proportions dans les mouvemens cele-
 stes, dans la marche de la terre & des planetes :
 le

févere toujours dans le même état ; & il est toujours égal & semblable à lui même.

μείον γεγόμενον· ἀλλ' αἰεὶ κατὰ τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως διατελεῖ, καὶ ἴσον καὶ ὁμοιον αὐτὸ ἑαυτοῦ.

§. 6. Les marques & les indices évidens de cette verité sont les arrangemens, les simétries, les formes, les situations, les distances, les puissances, les vitesses, & les lenteurs reciproques: car toutes ces choses, & leurs semblables, reçoivent un changement & une

§. 6. Τὰ σημεῖα δὲ καὶ τεκμήρια αὐτοῦ ἐναργῆ, (αἱ) τάξεις, (αἱ) συμμετρίαι, σχηματισμοί, θέσεις, διαστάσεις, δυνάμεις, ταχύτητες πρὸς ἀλλήλας καὶ βραδύτητες, ἀριθμοὶ γοῦν καὶ χρόνων περιόδοι. πάντα γὰρ τὰ τοιαῦτα μεταβολὴν καὶ μείωσιν ἐπιδέχεται, κατὰ.

le retour des Saisons est éternellement réglé, la longueur des jours & des nuits est toujours conforme au tems de ces mêmes saisons. Les plantes, les animaux, les hommes sont sujets aux mêmes loix, que la nature leur a imposées dans tous les tems. Ainsi les changemens particuliers n'influent point sur l'ordre immuable de l'Univers, qui sera toujours tel qu'il a toujours été, au lieu que les êtres qui ont été créés sont sujets au changement par une loi, imposée à tout ce qui doit mourir. Dans les revolutions, amenées par le cours des années, la face de la terre est per-

τὰ τὴν τῆς γενητῆς diminution selon la
 φύσεως διέξοδον. τῇ progression d'une sub-
 μὲν γὰρ ἀκμῇ διὰ τὴν stance produite : &
 δύναμιν τὰ μείζονα parmi elles les meil-
 καὶ τὰ βελτίονα παρ- leures suivent l'état de
 ἔπεται, τῇ δὲ φθί- force à cause de leur
 σει διὰ ἀσθένειαν τὰ puissance, & les plus
 μείοια, καὶ τὰ χεί- petites & les plus mau-
 ρονα. vaises tendent à la de-
 struction à cause de

leur foiblesse. *Mais dans l'essence & la nature
 stable du monde l'on n'aperçoit rien de pareil.*

§. 7.

perpetuellement changée, & depouillée des Na-
 tions qui la couvroient, aux quelles d'autres suc-
 cèdent. Le monde par ces alterations n'en re-
 çoit jamais aucune, il conserve toujours la même
 nature, il n'est point sujet à la vieillesse, son
 mouvement n'est ni accéléré ni retardé, il sera
 toujours le même qu'il a été, & nos arrieres ne-
 veux le verront tel, que nos ancêtres. C'est ce
 que le Poëte Manile a exprimé élégamment dans
 ces Vers,

Omnia mortali mutantur lege creata,
 Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,
 Exutæ variam faciem per Sæcula gentes.
 At manet incolumis mundus, suaque omnia servat;
 Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
 Nec motus puncto currit, cursusque fatigat :
 Idem semper erit, quoniam semper fuit idem;
 Non alium videre patres, aliumve nepotes
 Aspicient, *Manil. Astron. lib. 1.*

5 T.

§. 7. J'appelle le monde, ce que l'on nomme *le Tout*, l'Univers; c'est à cause de cette universalité qu'il a obtenu le nom qu'on lui a donné. Il est orné de toutes les perfections. Il est enfin l'assemblage accompli & parfait de la nature & de toutes les sub-

§. 7. Τὸ δέ γε ὅλον καὶ τὸ πᾶν ὀνομάζω τὸν σύμπαντα κόσμον. διὰ γὰρ τοῦτο καὶ τῆς προσηγορίας ἐτυχῆ τῆς ταύτης, ἐκ τῶν ἀπάντων δὴ κοσμηθεὶς. σύμμα γάρ ἐστιν τῆς τῶν ὅλων φύσεως αὐτοτελὲς, καὶ τέλειον ἐκτὸς γὰρ

§ Το δὲ γινόμενον καὶ τὸ πᾶν ὀνομάζω τοὺς συμπαντικούς κόσμους, j'appelle le monde ce que l'on nomme le tout : mot à mot. Δὲ γινόμενον τὸ ὅλον καὶ τὸ πᾶν τοὺς κόσμους συμπαντικά. je nomme le tout, & l'univers, le monde universel.

Voilà donc la définition exacte de ce qu'Ocellus entend par le mot de monde κόσμος. Le monde c'est l'Univers, c'est tout ce qui existe, συμπαντικὸς κόσμος. La terre, le soleil, les planetes peuvent souffrir quelques changemens; mais le tout, mais l'Univers, n'en est ni troublé, ni diminué, ni augmenté; il ne peut être troublé, parce qu'il est l'assemblage accompli & parfait de la nature & de toutes les substances, συσῆμα γὰρ ἐστὶν τῆς τῶν ὅλων φύσεως αὐτοτελὲς: il ne peut être diminué, parceque rien n'est hors de lui, ἑκτὸς γὰρ τοῦ παντός οὐδέν: il ne peut être augmenté, parceque s'il existe quelque chose elle existe dans lui & avec lui: διὰ γὰρ τί ἐστὶν ἐν τῷ παντί ἐστι καὶ σὺν τούτῳ: & rien enfin

γὰρ τοῦ παντός οὐδέν. *stances. Rien n'est hors*
 εἰ γὰρ τί ἐστιν, ἐν τῷ *de lui. Si quelque*
 παντί ἐστιν, σὺν τούτῳ *chose existe, elle existe*
 τὸ πᾶν. καὶ σὺν τούτῳ *dans lui & avec lui. Il*
 (τὸ) πάντα ἔχειν, τὰ *comprend tous les E-*
 μὲν ὡς μέρη, τὰ δὲ *tres diférens, les uns*
 ὡς ἐπιγεννήματα. *comme des parties, &*
les autres comme des
productions acciden-
telles.

§. 8. Τὰ μὲν οὖν ἐμ- §. 8. Il s'ensuit de là
 περιεχόμενα τῷ κόσμῳ, *que les choses cont-*
 πρὸς τὸν κόσμον ἔχει *nuës dans le monde*
 τὴν συναρμογήν, ὁ δὲ *ont une afinité & un*
 κόσμος πρὸς οὐδέν ἑτε- *accord avec lui. Le*
 ρον, ἀλλ' αὐτὸς πρὸς *monde au contraire n'a*
 ἑαυτόν. τὰ μὲν γὰρ *aucune afinité & aucun*
 ἄλλα πάντα, τὴν φύ- *accord qu'avec lui-mê-*
me: toutes les autres
choses subsistent ayant
une nature non par-

σιν

enfin ne peut-être sans lui parce qu'il comprend
tous les êtres diférens, les uns comme des parties,
& les autres comme des productions accidentelles.
 Καὶ το πᾶν πάντα ἔχει, τὰ μὲν ὡς μέρη, τὰ δὲ ὡς
 ἐπιγεννήματα.

⁶ Avec la partie de l'arrangement general des choses.
 Mot à mot, avec la partie du commun arrangement de
 lui,

faite en foi, & elles ont encore besoin d'une liaison avec les choses qui existent hors d'elles, comme les animaux avec la respiration, la vtië avec la lumière, les autres sens avec l'objet sensible qui leur est propre, les plantes avec la naissance & l'accroissement; le soleil, la lune, les planetes, les étoiles fixes avec la partie ⁶ de l'arrangement general des choses. Mais le monde au contraire n'a aucun raport avec aucune chose qu'avec lui-même; & sa nature est

σιν οὐκ αὐτοτελῇ ἔχον-
τα συιέσκειν, ἀλλ'
ἔτι δεῖται τῆς πρὸς τὰ
ἐκτὸς ἐχόμενα συναρ-
μογῆς. ζῶα μὲν πρὸς
ἀναπνοὴν, ὄψις δὲ
πρὸς τὸ φῶς, αἱ δὲ ἄλ-
λαι αἰσθήσεις πρὸς τὸ
οἰκεῖον αἰσθητόν. τὰ δὲ
φυτὰ πρὸς τὸ φύεσθαι.
ἥλιος δὲ καὶ σελήνη,
καὶ οἱ πλάνητες, καὶ (οἱ)
ἀπλανεῖς κατὰ τὸ μέ-
ρος μὲν τῆς (κοινῆς) δια-
κοσμήσεως αὐτοῦ: αὐ-

τὸς

lui, c'est à dire, du monde, κατὰ το μέρος μὲν τῆς (κοινῆς) διακοσμήσεως αὐτοῦ Le Traducteur latin n'a pas traduit ce passage, il l'a paraphrasé inutilement, car il est fort clair dans sa brieveté; voici sa traduction. *Cum mundo, quem ipsæ tanquam partes distinguunt, atque exornant, cognatione quadam junctæ & continentes sunt.* Il n'y a pas le quart de tout cela dans l'original.

B

708

τὸς δὲ πρὸς οὐδὲν ἔτε- indépendante de celle
ρον ἀλλὰ πρὸς αὐτοῦ. de tous les êtres par-
ticuliers.

§. 9. Ἔτι δὲ καὶ οὕτως εὐγνώσκον ἔσαι τὸ λεγόμενον, ὅτι ἀληθὲς ἐστὶ. τὸ τε γὰρ πῦρ ἐτέρω θερμαντικὸν ὄν, αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ θερμόν ἐστι : καὶ τὸ μέλι γλυκαντικὸν γινόμενον, αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ γλυκύ ἐστι. καὶ αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀποδείξεων τῶν ἀφανῶν σημαντικαὶ οὔσαι, αὐταὶ ἐξ ἑαυτῶν ἐμφανεῖς τέ καὶ γνωστικαὶ εἰσὶν. οὕ.

§. 9. Il nous fera aisé de connoître cette vérité par une simple comparaison. Si nous considérons, que le soleil échauffant les autres corps doit nécessairement être chaud lui-même & par lui-même; le miel étant adoucissant doit être doux lui-même; les principes des démonstrations, étant significatifs pour expliquer les choses obscures, doivent être clairs & sensibles par eux mê-

τως

7 Ο δὲ γὰρ κόσμος αἰτιὸς ἐστὶ τοῖς ἄλλοις τοῦ εἶναι καὶ τοῦ σωθῆναι καὶ τοῦ αὐτοτελεῖν εἶναι. Mais le monde est la cause de l'existence de la conservation & de la perfection de toutes les choses par lui-même. Philon le Juif a employé à peu près le même argument dans l'ouvrage, qu'il a fait pour prouver, que le monde sera éternel:

Crito-

mēs. Si nous conside- τως οὖν καὶ τὸ τοῖς
 rons, dis-je, toutes ces ἄλλοις αἰτίον γινόμενον
 choses, nous devons en τῆς αὐτοτελείας, αὐτὸ
 conclure: qu'une sub- ἐξ ἑαυτῶ αὐτοτελές ἐστὶ
 stance étant la cause καὶ τὸ τοῖς ἄλλοις αἰ-
 aux autres de leur per- τιον γινόμενον τῆς σω-
 fection doit être par- τηρίας καὶ διαμονῆς;
 faite en soi, & par elle αὐτὸ ἐξ ἑαυτοῦ σωζό-
 même; & qu'une sub- μενον, καὶ διαμένον
 stance étant la cause ἐστὶ. καὶ τὸ τοῖς ἄλ-
 aux autres de leur con- λοις αἰτίον γινόμενον
 servation & de leur du- τῆς συναρμογῆς, αὐ-
 rée, doit être conservée τὸ ἐξ ἑαυτοῦ συνηρ-
 & persévérante par el- μοσμένον ἐστίν. ὁ δὲ γὰρ
 le-même; & qu'enfin κόσμος, αἰτίας ἐστὶ τοῖς
 une substance étant la ἄλλοις τοῦ εἶναι καὶ
 cause aux autres de
 l'harmonie & de l'ar-
 rangement, est harmo-
 nique & arrangée par
 elle même. 7 Or le

B 2

τοῦ

Critolaus, dit il, avoit accoutumé de se servir sou-
 vent dans la dispute de cette preuve: une substance
 qui est à soi-même la cause de sa santé ne peut être
 malade, & une substance qui a dans elle la puissance
 de veiller toujours, est exempte du sommeil. De
 même aussi, une substance qui est la cause efficiente
 de son existence doit être éternelle. Or le monde est
 la

τοῦ σώζεσθαι, καὶ τοῦ αὐτοτελεῖν εἶναι· αὐτὸς ἄρα ἐξ ἑαυτοῦ αἰδιδὸς ἐστὶ καὶ αὐτοτελής, καὶ διαμένων τὸν πάντα αἰῶνα, καὶ δι' αὐτὸ τοῦτο τοῖς ἄλλοις παραίτιος γινόμενος τῇ διαμονῇ (τῶν ὄλων.)

monde, étant la cause de l'existence, de la conservation, & de la perfection de toutes les choses est donc irrissable, & durera toute l'éternité, puisqu'il est par lui-même la cause. 8 de la durée de toutes les choses.

§. 10. Ὅλως δὲ εἰ καὶ διαλύεται τὸ πᾶν, ἤτοι εἰς τὸ ὄν, ἢ εἰς τὸ μὴ ὄν διαλυθήσεται. καὶ εἰς μὲν τὸ ὄν, ἀδύνατον· οὐ γὰρ ἔσται τοῦ παντὸς φθορά, εἰάν εἰς τὸ ὄν διαλύηται. τὸ

§. 10. Si l'Univers vient à être dissous, il faut qu'il soit dissous dans ce qui est ou dans ce qui n'est pas : il est impossible qu'il soit dissous dans ce qui est, puisque ce qui est, est l'Univers-même, ou

γὰρ

la cause efficiente de son existence, il est éternel. Ἐπαγωνιζόμενος δὲ Κριτόλαος ἐχεῖτο καὶ τοιαύτῳ λόγῳ. τὸ αἶτιον αὐτῷ τῷ ὑγιαίνειν αἴτιον ἐστὶν ἄλλὰ καὶ τὸ αἰῶνα αὐτῷ τῷ ἀγρυπνεῖν, ἀγρυπνῶν ἐστὶν. εἰ δὲ τῷτο, καὶ τὸ αἶτιον αὐτῷ τῷ ὑπάρχειν, αἰδιδὸς ἐστὶν. αἶτιος δὲ ὁ κόσμος αὐτῷ τῷ ὑπάρχειν εἶναι καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν. αἰδιδὸς ἄρα ὁ κόσμος ἐστὶν. Critolaus autem disputans hac ratione utebatur: quod sibi ipsi bonæ valetudinis causa est, id nullo affligitur morbo; quin etiam quod ex se habet ut vigilet, somni expertus est.

Quod

du moins une certaine partie de l'Univers: il ne peut pas aussi être dissous dans ce qui n'est pas, car de même qu'il est impossible, que ce qui est soit composé de parties non existantes, il l'est aussi que ce qui existe soit dissous dans ce qui n'existe pas. Donc l'univers est indestructible & impérissable.

γὰρ ὄν, ἥτοι τὸ πᾶν, ἢ τὸ μέρος ἢ ἐς τοῦ παντός. καὶ μὴν οὐδὲ εἰς τὸ μὴ ὄν. ἀμύχανον γὰρ τὸ ὄν, ἀποτελέσθαι ἐκ τῶν μὴ ὄντων, ἢ εἰς τὸ μὴ ὄν ἀναλυθῆναι. ἀφθαρτον ἄρα καὶ ἀνώλεθρον τὸ πᾶν,

§. II. Si quelqu'un pense que le monde sera détruit, il faut qu'il convienne qu'il sera détruit étant surmonté

§. II. Εἰ δὲ καὶ δοξάζοι ἄς αὐτὸ φθεῖρεσθαι, ἥτοι ὑπὸ ἴσως τῶν ἔξω τοῦ παντός, φθαρήσε-

B 3

ται

Quod si ita res se habeat, id quoque quod sibi ipsi causa est cur sit, perpetuum est; atqui mundus sicuti cæteris rebus, sic etiam sibi ipsi in causa est ut sit, nimirum ipse æternus est. Philo lib. Περὶ ἀφθαρσίας κόσμου.

⁸ Καὶ δὲ αὐτὸ τοῦτο τοῖς ἄλλοις παρὰ τὸν αἰῶνα γίνεται τῆς διαμοίης τῶν ὅλων, οὗς καὶ αὐτὸς αἰτία τῆς διάρκειας τῶν ὅλων, ὡς καὶ αὐτὸς αἰτία τῆς διάρκειας τῶν ὅλων, ὡς καὶ αὐτὸς αἰτία τῆς διάρκειας τῶν ὅλων.

2 Lc

ται δυναστεύόμενον, ἢ par quelqu'une des
 ὑπό τινος τῶν ἐντός. choses hors du Tout,
 οὔτε δὲ ὑπό τινος τῶν ou par quelqu'une qui
 ἐξωθεν. ἐκλός γὰρ τοῦ est dans le Tout. Ce
 παλός, οὐδέν. τὰ γὰρ ne fera pas par une des
 ἅλλα πάντα ἐν τῷ choses hors du Tout,
 παντὶ, καὶ τὸ ὅλον καὶ car rien ne peut être
 τὸ πᾶν ὁ Κόσμος. οὐ hors du Tout, tous les
 τε ὑπὸ τῶν ἐν αὐτῷ: êtres étant dans le
 Tout, & le monde ou
 l'Univers c'est le Tout.
 Ce ne fera pas non plus

δὲν-

9 Le Tout ne pouvant donc être détruit ni par
 quelqu'une des choses au dehors ni par quelqu'une
 des choses au dedans, le monde doit être éternel.
 Εἰ δὲ οὔτε ὑπο πινος τῶν ἐξωθεν οὔτε ὑπο πινος τῶν ἐνδοθεν
 φθαρησεται το πᾶν, αὐθαρκτος ἀρα, καὶ αἰωνιδρος ο
 κοσμος. τουτο γὰρ ἱφαιμιν εἶναι το πᾶν.

Les Philosophes anciens, qui soutenoient l'éter-
 nité du monde, non seulement prétendoient qu'il
 ne pouvoit être détruit par aucune cause interieure
 ou exterieure, mais encore par le pouvoir divin.
 Voici la preuve qu'en donne Aristote: si le mon-
 de pouvoit être dissous, ce seroit par celui qui
 l'auroit créé, mais cela ne se peut pas, donc il ne
 peut être détruit par aucune chose. Car en suppo-
 sant que Dieu a créé le monde, il est contre son Es-
 sence de l'anéantir. En voici la preuve. Ou le mon-
 de est parfait, ou il est imparfait. S'il est imparfait,
 Dieu n'a pû le créer, parcequ'une cause parfait-
 te ne peut rien produire d'imparfait, & que pour

pro-

par une chose qui soit dans lui, car il faudroit que cette chose fut plus puissante, & plus grande que le Tout, & cela ne peut être, car toutes les choses sont nécessairement entraînées par le Tout, elles ont par lui leur existence ; 9 le Tout ne pouvant donc être

δεήσει γὰρ ταῦτα μείζονά (τε) καὶ δυναμικώτερα εἶναι τοῦ παντός. τοῦτο δὲ οὐκ ἀληθεύει. ἄγεται γὰρ τὰ πάντα ὑπὸ τοῦ παντός, καὶ κατὰ τοῦτο καὶ σώζεται καὶ συνήρμουςαι, καὶ βίον ἔχει, καὶ

B 4 ψυ-

produire un mauvais monde il faudroit que Dieu fut defectueux, ce qui est absurde. Si le monde au contraire est parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la mechanceté est contraire à son essence, & que c'est le propre d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choses. Donc Dieu ne peut pas nuire au monde qui est parfait, donc le monde sera éternel. *Si mundus corrumpi posset, maxime ab eo qui fecit eum; sed ab hoc non potest, ergo a nullo: probatur minor. Si a Deo corrumpi potest, & id est possibile, ponatur in esse: tunc vel mundus erat perfectus vel non. Si non: ergo nec causa fuit perfecta, quod absolum est. Si autem perfectus fuit, ergo a Deo solvi non potest; quia pravi hominis est & vitium, perfecta destruere: at Deus nullam potest committere pravitatem, & sic nec mundum destruere.* Francisci Toletæ, Societ. Jesu, commentaria una cum quæstionibus in octo libros de Auscultatione &c. comment. in lib. VIII. phis. Cap. 2. fol. 209. versf.

Après

ψυχὴν. εἰ δὲ οὔτε ὑπό détruit ni par quel-
 τινος τῶν ἔξωθεν, οὔτε qu'une des choses au
 ὑπό τινος τῶν ἐνδοθεν dehors, ni par quel-
 φθαρήσεται τὸ πᾶν, qu'une de celles en de-
 ἄφθαρτος ἄρα καὶ dans; le monde doit
 ἀνάλεθρος ὁ κόσμος. être éternel, indestruc-
 τοῦτο γὰρ ἔφαμεν εἶ- tible, & impérissable,
 ναι τὸ πᾶν. puisque l'Univers ou
 le monde est le Tout.

§. 12.

Après qu'Aristote avoit prouvé que quand bien-
 même Dieu auroit créé le monde il ne pourroit le de-
 truire, il soutenoit que Dieu n'avoit pû le créer.
 Ainsi il prouvoit également les deux éternités du
 monde l'antérieure & la postérieure. Voici son Ar-
 gument pour l'éternité antérieure. Je demande, dit
 ce Philosophe, si Dieu aiant été de tout tems, s'il
 a pû & s'il a voulu produire le monde de tout tems,
 ou s'il ne l'a pas pu, & ne l'a pas voulu. S'il l'a pu &
 voulu, sans doute le monde est de tout tems. S'il ne
 l'a pas voulu, & ne l'a pas pu, il s'ensuit que dans la
 suite il n'a pu ni le pouvoir ni le vouloir. Car il fau-
 droit dire que Dieu a été pendant un tems imparfait
 & ensuite plus parfait, ce qui est absurde. Si l'on
 répond qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a pas pû, Dieu
 auroit toujours été également imparfait; ce qui repu-
 gne à la raison: & s'il a pu créer le monde & qu'il
 ne l'ait pas voulu, Dieu est donc un Être envieux
 & méchant, puisque pouvant faire un grand bien
 il n'a pas voulu le faire. Or aucune de ces différen-
 tes opinions ne peut se soutenir, donc le monde
 est éternel. Si *Deus fuit ab æterno, & mundum
 non produxit, id petitur statim: aut potuit & vo-*
luit,

§. 12. Maintenant
 si nous considérons en
 general la nature en-
 tiere, nous verrons
 qu'elle ôte la continui-
 té des choses premie-
 res, ¹⁰ & les plus ex-
 cellentes; elle atenuë
 cette continuité dans

§. 12. Ἐν δὲ καὶ
 ὅλη δι' ὅλης ἡ φύσις
 θεωρουμένη, τὸ συνεχὲς
 ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ
 τιμιωτάτων ἀφαιρεῖ,
 κατὰ λόγον ἀπομα-

B 5

ραιγο-

*luit, aut nec potuit, nec voluit: aut voluit sed non
 potuit: aut potuit, sed non voluit. Si primum detur,
 profecto mundus fuit ab æterno. Si vero alterum,
 quod non voluit nec potuit, tunc sequitur quod nec
 postea vellet nec posset, & esset imperfectus, & per-
 fectior postea. Si tertium, quod voluit sed non potuit,
 pariter esset id imperfectionis quæ repugnat primo
 principio. Si quartum, potuit sed non voluit, fuit
 invidus, quia cum posset bonum communicare noluit
 id facere. Cum igitur nihil ex his dici possit, sequi-
 tur quod mundus æternus fuit. Id. ibid.*

¹⁰ Ἐν δὲ καὶ ὅλη δι' ὅλης ἡ φύσις θεωρουμένη τὸ συ-
 γκεῖν ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ τιμιωτάτων ἀφαιρεῖ. Si nous
 considérons en general la nature entiere, nous verrons
 qu'elle ôte la continuité des choses premieres, & les
 plus excellentes. Par les termes des choses premieres
 & les plus excellentes, τῶν πρώτων καὶ τιμιωτάτων,
 Ocellus entend les elemens, qui sont changés, par
 leur melange qui détruit la continuité des choses
 premieres & très excellentes & qui atenuë cette
 continuité ἀπομαραινόμενη τὸ συνεχὲς. Ocellus expli-
 que le changement, la dissolution & le renouvel-
 lement des elemens dont il va parler.

φαινομένη τὸ συνεχές, une certaine proportion, la ramenant à la mortalité, & recevant une progression de sa constitution propre. Car les choses premières étant mues changent leur nature selon leurs qualités, & changent pareillement leur cercle, qui est une progression, qui n'est ni de fuite, ni continuelle, & qui n'est pas de l'espece de celle qui se fait dans le lieu, mais de celle qui se fait par changement.

§. 13. Πῦρ μὲν γὰρ εἰς ἓν συνερχόμενον, αἶερα ἀπογεννᾷ, αἷρ δὲ ὕδωρ, ὕδωρ δὲ γῆν· ἀπὸ γῆς δὲ ἡ αὐτὴ περιόδος τῆς μεταβολῆς (μέχρι πυρός) ὅθεν ἤρ-

§. 13. Par exemple, le feu étant rassemblé dans un point de réunion engendre l'air, & l'air l'eau, & l'eau la terre & le même retour ou le même periode de chan-

ξα-

11 Αντιπεριστασις οὐδὲ μεταβολῆς, d'antiperistase & de changement εις ἀλλήλας en des choses reciproques, le Texte ajoute ces dernières-expressions essentielles pour montrer qu'il paroît qu'Ocellus admet

re jusqu'au feu, d'où il a commencé de changer. De même les fruits, les plantes, les arbres ont reçu un commencement de generation par les germes; ensuite étant devenus fruits, & parvenus à leur perfection ils font de nouveau leur resolution dans leur germe, la nature accomplissant cette progression par la même chose & dans la même chose.

§. 14. Les hommes & les autres animaux changent successivement, & courent plus vite au terme de la nature. Car il n'y a point pour eux de retour vers le premier âge, ni d'antiperistase & de changement.

ξατο μέλα βάλλειν. οἱ δὲ καρποὶ, καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ῥιζοφύτων, ἀπὸ σπερμάτων ἀνέλαβον τὴν ἀρχὴν τῆς γενέσεως, καρπωθέντα δὲ καὶ τελεσφορήσαντα, πάλιν ὅπῃ (τό) σπέρμα τὴν ἀνάλυσιν ποιεῖται, ἀπὸ τῆς αὐτῆς, καὶ ὅπῃ τὸ αὐτὸ τὴν διέξοδον ἐπιτελουμένης τῆς φύσεως.

§. 14. Οἱ δὲ ἄνθρωποι καὶ τὰ λοιπὰ ζῷα μᾶλλον ὑποβεβηκότως τὸν καθόλου ὅρον τῆς φύσεως ἀμείβουσιν. (οὐ γὰρ ἐστὶν ἐπανακαμψὶς αὐτοῖς ὅπῃ τὴν πρώτην ἡλικίαν,) οὐ-

δὲ

admet ici également la mortalité de l'ame & du corps, bien loin d'établir la metempsychose des Pythagoriciens, dont il ne dit pas un seul mot dans tout son ouvrage.

δὲ ἀντιπερίσσεις μετα- comme il y en a pour le
 βολῆς εἰς ἄλληλα, κα- feu, l'air, l'eau, & la ter-
 θάπερ ὅτι πρὸς καὶ le cercle divisé en qua-
 ἄερος,

11 *Ils périssent & ne sont plus engendrés, διαλυταὶ καὶ ἀπογινεταί.* Voilà qui est clair, & il n'y a pas de doute qu'Ocellus n'ait admis la mortalité de l'ame: ce qui rend encore ce passage plus clair c'est la fin du paragraphe, dans lequel l'Auteur dit, tous ces différens changemens sont des marques & des indices que l'Univers ou le Tout contient toutes les substances, demeure toujours, est toujours conservé, & que les diverses choses qui sont contenues dans lui, & celles qui y surviennent périssent & sont détruites. Ταῦτα οὐ ἐστι σημεῖα τι καὶ τεκμήρια τοῦ το μιν ὅλοι καὶ το περιχοῖ μιν αἱ καὶ σωζέσθαι, τὰ δὲ ἐπὶ μέρους καὶ ἐπιγινόμενα (αὐτοῦ φθίρεισθαι καὶ διαλυέσθαι.

L'ame n'est pas plus exceptée dans cet endroit que toutes les autres choses sujettes à la destruction. Enfin soit qu'Ocellus ait cru que l'ame subsistât après la mort, soit qu'il ait cru qu'elle étoit mortelle, il est certain qu'il n'en a fait aucune mention, ce qui est assez singulier dans un ouvrage tel que le sien. Peut être est-ce par prudence, qu'il n'a pas voulu s'expliquer sur une matière aussi obscure, que l'étoit la nature de l'ame pour les philosophes anciens. Nous savons aujourd'hui que l'ame est spirituelle & immortelle, parceque la Revelation nous l'a appris, & que nous devons nous soumettre à ce qu'elle nous enseigne. Mais combien de difficultés les Philosophes payens, qui n'étoient éclairés que de la lumière de la raison, n'avoient ils pas à surmonter pour connoître la nature de l'ame; ils ne pouvoient la faire
 spiri:

tre parties par les qua- αἶρος, καὶ ὕδατος, καὶ
tre âges, & essuié les γῆς, ἀλλὰ τὸν δια
changemens de ces âges, ils périssent, ¹² & ne (τῶν) τεσσάρων τετρα-
μερῇ

spirituelle, puisqu'ils ne connoissoient pas de substance, qui ne fut & qui ne dut être étendue : l'ame, quoi que composée d'une matiere très-subtile, occupoit necessairement un lieu, & par conséquent étoit étendue, car tout ce qui occupe une place ne sauroit n'être pas étendu, & ce qui est étendu a de la profondeur & de la largeur. Par contéquent selon eux l'ame devoit avoir les trois dimensions du corps, la largeur, la longueur & la profondeur. Or tout ce qui est corps a des parties différentes, tout ce qui a des parties différentes est sujet à la destruction ; l'ame étoit donc mortelle, sujette à la destruction, ainsi que les autres substances corporelles. Si la foi ne nous aprenoit son immortalité par le moyen de sa spiritualité, nous penserions sans doute encore comme presque tous les Philosophes anciens. Et quoique la revelation ait fixé aujourd'hui nôtre croïance, elle n'a point éclairé notre esprit, elle s'est contentée de nous apprendre une vérité, sans nous instruire des raisons naturelles, qui devoient nous la faire croire, elle a fixé notre croïance, mais elle ne l'a point instruite. Car quel est l'homme, qui puisse avoir la moindre veritable idée claire d'un être, qui n'a point d'étendue, qui par conséquent n'occupe aucun lieu, la raison ne nous montre-t-elle pas qu'une chose qui existe doit exister dans un lieu ; & si l'ame existe dans un lieu, elle a donc l'étendue qu'il faut pour occuper ce lieu : & si elle a de l'étendue elle est donc materielle, car tout ce qui est étendu a des parties,

parties, & tout ce qui a des parties est corporel.

A cette premiere difficulté, joignons-en quelques autres qui sont aussi fortes. Voici la raison la plus probable, que l'on donne pour montrer que l'ame doit être d'une nature différente de celle du corps. Nous avons, dit-on, deux idées distinctes : une de nous mêmes, comme étant une chose qui pense & qui n'est point étendue, & l'autre de notre corps comme étant une substance non pensante & étendue. Je reponds à ceux qui disent cela, comment peut-on savoir que la matiere ne peut penser ? Si c'est par la révélation, je répons, que j'en suis persuadé : si c'est par les lumieres de la raison, je nie que l'on en ait aucune preuve, & que l'on puisse même jamais en avoir ; car il faut auparavant que l'on montre, que l'on connoit parfaitement toutes les qualités dont la matiere peut-être douée, selon les différentes modifications où elle se trouve : sans cela l'on ne peut établir une distinction entre une substance pensante & non étendue, & une substance étendue & non pensante : qui peut nous assurer que nôtre ame n'est pas une matiere extrêmement subtile & pensante ? Je placerai ici ce que disoit Gassendi à Descartes, qui vouloit établir ces différentes substances. „ Par quel
 „ moyen, si vous êtes une chose sans étendue, pouvez
 „ vous recevoir dans vous l'idée d'une chose étendue ? d'où vous vient cette notion ? Si elle procede
 „ du corps, il faut que vous ne soyez pas sans extension ; aprenez-nous comment il se peut faire que
 „ l'espace ou l'idée du corps, qui est étendu, puisse
 „ être reçue dans vous, c'est à dire, dans une substance non étendue. Ou cette idée est produite
 „ par le corps ou elle vient d'ailleurs ? Si elle est produite par le corps, il faut absolument qu'elle soit
 „ corporelle, qu'elle ait ses parties les unes hors des
 „ autres

„autres, & par conséquent qu'elle soit étendue : si
 „elle vient d'ailleurs, & qu'elle émane d'un autre
 „endroit, comme il est nécessaire qu'elle vous re-
 „présente un corps étendu, il faut absolument qu'elle
 „ait des parties, & qu'elle soit par conséquent
 „étendue ; car si elle n'avoit point de parties com-
 „ment pourroit-elle vous en représenter ? Si elle
 „étoit sans extension, comment vous offriroit elle
 „une chose étendue ? Si elle n'avoit point de figure
 „comment vous représenteroit-elle une chose figu-
 „rée ? Si elle n'avoit pas de situation comment vous
 „montreroit-elle une chose qui a des parties diffé-
 „rentes, dont les unes sont basses les autres hautes,
 „les unes courbées les autres droites, &c. Si elle
 „étoit enfin sans variété, comment vous feroit-elle
 „connoître la variété & la différence des couleurs ?
 „Il faut donc avouer que l'idée du corps n'est point
 „entièrement déstituée d'extension : or si elle en a,
 „& que vous soyez une chose qui n'en ait point,
 „par quel moyen pouvez-vous la recevoir & vous
 „en servir ; & par quelle raison éprouvez-vous
 „qu'elle s'efface, s'éclipse & s'évanouit peu à peu ?
 „Il est vrai, *poursuit Gassendi*, que vous connois-
 „sez que vous sentez ; mais vous ignorez quelle es-
 „pece de substance vous êtes, vous qui pensez.
 „Ainsi quoique l'opération de la pensée vous soit
 „connue, le principal de votre essence vous est ca-
 „ché, & vous ne savez point quelle est la nature de
 „cette substance, dont l'une des opérations est de
 „penser. Vous ressemblez à un aveugle, qui sen-
 „tant la chaleur du soleil, & étant averti qu'elle est
 „causée par le soleil, croiroit avoir une idée claire &
 „distincte de cet astre ; parce que si on lui deman-
 „doit ce que c'est que le soleil il pourroit répondre
 „que c'est une chose qui chauffe.

„Peut

„Peut être, direz-vous, que vous n'assurez pas
 „simplement que vous êtes une chose qui pense ;
 „mais que vous ajoutez que vous êtes une chose
 „sans étendue. Je pourrois vous répondre que vous
 „avancez cela sans preuve, & que vous posez pour
 „principe ce dont nous sommes en dispute ; mais
 „quand même je vous passerois cette supposition,
 „penseriez-vous pour cela avoir une idée claire &
 „distincte de vous-même ? En vérité vous vous
 „tromperiez. Vous dites que vous êtes une chose
 „sans étendue : vous m'apprenez par-là ce que vous
 „n'êtes point ; mais non pas ce que vous êtes. N'est-
 „il pas nécessaire, pour connoître une chose claire-
 „ment & distinctement, pour en avoir une notion
 „juste, évidente & positive, de savoir précisément
 „& sans confusion quelle est sa nature, & en quoi
 „consiste son essence, enfin ce par quoi elle est
 „telle qu'elle est ? Pour en parler affirmative-
 „ment, est ce assez de connoître ce qu'elle n'est
 „pas ? Un homme qui diroit que Bucephale n'est
 „pas une mouche, & qui n'auroit aucune autre
 „connoissance de lui, en auroit-il une idée claire
 „& distincte ?

„Mais allons plus avant. Vous êtes, dites vous,
 „une chose qui n'a aucune extension : je vous, de-
 „mande donc si vous n'êtes pas diffus par tout le
 „corps ? J'ignore ce que vous pouvez répondre ;
 „car quoique je vous aye considéré pendant un
 „tems, comme résidant dans le cerveau, c'étoit
 „plutôt par conjecture que par une véritable
 „croyance que j'ai suivi votre opinion. J'avois
 „fondé ma conjecture sur ce que vous dites, que
 „l'ame ne reçoit pas immédiatement l'impression
 „de toutes les parties du corps, mais seulement
 „du cerveau ou de l'une de ses plus petites parties.

„Je

„ Je n'étois point cependant assuré, & je ne le suis
 „ point encore, que vous y fassiez votre demeure; car
 „ vous pouvez être répandu dans tout le corps, & ne
 „ sentir qu'en une seule partie; nous disons même as-
 „ sez souvent que l'ame est diffuse par tout le corps,
 „ & que néanmoins elle ne voit que dans l'œil.

„ Supposons donc un moment que vous soyez dif-
 „ fus par tout le corps, comment est-il possible que
 „ vous n'ayez point d'étendue, vous qui êtes étendu
 „ depuis la tête jusqu'aux pieds, qui êtes de la même
 „ grandeur que votre corps, & qui avez assez de
 „ parties pour correspondre à toutes celles de votre
 „ corps? Si vous dites que vous n'avez point d'éten-
 „ due, parceque vous êtes tout entier dans chaque
 „ partie, comment comprenez-vous une parcelle
 „ merveille? Est-il possible qu'une seule & même
 „ chose puisse se trouver entière tout à la fois en plu-
 „ sieurs lieux? Je conviens que la foi nous enseigne
 „ cela du mystère de l'Eucharistie; mais vous n'êtes
 „ point une chose miraculeuse, vous êtes au contrai-
 „ re une substance naturelle, & nous ne considérons
 „ ici les choses que par le seul secours de la lumière
 „ naturelle: comment peut-on donc concevoir qu'il
 „ y ait plusieurs lieux, & qu'il n'y ait pas plusieurs
 „ choses logées? Cent lieux ne sont ils pas plus qu'un,
 „ & si une chose se trouve toute entière dans un seul
 „ comment pourra-t-elle être dans les autres, si elle
 „ n'est réellement hors d'elle même, comme le lieu
 „ qui la contient est hors des autres lieux? Répondez
 „ à cela tout ce que vous voudrez, vous ne prouve-
 „ rez jamais qu'il ne soit pas très-incertain & très-
 „ difficile à croire que vous soyez tout entier dans
 „ chaque partie. Or, comme il est beaucoup plus
 „ raisonnable, & beaucoup plus probable d'admet-
 „ tre, que rien ne peut être tout à la fois en plusieurs
 „ lieux,

„ lieux, que de soutenir le contraire : il est donc
 „ aussi plus évident que vous n'êtes pas tout entier
 „ dans chaque partie, mais diffus par tout le corps ;
 „ par conséquent vous êtes étendu & vous avez la
 „ même extension que vôtre corps.

„ Mais supposons actuellement que vous soyez seu-
 „ lement dans le cerveau, dans quelqu'une de ses plus
 „ petites parties, & considérons dans les différents
 „ systèmes qu'on peut établir si vous pouvez être
 „ sans extension. Il se présente d'abord des difficultés
 „ insurmontables ; car quelque petite que soit cette
 „ partie que vous occupez, elle est néanmoins éten-
 „ due, & vous nécessairement vous l'êtes autant
 „ qu'elle ; vous n'êtes donc point sans extension, &
 „ vous avez des parties, quelques déliées qu'elles
 „ soient, qui correspondent aux siennes.

„ Je ne crois pas que vous disiez par hazard, que
 „ vous prenez pour un point la petite partie à laquel-
 „ le vous êtes uni ; mais supposons que vous ayez re-
 „ cours à ce subterfuge ; il faut alors que ce point
 „ soit physique ou mathématique : s'il est physique,
 „ la difficulté n'est point ôtée, parceque ce point est
 „ étendu, quelque petit qu'il soit, & n'est pas entiè-
 „ rement sans parties ; s'il est mathématique, c'est un
 „ point imaginaire, qui n'a aucune existence que
 „ dans nôtre imagination, & qui n'existe pas réelle-
 „ ment. Mais poussons les choses à l'extrême, &
 „ feignons qu'il est possible qu'il se trouve dans le
 „ cerveau un de ces points mathématiques auquel
 „ vous êtes étroitement uni, & dans lequel vous re-
 „ sidez : cette fiction deviendra inutile ; car malgré
 „ que nous feignons, il faut cependant que vous
 „ vous trouviez dans le concours des nerfs, par le-
 „ quel les parties, que l'ame informe, transmettent
 „ au cerveau les notions & les especes des choses qui
 „ ont

„ été aperçues & decouvertes par les sens. Or pre-
 „ nez garde d'abord que tous les nerfs n'aboutissent
 „ pas à un seul point ; le cerveau étant continué, &
 „ s'étendant jusqu'à la moëlle de l'épine du dos, plu-
 „ sieurs nerfs qui sont repandus dans le dos aboutis-
 „ sent, & se terminent simplement à cette moëlle :
 „ d'ailleurs ceux, qui tendent vers le milieu de la tête,
 „ ne vont point finir également dans le même
 „ endroit du cerveau, & aboutissent en différents
 „ lieux ; & quand il seroit vrai qu'ils se terminassent
 „ tous au même, il seroit ridicule de prétendre les
 „ réunir à un point mathématique, puisqu'ils sont des
 „ corps & non pas des lignes mathématiques.

„ Mettons pour un instant que cela soit possible ;
 „ alors les esprits animaux qui s'écoulent le long des
 „ nerfs ne pourront ni en sortir ni y entrer, puisqu'ils
 „ sont des corps, & que le corps ne sauroit n'être
 „ point dans un lieu, ce qui arriveroit s'il étoit dans
 „ un point mathématique qui n'a qu'une existence
 „ imaginaire. Mais enfin je pousse les choses à l'ex-
 „ trême & je veux qu'il y puisse être. Je demande
 „ comment il est possible que vous, qui existés dans
 „ un point, où il n'y a ni contrées, ni régions, où il
 „ n'est rien qui soit à droite, à gauche, en haut ou en
 „ bas, puissiez discerner d'où vous viennent les cho-
 „ ses, & ressentir leur impression ? La même diffi-
 „ culté regarde encore les esprits, que vous devez
 „ envoyer dans tout le corps, pour lui communiquer
 „ le sentiment & le mouvement. N'est-il pas im-
 „ possible que cela puisse arriver, si vous existez dans
 „ un point mathématique, si vous n'êtes point corps,
 „ ou si vous n'en avez pas un par le moyen duquel
 „ vous touchiez & poussiez celui que vous animez.
 „ Si vous dites que les esprits se meuvent d'eux mê-
 „ mes, & que vous dirigez seulement leur mouve-
 „ ment,

„ment, je vous prierai de vous souvenir, que vous
 „convenez que le corps ne se meut point soi-même;
 „ainsi par vos propres principes je suis en droit de
 „conclure que vous êtes la cause de son mouve-
 „ment. Apprenez nous de grace comment la condui-
 „te & la direction des esprits peuvent se faire sans
 „quelque sorte de contention, & par conséquent
 „sans quelque mouvement & quelque impulsion de
 „votre part ? Dites-nous par quel moyen une chose
 „peut agir sur une autre, faire effort sur elle, la met-
 „tre en mouvement, sans un mutuel contact du
 „moteur & du mobile, & une pulsation réelle : or
 „comment cette pulsation peut elle se faire sans
 „corps ; car enfin la lumière naturelle nous apprend,
 „& nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les
 „corps qui peuvent toucher & être touchés ?”

Cette dernière objection de Gassendi est frappante,
 & quoique toutes les autres soyent d'une grande
 force, il faut convenir qu'elle est la plus victorieuse,
 & j'ose dire la plus évidente ; car enfin jamais on ne
 pourra donner aucune raison évidente pour prouver
 qu'une chose qui n'a point d'étendue, qui est dénuée
 de parties, puisse agir sur une qui en a, la frapper,
 la toucher, & la mettre en mouvement.

Tout ce que les Theologiens diront, pour établir
 par des raisons philosophiques l'impossibilité que la
 matiere puisse être douée de la pensée & de la force
 motrice, ne sera jamais qu'un vain ramas de paroles,
 tandis qu'ils seront forcés d'avouer, comme ils le se-
 ront toujours, qu'ils ne connoissent pas toutes les
 propriétés de la matiere : tous leurs beaux raisonne-
 mens tant de fois repetés se reduisent à ceci. Je ne
 connois que très-peu la matiere : j'en ai quelque no-
 tion très-confuse ; j'en fais quelques qualités & quel-
 ques propriétés ; j'ignore entièrement si ces proprié-
 tés

tes peuvent être jointes à la pensée, & si elle peut leur être réunie : Or parce que je ne suis rien de tout cela ; j'assure fort hardiment que l'esprit ne sauroit être étendu, & je fonde l'impossibilité qu'il y a que la matiere puisse penser, sur l'ignorance où je suis de ses qualités, & de ses attributs.

Un philosophe Jesuite, & Professeur au College d'Anvers, me paroît avoir tourné très-bien en ridicule ceux, qui croiant connoître l'essence de toutes les qualités de la matiere en concluent qu'elle ne sauroit penser. Je placerai ici ce que dit ce Jesuite avec d'autant plus de plaisir, que l'on verra que des gens d'une grande pieté n'ont pas fait difficulté de soutenir, ainsi que je le fais, que c'est par la seule revelation, que nous pouvons être instruits de la spiritualité de l'ame, & que toutes les lumieres de la raison, ne sauroient nous en donner aucune preuve claire, & assurée. „ Un homme rustique & fort „ simple, dit ce Professeur, aperçut un loup, très- „ éloigné de lui : il demanda à son maître, jeune „ homme fort doux & fort poli : dites-moi, je vous „ prie, qu'est-ce que je vois ? Sans doute c'est un „ animal, puisqu'il renque & qu'il marche ; par con- „ séquent c'est un de ceux que je connois, qui sont „ le bœuf, le cheval, la chevre, & l'ane. Est-ce un „ bœuf ? non, il n'a pas de cornes. Est-ce une che- „ vre ? non, il n'a pas de barbe. Est-ce un cheval ? „ non il a la queue trop petite. C'est donc un ane, „ puisque ce n'est ni une chevre, ni un bœuf, ni un „ cheval. Vous riez ? Attendez, je vous prie, la fin „ de la fable. Le maître voyant l'imbecilité de son „ valet lui dit, tu aurois pu également soutenir que „ c'étoit un cheval. Comment aurai-je pu faire re- „ partir le rustre ? Ecoute repondit le maître : Ce „ n'est point un bœuf, il n'a point de cornes : ce

„ n'est pas une chevre, il n'a point de barbe : ce n'est
 „ point un ane, il a les oreilles trop courtes, c'est
 „ donc un cheval. Le païsän frappé & surpris de
 „ cette nouvelle analyse, s'écrie d'abord : ce n'est
 „ point un animal, car tous les animaux que je con-
 „ nois se reduisent au bœuf, au cheval, à la chevre
 „ & à l'ane : or ce n'est ni un bœuf, ni un cheval,
 „ ni une chèvre, ni un ane ; donc ce n'est point un
 „ animal. Cet homme rustique étoit bon philosophe
 „ pour des paysans ; mais non pas pour des personnes
 „ sorties du Lycée. Prenez garde que vous lui res-
 „ semblez parfaitement, & qu'une goutte de lait
 „ n'est pas plus semblable à une autre goutte. Ne rai-
 „ sonnez-vous pas comme lui, lorsque vous dites :
 „ *Je connois ce qui appartient au corps : ou, rien n'a-*
 „ *partient au corps, que ce que j'ai connu autrefois lui*
 „ *appartenir ?* Car si vous n'avez pas tout connu, s'il
 „ y a la moindre chose que vous ignoriez, si vous
 „ avez attribué à l'esprit quelques qualités du corps,
 „ & si vous en avez retranché quelques unes de ce
 „ dernier, soit en privant la matiere de la force mo-
 „ trice & de la sensation, soit en la croyant incapa-
 „ ble de pouvoir jamais recevoir la pensée : ne de-
 „ vez-vous pas craindre d'avoir tiré de vos principes
 „ une conclusion aussi fautive, que celle que ce pay-
 „ sän tiroit des siens ? ” Comme le sentiment de ce
 „ Jesuite est essentiel ; je placerai ici ses propres ex-
 „ pressions. „ *Si omisisti aliquid olim, si censuisti male*
 „ *(humana es, & humani a te nihil alienum putes) super-*
 „ *vacaneus erit omnis ille labor tuus, atque umينو*
 „ *vereri debes, tibi ut ne contingat quod rustico nu-*
 „ *per. Is ubi primum vidit lupum a longe, hæsit, &*
 „ *egit ita cum hero suo adolescente ingenuo, quem*
 „ *comitabatur : Quid video ? Animal haud dubie.*
 „ *Movetur, ingreditur. Quodnam vero animal ?*
 „ *Nempe*

Nempe unum aliquod eorum, quæ novi. Quæ porro
 illa sunt? bos, equus, capra, asinus. An est bos?
 Non, cornua non habet. An equus? vix caudatum
 est, non equus est. An capra? barbata illa, hoc
 imberbe, capra non est. Asinus ergo est, cum nec
 bos, nec equus, nec capra sit. Quid rides? exitum
 fabulæ exspecta. At enim, ait adolescens herus:
 quidni esse equum perinde conficis, atque asinum?
 Age. An est bos? Non, cornua non habet. An asinus?
 Minime, auriculas non video. An capra? Nihil
 barbae habet: capra non est; est ergo equus. Tur-
 batus nonnihil rusticus analysi illa nova, ut & ex-
 clamarit: non est animal; nempe animalia quæ novi,
 sunt bos, equus, capra, asinus; non est bos, non
 equus, non capra, non asinus: ergo assiliens & trium-
 phans, non est animal; ergo aliquid non animal. Stre-
 nuum sane philosophum, non ex Lyceo, sed ex armen-
 to! Vis peccatum illius? Sat, ais, video: Male posuit
 apud se in animo, et si reticuit: novi animalia omnia,
 aut, nullum est animal præter ea quæ novi. At quid
 illud nostrum ad institutum. Nempe lacti lacte non vi-
 detur similis. Ne dissimules. Taces non nihil, quod
 habes in animo. An non istud, novi omnia quæ spectant
 & spectare possunt ad corpus; aut illud, nihil ad cor-
 pus pertinet, præter illud, quod olim pertinere intel-
 lexi? Et vero si omnia non nosti: si omisisti, vel unum;
 si aliquid quod revera sit corporis, aut rei corporeæ, ut
 animæ, menti tribuisti: si cogitationem, si sensum, si
 imaginationem male removisti a corpore, aut animæ
 corporea: adde si vel suspicaris aliquid illorum a te
 commissum; an vereri non debes eundem exitum, ut
 quidquid concludas, sit conclusum male? Object. ad-
 vers. medit. metaph. Renat. Cartes. object. 6.

En considerant la façon plaisante, & énergique en
 même tems, dont ce Jésuite se sert pour prouver que

la matiere peut-être susceptible de la pensée, je ne fais pas pourquoi ses confreres en Dieu, les Journalistes de Trevoux, qui sont de très-honêtes gens, pleins d'esprit & de connoissances, mais qui malheureusement disent trop d'injures aux personnes qu'ils n'aiment pas, en ont tant dit aux philosophes, qui dans ces derniers tems ont soutenu, que l'on ne pouvoit pas prouver que la matiere n'est pas susceptible de la pensée. Ces philosophes ont écrit modestement, ainsi que l'a fait Mr. Locke, homme dont toute l'Angleterre a connu la pieté & la religion. Quiconque voudra se donner la peine d'examiner, & de considerer librement les embarras, & les obscurités impenetrables de ces deux hypotheses, n'y pourrager trouver de raison capable de le déterminer entièrement pour ou contre la materialité de l'ame; puisque de quelque manière qu'il regarde l'ame, ou comme une substance non étendue, ou comme la matiere étendue qui pense, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choses l'entrainera toujours vers le sentiment opposé, lorsqu'il n'aura l'esprit appliqué qu'à l'un des deux.

Gassendi n'a été ni injurié ni attaqué indécemment, cependant il a dit en termes exprès, que l'on n'avoit aucune preuve évidente de l'immortalité de l'ame par la lumiere naturelle. *Rationes immortalitati astruendæ allatæ mathematicæ evidentia, ut sumus initio testati, non sunt. Gassend. Syntagma philos. Epicur.*

Descartes, qui avoit employé la sagacité de son esprit à prouver la spiritualité & l'immortalité de l'ame, avouoit de bonne foi aux personnes, avec lesquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de son immortalité. Voici comment il écrivoit à l'illustre Elisabeth Princesse

Pala-

Palatine; „ Pour ce qui est de l'état de l'ame après
 „ cette vie, j'en ai bien moins de connoissance que
 „ Mr. Digbi : car laissant à part ce que la Foi nous
 „ enseigne, je confesse que par la seule raison natu-
 „ relle nous pouvons faire beaucoup de conjectures
 „ à nôtre avantage, & avoir de flatueuses esperances;
 „ mais non pas aucune assurance.” *Lettres de Des-*
cartes Tom. 2. pag. 173. Cette marque de la sin-
 cerité de Descartes doit paroître d'autant moins sur-
 prenante, que les plus grands Saints & les plus illus-
 tres Peres de l'Eglise, qui se sont acquis une grande
 reputation non seulement par leur pieté, mais enco-
 re par leurs lumières, ont tous parlé ainsi que Loc-
 ke, Gassendi, Descartes, & sont convenus que
 nous n'avons par la lumiere naturelle aucune preuve
 évidente de l'immortalité de l'ame, & que c'est à
 la seule revelation, que nous devons la connois-
 sance & la certitude de cette verité.

St. Thomas s'explique précisément sur cet article:
 „ Il a été necessaire, *dit-il*, que l'esprit humain fut
 „ élevé par la foi à la connoissance de plusieurs cho-
 „ ses qui sont trop élevées, pour qu'elles puissent
 „ être comprises par nôtre raison. Et parmi ces cho-
 „ ses on doit mettre principalement ce que la reli-
 „ gion nous apprend des biens spirituels & éternels,
 „ qu'elle nous promet après la mort, car il y a dans
 „ ces biens éternels plusieurs choses qui excèdent la
 „ portée de la raison humaine.” *Oportuit mentem*
evocari in aliquid altius, quam ratio nostra in præs-
enti possit pertingere, ut sic disceret aliquid desidera-
re, & studio tendere in aliquid quod totum statum
præsentis vitæ excedit; & hoc præcipue christianæ re-
ligioni competit quæ singulariter bona spiritualia &
æterna promittit: unde & in ea plurima humanum
sensum excedentia proponuntur. *Sancti Thomæ Aqu-*

natis, ex ordine prædicatorum &c. Summa catholice fidei contra gentiles. Lib. I. cap. V. pag. 13.

Le même St. Thomas dit ensuite : „ Cette incertitude, ou flote la raison humaine, sur les choses qui regardent les biens spirituels & éternels après la mort, est très-utile aux hommes, car elle leur apprend à reprimer la vanité, qui est la source de toutes les erreurs. Il y a des hommes, qui présument si fort de l'étendue de leur esprit, qu'ils croient pouvoir mesurer celle de la nature divine, & en connoître toutes les qualités; ils se persuadent que tout ce qu'ils pensent être véritable doit l'être, & que tout ce qu'ils croient faux doit l'être aussi. Il faut donc pour corriger l'esprit humain de sa vanité, & pour le ramener à une recherche modeste de la vérité, qu'il y ait bien des choses qui lui soient proposées divinement & qui passent entièrement les bornes de la raison ” *Utilitas enim provenit, scilicet præsumptionis repressio, quæ est mater erroris. Sunt enim quidam tantum de suo ingenio præsumentes, ut totam naturam divinam se reputent suo intellectu posse metiri, æstimantes scilicet totum esse verum quod eis videtur, & falsum quod eis non videtur; ut ergo ab hac præsumptione humanus animus liberatus ad modestam inquisitionem perveniat necessarium fuit homini proponi quædam divinitus quæ omnino intellectum ejus excederent. id. ibid. pag. 13 & 14.*

St. Augustin avoit parlé, ainsi que St. Thomas, long tems auparavant, car il avoue dans ses Retractions qu'ayant voulu écrire en philosophe sur l'immortalité de l'ame, son ouvrage étoit si obscur qu'en beaucoup d'endroits il ne l'entendoit pas lui-même. C'est cet aveu de St. Augustin qui a fait dire à un sage philosophe (la Motte le Vayer.) „ St. Augustin

„ nous

„ nous a plus instruit de la foiblesse humaine par les
 „ fautes, qu'il a faites dans son Traité de l'immorta-
 „ lité de l'ame, que de la nature de l'ame. C'est ce
 „ qui m'a toujours fait penser qu'on n'en pouvoit
 „ parler avec trop de soumission, & que le plus sur
 „ étoit d'en remettre la décision aussi bien que les
 „ articles de la Trinité, de l'incarnation, de la resur-
 „ rection des corps, & du peché originel, à ce que
 „ nos Ecoles chrétiennes en ont déterminé, & St.
 „ Augustin est d'avis que nous tenions de la reli-
 „ gion les preceptes que la philosophie rend dou-
 „ teux, & qu'elle ne peut éclaircir.”

Après avoir prouvé évidemment dans cette no-
 te, qui n'est déjà que trop longue, qu'il étoit im-
 possible, que les philosophes anciens pussent con-
 noître d'une manière distincte la véritable nature de
 l'ame, & avoir aucune idée de sa spiritualité; puis-
 que les plus grands philosophes parmi les modernes,
 & parmi les Saints sont convenus qu'ils n'en ont
 aucune connoissance certaine, que celle qu'ils ont
 acquis par la révélation; l'on voit qu'il étoit natu-
 rel qu'Ocellus embrassa le sentiment le plus raison-
 nable, qui étoit celui de croire que l'ame ayant eu
 un commencement, elle périssoit par la destruction
 du corps. C'étoit l'opinion des Peripateticiens, des
 Epicuriens & de presque toutes les Sectes philoso-
 phiques. Il est aisé de voir, dit Aristote, que l'ame
 ne peut subsister sans le corps; *animam igitur non
 esse separabilem à corpore. . . . non est obscurum. Arist.
 de anima. lib. 2. cap. 1.* Nous montrerons dans la
 note suivante, que n'admettant pas la revelation,
 dont les payens étoient privés, le sentiment des
 Peripateticiens & des Epicuriens étoit beaucoup
 plus conséquent, que celui des Platoniciens qui
 accorderoient l'immortalité à l'ame.

μερῇ κύκλον αἰύσαν- font plus engendrés.
τα, καὶ τὰς μεταβο- Tous ces antiperista-
λὰς

¹³ Tous ces antiperistases & ces changements, sont des marques & des indices que l'Univers, ou le Tout qui contient tous les corps, demeure & est toujours conservé, & que les diverses choses qui sont contenues dans lui périssent & sont détruites. Voici la construction greque: Σὺν ταῦτα ἐστὶ σημεῖα τε καὶ τεκμήρια τῆ μὲν τοῦ ὅλου καὶ τοῦ περιχού μὲναι αἰ καὶ σωζέσθαι, δεῖ τα αὐτοῦ ἐπὶ μέρους, καὶ ἐπιγινόμενα φθίρεισθαι, καὶ διαλυέσθαι. Mot à mot: ce sont donc-là les signes & les indices de ceci que l'univers & ce qui environne demeure toujours, est conservé & que les choses du monde, qui sont des parties faites dans lui, périssent & sont dissoutes. Il faut faire attention qu'Ocellus confond également ici tous les êtres sublunaires, & qu'il ne fait aucune distinction des ames & des corps: il dit simplement, que les choses faites dans le monde sont détruites & dissoutes φθίρεισθαι, καὶ διαλυέσθαι.

Voilà encore une nouvelle preuve qu'Ocellus a cru la mortalité de l'ame, nous placerons ici les raisons qu'apportoient les philosophes qui nioient la possibilité de son immortalité: il faut, disoient ils, que tout ce qui subsiste par l'avantage de son immortalité, soit capable, par la solidité de son corps, de se soutenir d'une maniere inviolable contre les coups qu'il reçoit, & qu'il soit tellement inaccessible à la pénétration, que rien ne puisse pénétrer au dedans pour dissoudre l'étroite union de ses parties; mais l'ame est composée de parties, puisqu'elle est un corps, que tout corps est étendu, & que tout ce qui est étendu a des parties; or elle est donc sujette à la division, parceque tout ce qui a des parties peut être divisé. Aussi voyons
nous

ses, ¹³ & ces diférents *λαῖς τῶν ἡλικῶν*, δια-
changemens font des *λύεται ἢ ἀπογίνεται*.
ταῦτα

nous tous les jours, que la nature de l'ame & fa durée
font dependantes de la nature & de la durée du corps:
l'ame partage les maladies du corps; ajoutés à toutes
ces maladies ordinaires, & à tant d'infirmités difé-
rentes, la fureur qui trouble quelque fois l'esprit; joi-
gnéz y la perte de la memoire, l'oubli total des
choses passées, les noires vapeurs de lethargie qui
étouffent ses lumieres & détruisent ses connoissan-
ces; & jugés après cela si l'ame peut resister aux
coups, & aux impulsions qui peuvent lui nuire.

Scilicet a vera longæ ratione remotum est.

Præter enim quam quod morbis tum corporis
ægrit,

Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat:
Præteritisque admissa annis peccata remordent.

Adde furorem animi proprium, atque obliviam
rerum,

Adde quod in nigras Lethargi mergitur undas.

T. Lucret. lib. 3. vers. 835. & seq.

Le corps & l'ame font d'un même age, leur alliance
inséparable reçoit une mutuelle augmentation, & le
tems les assujettit également aux infirmités de la vieil-
lesse. Ne voyons nous pas que la faculté spirituelle
est uniforme dans le corps tendre & foible des en-
fans, & que les parties étant fortifiées par un âge plus
avancé, le jugement devient dans toute sa force. A-
lors l'esprit donne des marques de son augmentation,
mais lorsque le corps devient affoibli par l'âge, l'a-
me redevient foible, son jugement n'a plus ni justesse
ni force. La langue n'est plus que l'interprète de réglé
d'un

ταῦτα οὖν ἐς σημεῖα marques & des indices
 τε καὶ τεκμήρια τοῦ que l'Univers, ou le
 τὸ

d'un esprit qui retourne à sa premiere enfance. Tout vient à manquer à la fois, tout tend également à sa fin, & l'ame & le corps. Il faut donc convenir que comme la fumée s'évanouit dans l'air; l'ame n'est point exempte de la dissolution dans sa retraite du corps, & ayant eu le même commencement avec lui, & la même augmentation; elle doit avoir la même fin.

Præterea gigni pariter cum corpore, & una
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
 Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
 Corpore: sic animi sequitur sententia tenuis.
 Inde ubi robustis adolevit viribus ætas:
 Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
 Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus:
 Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque:
 Omnia deficiunt atque uno tempore defunt.
 Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
 Naturam, ceu fumus in altis aëris auras.
 Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
 Crescere. *Lucret. lib. 3. de rer. nat. vers. 446.*

L'union étroite du corps & de l'ame a paru aux Peripateticiens, ainsi qu'aux Epicuriens, une source d'arguments invincibles pour prouver la mortalité de l'ame. Tout ce qui est engendré est corruptible, dit Aristote, tout ce qui a un commencement doit avoir une fin; or l'ame a commencé avec le corps, elle doit donc être mortelle. *Omne genitum est corruptibile: omne quod habuit principium debet habere finem: anima ergo incipit esse cum corpore habebitque finem.*

Ari-

Tout qui contient tous τὸ μὲν ὅλον καὶ τὸ πρὸς
 les Corps , demeure εἰς χρόνον μένειν αἰεὶ καὶ
 αἰετῶς.

Aristot. de celo tex. 126. Ce même Aristote dit encore, si l'ame ne peut penser dans un corps vivant sans l'imagination, elle ne peut jamais exister sans le corps, qui par le moyen des sens lui fournit l'imagination ; donc l'ame périt & cesse de penser dèsque les sens sont détruits par la dissolution du corps.

Tout ce que les philosophes, qui admettoient l'immortalité de l'ame, répondoient à ces objections étoit pitoiable ; comme ils étoient privés du secours de la révélation , ils n'apportoient pour soutenir leur opinion que de frivoles conjectures. Les Pythagoriciens & les Platoniciens soutenoient l'absurde dogme de la metempsychose , & c'est par cette doctrine ridicule qu'ils prétendoient prouver l'immortalité de l'ame. Aussi les premiers Chrétiens, éclairés par la revelation se moquerent ils des arguments par lesquels les Platoniciens, les Pythagoriciens & les Stoiciens vouloient prouver l'immortalité de l'ame. Lactance remarque avec raison que quoique les philosophes, qui admettoient la metempsychose, crussent l'immortalité de l'ame, ils la soutenoient cependant par de très mauvaises raisons, & qu'ils avoient decouvert une verité non par un raisonnement juste, mais par hazard , & par cas fortuit (*Philosophi*) autem contraria his differunt, super esse animos post mortem ; & hi sunt maxime Pythagorici ac Stoici : quibus & si ignoscendum est quia verum sentiunt ; non possum tamen non reprehendere eos, qui non sententia, sed casu inciderunt in veritatem. *Lact. instit. lib. 3. cap. 18. de falsa sapientia.*

Le même Lactance s'explique encore d'une manière

σώσασθαι, τὰ δ' Ἰπὶ toujours, & est toujours
 μέρους καὶ Ἰπυγινόμε- jours conservé, & que
 να (αὐτοῦ) φθείρεσθαι les diverses choses qui
 καὶ διαλύεσθαι. sont contenues dans
 lui, & celles qui y sur-
 viennent, périssent & sont détruites.

§. 15.

niere plus précise dans un autre endroit, car il dit que la cause des erreurs des philosophes qui admettoient l'immortalité de l'ame & la prouvoient par ses transmigrations, venoit de ce que les hommes ne pouvoient connoître la nature de l'ame sans le secours de la revelation: *Non putaverunt philosophi aliter fieri posse, ut supersint animæ post corpora: nisi videantur fuisse ante corpora: par igitur ac prope similis error est partis utriusque. Sed hæc in præterito falsa est, illa in futuro; nemo enim vidit quod est verissimum, & nasci animos & non occidere: quia cur id fieret aut quæ ratio esset, homines nesciunt. Lact. de falsa sapientia lib. 3. cap. 18.*

Convenons donc, que c'est à la seule revelation que nous devons les connoissances de tout ce qui regarde l'éternité, la nature divine, la durée de l'ame. Et au lieu de chercher à nous enorgueillir de quelques foibles raisonnemens, que la lumière naturelle peut nous fournir sur ces vérités révélées; disons avec St. Thomas qu'il a fallu éclairer & fixer l'esprit des hommes par la foi, & leur donner par elle une véritable certitude de tout ce qui regarde les choses divines. C'est ce qu'a fait pour nous la celeste providence, qui nous a révélé & instruit par la foi des choses que nôtre raison ne pouvoit comprendre. En sorte que par ce moyen

§. 15. La forme du monde, le mouvement, le tems, & la substance n'ayant ni commencement ni fin, nous sont des garants assurés, que

§. 15. Ἐτι δὲ τὸ ἀναρχὸν καὶ ἀτελεύτητον, καὶ τοῦ σχήματος καὶ τῆς κινήσεως, καὶ τοῦ χρόνου καὶ τῆς οὐσίας, τοῦτο πιστεύεται, διότι ἀγέ-

moyen tous les hommes peuvent participer à la véritable connoissance de la nature divine, sans aucun doute & sans aucune erreur. C'est ce que S. Paul nous apprend, lorsqu'il dit : *Vous ne marcherez plus actuellement comme les nations qui marchent dans la vanité de leurs opinions, & dont l'esprit est obscurci par les ténèbres.* Et Dieu lui-même ne dit-il pas par la bouche du Prophete Jsaïe : *Je rendrai tous vos Enfans sçavans par le Seigneur.* Et idéo oportuit per viam fidei fixa certitudine ipsam veritatem de rebus divinis hominibus exhiberi. Salubriter ergo divina providit clementia, ut ea, quæ ratio investigare non potest, fide tenenda præciperet : ut sic omnes de facili possent divinæ cognitionis participes esse, & absque dubitatione & errore. Hoc est quod Ephes. 4. dicitur; *Iam non ambuletis sicut & gentes ambulantes in vanitate sensus sui, tenebris obscuratum habentes intellectum.* Et Esaïæ 54. *Ponam universos filios tuos doctos a domino.* Sancti Thomæ Aquinatis ex ordine prædicatorum &c. Summa catholice fidei contra gentiles. Lib. I. cap. IV. pag. 10.

Je prie donc tous ceux qui liront les différentes notes, que j'ai placées dans cet ouvrage, d'être persuadés qu'en cherchant à montrer la foiblesse de tous les raisonnemens des Philosophes sur les choses divines & sur la nature de l'ame, je n'ai eu d'autre but que de prouver, que sans la revelation nous ne sommes que

ἀγένητος ὁ κόσμος καὶ ὁ φθαρτος. ἦτε γὰρ τοῦ σχήματος ἰδέα, κύκλος. οὗτος δὲ πάντοθεν ἴσος καὶ ὁμοιος· διόπερ ἀναρχος καὶ ἀτε-

L'Univers n'a jamais été produit, & qu'il ne sera jamais dissous. La forme du monde est ronde & fait un cercle, ce cercle est pareil & semblable de tout côté,

des aveugles, dont les connoissances incertaines & trompeuses ne peuvent nous conduire que d'une erreur dans l'autre. *Perdam sapientiam sapientum & prudentiam prudentum reprobabo.* Je perdrai la sagesse des sages, & je reprouverai la prudence des prudents, J'ai cap. I. vers. 19.

¹⁴ Ἦτε (ἰδέα) τῆς κινήσεως (ἴσι) κατὰ κύκλον; αὕτη διαπαράβατος καὶ ἀδιέξοδος. De même l'espece ou la nature du mouvement étant aussi en cercle, elle est éternelle & ne peut recevoir d'altération.

S'il y a, disoit Aristote, un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit ou engendré ou éternel, mais pourtant en repos à cause de quelque empêchement. Or de quelque façon qu'on suppose que cela soit, il s'ensuit une absurdité : car si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier ; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pu être ôté sans un mouvement, lequel derechef aura été antérieur au premier. Aristote fait encore à peu près le même argument sur la nécessité de l'éternité du tems. Si le monde, dit-il, a commencé, il faut que pareillement le tems ait commencé, or le tems ne peut avoir de commencement, donc le monde est éternel.

Il est donc par consé- ατελεύτητος. ἢτε τῆς
quent sans commence- κινήσεως κατὰ κύκλον.
ment & sans fin; de αὕτη δὲ ἀπαράβατος
même l'espece ou la καλὰ διέξοδος. ὅτε χρό-
nature du mouvement νος (ὁ) ἄπειρος, ἐν
étant aussi en cercle, ὥπερ ἡ κίνησις, διὰ τὸ
elle est éternelle, ¹⁴ & D 2 μήτε

éternel. Car si le tems a eu un commencement il y aura donc un tems, où le tems n'aura pas été, & par conséquent il y aura eu un tems avant le premier tems. Il faut donc que le tems soit éternel, ainsi que le mouvement, qui a toujours coexisté dans le tems & avec le tems. *Si mundus incepit, pariter etiam tempus: sed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipse mundus. Minor probatur: incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc ante quod non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc correspondet mutatum esse in motu (non enim tempus est extra motum:) ergo illi primo Nunc respondet mutatum esse in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum esse, est motus: ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod sit in illo motu. Et sic nunquam dabitur primum Nunc ante quod non sit tempus: non igitur principium habere potest. Francisci Toletæ, Societ. Jesu commentaria in octo libros Aristotelis de physica auscultatione &c. Comment. in lib. VIII. phys. cap. 2. fol. 209. vers.* Voila encore une des preuves dont Aristote se sert pour prouver l'éternité du monde, de la quelle il paroît avoir été plus assuré que de toutes les autres opinions, qu'il a soutenues. Il se moquoit de ceux qui soutenoient le contraire, & disoit en plaisantant que ces philosophes lui faisoient craindre une chute bien plus terrible que celle de sa maison.

μήτε ἀρχὴν εἰληφέναι
τὸ κινούμενον , μήτε
τελευτὴν λήψεσθαι. ἢ
γε μὴν οὐσία τῶν πρα-
γμάτων ἀνέκβατος καὶ
ἀμετάβλητος, διὰ τὸ
μήτε ὑπὸ τοῦ χείρονος
ἢ τὸ βέλτιον, μήτε
ὑπὸ τοῦ βελτίονος ἢ
τὸ χεῖρον πεφυκέναι
μεταβάλλειν. ἐκ τού-
των οὖν ἀπάντων σα-
φῶς πινοῦται, ὅτι ὁ
κόσμος ἀγέννητος καὶ
ἀφθαρτος. καὶ περὶ
μὲν τοῦ ὅλου καὶ
τοῦ παντὸς ἄλλῃς εἰρή-
σθω.

ne peut recevoir d'al-
teration. Quant au
tems dans lequel est ce
mouvement il est in-
fini, parceque ce qui
est mu dans lui n'a pas
eu de commencement
& ne prendra point de
fin ; puisque l'Univers
n'est ni passager ni
muable, & qu'il n'est
pas de nature (comme
nous l'avons déjà prou-
vé) à changer ni de
pire en meilleur, ni de
meilleur en pire ; il est
donc manifestement
certain, par tout ce que
nous venons de dire,
que le monde est im-
produit & indestruc-
tible. Et nous ne di-
rons rien de plus à ce
sujet.

κεφά-

¹ Il est donc manifeste que le faire & le mouvoir
appartiennent à la cause de la generation & que l'état
de passion & d'être mis en mouvement appartient
à ce qui reçoit la génération. Φαίνεται ὅτι περὶ μὴν τῆς
αἰτίας

Chapitre II.

Κεφάλαιον Β'.

§. I.

§. I.

C'est dans le *Tout*, ou dans l'*Univers*, qu'est la génération, & la cause de la génération. La génération est là, où est le changement, & où est le passage & la transmutation des substances. La cause de la génération est là où il y a identité de substance. Il est donc manifeste que le *faire* & le *mouvoir* appartiennent à la cause de la génération, & que l'état de *passion* & d'être mis en mouvement appartient à ce qui reçoit la génération.

Επειδὴ ἐν τῷ παντὶ, τὸ μὲν τοι γένεσις, τὸ δὲ αἰτία γενέσεως· ἢ γένεσις μὲν, ὅπου μεταβολὴ καὶ ἔκβασις τῶν ὑποκειμένων· αἰτία δὲ γενέσεως, ὅπου ταυτότης τοῦ ὑποκειμένου· φανερόν ὅτι περὶ μὲν τὴν αἰτίαν τῆς γενέσεως τὸ ποιεῖν καὶ (τὸ) κινεῖν ἐστὶ. περὶ δὲ τὸ δεχόμενον τὴν γένεσιν, τό τε πάσχειν καὶ τὸ κινεῖσθαι.

D 3

§. 2.

αἰτία τῆς γενέσεως τὸ ποιεῖν, καὶ (τὸ) κινεῖν ἐστὶ. περὶ δὲ τὸ δεχόμενον τὴν γένεσιν, τό τε πάσχειν καὶ τὸ κινεῖσθαι. Cicéron fait mention de cette distinction, que les philosophes faisoient des deux principes de la nature: Ils

§. 2. Αἱ δὲ μοῖραι αὐ- §. 2. Les destins *
ταὶ διορίζουσι καὶ τέμ- distinguent eux mê-
νουνσι τὸ τε ἀπαθὲς μέ- mes, & séparent la

905

Ils la divisoient, dit il, en deux choses, l'une étoit efficiente & l'autre étoit passive & se pretoit à la première. *De natura autem (philosophi) id dicebant ut eam dividerent in res duas, ut altera esset efficiens, altera quasi huic se præbens: eam qua efficeretur aliquid in eo quod efficeret vim esse censebant, in eo autem quod efficeretur materiam quandam.* Cicer acad. quæst. pag. 23.

Nous placerons ici une remarque, qui sera utile dans la lecture de cet ouvrage, & qui fixera la véritable idée que l'on doit avoir des termes *actif*, *passif*, *réactif*, & nous en donnerons l'explication en les définissant sous les noms d'*action*, de *passion*, de *réaction*, qui sont les effets qu'ils produisent. L'*action*, est la cause produite par la vertu essentielle de l'agent sur le passif. La *passion*, est l'opération par laquelle le passif, qui est la chose sur laquelle l'agent agit, reçoit cette opération. La *réaction*, est l'opération que le passif fait à son tour sur l'actif, c'est à dire sur l'agent. *Sunt igitur notanda tria vocabula, puta actio, passio, & reactio. Actio est ipsius agentis principalis & majoris virtutis, qua in passum agit. Passio vero est ipsius passi operatio, quia patitur; at illa actio qua passum agit in agens fortius & principalius, reactio dicitur; Francis. Toletæ societ. Jesu. Comment. in duos libros Aristotelis de generat. & corruptione, pag. 40. fol. vers.*

2 Les destins distinguent eux-mêmes, & separent la partie impassible du monde. & qui est immobile.

Αἱ δὲ μοῖραι αὐταὶ διορίζουσι καὶ τέμνουνσι τὸ τε ἀπαθὲς μέ-

906

partie impassible du $\rho\omicron\varsigma$ τοῦ κόσμου καὶ (τὸ) monde & qui est im- ἀκίνητον. ἰσθμὸς γὰρ mobile. Car le cercle ἐστὶν ἀθανασίας ἢ γε-

D 4

νέσεως

$\rho\omicron\varsigma$ τοῦ κόσμου καὶ (τὸ) ἀκίνητον. Vizzanius a cru trouver une grande difficulté à expliquer, ce qu'Ocellus a entendu par le mot *μοῖραι* les destins. Il a fait une longue dissertation de trois pages, pour prouver que par les *destini* Ocellus avoit voulu dire la providence qui gouverne tous les êtres. *Voce, dit-il, μοῖραι, hic fata certe expressa nemini dubium erit: at quid fatorum nomine significare voluerit, certo asserere difficillimum, hac enim voce auctorem alibi usum fuisse non apparet; crediderim sane ipsum pro lege eorum, quæ in universo eveniunt, & per providentiam reguntur, fati nomen usurpasse, &c* Il n'y a rien de si clair & de si naturel que ce passage, & je ne vois pas comment Vizzanius ne l'a pas d'abord compris. Ocellus, admettant l'éternité du monde, dit simplement ce qui est une suite nécessaire de cette éternité, savoir que dans tous les tems il avoit été *destiné*, & *arrêté* que la partie du monde *impassible*, qui est au dessus de la lune, seroit séparée de la partie *passible* qui est au dessous: la pensée d'Ocellus se présente naturellement, ainsi en disant que les destins ont séparé la partie du monde, &c. c'est dire que tout tems la partie du monde impassible a été destinée à être séparée, &c. Il y a cent dissertations dans l'ouvrage de Vizzanius aussi peu importantes, que l'est celle dont je viens de montrer l'inutilité. Le Commentateur Nogarola a jugé la remarque de Vizzanius si peu intéressante, qu'il n'y a fait aucune attention, ni même au mot *μοῖραι*, qui a paru à Vizzanius un mystère difficile à pénétrer.

1 Le

νέσεως ὁ περὶ τὴν σε- que decrit la Lune est
λήνην δρόμος. τὸ μὲν la séparation ³ des cho-
ἀνωθεν ὑπὲρ ταύτης tout ce qui est en haut
πάν, καὶ τὸ ἐπ' αὐ- ce qui est en elle, con-
τὴν, θεῶν κατέχει γέ- tient le genre des
Dieux; ⁴ mais tout ce

vos,

³ Le cercle que decrit la lune est la séparation des choses créées & incréées. *ισθμος γὰρ εἰν αἰθαισις καὶ γενεσις ὁ περὶ τὴν σελήνην δρόμος.* mot a mot *γὰρ ὁ δρόμος περὶ τὴν σελήνην εἰν ἰσθμός αἰθανσις καὶ γενεσις.* Car la course autour de la lune est l'isthme de l'immortalité & de la generation. L'expression du mot *ισθμός* est heureuse, pour exprimer la séparation qui se fait entre deux grands corps, tels que ceux qui composent les deux parties de l'Univers.

⁴ Mais tout ce qui est sous la lune contient le genre de la division & de la nature, où se fait le changement & le dépérissement des choses qui furent engendrées, & la génération des êtres qui avoient existé autre fois. *Τὸ δὲ ὑπακατὼ σελήνης νεκρὸς καὶ φύσις.* το μὲν (γὰρ) εἰν ἐν αὐτῇ διαλλαγή γιγνιστων, τῇ δὲ γενεῇ ἀπογιγνιστων. J'ai ajouté l'épithete de nouvelle au mot generation, pour mieux faire sentir la pensée de l'auteur, qui par cette generation nouvelle entend ce qu'il a déjà expliqué dans le premier chapitre, lorsqu'il dit : *Le feu étant rassemblé dans un point de reunion, (il y a dans le grec le feu venant ensemble dans un; πυρ μὲν γὰρ εἰς ἓν συνιρχομενον) engendre l'air, & l'air l'eau, & l'eau la terre; & le même retour, ou le même période de changement a lieu de*

qui est sous la Lune vos* τὸ δ' ὑποκάτω
 contient le genre de σελήνης, νείκους καὶ
 la division, & de la φύσεως. τὸ μὲν (γάρ)
 nature où se fait le ἐσιν ἐν αὐτῇ διαλ-
 changement & le de- λαγὴ γεγονότων, τὸ
 périssement des choses, D 5 δὲ

de la terre jusqu'au feu. d'où il a commencé de chan-
 ger, de même les fruits, les plantes, les arbres ont
 reçu un commencement de generation par les germes,
 ensuite étant devenus fruits, & parvenus à leur per-
 fection ils font de nouveau leur resolution dans leur
 germe, la nature accomplissant cette progression par la
 même chose & dans la même chose. Je place ici sous
 les yeux des lecteurs ce paragraphe troisieme du cha-
 pitre précédent, parce qu'il n'y a point de meilleur
 commentaire, pour expliquer ce qu'entend Ocellus
 par cette generation nouvelle des êtres qui avoient
 été autre fois: & il ne faut pas croire qu'il ad-
 mette les ames des hommes, ni celles des animaux
 dans cette nouvelle generation, car dans le para-
 graphe suivant il dit expressement, comme nous
 l'avons remarqué, qu'il n'y a point pour les hom-
 mes & pour les animaux de retour vers le premier
 âge, ni d'antiperistase & de changement comme
 il y en a pour le feu, l'air, l'eau & la terre, mais
 ayant achevé le cercle divisé en quatre parties par
 les quatre âges; & essuié les changements de ces
 âges, ils sont dissous & ne sont plus engendrés.
 Διαλυται καὶ ἀπογινεται. cela est clair, & n'est sus-
 ceptible d'aucune objection.

δὲ γένεσις ἀπογεγονό-
των.

velle des êtres qui
avoient existé autre
fois.

§. 3. Ἐν ᾧ δὲ μέρει
τοῦ κόσμου φύσις τε
καὶ γένεσις ἔχουσι τὴν
δυναστείαν, τρία δὲ
ταῦτα ὑπεῖναι· πρῶ-
τον μὲν τὸ πρὸς ἀφὴν
ὑφιστάμενον σῶμα πα-
σι τοῖς εἰς γένεσιν ἐρ-

§. 3. Il faut neces-
sairement, que trois
choses soient dans la
partie du monde, dans
laquelle la nature &
la génération exercent
leur pouvoir.

Premierement le
corps, se pretant au
contract dans toutes
les choses qui sont sus-
ceptibles de généra-
choμέ

§ Il faut necessairement que trois choses soient
dans la partie du monde, dans laquelle la nature
& la génération exercent leur pouvoir : *Ἐν ᾧ δὲ με-
ρει τοῦ κόσμου φύσις τε καὶ γένεσις ἔχουσι τὴν δυναστείαν,
τρία δὲ ταῦτα ὑπεῖναι.* Platon & Aristote ont éta-
bli les mêmes principes de la génération qu'Ocel-
lus. Il faut, dit Platon, considerer trois diférens
genres, l'un qui engendre, l'autre dans lequel il
est engendré; & le troisieme d'où ce qui est en-
gendré tire sa ressemblance. On peut comparer
le genre qui reçoit la génération à la mere; le
genre qui engendre au pere. Le troisieme genre
est une nature qui tient le milieu entre les deux
premiers genres, & qui peut être comparé à la ra-
ce ou à la lignée, qui vient de l'union du pere &
de la mere. Mais il est necessaire de considerer
que

tion; il faut encore que ce même corps soit capable de tout recevoir dans lui, & qu'il soit l'image de la génération; même à l'égard des choses nées de lui. Ainsi qu'il en est de l'eau pour la faveur, du bruit pour le silence, des ténèbres pour la lumière, & de la matière pour les choses artificielles; car l'eau

χομένοις. τοῦτο δ' αὖ
εἴη πανδεχὲς, καὶ ἐκ-
μαγεῖον αὐτῆς τῆς γε-
νέσεως, οὕτως ἔχον
πρὸς τὰ ἐξ αὐτῶν γε-
νόμενα, ὡς ὕδωρ πρὸς
χύλον, καὶ ψέφος πρὸς
σιγὴν, καὶ σκότος πρὸς
φῶς, καὶ ὕλη πρὸς τε-
χνίον. τό τε γὰρ ὕδωρ,

ἄχυν-

que comme la figure de toutes les différentes choses doit être distincte par la variété, jamais le germe de cette formation ne sera bien préparé s'il n'est auparavant informe & privé de toutes les différentes formes qu'il est capable de recevoir.

Tria in præsenti genera sumenda sunt: unum quod gignitur, aliud in quo gignitur, aliud a quo similitudinem trahit, quod nascitur: id circo comparera hæc tria decet, quod recipit matri; unde recipit patri: naturam istorum mediani, proli. Sed ita intelligendum est, quod cum esse debeat effigies rerum omni formarum varietate distincta, nunquam illud ipsum formationis hujus gremium bene erit præparatum, nisi informis sit, & suapte natura omnibus formis quas recepturum est careat, Plato in Timæo pag. 61.

ἄχυλον καὶ ἄποιον, est sans faveur & sans qualités, mais elle est analogue avec le doux, πρὸς δὲ τὸ γλυκὺ καὶ πικρὸν ἀνάλογον, καὶ & l'amer, avec l'aigre & le salé : & l'air, πρὸς δριμύ καὶ ἀλμυρόν. καὶ ὁ αἶθρ ἀδιαιτύωτος πρὸς ψόφον, καὶ πρὸς λέξιν, καὶ (πρὸς) μέλος. καὶ τὸ σκότος ἄχροον, καὶ ἄμορφον, πρὸς τε λαμπρόν καὶ ξανθόν καὶ λευκόν. λευκὸν δὲ πρὸς ἀνδριαντοποιητικὴν καὶ κηροπλαστικὴν, ἄλλως δὲ ἡ ὕλη πρὸς ἀνδριαντοποιητικὴν. δυνάμει οὖν

6 Secondement il faut qu'il y ait des qualités contraires & antipathiques afin que les altérations & les changemens soient accomplis. Διυτιροι δὲ, τὰς πεντιότητας, ἡ μεταβολαὶ καὶ αλλοιωσις ἐπιτιλνιται. Aristote a dit la même chose, Selon lui, comme les premiers corps sont pris dans la

man

sont en puissance avant la génération, & qu'elles sont en perfection après avoir été produites, & avoir pris leur essence: d'où il est évident qu'il faut que le corps ou la premiere matiere existe pour que la génération ait lieu.

§. 4. Secondement ⁶ il faut qu'il y ait des qualités contraires & antipatiques, afin que les alterations & les changemens soient accomplis. La matiere recevant l'état passif & les dispositions: il faut encore que ces puissances antipatiques ne se vain-

οὖν πάντα ἐν τούτῳ
πρὸ τῆς γενέσεως, συν-
τελείᾳ δὲ, γενομένῃ
καὶ λαβόντᾳ φύσιν. ἐν
οὖν δεῖ τοῦτο πρῶτον
ὑπεῖναι πρὸς τὸ γί-
νεσθαι γένεσιν.

§. 4. Δεύτερον δὲ,
τὰς ἐναντιότητας, ἵνα
μεταβολαὶ καὶ ἀλ-
λοιώσεις ἐπιτελῶνται,
πάθος καὶ διαθέσεις
ἐπιδεχομένης τῆς οὐλῆς·
καὶ ἵνα αἱ δυνάμεις ἀν-
τιπαθεῖς οὔσαι, μὴτε
κρατῶσιν εἰς τέλος αὐ-
ταί

tiere, cette matiere est le premier principe des causes contraires. *Verum cum primum corpora efficiantur ex materia, ita agendum est; ut materiam esse rerum contrariarum principium, & primum statuamus. Arist. de corrup. & generat. lib. 2. pag. 173.*

ταὶ αὐτῶν, μήτε κρα-
τῶνται αὐταὶ ὑπ' αὐ-
τῶν. τυγχάνουσι δὲ
αὐταὶ τό τε θερμὸν καὶ
ψυχρὸν, καὶ ξηρὸν καὶ
ὕγρὸν.

quent pas à la fin en-
tièrement les unes &
les autres; ni ne so-
ient vaincues les unes
par les autres. Ces
qualités contraires sont
le chaud, & le froid,
le sec, & l'humide.

§. 5. Τρίτον δὲ αἱ
οὐσίαι, ὧν αἱ δυνάμεις
εἰσὶν αὐταὶ, πῦρ καὶ
ὕδωρ, καὶ αἶρ καὶ γῆ.
διαφέρουσι δὲ αὐταὶ
τῶν δυνάμεων. αἱ μὲν
γὰρ οὐσίαι ἐν τόπῳ
φθείρονται ἐξ ἀλλή-
λων· αἱ δὲ δυνάμεις
οὔτε φθείρονται οὔτε
γίνονται· λόγοι γὰρ

§. 5. Troisième-
ment il faut encore
qu'il y ait des sub-
stances, sçavoir le
feu, l'eau, l'air, &
la terre dont les fa-
cultés ou les puis-
sances sont les mêmes;
or ces substances diffe-
rent en degrés de puis-
sance, car elles se dé-
truisent les unes & les
autres dans leur lieu;
mais au contraire les
puissances ne sont pas
détruites, & ne sont
pas créées, car les causes

ἀσώ-

7 Car les causes de ces puissances sont incorporel-
les. Λογοὶ γὰρ ἀσώματοι τυγχάνουσι τῶντων. C'est à
di-

de ces puissances sont ασώματοι τυγχάνουσι
incorporelles. 7 τούτων.

§. 6. Le chaud & le froid sont la cause efficiente de ces quatre puissances; le sec & l'humide en sont comme la matiere & la chose *passible* : or la matiere est ce qui reçoit tout, car elle est commune à toutes choses, en sorte que dès que le corps peut être touché & sensible à la puissance il devient le principe. Ensuite viennent les choses contraires, comme la chaleur & le froid, l'humide & le sec : & troisièmement viennent le feu, l'eau, la terre, l'air, qui sont sujets au change-

§. 6. Τῶν δὲ τεσσάρων, τὸ μὲν θερμὸν καὶ ψυχρὸν, ὡς αἴτια καὶ ποιητικὰ· τὸ δὲ ξηρὸν καὶ ὑγρὸν, ὡς ὕλη καὶ παθητικὰ. πρῶτον δὲ ὕλη τὸ πανδεχές· κοινὸν γὰρ ὑπόκειται πᾶσιν· ὡς πρῶτον τὸ δυνάμει σῶμα αἰσθητὸν, ἀρχὴ δὲ δεύτερον δὲ ἐναντιώσεις, οἷον θερμότητος καὶ ψυχρότητος· καὶ ὑγρότητος καὶ ξηρότητος. τρίτον δὲ πῦρ καὶ ὕδωρ, καὶ γῆ καὶ αἶρ· ταῦ-

τα

re, sont simples, & par-là elles ne sont point sujettes à la destruction.

B Cap

τα γὰρ μεταβάλλου- ment: ⁸ car les corps
 σιν εἰς ἄλληλα· αἱ δὲ se transforment les uns
 ἐναντιώσεις οὐ μετα- dans les autres; mais
 βάλλουσι· les contraires ne chan-

gent pas; (c'est à dire
 la chaleur, le froid, le sec, & l'humide, par-
 ce que les puissances ne peuvent être détruites,
 ni créées, les causes de ces puissances étant in-
 corporelles.)

§. 7. Αἱ δὲ διαφο- §. 7. Il y a deux
 ραὶ τῶν σωμάτων, δύο· différentes sortes de
 αἱ μὲν γὰρ εἰσι τῶν corps. Les unes vien-
 πρώτων, αἱ δὲ τῶν γε- nent des premiers
 νομένων ἐκ τούτων. θερ- corps ou élémens. Les
 μὸν μὲν γὰρ καὶ ψυ- autres viennent des
 χρὸν, καὶ ὑγρὸν καὶ ξη- corps mixtes, qui sont
 ρὸν, τῶν πρώτων. τὸ faits de l'assemblage
 δὲ βαρὺ καὶ κοῦφον, des élémens: le chaud,
 καὶ πυκνὸν καὶ μακρὸν, le froid, l'humide, le
 τῶν γενομένων ἐκ τού- sec appartiennent aux
 των. τυγχάνουσι δὲ αἱ premiers corps ou
 πᾶσαι élémens. La pesan-
 teur, la legereté, la
 densité, la porosité ap-
 partiennent aux corps

πᾶσαι

⁸ Car les corps se transforment &c. J'ai ajouté
 tout le reste de ce paragraphe pour rendre plus
 clair ce que dit l'auteur.

mixtes composés par les élémens ; il y a seize de ces différentes qualités : le chaud, le froid, l'humide le sec, le pesant, le léger, le rare, le danse, le poli, le rude, le dur, le tendre, le mince, l'épais, l'aigu, & l'obtu. Le tact connoit toutes ces différentes qualités, & en est le juge. Il est donc nécessaire que les corps premiers, dans lesquels ces différences sont en puissance soient sensibles au tact.

παῖσαι δέκα ἕξ. Θερμὸν καὶ ψυχρὸν, ὑγρὸν καὶ ξηρὸν, βαρὺ καὶ κοῦφον, ἀραιὸν καὶ πυκνὸν, λεῖον καὶ τραχύ, σκληρὸν καὶ μαλακὸν, λεπτὸν καὶ παχύ, ὀξύ καὶ ἀμβλύ. τούτων δὲ γνωστικὴ καὶ κριτικὴ πάντων ἀφῆ· διὸ καὶ (τὸ) πρῶτον σῶμα, ἐν ᾧ διαφοραὶ αὗται δυνάμει, αἰσθητικόν ἐστι πρὸς ἀφῆν.

§. 8. Le chaud, le sec, le rare, & l'aigu appartiennent au feu. Le froid, l'humide, le danse, & l'obtu appartiennent à l'eau; le tendre, le poli, le léger, le mince appartiennent à l'air; & le dur, le ru-

§. 8. Τὸ μὲν αὖν θερμὸν, καὶ τὸ ξηρὸν, καὶ τὸ ἀραιὸν, καὶ τὸ ὀξύ, πρὸς ἐστὶ τὸ δὲ ψυχρὸν, καὶ τὸ ὑγρὸν, καὶ τὸ πυκνόν, καὶ τὸ ἀμβλύ, ὕδατος. τὸ δὲ μαλακόν, καὶ τὸ λεῖον, καὶ τὸ κοῦφον, καὶ τὸ λεπ-

E τὸν,

τὸν, αἶρος· τὸ δὲ σκλη- de, le pesant, & le
 τὸν ἢ τράχυν ἢ βα- gros apartiennent à la
 ρὺν ἢ παχύν, γῆς. terre.

§. 9. Τῶν δὲ τεσσά-
 ρων πῦρ μὲν ἢ γῆ
 ὑπερβολαὶ καὶ ἀκρό-
 τητες τῶν ἐναντίων. τὸ
 μὲν οὖν πῦρ ἐστὶν ὑπερ-
 βολὴ θερμότητος, ὥς-
 περ ὁ κρύσταλλος ψυ-
 χρότητος. εἰάν οὖν ὁ
 κρύσταλλος ἐστὶ πῆξις
 ὑγροῦ ἢ ψυχροῦ, ἢ
 τὸ πῦρ εἶναι ζέσις ξη-
 ροῦ ἢ θερμοῦ. διόπερ
 οὐδὲν ἐκ κρυστάλλου γί-
 νεται, οὐδὲ ἐκ πυρός.

§. 9. Dans les qua-
 tre élémens le feu &
 la terre sont les excès
 & les extrémités des
 contraires: le feu est
 l'excès de la chaleur,
 ainsi que la glace est
 l'excès du froid. Mais
 si la glase est l'épais-
 sissement & la concretion
 de l'humide & du
 froid, de même
 le feu est l'efferves-
 cence du sec & du
 chaud. Ainsi rien ne
 peut être produit ni
 par la glace ni par le
 feu. 9 (C'est à dire
 lorsqu'ils sont seuls; car

*il faut un mélange pour que le chaud puisse pro-
 duire, & il faut de même un mélange pour que
 l'humide produise. Le feu & la glace ne sont
 que des excès.)*

§. 10.

9 C'est à dire lorsqu'ils sont seuls &c. J'ai en-
 core ajouté à ce paragraphe tout ce qui est en
 lettres

§. 10. Le feu & la terre étant parmi les élémens les extremes; l'eau & l'air sont les moyens, car ils participent aux deux autres élémens. Il n'est pas possible qu'il n'y ait qu'un extreme. Il faut necessairement que son contraire ou son opposé existe aussi. Il n'est pas plus possible qu'il n'y ait que les deux extremes, il faut qu'il y ait un intervalle entre eux; or les milieux sont opposés aux extremes.

§. 11. Le feu est chaud & sec; l'air est chaud & humide; l'eau humide & froide; la terre froide & sèche; ainsi donc le chaud est commun a l'air & au

§. 10. Τὸ μὲν οὖν πῦρ καὶ ἡ γῆ ἄκρα, τὸ δὲ ὕδωρ καὶ ὁ αἶρ μεσότητες. μικτὴν γὰρ ἔχουσι τὴν σωματοποιίαν. οὔτε δὲ ἐν τῶν ἄκρων οἶόν τε εἶναι, δεῖ δὲ τὸ ἐναντίον εἶναι· οὔτε δὲ δύο, δεῖ γὰρ τὸ μεταξὺ εἶναι. ἀντίθετοι γὰρ ταῖς ἀκρότησιν αἱ μεσότητες.

§. 11. Τὸ μὲν οὖν πῦρ θερμὸν καὶ ξηρὸν, ὁ δὲ αἶρ θερμὸς καὶ ὑγρὸς, τὸ δὲ ὕδωρ ὑγρὸν, καὶ ψυχρὸν, ἡ δὲ γῆ ψυχ-

E 2

lettres italiques pour mieux exprimer ce que dit Ocellus.

10 C'est

ψυχρά καὶ ξηρά. αἶρ μὲν οὖν καὶ πυρὶ κοινὸν τὸ θερμόν. ὕδατι δὲ καὶ γῇ κοινὸν τὸ ψυχρόν. γῇ δὲ καὶ πυρὶ κοινὸν τὸ ξηρόν. ὕδατι δὲ καὶ αἶρ κοινὸν τὸ ὑγρόν. ἴδια δὲ ἐκάστω, πυρὸς μὲν τὸ θερμόν, γῆς δὲ τὸ ξηρόν, αἶρος δὲ τὸ ὑγρόν, ὕδατος δὲ τὸ ψυχρόν. κατὰ μὲν οὖν τὰ κοινὰ διαμένουσιν αἱ οὐσίαι αὐτῶν κατὰ τὰ ἴδια μεταβάλλουσιν, ὅτε τὸ ἐναντίον τοῦ ἐναντίου κατακρα-

feu; le froid est commun à l'eau & à la terre; le sec est commun à la terre & au feu; & l'humide est commun à l'eau & à l'air; mais le propre de chacun des élémens c'est la chaleur au feu, le sec à la terre, l'humide à l'air, & le froid à l'eau. C'est ce ¹⁰ qui fait que les substances, ou les élémens des différentes puissances du chaud, de l'humide &c. restent dans ce qu'elles ont de commun, & changent dans ce qu'elles ont de propre,

τήσῃ.

¹⁰ C'est ce qui fait que les substances, ou les élémens des différentes puissances du chaud, de l'humide &c. restent dans ce qu'elles ont de commun, & changent dans ce qu'elles ont de propre lorsqu'un contraire surmonte l'autre contraire. Κατὰ μὲν οὖν τὰ κοινὰ διαμένουσιν αἱ οὐσίαι αὐτῶν. κατὰ δὲ τὰ ἴδια μεταβάλλουσιν, ὅτε τὸ ἐναντίον τοῦ ἐναντίου κατακρατήσῃ μοῦτ à μοῦτ dans la construction; μὲν οὖν αἱ οὐσίαι αὐτῶν διαμένουσιν κατὰ τὰ κοινὰ, δὲ μεταβάλλουσιν κατὰ τὰ ἴδια ὅτε τὸ ἐναντίον κατακρατήσῃ τοῦ ἐναντίου. Μοῦτ à μοῦτ.

lorsqu'un contraire τήσει. Τὸ μὲν οὖν ἐν
 surmonte l'autre con- τῷ αἰέρι ὑγρὸν τοῦ
 traire ; comme lors- ἐν τῷ πυρὶ ξηροῦ, τὸ
 que l'humide dans l'air δὲ ἐν τῷ ὕδατι ψυ-
 surmonte le sec qui est χρὸν τοῦ ἐν τῷ αἰέρι
 dans le feu ; ou lors- θερμοῦ, τὸ δὲ ἐν τῇ γῇ
 que le froid qui est ξηρὸν τοῦ ἐν τῷ ὕδατι
 dans l'eau l'emporte ὑγροῦ. καὶ ἀνάπαλιν
 sur le chaud qui est τὸ μὲν ἐν τῷ ὕδατι
 dans l'air ; ou bien ὑγρὸν τοῦ ἐν τῇ γῇ
 quand le sec qui est ξηροῦ, τὸ δὲ ἐν τῷ αἰέρι
 dans la terre ; & le θερμὸν τοῦ ἐν τῷ ὕδατι
 chaud de l'air détruit ψυχροῦ, τὸ δὲ ἐν τῷ
 le froid de l'eau, & le πυρὶ ξηρὸν τοῦ ἐν τῷ
 sec du feu fait évanouir
 E 3 αἰέρι

a mot. *Donc les substances de ces puissances restent dans ce qu'elles ont de particulier lorsqu'un contraire surmonte l'autre contraire* : j'ai ajouté le mot d'*élément* à celui de *substance*, & ceux de *chaud* & d'*humide* à celui de *puissance*, pour expliquer plus clairement le sens d'Ocellus, que la brièveté de la phrase grecque rend un peu obscur : c'est par la même raison que j'ai joint le paragraphe suivant avec celui-ci. Je n'ai pas voulu séparer & suspendre ce que veut dire l'auteur.

αἶρι ὑγροῦ. καὶ οὕτως l'humide de l'air; c'est
 αἰ μεταβολαὶ γίνονται, par-là que les chan-
 καὶ γενέσεις εἰς ἄλλη- gemens & les généra-
 λα ἐξ ἀλλήλων. tions se font des sub-
 stances & des élémens
 mêlés les uns dans les
 autres.

§. 12. Τὸ τε ὑπο-
 κείμενον σῶμα, ἢ τὸ

§. 12. Le corps
 passif destiné à rece-
 dre-

11 *Les changemens qui se font dans les élémens.*
 γινται δὲ αἰ μεταβολαί, ἥτοι &c. Ocellus avoit
 pris dans la doctrine de Pithagore le sentiment,
 que toutes les choses sont faites des quatre élé-
 mens, qui se résolvent ou retournent dans eux,
 reviennent ou sont reproduits par eux. „L'univers
 „qui est éternel, dit Ovide, en parlant de la doctrine
 „de Pithagore, a de tout tems quatre corps élémén-
 „taires, qui sont les principes de toutes choses: l'é-
 „lément de l'eau & celui de la terre, étant plus pe-
 „sans, que le feu & l'air, sont situés au plus bas
 „endroit, & comme ceux-ci sont fort légers ils se
 „sont élevés en haut. Cependant quoique ces élé-
 „mens soient séparés, ils entrent dans la géné-
 „ration de toutes choses, & tout s'en retourne, &
 „s'abîme en eux. La terre quittant sa condensation
 „se resout en eau: l'eau qui devient spiritueuse se
 „change en air, & l'air depouillé de sa pesanteur va
 „luire dans la region du feu. Ensuite ces élémens re-
 „viennent par gradation dans leur état naturel, le
 „feu s'étant épaissi se transmue en air, l'air se con-
 „vertit en eau, & l'eau condensée redevient ter-

„re

voir les changemens , δεχόμενον τὰς μετα-
 & qui peut les rece- βολὰς , τὸ πανδεχὲς ,
 voir tous , est le pre- καὶ τὸ δυνάμει πρῶ-
 mier en puissance pour τον πρὸς τὴν ἀφῆν .
 le tact.

§. 13. Les chan- §. 13. Γίνονται δὲ
 gemens " qui se font αἱ μεταβολαὶ ἧτοι ἐκ
 dans les élémens se font γῆς εἰς πῦρ , ἢ ἐκ πυ-
 ou de la terre en feu , E 4 ρὸς

„ re. Dans cette vicissitude la nature , qui se plaît à
 „ la nouveauté , varie les figures qu'elles a tirées d'ail-
 „ leurs. Rien ne perit dans ce monde , toutes cho-
 „ ses passent de l'une à l'autre sous une forme nou-
 „ velle , & ce qu'on appelle naître n'est qu'un être
 „ qui est renouvelé sous une figure différente à cel-
 „ le qu'il a eue autre fois.”

Quatuor æternus genitalia corpora mundus
 Continet : ex illis duo sunt onerosa ; suoque
 Pondere in inferius , tellus atque unda , feruntur :
 Et totidem gravitate carent , nulloque premente
 Alta petunt , aër , atque aëre purior ignis .
 Quæ quanquam spatio distent , tamen omnia fiunt
 Ex ipsis , & in ipsa cadunt : resolutaque tellus
 In liquidas rarefcit aquas : tenuatus in auras
 Aëraque humor abit ; demto quoque pondererursus
 In superos aër tenuissimus emicat ignes .
 Inde retro redeunt , idemque retextitur ordo .
 Ignis enim densum spissatus in aëra transit ;
 Hinc in aquas : tellus glomerata cogitur unda .
 Nec species sua cuique manet : rerumque novatrix
 Ex aliis alias reparat natura figuras .

Ovid. metamorph. lib. XV. fab. 4.

ρὸς εἰς αἶρα, καὶ ἐξ ou du feu en air, ou de
 αἶρος εἰς ὕδωρ, καὶ l'air en eau, ou de l'eau
 ὕδατος εἰς γῆν, καὶ dans la terre: *ces chan-*
 τρίτον ἔταν τὸ ἐν ἐκά- *gements arrivent* quand
 στῶ ἐναντίον φθαρῇ, καὶ le contraire, qui est
 καταλειφθῇ τὸ σύγχε- est détruit, & que ce
 νες καὶ τὸ σύμφυλον. qui est homogène, ou
 ἡ μὲν οὖν γένεσις ἁπο- de la même sorte,
 τελεῖται, ὅταν μία ἐναν- demeure, la généra-
 τιοῦ φθαρῇ. ἐπεὶ tion s'achevant entiè-
 γὰρ τὸ μὲν πῦρ θερ- rement lorsque les con-
 μὸν καὶ ξηρόν· ὁ δὲ traire sont détruits:
 αἶρ θερμὸς καὶ ὑγρὸς· par exemple, le feu
 καὶ τὸν ἀμφοτέροισ ἀ- est chaud & sec, &
 τοῖς (τὸ) θερμὸν, ἴδιον l'air est chaud & hu-
 δὲ πῦρ μὲν (τὸ) ξηρόν, mide; le chaud est
 αἶρ δὲ τὸ ὑγρόν. ὅτε par conséquent com-
 οὖν τὸ ἐν τῷ αἶρι ὑγρόν- mun à ces deux élé-
 ἐπιτρατῆσει τοῦ ἐν τῷ mens; mais le sec est
 πῦρ ξηροῦ, μεταβάλλ- le propre du feu, &
 λει τὸ πῦρ εἰς αἶρα. l'humide le propre de
 l'air; donc lorsque
 l'humide qui est dans
 l'air surmonte le sec
 qui est dans le feu;
 le feu est changé en
 air,

§. 14. L'eau est humide & froide, & l'air humide & chaud; l'humide est commun à tous les deux; mais le froid est le propre de l'eau & le chaud est le propre de l'air; ainsi donc quand le froid qui est dans l'eau surmonte le chaud qui est dans l'air, le changement se fait de l'air en eau,

§. 14. Πάλιν ἐπεὶ τὸ μὲν ὕδωρ ὑγρὸν καὶ ψυχρὸν, ὁ δὲ αἰὴρ ὑγρὸς καὶ θερμὸς· κοινὸν ἀμφοτέροις αὐτῶν τὸ ὑγρὸν, ἴδιον δὲ τοῦ μὲν ὕδατος, τὸ ψυχρὸν, τοῦ δὲ αἵρος, τὸ θερμὸν. ὅτε οὖν τὸ ἐν ὕδατι ψυχρὸν ὑπικρατῇ τοῦ ἐν τῷ αἵρι θερμοῦ, γίνεται ἐξ αἵρος εἰς ὕδωρ μεταβολή.

§. 15. De même encore la terre est froide & sèche, & l'eau froide & humide, & le froid est commun à tous les deux, mais le sec est le propre de la terre & l'humide est le propre de l'eau: donc quand le sec qui est dans la terre surmonte l'humide qui

§. 15. Πάλιν ἡ μὲν γῆ ψυχρὰ καὶ ξηρὰ, τὸ δὲ ὕδωρ ψυχρὸν καὶ ὑγρὸν, κοινὸν ἀμφοτέρων αὐτῶν τὸ ψυχρὸν. ἴδιον δὲ τῆς γῆς ξηρὸν, ὕδατος δὲ τὸ ὑγρὸν. ὅτε οὖν τὸ ἐν τῇ γῇ ξηρὸν ὑπικρατῇ τοῦ ἐν τῷ ὕδατι

ὕδατι ὑγροῦ, γίνεται est dans l'eau, le chan-
 ἐξ ὕδατος εἰς γῆν με- gement se fait de l'eau
 ταβολή. en terre.

§. 16. Ἀπὸ γῆς δὲ §. 16. Le change-
 ἄνω κατὰ τὸ ἐναντίον· ment, qui se fait de-
 ἡ δὲ κατ' ἐναλλαγὴν, puis la terre jusqu'aux
 ὅτε ὅλον ὅλου κρατή· élémens supérieurs, se
 σει, καὶ δύο δυνάμεις fait d'une manière con-
 τὰς ἐναντίας φθείρου- traire, de même que
 σι, μηδενὸς ὄντος αὐ- celui qui se fait par
 τοῖς κοινοῦ. ἐπεὶ γὰρ alternation ou par
 τὸ μὲν πῦρ ἐστὶ θερ- échange : ces change-
 μόν καὶ ξηρόν, τὸ δὲ mens arrivent, lorsque
 ὕδωρ ψυχρόν καὶ ὑ- le tout surmonte le
 γρόν, ὅταν τὸ ἐν τῷ tout, & que deux puis-
 ὕδατι ὑγρόν ἐπικρατή- sances détruisent les
 σῇ τοῦ ἐν τῷ πυρὶ ξη- puissances contraires,
 ροῦ, τό δὲ ἐν τῷ ὕδα- en sorte que rien ne
 τι ψυχρόν ἐπικρατήσῃ reste de commun à
 τοῦ ἐν τῷ πυρὶ θερμοῦ, ces éléments. Par ex-
 γίνεται ἐκ πυρὸς εἰς- emple puisque le feu
 ὕδωρ μεταβολή. est chaud & sec, &
 l'eau froide & humide,
 lorsque l'humide qui
 est dans l'eau surmonte
 le sec qui est dans le
 feu, le changement se
 fait du feu en eau.

§. 17.

§. 17. Pareillement la terre est froide & sèche, & l'air chaud & humide; donc quand le froid qui est dans la terre surmonte la chaleur qui est dans l'air, le changement se fait de l'air en terre.

§. 18. Mais quand l'humide de l'air est détruit, & que le chaud du feu perit aussi, le feu est cependant engendré de ces deux élémens; parce qu'alors le chaud de l'air, & le sec du feu sont laissés. Or les qualités du feu sont le chaud & le sec.

§. 19. De même lorsque le froid de la terre & l'humide de l'eau périssent, la terre sera pourtant produite de ces deux élémens; parceque le sec

§. 17. Πάλιν ἡ μὲν γῆ ἐστὶ ψυχρὸν καὶ ξηρὸν, ὁ δὲ αἰὲρ θερμὸν καὶ ὑγρὸν. ὅταν οὖν τὸ ἐν τῇ γῇ ψυχρὸν ὀπικρατήσῃ τοῦ ἐν τῷ αἰέρι θερμοῦ, τὸ δὲ ἐν τῇ γῇ ξηρὸν, τῷ ἐν τῷ αἰέρι ὑγρῷ, γίνεται ἐξ αἰέρος εἰς γῆν μεταβολή.

§. 18. Ὅταν δὲ τοῦ μὲν αἰέρος φθαρή τὸ ὑγρὸν, τοῦ δὲ πυρὸς τὸ θερμὸν, γεννηθήσεται ἐξ ἀμφοτέρων αὐτῶν πῦρ. καὶ ἀλείπεται γὰρ τοῦ μὲν αἰέρος τὸ θερμὸν, τοῦ δὲ πυρὸς τὸ ξηρὸν· τὸ δὲ γὰρ πῦρ ἐστὶ θερμὸν καὶ ξηρὸν.

§. 19. Ὅταν δὲ τῆς μὲν γῆς φθαρή τὸ ψυχρὸν, τοῦ δὲ ὕδατος τὸ ὑγρὸν, γεννηθήσεται ἐξ ἀμφοτέρων αὐτῶν (ἡ) γῆ. καὶ ἀλείπεται γὰρ τῆς μὲν γῆς τὸ

τὸ ξηρὸν , τοῦ δὲ ὕδα- de la terre & le froid de
τος τὸ ψυχρὸν. ἡ δὲ γῆ l'eau sont laissés. Or la
ἐστὶ ψυχρὰ καὶ ξηρά. terre est froide & seche.

§. 20. Ὅταν ᾖ τῷ αἶρος φθαρεῖ τὸ θερ- §. 20. Mais lors-
μὸν , καὶ τῷ πυρὸς τὸ que le chaud de l'air
θερμὸν , -γένεσις ὅπου & le chaud du feu pe-
ἔσται. τὰ γὰρ ἑναν- rissent, il n'y aura point
τία καταλείπεται ἐπ' de génération , car les
ἀμφοτέρων , τοῦ μὲν l'humide de l'air & le
αἶρος τὸ ὑγρὸν , τοῦ δὲ sec du feu sont laissés
πυρὸς τὸ ξηρὸν. τὸ dans tous les deux , &
δὲ ὑγρὸν τῷ ξηρῷ ἑναν- l'humide est le con-
τίον. traire du sec.

§. 21. Καὶ πάλιν §. 21. Et encore
ἔσται τῆς γῆς μὲν φθα- quand le froid de la

ἔσ

¹² Nous n'étendrons pas plus loin ces courtes re-
flections sur ce qui regarde la generation des premiers
corps. καὶ περὶ μὲν γενέσεως τῶν πρώτων σωμάτων τε καὶ
πῶς υποκείμενῶν γίνονται, ἱκανῶς πηρῆται διὰ βραχυῖν.
Mot à mot, mais a été dit suffisamment en peu de
mots. βραχυῖν sub. λογῶν. touchant la generation des
premiers corps comment & par quelles choses supposées
elle est produite ; πῶς υποκείμενῶν γίνονται, par quelles
choses couchées dessous elle est produite.

Nous avons déjà remarqué qu'Aristote avoit a-
dopté le système qu'Ocellus établit ici sur la manie-
re & les moïens, par lesquels la generation des êtres
est produite par les premiers corps, c'est à dire par
les élémens & par leur différentes transmutations.

Voici

terre & le froid de l'eau perissent il n'y a point de génération, le sec de la terre & l'humide de l'eau sont laissés, & le sec est le contraire de l'humide. Nous n'étendrons pas plus loin ces courtes réflexions ¹² sur ce qui regarde la génération des premiers corps, & sur la manière & les moyens par les quels elle est produite.

ἢ τὸ ψυχρὸν, ὕδατος δὲ ὁμοιον, οὐδὲ οὕτως ἔσαι γένεσις. καταλείπεται γὰρ τῆς μὲν γῆς τὸ ξηρὸν, τῷ δὲ ὕδατος τὸ ὑγρόν. τὸ δὲ ξηρὸν τῷ ὑγρῷ ἐναντίον. καὶ περὶ μὲν γενέσεως τῶν πρώτων σωμάτων πῶς τε καὶ τίνων ὑποκειμένων γίνεται, ἱκανῶς εἴρηται διὰ βραχείων.

§. 22.

Voici la preuve de ce que nous avons dit. *Mox etiam ex igne aqua, & terra ex aëre; ac rursus ex aqua & terra aër & ignis oriri possunt; quamvis id difficilius accadat nam plurimum requiritur mutatio. Si enim ignis ex aqua fieri debeat, ut humor & frigus corrumpantur necessitas cogit: item si aër ex terra frigus & siccitas interimendæ sunt. Eadem ratione si ex igne & aëre terra & aqua gignantur, ambæ qualitates mutantur necesse est; atque hæc quidem longior & diuturnior habetur generatio. Arist. de ortu & interitu. Lib. cap. 26.*

Après avoir expliqué la doctrine des Pythagoriciens & des Peripateticiens sur la nature des éléments, il est essentiel que nous remarquions ici, que
cette

cette opinion a trouvé de grands adversaires parmi les philosophes anciens, & quoiqu'elle soit soutenue aujourd'hui par les Peripateticiens modernes & sur tout par les Scholastiques, plusieurs grands Physiciens & les plus célèbres Chimistes l'ont combattue avec beaucoup de force. Voyons d'abord ce qu'ont dit contre ce sentiment les philosophes anciens, nous viendrons ensuite aux modernes. „ Si les choses, dit „ Lucrece, étoient composées de principes périssables, la nature seroit détruite il y à longtems, mais „ comme depuis des siècles infinis ses dissipations „ sont toujours réparées, il faut qu'elle soit redevable de sa conservation à l'immortalité de ses principes, & leur anéantissement doit être banni de „ l'opinion des hommes. Si les composés n'étoient „ pas d'une matiere éternelle, qui fit plus ou moins „ la liaison de leurs parties, la même force & la même cause feroient leur desunion : & si leurs principes n'étoient point éternels, la moindre attaque „ troubleroit l'economie de leur assemblage, & la „ première violence seroit causée de leur destruction ; „ mais parceque les principes s'acrochent diversement entre eux, & que la matiere ne perit jamais, „ le composé ne souffre point d'atteinte, jusqu'à ce „ qu'il arrive une secousse assez forte, pour déranger „ l'harmonie de ses parties ; rien par conséquent n'est „ anéanti par la dissolution. . . . Enfin il y a dans chaque composé des limites pour la génération, l'augmentation & la conservation de son être : dans les „ alliances des choses, la nature leur a donné des loix „ proportionnées à leur force, ou à leur impuissance, sans que cet ordre puisse être changé. . . Il est „ évident que l'essence des principes est immuable ; „ car si elle étoit sujette au changement, de quelque „ maniere que ce fut, on seroit toujours incertain de „ ce

„ce qui pourroit être produit ou ne l'être pas... Les
„premiers corps sont donc solides dans leur simplici-
„té, & ont de petites parties, dont l'union compa-
„cte n'est point faite par aucun assemblage, c'est le
„propre de leur éternelle simplicité; de sorte que
„la nature, pour conserver aux êtres l'intégrité des
„semences, ne permet point qu'ils soient séparés ou
„altérés.“

Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
Infinita ætas consumere anteacta, diesque,
Quod si in eo spatio, atque anteacta ætate fuere;
E quibus hæc rerum consistit summa resecta:
Immortali sunt natura prædita certe.

Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omneis eadem vis caufaque vulgo

Conficeret, nisi materies æterna teneret

Inter se nexus, minus aut magis endopedit.

Tactus enim leti fatis esset causa profecto:

Quippe, ubi nulla forent æterno corpore; eorum

Contextum vis deberet dissolvere quæque.

At nunc, inter se quia nexus principiorum

Diffimiles constant, æternaque materies est :

Incolumi remanent res corpore , dum fatis acris

Vis obeat pro textura cujusque reperta.

Haud igitur redit ad nihilum res ulla.

Lucret. de rer. nat. lib. I. v. 233.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat; vitamque tuendi,
Et quid quæque queant per fœdera naturæ,
Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem
exstat.

Nec commutatur quicquam quin omnia constant.

Id. ibid. v. 577.

• - Nam si primordia rerum

Сод-

Communitari aliqua possent ratione revicta,
 Incertum quoque jam constet, quid possit oriri;
 Quid nequeat, *Lucret. ibid. v. 584.*

Sunt igitur solida primordia simplicitate :
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte ;
 Non ex ullorum conventu conciliate :
 Sed magis æterna pollentia simplicitate :
 Unde neque avelli quicquam , neque diminui jam
 Concedit natura , reservans semina rebus.
id. ibid. v. 602.

Les grands Chimistes modernes sont du même sentiment que les anciens Epicuriens , ils prétendent que les parties des premiers corps, qu'ils appellent élémens sont si adherentes les unes aux autres qu'on ne sauroit jamais les separer. Toutes les recherches faites par le plus habile Chimiste de ce siècle , (je parle du grand Boerhave) sur le feu , sur l'air , sur l'eau , sur la terre & sur les dissolvans , que la chimie emploie, l'ont conduit par des experiences sans nombre à découvrir, qu'il y a plusieurs corps élémentaires d'une simplicité parfaite, ou d'une telle simplicité qu'on ne peut les désunir.

Outre les quatre élémens connus , le sel est encore de la même simplicité dans sa nature primitive , & ne varie ses effets, toujours surprenens , que par des associations à d'autres différentes natures.

Les métaux , le vif argent, sont encore d'une égale simplicité, cependant entierement différents entre eux, & absolument différents des autres corps.

On ne sauroit jamais , par la transmutation des parties, former un metal avec une matiere qui n'est point metallique.

Ceux d'entre les corps élémentaires, qui ont le plus d'action & de force , comme l'air , le sel , & le feu le plus

plus ardent, n'agissent que sur la surface des autres élémens, & ne peuvent que les désunir, ou les assembler, mais non les enramer & les changer.

Toutes les impulsions (si on admet l'impulsion) & toutes les attractions (si on admet l'attraction) peuvent mêler les principes élémentaires, les varier par ces mélanges, les amalgamer, les diviser, les amoindrir jusqu'à les rendre insensibles; mais toutes les natures simples, comme les chaux d'or; d'étain, & des autres métaux, l'eau, la terre &c. demeurent indestructibles, inébranlables à quelque action que ce soit d'un autre agent, de quelque espèce qu'il soit. Or la chimie n'emploiant que des agens naturels, & ne pouvant aller plus loin que la force de ces agens, ne peut créer de principes élémentaires; mais elle est bornée à unir ou à décomposer des natures faites, elle ne peut détruire ce qui est, ni le changer en ce qu'il n'est point, ni produire un seul grain d'une nature nouvelle. Il faut donc convenir qu'il y a des élémens pour chaque espèce de corps, & ces élémens sont indestructibles.

Voilà quel est aujourd'hui le sentiment des plus sages Chimistes en général, je dis en général, car il y en a encore plusieurs qui sont persuadés, que les élémens peuvent être susceptibles de transmutation, & parmi ces Chimistes l'on doit placer tous ceux, qui cherchent la pierre philosophale, & qui pensent pouvoir créer de l'or. Ces philosophes sont également la dupe de leur système & de leurs travaux. Je leur conseille, pour leur bonheur, d'avoir toujours présent à leur esprit ce bel axiome de Boerhave: *Nasci ergo de novo nihil, renasci omnia, mutari composita, neque interim elementa dissolvi.* Aucune nouvelle creature n'est créée, mais

§. 22. Ἐπεὶ δὲ ἀνώ- §. 22. Puisque le
λεθρος ὁ κόσμος καὶ Monde est impé-
ἀγέννητος, καὶ οὐτε ἀρ- fable & impro-
χὴν γενέσεως εἴληφεν, & qu'il n'a pas eu
un commencement de
οὐτε

elle est reproduite, les substances composées sont détruites, mais les élémens ne sont pas dissous & n'essuient aucune transmutation.

Avant de finir cette note je ferai ici deux réflexions. La première sera sur la modestie de Boerhave, qui ayant fait de si grandes découvertes dans la chimie, avouoit qu'il n'avoit cependant qu'une très-légère connoissance des premières parties actives de la matière, & que tout ce qu'il en savoit consistoit dans quelques foibles notions, dont il étoit redevable à certains effets, produits par les premiers principes. Mais après avoir voulu éclaircir quelle étoit la cause, par laquelle les premiers principes produisoient ces effets, il avoit été aussi peu éclairé qu'avant de les avoir connus par les expériences, qui les avoient opérés. Écoutons parler ce grand homme: *Utcunque tamen doctrinam hanc colueris, intelliges nihil de indole horum principiorum, nisi quatenus testæ eorum natura reveletur per effectus, qui lumine experientia in sensus refulgent, atque docent, esse revera aliquid incogniti, cujus id ingenium, ut tales indeterminationes prodire queant, id ipsum vero quale sit, quævi eventa hæc efficiat, jam ut ante ignorabis: ita plane est, ut in causa, quam hic indagat, reperias nihil præter id quod sensu attingis; ideoque non ex causa effectum, sed ex hoc aliquid illius subintelligis.* Boerb. de comparando certo in phycis, pag. 12.

Ma

génération, il n'au- οὐτε τελευτὴν ποτε λή-
 ra jamais de fin. Il ψεται, δεῖ καὶ τὸ ποι-
 faut encore admet- εἶν ἐν ἐτέρῳ τιῶν γενέσειν,
 tre, qu'une chose qui καὶ τὸ γεννᾶν ἐν ἑαυτῇ

F 2

εὐν-

Ma seconde réflexion sera sur les avantages, dont certaines gens prétendent être doués. Voilà Boerhave qui avoue, qu'il ne connoit que très peu de choses de l'essence, & de la nature des premiers principes de la matiere, & les personnes, dont je parle, savent parfaitement toutes les qualités qui sont dans cette matiere. Non seulement elles en connoissent toutes les propriétés; mais elles savent encore celles de l'ame. Heureux mortels, chéris du ciel, vos yeux percent également & dans les profondes tenebres de la matiere, & dans les incomprehensibles essences spirituelles. Impartiaux journalistes de Trevoux, illustres auteurs d'un journal, non *chrétien*, mais très dévot, dans lequel le fiel, le mensonge, l'ignorance, la mauvaise foi & l'impudence se disputent le premier rang: vertueux & discrets Ecrivains de la Gazette ecclésiastique, qui d'un stile tantôt fanatique, tantôt bas & rampant, repandés votre venin également sur les grands hommes de votre nation, sur votre Roi, sur ses ministres, & qui loués avec tant de raison & de modestie un tas de Seditieux & de misérables Convulsionnaires, dignes ou des prisons de Bicêtre ou des petites maisons: vous tous vous êtes des Dieux sur la terre, *vous êtes Dii*, vous savez tout; & l'on seroit tenté de croire qu'à tant de belles connoissances vous joignés celle du bien & du mal, si l'on ne vous voïoit pas taire toujours le dernier, & ne jamais donner des marques que vous connoissiez le premier.

συνυπείναι ἀλλήλοις. dans une autre chose, & une chose qui
 τὸ μὲν ποιοῦν (ἐν ἐτέ- engendre en soi, sont
 ρῳ) τὴν γένεσιν, τὸ deux substances di-
 ὑπεράνω σελήνης ἐς) férentes qui se prê-
 πᾶν. σύνεγγυς δὲ μᾶλ- tent mutuellement l'ex-
 λον ὁ ἥλιος κατὰ γε istence. Or ce qui
 τὰς προσόδους καὶ τὰς opere la génération
 ἀφόδους, μεταβάλλων dans une autre chose,
 τὸν αἶρα συνεχῶς πρὸς c'est toute la partie
 λόγον ψύχους (τε) du monde, qui est au
 καὶ θερμασίας, ᾧ συν- dessus de la Lune: le So-
 επακολουθεῖ καὶ τὴν leil, qui est dans cette
 γῆν μεταβάλλειν, καὶ partie, tantôt en s'ap-
 πάντα τὰ ὑπὲρ γῆς. prochant, tantôt en
 s'éloignant, fait le chan-
 gement continuel de
 l'air selon la force du
 froid & du chaud;
 d'où il s'ensuit que la
 terre, & toutes les cho-
 ses qui sont sur la terre,
 changent à leur tour.

§. 23. Εὖ δὲ ἔχει §. 23. L'obliquité
 καὶ ἡ λόξις τῶ ζωδίων des signes du Ciel
 τεὺ πόλου πρὸς τὴν τοῦ s'accorde bien avec le
 cours du soleil, &
 cette obliquité est la
 ἥλιου

cause en général de la génération, & de l'arrangement de l'Univers, qui a en lui la puissance active & la passive. Il faut donc établir comme un principe certain; que la chose qui engendre dans une autre, est ce qui est au dessus de la Lune; & que la chose qui engendre dans soi, est ce qui est au dessous de la Lune. Or ce qui est composé de ces deux choses, ou de ces deux substances, sçavoir de la partie divine du monde, qui est toujours dans un grand mouvement & reside au dessus de la Lune, & de la partie qui est produite, sujette aux changements, & placée au dessous de la lune, c'est l'Univers.

ἡλίου φορᾶν· αἰτία γὰρ καὶ αὐτὴ τῆς γενέσεως ἐστὶ. καθόλου δὲ ἡ τοῦ παντὸς διακόσμησις, ὥστε εἶναι ἐν αὐτῇ τὸ μὲν ποιῶν, τὸ δὲ πάσχον. τὸ μὲν οὖν ἐν ἐτέρῳ γεννῶν, τὸ ὑπεράνω (τῆς) σελήνης ἐστὶ τὸ δὲ ἐν ἑαυτῷ, τὸ ὑποκάτω σελήνης. τὸ δὲ ἐξ ἀμφοτέρων αὐτῶν, τοῦ μὲν αἰεὶ θεόντος θείου, τοῦ δὲ αἰεὶ μεταβάλλοντος γεννητοῦ, κόσμος ἄρα ἐστίν.

Κεφάλαιον γ'.

Chapitre III.

§. I.

§. I.

Ανθρώπου δ' ἀρχὴ γενέσεως πρώτη ἔγεγονεν ἐκ γῆς ἡ δὲ τῶν ἄλλων ζώων, οὔτε φυτῶν, ἀλλ' αἰετὶ διακοσμήσεως οὗσης ἀνάγκη καὶ τὰ ἐνυπάρχοντα καὶ τὰ ἐνδιακεκοσμημένα συνεπεῖναι. πρῶτον μὲν γὰρ αἰετὶ ὄντος τοῦ κόσμου, ἀναγκαῖον καὶ τὰ μέν

Le premier commencement de la génération des hommes, des autres animaux, & des plantes n'a pas été produit par la terre, mais l'arrangement & la durée en a été de tout tems. Car il est nécessaire que les choses, qui sont dans le

¹ Ἀλλὰ καὶ τῆς διακοσμήσεως οὗσης, *mais l'arrangement & la durée en a été de tout tems.* L'éternité de la génération des hommes, des plantes, & des animaux est une suite nécessaire de l'éternité du monde, & dès que l'on admet l'un de ces sentimens il faut admettre l'autre. Aristote, & ses disciples les Peripateticiens, tiroient même de la nécessité de l'éternité de la génération des animaux, un de leurs plus forts arguments pour prouver celle du monde. Ils demandoient lequel, lors de l'arrangement de la matière, avoit été formé le premier, de l'œuf ou de l'oiseau; car il ne peut y avoir d'œuf sans oiseaux ni d'oiseaux sans œuf; ainsi ils soutenoient, qu'il devoit y avoir une espèce de cercle dans les semences, & que les œufs & les oiseaux avoient toujours été engendrés, & pro-

monde & qui sont ar-
rangées dans lui, co-
existent avec lui. Le
monde ayant toujours
été, il faut donc que
ses parties aient tou-
jours coexistées avec
lui.

§. 2. J'appelle par-
ties du monde le ciel,
la terre, & l'intervale
qui est entre eux, apel-
lé la moyenne re-
gion , ² qui ont dû

μέρη αὐτοῦ συνυπάρ-
χειν· λέγω δὲ μέρη, οὐ-
ρανὸν, γῆν, τὸ μεταξὺ
τάτων. ὃ δὲ μεταρρίον
ἢ αἰρίον ὀνομάζεται·
οὐ γὰρ αἰεὶ τούτων
ἀλλὰ σὺν τούτοις, ἢ
ἐν τούτων ὁ κόσμος.

§. 2. Τῶν δὲ με-
ρῶν συνυπαρχόντων,
ἀνάγκη ἢ τὰ ἐμπα-
ριεχόμενα συνυπάρχειν
αὐτοῖς. οὐρανῷ μὲν ἥλι-

F 4

ον ,

produits alternativement l'un par l'autre, sans que
leur espee eut jamais eu ni origine ni commen-
cement. Par conséquent le monde, dans lequel
s'étoit fait cette génération éternelle, devoit lui-
même être éternel.

² Ο δὲ μεταρρίον καὶ αἰρίον ὀνομάζεται, appelé
la moyenne region ; mot à mot, δὲ οὐ ὀνομάζεται με-
ταρρίον καὶ αἰρίον, qui est nommé sublime & l'air.
Aristote ne s'est point servi du mot μεταρρίον pour
signifier l'intervale qui est entre le ciel & la ter-
re, il l'a employé pour exprimer les choses qui
naissent, qui sont engendrées, & qui paroissent
dans cet intervalle. Mais Philon le Juif l'a em-
ployé dans le même sens qu'Ocellus, dans l'ou-
vrage qu'il a écrit sur la durée du monde, πρὸς
ἀφθαρτίαν κόσμου.

3 Μήτη-

ον, σελήνην, ἀπλανεῖς *toujours exister.* Le
 τε ἀστέρας καὶ πλανή- monde ne pouvant
 τας. τῇ δὲ γῇ ζῶα, subsister sans les par-
 φυτὰ, χερσὸν, ἀργυ- tics, mais subsistant par
 ρον· μεταρσίῳ δὲ καὶ elles, & avec elles ;
 αἰερίῳ πνεύματα, ἀνε- donc toutes les par-
 μον, μεταβολὴν ἐπὶ tics du monde existent
 τὸ θερμότερον, μετα- nécessairement avec
 βολὴν ἐπὶ τὸ ψυχρό- lui ; & il s'ensuit ab-
 τερον· σὺν ταύτῳ γὰρ solument que les cho-
 σφραγίδος σὺν τῷ τὰ πε- ses, qui sont contenues
 ριεχόμενα ἔχειν, καὶ dans ces parties, coexis-
 σὺν ταύτῳ γῇ εὐν τῷ tent avec elles : par
 τὰ ἐπ' αὐτῆς φερόμενα *exemple* le soleil, la
 ἡ βοσκόμενα ὑπεῖναι, lune, les étoiles, les
 ἡ σὺν ταύτῳ μεταρ planetes coexistent a-

σίου

3 Μεταρσίῳ δὲ καὶ αἰερίῳ πνεύματα, ἀνεμον, μεταβο-
 λην ἐπὶ τὸ θερμότερον, μεταβολὴν ἐπὶ τὸ ψυχρότερον.
Les vents, les changemens du chaud au froid, & du
froid au chaud, sont dans la moyenne region. Mot à
mot: Et dans le sublime & l'air (sont) les souffles,
les vents, le changement en plus froid.

4 Τί γένος ὑπερῖχον τῶν ἄλλων. *Une certaine sorte*
d'êtres animés, mot à mot, une certaine race (d'e-
tres) supérieurs aux autres.

5 Εἰ μὲν οὐρανῷ το τῶν θεῶν. *Savoir les Dieux*
dans le ciel, ou bien, la race des Dieux dans le ciel.
 Lorsqu'Ocellus dit, que les Dieux ont été placés
 dans le ciel, il ne faut pas penser qu'il ait entendu,
 par le mot ἐνπεπλεκται, *a été placé en dedans ; qu'il y*
 ait

vec la terre & les *σιον ἢ αἰρίον, σὺν τῷ*
 vents, ³ les change- *τὰ ἐν αὐτῷ πάντα τὰ*
 mens du chaud au *γινόμενα γίνεσθαι.*
 froid, & du froid au
 chaud dans la moyenne region. Ainsi donc
 le ciel existe & a toujours existé avec les
 choses qu'il contient & de même la terre
 avec les choses qui naissent d'elle & qu'elle
 nourrit, & la moyenne region avec les cho-
 ses qu'elle renferme.

§. 3. Une certaine § 3. Ἐπεὶ οὖν καθ'
 4 sorte d'êtres animés *ἐκάστην ἀποτομὴν ὑπερ-*
 ayant été placée, de *έχον τι γένος ἐντέτακ-*
 tout tems, dans chaque *ται τῶν ἄλλων, ἐν μὲν*
 intervalle : sçavoir les *ταὶ τῶν ἄλλων, ἐν μὲν*
 Dieux, dans le ciel, sur
 F 5 οὐρα-

ait eu un tems où les Dieux n'étoient pas dans le
 ciel, mais au contraire ils ont été toujours co-éter-
 nels avec lui & avec l'univers; cette co-éternité des
 Dieux & du monde n'étoit point un sentiment ab-
 surde. Car un grand Saint dont le genie étoit très-
 profond, a soutenu que le monde pouvoit être éter-
 nel, & Dieu être la cause premiere du monde;
 tous ses disciples, qui composent aujourd'hui un
 des plus respectables ordres de l'église romaine, sou-
 tiennent cette opinion.

Dès que l'on admet une cause suffisante, il est ne-
 cessaire d'admettre un effet. Dieu est la cause suffi-
 sante de la production des creatures: or cette cause
 suffisante des creatures étant éternelle, il faut que
 les

les créatures, qui sont l'effet de cette cause, soient éternelles. Un être qui agit par sa volonté ne retarde jamais l'action de cette volonté, si ce n'est parce qu'il attend encore quelque chose, qui n'est point dans le moment présent, & dont le défaut arrête sa puissance: ou bien qu'il manque de pouvoir, ou qu'il est obligé d'attendre un autre tems, & de différer ce qu'il veut faire; mais si cet agent ne trouve aucun de ces obstacles, d'abord l'effet suit sa volonté, comme lorsqu'un homme veut mouvoir un membre, il le meut dans le moment, s'il n'y a aucune cause, extérieure ou intérieure, qui s'oppose à l'exécution de sa volonté, & s'il persiste toujours dans cette même volonté: or il est constant que tout ce que Dieu veut à présent, il l'a voulu dans toute l'éternité, car Dieu ne peut être vacillant dans ses résolutions; il est aussi certain que rien ne peut ni arrêter, ni s'opposer à sa volonté toute puissante; il est donc nécessaire que Dieu ait créé le monde de tout tems, Dieu étant l'agent de la création de l'univers, & un agent qui agit par sa volonté produisant toujours son effet. *Agens per voluntatem non retardat suum propositum exequi de aliquo faciundo, nisi propter aliquid in futurum expectatum quod nondum adest: & hoc quandoque est in ipso agente, sicut cum expectatur perfectio virtutis ad agendum, aut sublatio alicujus impediens virtutem. Quandoque vero extra agentem, sicut cum expectatur presentia alicujus coram quo actio fiat: vel saltem cum expectatur presentia alicujus temporis oportuni quod nondum adest. Si enim voluntas sit completa, statim potentia exequitur, nisi sit defectus in ipso: sicut ad imperium voluntatis statim sequitur motus membri, nisi sit defectus potentiae motiva exequentis motum: & per hoc patet quod cum aliquis vult aliquid facere, & non statim fiat, quod*
vel

vel hoc sit propter defectum potentiae qui expectatur removendus, vel quia voluntas non est completa ad hoc faciendum. Dico autem complementum voluntatis esse, quando vult hoc absolute facere omnibus modis. Voluntas autem incompleta est, quando aliquis non vult facere hoc absolute, sed existente aliqua conditione quae nondum adest, vel nisi subtracto impedimento quod adest. Constat autem, quod quicquid Deus nunc vult quod sit, ab aeterno voluit quod sit: non enim novus motus voluntatis ei advenire potest, nec aliquis defectus vel impedimentum potentiae ejus adesse potuit, vel aliquid aliud expectari potuit ad universalis creaturae productionem, cum nihil aliud sit increatum nisi ipse solus, ut supra ostensum est. Necessarium igitur videtur, quod ab aeterno creaturam in esse produxerit. S. Thomae Aquinat. Summa catholicae fidei. Lib. II. cap. 32. pag. 387.

Dieu a eu la volonté, pendant toute l'éternité, ou de produire l'univers ou de ne le pas produire; or il est manifeste qu'il a eu la volonté de le produire, donc il l'a produit de toute éternité, l'effet suivant toujours la puissance d'un agent qui agit par volonté. Aut igitur voluntas sua est de hoc, quod nunquam creatura sub aeternitate ejus constituatur, aut quod semper constat. Non autem voluntas ejus de hoc, quod nunquam creatura ejus esse aeterno constituatur: cum pateat creaturas voluntate ejus esse institutas. Relinquitur igitur de necessitate (ut videtur) quod creatura semper fuit. id. ibid.

La bonté de Dieu étant infinie, & le bonheur des créatures dépendant de cette bonté, que Dieu leur communique, elle a dû leur être communiquée dans toute l'éternité, & non pas dans un certain tems déterminé; car c'est l'essence de la bonté divine de faire toujours ce qui est le meilleur & le plus utile aux

crea-

creatures, quia finis creaturarum est divina bonitas quæ in tota æternitate eodem modo se habet, in se; c'est la réflexion d'un habile Commentateur de St. Thomas. Mais écoutons ce grand Saint parler lui même. *Cum bonitas divina perfectissima sit, non hoc modo dicitur, quod omnia à Deo processerunt propter bonitatem ejus, ut ei aliquid ex creaturis accresceret: sed quia bonitatis est ut seipsam communicet prout possibile est, in quo bonitas manifestatur. Cum autem omnia bonitatem Dei participant in quantum habent esse secundum quod diuturniora sunt, magis bonitatem Dei participant, unde & esse perpetuum speciei dicitur divinum esse: bonitas autem divina infinita est; ejus igitur est, ut se in infinitum communicet, non aliquo determinato tempore tantum; hoc igitur videtur ad divinam bonitatem pertinere, ut creature aliquæ ab æterno fuerint.* id. 61. p. 389.

Les philosophes qui veulent, qu'il soit impossible que le monde puisse être éternel par la volonté de Dieu, apportent plusieurs raisons pour soutenir leur sentiment, je placerai ici les plus essentielles, & je n'emploierai pour les combattre que les réponses qu'y a fait S. Thomas.

1°. Il est démontré que Dieu est la cause de tous les êtres: or il faut que la cause soit premièrement avant l'effet, car il ne peut point y avoir d'effet sans qu'une cause ait préexisté.

2°. L'on ne peut rien ajouter à l'infini. Si le monde est éternel, il faut nécessairement qu'on puisse ajouter à l'infini, ce qui est impossible. Il s'est écoulé dans l'éternité antérieure une infinité de jours & de revolutions du soleil, aux quels on doit ajouter les revolutions, & les jours qui viendront à l'avenir, or rien ne peut être ajouté à l'infini, donc le monde ne peut être éternel.

Ces raisons, dit St. Thomas, quoiqu'elles ne soient point destituées de toute probabilité, n'ont rien de concluant, encore moins d'évident, & doivent être refutées en deux mots : *Has autem rationes, quæ usque quaque non de necessitate concludunt, licet probabiliter habeant, sufficit tangere.* Au premier argument S. Thomas répond, qu'il faut distinguer entre une cause, ou un agent qui agit, & produit son effet par le mouvement, & entre une cause qui agit dans l'instant & sans mouvement. Car dans le premier cas, il est vrai que l'effet n'arrive, que lorsque la cause a agi par le secours de ce mouvement : mais cela n'est pas ainsi dans le second cas, où l'agent produit son effet avec lui, & sans le secours de la primauté du tems, comme lorsque le soleil paroît il porte avec lui la lumière dans le même instant. Le soleil est la cause, & la lumière est l'effet, produit par lui, mais la lumière quoique l'effet a toujours co-existé avec le soleil, & l'un n'a jamais été sans l'autre ; ainsi le soleil est bien la cause première de la lumière, mais la lumière a cependant toujours existée avec lui. *Quodenim primo dicitur, agens de necessitate præcedere effectum qui per suam operationem fit, verum est in his quæ agunt aliquid per motum, quia effectus non est nisi in termino motus, agens autem necesse est esse etiam cum motus incipit. In his autem quæ in instanti agunt, hoc non est necesse : sicut simul dum sol est in puncto orientis, illuminat nostrum hemisphærium. id. ib. cap. 38. p. 498.*

Quant au second argument S. Thomas paroît n'en pas faire plus de cas que du premier Rien n'empêche, dit-il, que l'on ne puisse ajoûter au tems du côté où il est fini, car le tems est véritablement infini, si on le considère dans l'éternité antérieure ; mais il ne l'est pas, si on le considère dans le moment

ment présent, car le moment présent est le terme du passé: or toute chose qui a un terme n'est pas infini du côté de ce terme, donc l'on peut ajouter de nouveaux jours à ceux qui se sont écoulés dans l'éternité antérieure. J'ai un peu étendu la solution de S. Thomas, la voici en original. *Quod etiam quarto proponitur, debile est: nam nihil prohibet infinito ex ea parte additionem fieri, qua est finitum. Ex hoc autem quod ponitur tempus æternum, sequitur quod sit infinitum ex parte ante, sed finitum ex parte post: nam præsens est terminus præteriti.*

L'opinion de la possibilité de l'éternité du monde, si telle avoit été la volonté de Dieu, a été defendue par de très-grands hommes. Le célèbre Durand s'est conformé à l'opinion de S. Thomas, & le Cardinal Toleta, Jesuite, remarque que cette question est très-importante, par le merite de ceux qui l'ont soutenue & de ceux qui l'ont attaquée, *est autem quaestio*, dit-il, *nimis gravis propter placita diversa insignium doctorum & propter rationes validas ex utraque parte & propter rei ipsius magnitudinem.* Ensuite le même Cardinal recapitule les argumens de ceux, qui ont admis que le monde pouvoit être éternel par la volonté de Dieu; & il dit; Dieu a été de tout tems, & toujours également puissant, il a donc pû produire le monde de toute éternité, la consequence est certaine, & l'antecedent est très-vrai. Or Dieu a connu & voulu le monde de tout tems, il a donc pu le produire, parcequ'il avoit autant de facilité à le produire qu'à le connoître & à le vouloir, & que la simple connoissance & la simple volonté de Dieu produisent tous les Êtres.

Si Dieu n'avoit pas pu produire le monde de tout tems, il s'en suivroit qu'il ne l'auroit pas pû produire dans toute l'éternité antérieure à sa création,

tion ; or l'éternité est un espace infini de tems, dans lequel Dieu n'auroit pas eu le même pouvoir, qu'il a eu lors de la création, ce qui est absurde, donc Dieu a pû créer le monde de toute éternité.

Si le monde n'avoit pû être crée dans toute l'éternité, cela viendrait parceque la cause & l'effet ne peuvent être dans le même instant, mais il est faux que la cause & l'effet ne puissent être dans le même instant : car si le soleil étoit éternel, la lumière seroit nécessairement éternelle, & si le pied, qui imprime sa marque, avoit toujours porté sur le sable, la marque auroit toujours coexisté avec lui. Cependant la lumière est l'effet du soleil, & la marque ou le vestige l'effet du pied. Donc, lorsqu'une cause est éternelle, l'effet est coéternel avec elle, S. Thomas, le premier des Theologiens, a été de ce sentiment, ses Disciples Durand, Gregoire & plusieurs autres l'ont suivi. *Est autem questio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Imprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit jam omnipotens, sicut cum produxit mundum; ab æterno potuit producere mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.*

Secundo. Deus ab æterno cognovit mundum, & voluit: ergo potuit mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facultatis est ipsi mundum producere, quantæ cognoscere & velle; immo solâ cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab æterno non potuisset mundum produire, sequitur quod debuit expectare per æternitatem, ut mundum posset producere. Aeternitas autem major

οὐρανῷ τὸ τῶν θεῶν, ἐν la terre les hommes, &
 ἐν γῇ ἀνθρώπων ἐν δὲ dans ⁶ la moyenne
 region les démons, si
 τῷ

major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si mundus non potuisset ab æterno esse; ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, produciens & productum; sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æterno esset, lumen ab æterno esset, & si pes, similiter vestigium. At lumen, & vestigium effectus sunt efficientis solis, & pedis; potuit ergo cum causa æterna effectus coæternus esse. Cujus sententiæ est S. Thomas Theologorum primus, l. p. 9. 46. art. 2. & cum eo ipsius discipuli. Similiter Durand. 2. d. l. q. 2. & Gregor. 2. Sen. d. 2. q. 3. Francis Toletæ &c; Commentaria, &c. in Lib. VIII. Physic. Arist. Cap. 2. quæst. 2. fol. 214. Col. I.

En voila je crois assés pour justifier un philosophe, privé des lumieres de la revelation, d'avoir cru que les Dieux avoient toujours coexisté avec le monde, & étoient coéternels avec lui: l'on voit qu'il n'y a aucune absurdité dans ce sentiment; & que même étant éclairés par la foi, les plus grands Saints, & les plus illustres Philosophes ont soutenu, que l'univers pourroit être éternel, avoir toujours coexisté avec Dieu, s'il l'avoit voulu de toute éternité; l'effet subit suivant toujours sa volonté.

⁶ *Εν δὲ τῇ μέσῃ τῶν δαιμονίων, & dans la moyenne region les Demons, mot à mot; & dans le lieu sublime les Demons. Il est étonnant que les anciens phi-*

Pon veut raisonner τῷ μεταρσίῳ τόπῳ δαί-
 conféquemment , il faut convenir que la *mones , ἀνάγκη τό γέ-*

vos

philosophes aient connu l'espece d'êtres qui se trou-
 vent entre Dieu & les hommes, & qui forment,
 pour ainsi dire, une chaine entre la divinité & l'hu-
 manité. La race de ces demi-Dieux, ou demons *τι-
 γινος δαιμονων*, ressemble parfaitement à ce que les
 premiers Peres de l'Eglise ont dit de la nature des an-
 ges, jusqu'au siècle de S. Augustin & même après;
 ils ont tous prétendu, que les anges étoient formés
 d'une matiere plus subtile & moins crasse, que celle
 dont les hommes sont composés, mais plus grossiere
 que celle qui faisoit la nature divine. Ainsi ils étoient
 spirituels eu égard aux hommes, & corporels eu é-
 gard à Dieu, qui cependant étoit lui-même corporel
 mais composé d'une matiere ignée, d'un feu puré
 & subtil. Origene établit cette distinction de la na-
 ture de Dieu, de celle des anges, & de celle des hom-
 mes; c'est ce que montre élégamment le célèbre
 Mr. Huet dans son Commentaire sur les ouvrages
 d'Origene. *Deus igitur, cui anima similis est, juxta
 Originem reapse corporalis est, sed graviorum tantum
 ratione corporum incorporeus.* Voilà la différence de la
 subtilité de la matiere qui compose Dieu & l'ame hu-
 maine: & voici celle qui se trouve entre les anges &
 les hommes. *Angelos porro propter eximiam corporum
 subtilitatem spirituales dixerit, habita corporum no-
 strorum ratione quæ crassa sunt.* Huet. *Origenian. lib.
 2. quæst. V. de Angel. art. 5.* Les philosophes payens,
 qui admettoient les Demons, en faisoient des intelli-
 gences, qui participoient tout à la fois à la nature di-
 vine & à l'humaine, ils étoient coéternels avec l'u-
 G nivers,

ὅς τῶν ἀνθρώπων αἵ- race des hommes est
 διὸν εἶναι εἴπερ ἀλη- éternelle, puisque nous
 ὄντων ἔστιν ἡ ἀλήθεια- avons prouvé que non
 ὁ ὢν

nivers, exempts de la mort, mais ils étoient sujets aux passions humaines, & pouvoient même contenter l'amour, qu'ils avoient quelquefois pour de simples mortelles.

Quelque fausse que fut cette opinion, les Peres de l'Eglise, loin de la rejeter, la rendirent d'un plus grand poids, en soutenant que les Demons n'étoient que des anges qui avoient été punis, pour avoir connu charnellement des femmes. Il falloit donc que ces anges fussent des substances corporelles, car les actes amoureux, que leur faisoient faire les Peres de l'Eglise, ne se font point par des êtres immatériels: le contact corporel est absolument nécessaire à la génération. *In coitu*, disent tous les médecins, *nisi fiat ejaculatio, nulla sequitur generatio ab actu veneris*. Tous les Peres de l'Eglise crurent donc jusqu'à S. Augustin, qui fut lui-même de ce sentiment; que tous les anges, les bons ainsi que les mauvais, étoient corporels: Origene, Tertulien, S. Justin, Athenagore, Tatien, Lactance, S. Augustin, S. Basile & plusieurs autres. Je me contenterai d'exposer ici aux Lecteurs, les sentimens de ceux que je viens de nommer, & je montrerai ensuite, que le dogme de l'ange gardien a une grande ressemblance avec celui des Demons anciens. Voïons d'abord la preuve, que presque tous les Peres de l'Eglise ont fait les anges corporels.

„ Les anges, dit S. Justin, aïant desobéi aux or-
 „ dres, qui leur avoient été donnés, & ayant été
 „ vaincus par les femmes, ils habiterent avec elles &

en-

seulement les parties θῶς ὁ λόγος συμβιβάζει
du monde existent, & ζει, μὴ μόνον τὰ μέ-
ont toujours existé avec

G 2

97

„ engendrèrent des enfans, qui furent les Demons, &
„ qui reduisirent le genre humain dans la servitude.”

Οἱ δὲ ἄγγελοι, παραβάτες τῆς τῆς τάξεως, γυναικῶν μίξι-
σιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἱ εἰσὶν οἱ λεγόμενοι
δαίμονες. καὶ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς
ἰδούλωσαν. *Angeli autem ordinationem sive dispositio-*
nem eam transgressi, cum mulieribus, concubitus cau-
sa, & amoribus victi, tum filios procreaverunt eos,
qui demones sunt dicti, atque insuper reliquum genus
humanum in servitutem suam redegerunt. St. Justinii
philosoph. mart. Oper. Apol. 1. pag. 44.

Athenagore est encore plus précis sur l'amour des
anges avec les femmes, „ ils déchurent, dit-il, de
„ leur état, les uns par la passion dont ils furent épris
„ pour les femmes, & leur prince par la negligence
„ & son peu de probité, dans les choses dont il avoit
„ été chargé. Or des amours de ces anges naquirent
„ les géans.” ἐκείνοι (ἄγγελοι) μὲν, εἰς ἐπιθυμίαν πεισθέν-
τες παρθένοι, καὶ ἥτις σαρκὸς ἐνυθύντες, εὗρος δὲ, ἀμιλή-
τας, καὶ ποιητὸς περὶ τῆς τῶν πεπιστευμένων γενόμενος διοί-
κηται, ἐκ μὲν οὖν τῶν περὶ τὰς παρθένας ἐχόντων, οἱ καλού-
μηναι ἐγενήθησαν γίγαντες. *Itaque a statu suo defecerunt*
angeli, amoribus capti virginum, & libidine carnis ac-
censi: ipse vero princeps, tum negligentia, tum impro-
bitate circa procurationem sibi concreditam; ex ama-
toribus igitur virginum gigantes, ut vocant, nati sunt.
Athenag. legat. pro Christian. pag. 27.

Selon T'atien „ les Demons ne sont pas composés
„ d'une chair humaine, mais d'une matiere legere,
„ telle que le feu & l'air, qui ne peut être aperçue
„ que

ρη συνυπάρχειν τῷ *lui*; mais que les choses, qui sont contenues dans ses parties, τὰ

„ que par ceux à qui Dieu donne son Esprit, & non point par les autres hommes, qui n'ont que la simple connoissance acquise par leur ame. “ *δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἔκκεται, πνευματικὴ δὲ ἐστὶν αὐτοῖς ἡ σύμπληξις ὡς πυρὸς, ὡς αἶρος, μένοις δὲ τοῖς πνεύματι Θεοῦ φρυγερμένοις ἐνσύνεπτα καὶ τὰ τῶν δαιμόνων ἐστὶ σάματος. τοῖς λοιποῖς δὲ ἕδαμοῦ, λίγω δὲ τοῖς ψυχικοῖς.* Porro Dæmones omnes non carnea, sed spiritali concretione constant, qualis est ignis & aër, quæ corporum constitutio a solis illis perspicitur potest, qui spiritu Dei mununtur, non item a ceteris hominum quos anima regit. Tatiani Assirii Oratio contra Græcos pag. 154.

Nous venons de rapporter, ce qu'Origene a dit de la nature des anges, ainsi nous ne le repeterons point ici. „ On peut apprendre dans les Saintes Ecritures, „ dit Tertulien, comment du péché de certains anges, qui par le dérèglement de leur propre volonté „ ont laissé corrompre leur innocence, est sorti la „ race des Demons, race encore plus corrompue, „ que ces malheureux anges dont elle tire son origine, & que Dieu a condamnée avec eux. “ *Quomodo de angelis quibusdam sua sponte corruptis, corruptior gens dæmonum evaserit damnata a Deo generis auctoribus apud literas sanctas ordine cognoscitur.* Tert. Apolog. Cap. 22.

„ Dieu, dit Lactance, envoya ses anges pour avoir „ soin de la vie des hommes, & pour les garantir de „ tout mal, il ordonna en même tems aux anges de „ prendre garde de ne souiller d'aucune tâche leur „ nature angelique, mais ils furent trompés par le „ Dia-

ont de même toujours τὰ περιεχόμενα τοῖς
existé avec ces mêmes μέρεσι.
parties.

G 3

S. 4.

„ Diable , qui les porta à la volupté , & les poussa à
„ se touiller avec les femmes. Ils furent condamnés
„ & rejetés de Dieu à cause de ce pêché , ils perdi-
„ rent le nom & la nature d'ange , & devinrent des
„ satellites du Diable : “ *Deus angelos suos misit , ut*
vitam hominum excolerent , eosque ab omni malo tue-
rentur , his mandatum dedit ut se terrenis abstinere-
nt , neque labe maculati , honore ange ico mulctarentur.
Sed eos quoque idem ille subdolos criminator , dum in-
ter homines commorantur illexit ad voluptates , ut se
cum mulieribus inquinarent : tum damnati sententia
Dei , & ob peccata projecti & nomen angelorum &
substantiam perdiderunt ; ita diaboli satellites facti.
Lact Inst. div. cap XXVII. p. 50. edit. Cantabrig.

St. Ambroise établit , comme une verité authenti-
que , l'opinion de la chute des anges causée par les
femmes. „ Lorsque l'Ecriture , dit-il , parle ainsi :
„ Il y avoit des Géans dans ces jours sur la terre , il
„ ne faut pas croire qu'elle veuille , selon la maniere
„ des poëtes , faire mention de ces géans , qu'ils di-
„ sent fils de la terre. L'Ecriture assure , que ces
„ géans avoient été procréés par les anges & par les
„ femmes ; & elle les appelle des géans parcequ'elle
„ veut exprimer la grandeur dont étoit leur corps. “
Gigantes autem erant in terra in diebus illis : non
poetarum more gigantes illos terræ filios , vult vide-
ri divinæ scripturæ conditor : sed ex angelis & mu-
lieribus generatos adserit , quos appellat vocabulo ,
volens eorum exprimere corporis magnitudinem. Am-
brosius de Noe & arca Lib. un. cap. 4.

„ Dans

gemens dans les parties τῆς γῆς ἐτὲ μὲν αἰνά-
de la terre, la mer χυτὴν λαμβανούσης
prenant quelquefois (τῆς) θαλάσσης εἰς ἑτε-

G 4

ρον

le Fils & non pas le Pere qui s'est montré. *Et quid de hominibus loquimur, cum etiam de ipsis cælestibus virtutibus & potestatibus legerimus, quia Deum nemo vidit unquam, & addidit quod ultra cælestes est potestates. Unigenitus filius, qui est in sinu patris, ipse enarravit. Aut adquiescat igitur necesse est, si Deum patrem nemo vidit unquam, filium visum esse in veteri testamento. Ambros. expositio Evangel. sec. Luc. Lib. I. §. 25.*

St. Macaire ne parle pas des amours des anges, mais ils les fait corporels, ainsi que tous les Peres qui les ont fait engendrer les géans, & il donne également un corps aux demons. „ Les anges, dit ce Pere, l'ame humaine & les demons ont des corps, qui, quoique subtils, ont cependant une forme, une figure, & une substance selon la legereté de leur nature, de la même maniere que le corps des hommes a une forme, une figure & une substance dans une nature plus crasse & solide. “ *Ἐκαστος γὰρ κατὰ τὴν ἰδίαν φύσιν σῶμά ἐστιν, ὁ ἄγγελος ἡ ψυχὴ, ὁ δαίμων. ὅτι καὶ λεπτὰ ἄντι, ὅμως ἐν ὑποστάσει, καὶ χαρακτηρῇ, καὶ ἰκοί κατὰ τὴν λεπτότητα τῆς φύσεως αὐτῶν, σῶμα τυγχάνει λεπτὸν, ὥσπερ ἐν ὑποστάσει τοῦτο τὸ σῶμα παχὺ ἐστίν. Quamvis enim subtilia sint, tamen in substantia forma, & figura secundum tenuitatem naturæ eorum corpora sunt tenuia, quemadmodum & hoc corpus in substantia sua crassum, & solidum est. Sancti Patris Macarii Egyptii homeliæ. Homel. IV. cap. 9. pag. 48. Edit. Lips. , La substance des anges, dit St. Basile, consiste dans un air leger, dans*

„ un

πον μέγας· ὅτε δὲ καὶ son cours dans un au-
 αὐτῆς τῆς γῆς ἐγυνο- tre lit, la terre étant
 μένης καὶ διῃσαμένης elle-même tantôt élar-
 ὕπῳ

„ un feu subtil, selon ce qui est dans les Ecritures,
 „ il a fait les anges ses ministres, un feu brulant, c'est
 „ pour cela qu'ils sont dans un lieu, qu'ils peuvent être
 „ visibles lorsqu'ils veulent bien se montrer, dans la
 „ forme de leur corps, à ceux qui sont dignes de les
 „ voir.“ Itidem & in cœlestibus virtutibus, sub-
 stantia quidem earum, puta spiritus est aërius, aut
 ignis, juxta id quod scriptum est: qui facit angelos
 suos spiritus, & ministros suos ignem urentem: ea
 propter & in loco sunt, & fiunt visibiles, dum iis
 qui digni sunt aparent in specie propriorum corpo-
 rum. *St. Basilii oper. tom. 2. de Spirit. sanct. cap. 14.*
pag. 181.

Selon St. Augustin l'homme est quelque chose de
 moïen entre les bêtes & les anges. „ Car, dit ce Pe-
 „ re, comme la bête est un animal sans raison &
 „ mortel, & l'ange un animal raisonnable & im-
 „ mortel; l'homme est entre les deux, au dessous des
 „ anges & au dessus des bêtes; mortel avec les bê-
 „ tes, & raisonnable avec les anges, en un mot ani-
 „ mal raisonnable & mortel.“ *Sic ut homo medium*
quiddam inter pecora & angelos: ut quia pecus est ani-
mal irrationale atque mortale, angelus autem animal
rationale & immortale, medius homo esset inferior an-
gelis, superior pecoribus; habens cum pecoribus morta-
litatem, rationem vero cum angelis: animal rationale
mortale. Sanct. Aug. de civ. Dei lib. IX. cap. 13.
 Le même Pere de l'Eglise, après avoir fait trois di-
 férentes classes d'animaux, celle des anges, des
 hommes; & des brutes, dit dans un autre endroit du
 mê-

gie, & tantôt séparée ὑπὸ πνευμάτων ἢ ὑδά-
 par les vents, & par των, κρύβδην ἐπιφε-
 les eaux qui la mi- ρομένων. παντελὴς δὲ
 G 5 φθορὰ

même ouvrage, qu'il y a de l'impudence à nier, que les demons ne puissent avoir un commerce charnel avec les femmes. Ecoutons-le parler lui-même. „C'est une chose publique, & que plusieurs ont ex-
 „perimentée, ou appris de ceux dont la foi ne peut
 „être suspecte, que les sylvains, les satires & les fau-
 „nes, qu'on appelle ordinairement incubes, ont sou-
 „vent tourmenté les femmes, & contenté leurs pas-
 „sions avec elles : & beaucoup de gens d'honneur
 „assurent, que quelques demons, que les Gaulois
 „apellent *Duscins* tentent, & executent tous les
 „jours ces impuretés, en sorte qu'il y auroit de l'im-
 „pudence à le nier.“ *Creberrima fama est, multique*
se expertos, vel ab eis qui experti essent, de quorum
fide dubitandum non est, audivisse confirmant silvanos
& faunos, quos vulgo incubos vocant, improbos sæpe
extitisse mulieribus, & earum appetisse ac peregisse con-
cubitum : & quosdam dæmones, quos dusios galli nun-
cupant, hanc assidue immunditiam & tentare, & ef-
ficere plures talesque assu-erant, ut hoc negare impu-
dentia videatur. August. de civit. Dei. Lib. XV.
 cap. 23.

Nous venons de voir, qu'en général les plus illu-
 stres Peres de l'Eglise, & les plus savans écrivains
 chrétiens admirent, comme une vérité constante,
 jusqu'au cinquième siècle de l'Eglise, que les anges
 & les demons étoient corporels & capables de con-
 noître les femmes charnellement. Les lecteurs se-
 ront peut être curieux de savoir, de quelle manière
 les Peres de l'Eglise entendoient, que pouvoit se faire

un

un coït aussi extraordinaire. Louis de Vives, dans son excellent commentaire sur la Cité de Dieu de S. Augustin, nous explique cela fort au long : il remarque que Psellus dit, que les demons répandent une semence, d'où sort une espece d'animal fort petit. Ils ont des parties genitales différentes de celles des hommes. Mais ces parties genitales ne sont pas le partage de tous les demons, il y en a qui en sont privés. Seroit ce par hazard les demons chanteurs, destinés à la musique du prince des tenebres ? Si cela étoit, il seroit bien facheux que l'on imitat une pareille conduite à Rome, & que les hommes se traitassent dans la ville sainte aussi mal, que les diables se traitent entre eux. *Psellus refert demones semen jacere, ex quo perpusilla quedam oriuntur animalia, habereque membra genitalia, sed non qualia homines; excrementum ex illis manare, quod tamen non omnibus demonum generibus contingat.* Lud. Viv. commentar. in civit. Dei. Aug. lib. XV. cap. 23.

Avant de finir ce qui regarde la nature des demons, il faut observer qu'il y en a de males & de femelles. On appelle les males des *incubes* & les femelles des *succubes*. „ Il y a, dit Louis de Vives, encore aujourd'hui „ des nations, qui font gloire de tirer leur origine „ des demons, qui ont connu des femmes sous des „ formes humaines, ou qui se sont accouplés avec „ des hommes sous la figure des femmes. Cette origine me paroît plus honteuse, que celle qui vient „ par les pirates, par les voleurs, & par les assassins „ les plus indignes. „ Je ne suis pas ici tout à fait du sentiment de Louis de Vives, & je ne fais pas si je n'aimerois pas mieux, qu'on me reprochat d'être descendu d'Aitarot, ou de Belsebut, que de Guignard, de Malagrida, du Dominicain qui empoisonna un Empereur en lui donnant la communion & de celui qui

qui assassina Henri trois. Quoi qu'il en soit, voici ce que dit Louis de Vives: *Ab incubando demones qui mulieribus commiscuntur, a superventu incubi dicuntur: qui viris, & patiuntur muliebria succubi: extant hodie nonnullæ gentes, quæ originem suam habere glorientur a demonibus, qui coierint cum fœminis virili forma, aut cum viris fœminæ: quod turpius esse mihi videtur quam referre nobilitatis suæ initia in piratas, aut latrones, aut sicarios insignes, quod multi faciunt.* Lud. Viv. in civ. Dei. Aug. lib. XV. cap. 23. Les lecteurss'aperceveront que j'ai traduit ce passage le plus modestement qu'il m'a été possible, je suis très-mortifié que la décence m'y contraigne, car il n'y a peut-être rien de si plaisant que des demons, *qui patiuntur muliebria*, quelle source de plaisanterie.

On ne doit pas être étonné de voir, que tant de Peres se soient trompés sur la nature des anges & des demons, jusqu'à ce que l'Eglise ait décidé que les uns & les autres étoient des êtres purement spirituels, & incapables d'aucun commerce charnel avec les femmes; car il y a un endroit dans l'Ecriture qui paroitroit encore établir le sentiment de ces anciens Docteurs, si l'Esprit de Dieu, qui nous instruit toujours par les décisions infaillibles des saints Conciles, ne nous avoit appris comment il faut expliquer cet endroit des Ecritures, qui avoit trompé les premiers Peres. Voici cet endroit de la Genèse. „Comme
 „les hommes se furent multipliés sur la terre, & qu'
 „ils eurent engendré des filles, les anges de Dieu,
 „voiant que les filles des hommes étoient bonnes,
 „choisirent pour femmes celles qui leur plaisoient.
 „Alors Dieu dit, mon Esprit ne demeurera plus dans
 „ces hommes, car ils ne sont que chair, & ils ne
 „vivront plus que six vingt ans. Or en ce tems-là
 „il y avoit des géans sur la terre, & depuis les enfans
 „de

„de Dieu aiant commercé avec les filles des hommes, ils engendroient pour eux mêmes, & ceux qu'ils engendroient étoient ces Géans, qui étoient si renommés dans le monde.“ *Et factum est, postquam ceperunt homines multi fieri super terram, & filiae natae sunt illis: videntes angeli Dei filias hominum quia bonae sunt, sumpserunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant. Et dixit Dominus Deus: non permanebit spiritus meus cum hominibus his in aeternum, propter quod caro sunt, erunt autem dies eorum centum viginti anni: gigantes autem erant super terram his diebus illis. Et post illud cum intrarent filii Dei ad filias hominum, & generarent sibi, illi erant gigantes a saeculo homines nominati.* Genes. cap. VI. vers. 1. 2. 3. 4.

Il faut convenir de bonne foi, qu'il n'y a rien qui paroisse si clair que cet endroit, & qu'il étoit presque impossible que les Peres ne l'expliquassent pas à la lettre: mais ce qui sans doute les jetta encore plus dans l'erreur, c'est un passage de St. Paul qui paroît précisément appuyer celui, que nous venons de citer de la Genese. *L'homme, dit cet Apotre, n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de lui, la femme doit donc avoir une puissance sur sa tête à cause des anges.* „Etenim non creatus est vir propter mulierem, sed mulier propter virum, propter hoc debet mulier potestatem habere supra caput propter angelos.“ Le grec est tout aussi précis & peut être plus expressif. *Καὶ γὰρ οὐκ ἐκτίσθη ἡ ἀνὴρ διὰ τὴν γυναῖκα, ἀλλὰ γυνὴ διὰ τὸν ἄνδρα. Διὰ τοῦτο ὀφείλει ἡ γυνὴ ἐξουσίαν ἔχειν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς διὰ τοὺς ἀγγέλους.* D. Pauli Epist. ad Corinth. XI. v. 9. & 10.

Il parut évident aux Ecrivains des quatre premiers siècles de l'Eglise, que S. Paul, parlant de la nécessité que la femme fut soumise à son mari, & qu'il étendit sa

sa puissance sur la tête de son épouse à cause des anges, vouloit rappeler la chute des premiers femmes avec ces mêmes anges, & faire sentir que, puisqu'elles avoient pû être seduites par des substances angeli-ques, elles pouvoient l'être bien aisément par des hommes. Cet endroit à exercé la critique de tous les interprètes de l'Ecriture, mais tous ceux qui ne l'ont pas expliqué comme les anciens Peres, n'ont rien dit de convainquant, & qui donne aucun jour à ce passage, qui est clair dès que l'on convient que S. Paul a cru une tradition, qui dura plus de quatre cens ans après lui; c'est le sentiment de Jean Davi-sius, Docteur en Droit & en Theologie, & un des plus savans écrivains de ces dernier tems; *hunc certe locum*, dit-il, *misere vexarunt interpretes; at is clarus est & apertus, si Paulus eam traditionem in animo habuisse censeatur*. Jo. Davisius commentar. in E-pist. divin. instit. Lactant. cap. XXVIII. pag. 50.

Je viens actuellement à la seconde chose que je me suis engagé de prouver, c'est la ressemblance du dogme des demons des philosophes, avec celui des anges établi par les théologiens anciens & modernes.

Les demons étoient selon les payens, des intelligen-ces celestes, qui tenoient un milieu entre les hom-mes & les Dieux, & qui servoient de mediateurs aux premiers envers les derniers. Plutarque dit, que selon Platon les bons demons sont comme les inter-prêtes, & les messagers entre les Dieux & les hom-mes, portant les prieres des hommes aux Dieux dans le ciel; & de là raportant sur la terre les oracles & les revelations des choses cachées & des futures, & les biens que les hommes reçoivent *Ὁ τε Πλάτων ἑρμηνευτικὸν τὸ τοιοῦτον ὀνομάζει γένος καὶ διακοικὸν, ἐν μίᾳ θείῳ καὶ ἀνθρώπῳ, εὐχὰς μὲν ἐκεί καὶ διήσεις ἀνθρώπῳ ἀναπέμποντας, ἐκείθεν δὲ μαντικὰ δαῦρον καὶ δό-*
σεις

εις ἀγαθῶν φέροντας. Plato hoc genus inter homines ac Deos interpretum administratorumque fungi muneribus ait : qui ab hominibus vota precesque ad Deos perferant , a Diis ad homines oracula & dona bonarum rerum. Plut. de Isid. & Osi pag. 36.

St. Bernard s'explique de la même manière sur les anges gardiens, que Plutarque sur les bons Demons: afin, dit ce Pere, qu'il n'y ait rien dans les cieus qui ne soit employé à nôtre bien, Dieu nous envoie les anges, il les charge du soin de nôtre conduite, & leur ordonne de nous servir de gouverneur, & ne quid in cœlestibus vacet ab opera sollicitudinis nostræ, beatos illos spiritus propter nos mittit in ministerium custodiæ nostræ, deputat, jubet nostros fieri pædagogos. St. Bernard. serm. XII. in Psalm. qui habitat.

Plusieurs philosophes crurent, que les Demons étoient punis, lorsqu'ils ne remplissoient pas bien l'emploi dont ils étoient chargés, & qu'ils commettoient quelques fautes. „ Empedocle, dit Plutarque, prétend que les demons sont châtiés des „ fautes & des offenses qu'ils font; alors l'air les „ précipite dans le fond de la mer, qui les rejette „ sur la terre, la terre les renvoie dans le Ciel, „ d'où le soleil les repousse dans la moyenne région. Ainsi ils sont chassés & punis par tous les „ élémens, jusqu'à ce que leur faute étant expiée, „ & ayant repris leur premier état, ils retournent „ dans leur première demeure. Εμπειδοκλῆς δὲ καὶ δίκας φησι δίδοιαι τοὺς δαίμονας ἂν ἐξαμάρτωσι καὶ πλεημελήσωσιν,

Αἰθέριοι μὲν γὰρ σφε μένος πότοιδ' ἐδίωκει,
Πόντος δ' ἐς χθονὸς ὁδὸν ἀπέπλυνε, γαῖα δ' ἐσαῦθις
Ἡλίῳ ἀκαμάλλος, ὃ δ' αἰθέρος ἔμβαλε δύναις.
Ἄλλος δ' ἐξ ἄλλου δίχεται, ἐγγύουσιν δὲ πάντες

ἄλλος

ἔχρη οὐ κατασθέντες οὕτω καὶ καθαρίεσθαι, αὐθαί τὰ κατὰ φύσιν χάριαι καὶ τάξιν ἀπολάττωσι.

Empedocles genios etiam pœnas peccatorum delictorumque luere affirmat.

*In mare namque illos adigit vis ætherisurgens
Expuit in terræ pontus sola : terraque in almi
Lampada propellit solis : sol ætheris illos
Vorticibus celer immittit. Sic ordine longo*

Unus post alium exosos scelerum excipit ultor.

donec supliciiis expiati ac lustrati pristinae naturæ locoque suo restituantur. Plutar. de iside & osiride Tom. I. pag. 361.

Origene prétendoit, ainsi qu'Empedocle, que les anges étoient punis lorsqu'ils commettoient quelques fautes, comme cela étoit arrivé, & attesté par les saintes Ecritures, mais il croioit qu'après avoir été châtiés, ils reprenoient leur premier état. „ Origene, „ dit S. Augustin, pense que le Diable même & „ les anges, après avoir longtems souffert, seront à „ la fin delivrés de leurs tourmens, pour être associés „ aux saints anges.“ *Misericordior profecto fuit Origenes, qui & ipsum diabolum atque angelos ejus graviora pro meritis, & diuturniora suplicia ex illis cruciatibus eruendos atque sociandos sanctos angelis credidit. Aug. de Civit. Dei Lib. XXI. Cap. XVII.*

Beaucoup de personnes suivirent anciennement le sentiment d'Origene, & il a encore aujourd'hui bien des partisans, on a, pour en être persuadé, qu'à considérer ce qui se passe en Suisse; & surtout à Neuchâtel. S. Augustin convient que le sentiment d'Origene a été condamné, mais il semble qu'il ne lui paroisse pas extraordinaire „ L'erreur de ceux, dit- „ il, qui veulent, qu'il n'y ait que les damnés dont „ les suplices finissent; pour jouir ensuite d'une félicité „ éternelle, est bien différente de celle d'Origene.

„ Ce-

„ Cependant si leur opinion est bonne & vraie, par-
 „ cequ'elle est indulgente, elle sera d'autant meil-
 „ leure & plus vraie qu'elle sera indulgente; que cet-
 „ te source de misericorde s'étende donc jusqu'aux
 „ anges reprouvés, au moins après plusieurs siècles
 „ de torture. Pourquoi se repand elle sur toute la na-
 „ ture humaine, & vient elle se tarir pour les an-
 „ ges? “ *Quæ sententia si propterea bona & vera,
 quia misericors est. tanto erit melior & verior quan-
 to misericordior fuerit, extendatur ergo ac profunda-
 tur fons hujus misericordiæ usque ad damnatos ange-
 los, saltem post multa atque proluxa secula liberandos:
 cur usque ad universam naturam humanum, &
 quum ad angelicam ventum fuerit, mox arefcit? id. ib.*

Le même S. Augustin examine ensuite dans un
 autre chapitre les raisons, sur les quelles se fondent
 ceux, qui ne faisoient point les peines éternelles, il
 raporte tous les passages de l'Ecriture qui les favori-
 sent, entre autres celui-ci: *Dieu oubliera-t-il sa cle-
 mence: & sa colere arretera-t elle le cours de ses mi-
 sericordes?* „ Si l'on objecte, dit S. Augustin, que
 „ les menaces de Dieu sont donc fausses, puisqu'il
 „ ne condamnera personne; on explique qu'elles ne
 „ sont pas plus fausses, que celles qu'il fit à Ninive
 „ de la détruire, ce qui n'arriva pourtant pas quoi-
 „ qu'il l'eut menacée sans condition: car le Prophe-
 „ te ne dit pas: Ninive sera détruite, si elle ne se
 „ corrige & ne fait penitence; mais *encore quarante
 „ jours & Ninive sera détruite.* Cette menace étoit
 „ donc vraie, parceque les habitans de Ninive me-
 „ ritoient ce chatiment, mais Dieu ne l'exécuta
 „ point, parceque *sa colere n'arrêta pas le cours de
 „ sa misericorde,* & qu'il se laissa fléchir à leurs lar-
 „ mes. Si donc il pardonne alors, quoique cela dût
 „ affliger son Prophete, combien se rendra-t-il plus
 „ favo-

„ favorable, quand tous ses Saints intercédèrent pour
 „ des suplians. Ceux qui soutiennent, que les peines
 „ ne seront pas éternelles, ajoutent que l'Ecriture n'a
 „ point parlé clairement de ce pardon, afin d'en ef-
 „ frayer plusieurs par la crainte des supplices, & les
 „ obliger à se convertir, & afin qu'il y en ait qui
 „ puissent prier pour ceux qui ne se convertiront pas.
 „ Cependant ils prétendent, que l'Ecriture n'a pas
 „ gardé absolument le silence sur cet article, car à
 „ quoi bon disent-ils cette parole du Pseaume: *Sei-*
 „ *gneur que la douceur, que vous avez cachée à ceux*
 „ *qui vous craignent, est grande & abondante*, si non
 „ pour nous faire entendre, que cette douceur de la
 „ miséricorde de Dieu est cachée aux hommes, pour
 „ les retenir dans la crainte? Ils ajoutent, que c'est
 „ pour cela que l'Apotre a dit, *Dieu a permis que tous*
 „ *tombassent dans l'infidélité afin de faire grace à tous*,
 „ pour montrer qu'il ne damnera éternellement per-
 „ sonne. Toutefois ceux qui sont de cette opinion
 „ n'étendent pas la miséricorde de Dieu jusqu'à Satan
 „ & à ses anges. Mais ceux qui l'accordent même
 „ au prince des Demons & à ses anges, portent en-
 „ core plus haut qu'eux la miséricorde de Dieu. *Sic*
ergo isti volunt judicii Dei comminationem non esse
mendacem, quamvis sit neminem damnaturus; quem-
admodum ejus comminationem, qua dixit eversum
se esse Ninivem civitatem, mendacem non possumus di-
cere, & tamen non factum est, inquiunt, quod sine ul-
la conditione prædixit. Non enim ait, Ninive everte-
tur, si non egerint pœnitentiam, seque correxerint:
sed hoc non addito pronuntiavit futuram eversionem
illius civitatis. Quam comminationem propterea ve-
racem putant, quia hoc prædixit Deus, quod vere digni
erant pati, quamvis hoc non esset ipse factururus. Nam
& si pœnitentibus pepercit, inquiunt, utique illos pœ-
H
niten-

nitentiam non ignorabat acturos, & tamen absolute ac definite eorum eversionem futuram esse prædixit. Hoc ergo erat, inquiunt, in veritate severitatis, quæ erant digni, sed in ratione miserationis non erat, quam non continuit in ira sua, ut ab ea pœna supplicibus parceret, quam fuerat contumacibus comminatus. Si ergo tunc pepercit, aiunt, quando sanctum suum prophetam fuerat parcendo contristaturus, quanto magis tunc miserabilibus supplicantibus parceret, quando ut parcat, omnes sancti ejus orabunt? Sed hoc quod ipsi satis cordibus suspicantur, ideo putant scripturas tacuisse divinas, ut multi se corrigant, vel prolixarum, vel æternarum timore pœnarum, & sint qui possint orare pro eis, qui se non correxerint, & tamen opinantur omni modo id eloquia divina tacuisse. Nam quo pertinet, inquiunt, quod scriptum est: quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti mentuentibus te, nisi ut intelligamus propter timorem fuisse absconditam misericordiæ divinæ tam multam secretamque dulcedinem? Addunt etiam propterea dixisse apostolum: conclusit enim Deus omnes in infidelitate, ut omnium misereatur, quo significaret, quod ab illo nemo damnabitur. Aug. de civit. Dei lib. XXI. cap. 18.

J'ai rapporté ce long passage de S. Augustin pour montrer, que ce Pere parloit de la fin des peines des anges & des damnés, comme d'une opinion qui, loin d'être extraordinaire, n'étoit pas sans fondement, & trouvoit beaucoup de defenſeurs. Si l'on regarde en philosophe le sentiment d'Origene, on conviendra qu'il est plus conforme à l'idée, que nous avons de la Divinité, que celui qui admet l'éternité des peines. Comment peut-on comprendre, que Dieu condamne des millions de creatures à un malheur éternel, lorsqu'il peut délivrer ces mêmes creatures après que leurs fautes auront été purgées & effacées?

facées ? Je ne crois pas qu'il y ait un Theologien , dans aucune religion , qui ose soutenir que l'Etre tout puissant ne puisse effacer les souillures d'une ame , quelques grandes qu'elles soient. S'il deffend une pareille erreur , il faut le regarder comme un homme qui n'a non seulement aucune idée de la puissance de Dieu , mais qui n'en a pas davantage des regles de l'ordre en général. Est-il naturel de croire , que la souveraine bonté , qui est maîtresse d'imposer des peines passageres , qui peuvent être utiles à ceux qui les souffrent , en ordonne de cruelles & d'éternelles qui ne servent à rien , si ce n'est à tourmenter des créatures infortunées ? Dieu pouvant terminer les peines des damnés , & les leur rendre utiles & profitables , pourquoi veut-on qu'il les rende éternelles & infructueuses , & que pouvant faire du bien il fasse du mal ? Admettre un pareil sentiment , c'est soutenir & croire que la souveraine bonté , la souveraine justice , fait la plus horrible injustice , & la cruauté la plus inutile. Il faut convenir , si l'on veut raisonner conséquemment , que nous n'avons de veritables idées de la bonté & de la clemence , qu'autant que ces idées sont conformes à ce que Dieu nous montre par le moien de la raison , qu'il nous a accordée comme le seul flambeau , qui puisse servir à nous conduire dans l'obscurité , où les préjugés & l'ignorance ne nous jettent que trop souvent. Or la lumiere naturelle nous fait connoître , par l'idée que nous avons de la clemence & de la bonté , qu'il est contraire à la sagesse suprême d'infliger des peines éternelles infructueuses , lorsqu'elle peut les rendre courtes & utiles.

Si l'on dit , que pour retenir les hommes dans la crainte , l'on a été obligé d'établir le dogme des peines éternelles , je reponds que bien loin que cette

croïance soit utile à la société, elle y est très nuisible; car les peines éternelles étant contraires non seulement à la bonté de Dieu, mais même aux notions des hommes les plus simples, il s'ensuit que beaucoup de gens rejettent totalement la croïance de l'enfer, parcequ'ils ne voient aucune proportion entre les fautes passagères & les punitions éternelles. L'expérience nous montre tous les jours cette vérité, contre laquelle toutes les declamations des Theologiens sont inutiles. Ne voit on pas un nombre infini de gens grossiers, à qui l'étude n'a point inspiré le mépris de l'enfer, qui ont cependant pour lui une indifférence outrée, qui n'est fondée que sur l'impossibilité qu'ils pensent qu'il y a, que Dieu punisse éternellement une faute passagère. Lorsqu'on veut faire impression sur l'esprit des hommes, il faut ne leur proposer que des choses, qui ne repugnent point à leur raison. Si on la heurte de front il arrive, ou qu'on ne trouve aucune croïance chez eux, ou que celle qu'on y acquiert est si chancelante, qu'elle ne produit aucun effet.

S. Augustin a beau dire, pour refuter les excellentes raisons qu'il apporte contre l'éternité des peines; „ que ceux qui les nient, sont touchés de compassion „ pour leurs semblables, & qu'ils plaident principalement leur cause, parceque comme ils vivent dans „ le désordre, ils se flattent de cette impunité générale, „ le, qu'ils couvrent du nom de miséricorde.“ *Humana quippe circa solos homines moventur misericordia, & causam maxime agunt suam per generalem in genus humanum, quasi Dei miserationem impunitatem falsum suis perditis moribus pollicentes; Aug. de Civit. Dei lib. XXI. cap. 8.* Tout ce que dit-là S. Augustin sont des injures contre les gens, qui ne croient pas l'éternité des peines, mais ce ne sont pas des raisons,

sons; & malheureusement pour ce Pere de l'Eglise il n'en apporte point d'autres dans les deux chapitres, où il examine cette question. D'ailleurs il n'y avoit rien de si aisé que de prouver à S. Augustin, qu'il y avoit beaucoup de gens qui ne croioient pas l'éternité des peines, & qui cependant avoient des mœurs très-pures. Est-ce qu'Origene étoit un libertin, lui qui fut un Zelateur rigide de la chasteté, de la temperance, & de la charité. On voit que S. Augustin devoit être persuadé de cette vérité, par la maniere dont il s'exprime en commençant l'examen du dogme de l'éternité des peines. „ Il est à propos, *dit-il*, de combattre maintenant avec douceur l'opinion de quelques uns des nôtres, qui étant fort tendres pour les misérables, ne veulent pas croire que les hommes, qui seront condamnés aux flammes par l'arrêt très-équitable du souverain juge, souffrent éternellement.“ *Nunc jam cum misericordibus nostris agendum esse videtur, & pacifice disputandum, qui vel omnibus illis hominibus, quos justissimus judex dignos gehennæ supplicio judicabit, vel quibusdam eorum nolunt credere pœnam sempiternam futuram.* Aug. Civit. Dei lib. XX. Cap. 16. Pourquoi donc injurier les gens tendres pour les misérables, après avoir annoncé qu'on vouloit les combattre avec douceur? N'est-ce pas les injurier que de dire, qu'ils ne soutiennent une opinion, que parcequ'elle flatte le désordre dans le quel ils vivent? avouons que la grace efficace avoit manqué dans ce moment à S. Augustin. Ce qui me le fait croire encore plus, c'est qu'il n'a apporté, comme je l'ai déjà remarqué, aucune raison pour soutenir son sentiment; or je crois qu'il n'y a pas de preuve plus évidente du défaut total de la grace efficace, que de prendre dans la dispute les injures pour des raisons, & voila ce qui nous montre clairement, que jamais

les Ecrivains Jesuites n'ont eu cette grace efficace, qu'ils cherchent à détruire depuis si longtems.

Avant de revenir aux Demons des anciens, je dirai encore un mot sur la question dont je viens de parler. Les Theologiens conviennent, qu'il ne faut pas toujours s'en tenir au sens literal de certaines expressions, pourquoi donc n'interprètent-ils point ces paroles de *feu éternel*, de *tourmens sans fin*, d'une manière qui ne détruise pas l'idée, que la raison nous donne de Dieu & de sa clemence? il faut toujours donner un sens au texte de l'Ecriture, le plus simple & le plus naturel qu'il est possible: par quelle raison ne pas expliquer les termes hebreux qui signifient *peines sans fin*, par les mots de *peines qui dureront très-longtems*, car plusieurs personnes soutiennent que les mots hebreux ne veulent pas dire autre chose? & dans la langue grecque, dans la latine, dans la françoise ne prenons nous pas souvent les mots d'*éternel* & de *sans fin* pour exprimer simplement l'idée d'une chose qui doit durer longtems? ne voïons nous pas dans tous nos livres, & ne disons nous pas tous les jours je vous aimerai *éternellement*, je deffendrai *éternellement* mon opinion, les gens raisonnables *éternellement* obsédés par les disputes des Jansenistes & des Molinistes? dans la langue latine les mots *ex omni æternitate*, *ab infinito tempore*, *perpetuo*, *in sempiternum tempus* ne se prennent-ils pas pour exprimer un long espace de tems? *hujus viri laudem*, dit Ciceron, *ad sempiternam memoriam temporis calamitas propagavit*, le malheur des tems a éternisé la memoire de cet homme: & Terence ne dit-il pas? *Si perpetuam visesse hanc æfinitatem*: si vous voulez que cette alliance soit éternelle. Les grecs ont employé les mots *αἰωνοειδής* éterniser, *αἰδιος* éternellement, *αἰδιος* éternel, *διηνεκής* perpetuel, *διηνεκής* perpétuité, *διηνεκής* per-

perpetuellement, *ou* toujours, dans le même sens que les Latins. Hésiode dit, ces gens-là étoient chargés d'un travail éternel, *οἱ μὲν ἀπ' αἰδίου εἶχον πόρον*, *Hes. scut. hercul.* & dans Plutarque, il devient immortel par la mémoire de sa vertu *ἀθάνατος μνήμῃ ἀρετῆς* *Plut. in symb.* Les Grecs & les Perses apelloient *ἀθάνατοι* immortels les soldats destinés à la garde du Roi de Perse. Donnons encore un exemple; *afin que la source de cette fontaine fut éternelle.* *πρὸς τὸ διηνεκὲς τῆς πηγῆς.* *Greg.*

Avant de finir cette digression sur l'éternité des peines, qui n'est déjà que trop longue, je crois devoir dire ici qu'ayant rapporté, ce que l'on peut dire sur cette question, je conviens qu'aujourd'hui il n'est plus permis de s'éloigner du sentiment de S. Augustin, qui est devenu celui de l'Eglise; après avoir raisonné en philosophe, un homme sage doit se soumettre à ce qui lui est ordonné par ceux, à qui Dieu a accordé le pouvoir de le conduire, & de décider les points de sa croiance. Ainsi en exposant les objections, qu'ont fait certains anciens, & que font encore plusieurs modernes contre l'éternité des peines, je suis très-persuadé qu'elles sont éternelles, parceque les Conciles l'ont ainsi décidé, & que c'est par ces Conciles que Dieu a revelé la vérité aux chrétiens. Une seule décision de l'Eglise universelle vaut mieux, pour établir la réalité d'un article de foi, que tous les raisonnemens des philosophes, qui quelque bons qu'ils paroissent, n'ont jamais assez d'évidence pour détruire ce qui est véritablement révélé.

Je reviens actuellement aux bons demons des Payens & aux anges des Chrétiens. Plutarque dit, „que lorsque les demons, qui président aux Oracles, „& qui sont chargés de les rendre dans certains lieux, „viennent à les quitter, il s'ensuit nécessairement

„ que les Oracles cessent ; mais lorsqu'ils retournent
 „ dans ces lieux , après un long espace de tems , les
 „ Oracles recommencent. Cette cessation & ce re-
 „ tour d'Oracles ressemblent à des instrumens de mu-
 „ sique, quand ceux qui en savent jouer les touchent.”

Ἰδὼν γὰρ ἐπ' αὐτῶν γιγνόμεναι, καὶ τετολμήσθαι μετὰ
 πολλοὺς εἰρηθῆναι καὶ ἡμῖν, ὅτι τοῖς περὶ τὰ μαντεῖα καὶ χρηστή-
 ρια πεπλεγμένοις δαιμονίοις ἐκλείπυσσι τι κομιδῇ συνεκλεί-
 πει τὰ τοιαῦτα, καὶ φυγόντων ἢ μεταστάντων ἀποβάλλει τὴν
 δύναμιν, εἶπε παρόντων αὐτῶν διὰ χρόνον πολλοῦ, καὶ ἅπερ
 ἔργα φέγγεται τῷ χρόνῳ ἐπιστάντων καὶ παρόντων.
*Jam enim eo perventum est, audeamusque id post mul-
 tos alios ipsi quoque pronunciare, genii qui oraculis ac
 vaticiniis præfecti sunt, vel deficientibus omnino,
 etiam intercidere ista, vel fugientibus, aut alio mi-
 grantibus vim suam amittere: rursusque longo post
 tempore reversis iis, tamquam instrumenta sonare
 fatidica loca, eorum ob præsentiam. Plut. Oper. de
 Oraculorum defectu tom. 2. pag. 418.*

Les anges cessent ainsi quelquefois d'avoir soin des
 lieux , qui leur ont été confiés , & de produire les ef-
 fets qu'ils operoient auparavant. Ainsi l'ange , qui
 descendoit autrefois , dans certains tems de l'année ,
 pour remuer l'eau de la Piscine , construite auprès
 du temple , & dans laquelle (après que l'eau avoit
 été troublée) le premier malade qui y descendoit ,
 obtenoit sa guérison , ne retourne plus depuis long-
 tems pour operer cette guérison. Les anges , qui
 avant Luther & Calvin avoient des autels dans ces
 églises , où plusieurs miracles étoient opérés par
 leur intercession , ont cessé d'en faire dans ces égli-
 ses , dès lors qu'elles sont devenues protestantes.
 Mais si elles redeviennent catholiques , les mêmes
 miracles , qui y sont arrivés autrefois , peuvent y
 avoir lieu de nouveau.

Je pourrois encore trouver un nombre d'autres choses, dans les quelles la croyance, que les payens avoient des bons demons ressembloit parfaitement à celle des chrétiens pour les anges. Mais je me contenterai de celles que je viens de mettre sous les yeux des lecteurs, & je finirai cette remarque par deux réflexions. La première, c'est que S. Augustin n'a pas eu raison de dire, que les payens avoient tort d'invoquer les demons, puis qu'ils les croïoient tous mauvais. „ Si Apulée, dit ce Saint, vouloit que l'on „ crut, qu'il y a de bons demons, il auroit mis dans la „ description qu'il en fait quelque chose, qui donneroit lieu de penser qu'ils ont quelque part à la béatitude des Dieux, ou à la sagesse des hommes, mais „ il ne leur attribue rien de ce qui fait la différence entre les bons & les mauvais.“ *Proinde si (Apuleius) aliquos demones bonos vellet intelligi, aliquid etiam in ipsorum descriptione poneret, unde vel cum diis aliquam beatitudinis partem, vel cum hominibus qualemcunque sapientiam putarentur habere communem.* Aug. de civit. Dei. Lib. IX. cap. 8. Comment S. Augustin a-t-il pû se résoudre à avancer une opinion aussi peu fondée; & aussi aisée à détruire, sur tout dans un tems où il y avoit encore plusieurs écrivains payens? Il n'y a qu'à lire le traité qu'Apulée a composé sur le genie ou le demon de Socrate, pour voir qu'il admettoit des demons, qui n'étoient occupés qu'à faire du bien aux hommes; tel étoit celui de Socrate, qui le conduisoit dans toutes les actions de sa vie. Le sentiment des philosophes & des poëtes se réunissoit sur l'article de l'existence des bons demons. Plutarque dit, „ que quelques demons, après un long espace „ de tems, aiant été entièrement purifiés par leur „ vertu, participoient enfin à la divinité, & se plaçoient au rang des Dieux.“ *Ἐκ δὲ δαιμόνων ὀλίγοι μὲν*

ἔτι χρόνῳ πολλῶν δὲ ἀρετῆς καθαρθεῖσαι πασιάντων Διόπτως
 μίλιν. *E goniis quasdam paucas longo tempore vir-*
tutis ope prorsus purgatas divinæ naturæ participes
reddi. Plut. Oper. Tom. 2. de Orac. pag. 415.
 Voilà qui est décisif contre S. Augustin. Il y a bien
 des accusations contre les payens, dans la Cité de
 Dieu, qui n'ont pas plus de fondement que celle
 ici. On peut voir par-là, que de tout tems les plus
 grands hommes ont prêté aux gens, qu'ils n'ai-
 moient pas & contre les quels ils écrivoient, des sen-
 timens qu'ils n'eurent jamais.

Je viens à ma seconde réflexion. Après avoir par-
 lé si longuement des bons, des mauvais anges & des
 demons, il est naturel de savoir où se trouvent au-
 jourd'hui toutes ces substances, qui par leur nature
 doivent necessairement toujours exister : quand aux
 anges nous savons en général leurs demeures, les uns
 sont dans le ciel, les autres sont sur la terre occupés
 du soin de ceux dont ils sont les anges gardiens. Ils
 les suivent assiduelement dans quelque lieu qu'ils ail-
 lent, ils sont toujours présents, toujours attentifs. *In*
quovis diversorio, dit S. Bernard, *in quovis angulo*,
angelo tuo reverentiam habet : tu ne audeas illo præsen-
te, quod vidente me non auderes. S. Bernard. serm.
 in Psalm. qui habitat. Dans le même Ouvrage St.
 Bernard dit, „ qu'avons nous à craindre sous de pa-
 „ reils gardiens, ils ne peuvent être ni vaincus, ni
 „ seduits, ni seduire, & ils sont nos conservateurs
 „ dans tous les événemens de nôtre vie, toujours fi-
 „ deles, prudents & puissants. Pourquoi craignons
 „ nous donc ? suivons-les seulement & soions leur
 „ fermement attachés.“ *Quid sub tantis custodibus*
timemus, nec superari, nec seduci, minus autem sedu-
cere possunt, qui custodiunt nos in omnibus viis nostris:
fideles sunt, prudentes sunt, potentes sunt : quid tre-
pida-

pidamus, tantum sequamur eos, adhaereamus eis.
Id. ibidem.

La doctrine de S. Bernard ayant été approuvée par l'Eglise, il ne reste plus aucune difficulté sur ces anges habitans de la terre, & attachés à la personne & à la conduite des hommes. Il n'en est pas de même des demons. On nous apprend, dès nôtre enfance, que les demons sont dans les enfers au milieu des flammes : lorsque nous sommes parvenus dans l'âge de raison les Predicateurs nous tiennent le même langage : mais on nous dit ces sortes de choses fort légèrement & sans preuves, car l'Ecriture est contraire à ce sentiment, elle nous apprend, en termes formels, que les mauvais anges sont dans une region d'un air épais & grossier, où ils habiteront jusqu'au jour du jugement. C'est ce que S. Pierre & S. Jude nous disent. Ecoutons d'abord S. Pierre. *Car si Dieu n'a pas épargné les anges qui ont peché, mais les ayant envoie dans des chaines épaisses & obscures, les a livrés pour être réservés au jugement.* Εἰ γὰρ ὁ Θεὸς ἀγγέλων ἀμαρτησάντων οὐκ ἐφείσχετο, ἀλλὰ σιμῶσι ζόφῳ τартυρώσας, παρέδωκεν εἰς κρίσιν τρωμένους. *Si enim Deus angelis peccantibus non pepercit, sed catenis caliginis detrudens in tartarum tradidit in iudicium servatos.* St. Petri Epist. secunda cap. 2. vers. 4.

L'Apôtre S. Jude dit la même chose que S. Pierre. *Il a réservé sous une épaisse obscurité dans des liens éternels, jusqu'au jugement de la grande journée, les anges qui n'ont pas gardé leur origine, mais qui ont abandonné leur propre origine.* Ἀγγέλους τι τοὺς μὴ τηρήσαντας τὴν αἰνῶν ἀρχὴν ἀλλὰ ἀπολιπόντας τὸ ἴδιον εἰκηλήριον, εἰς κρίσιν μεγάλης ἡμέρας, δισμοῖς αἰδίσις ὑπὸ ζόφου πετήραται. *Angelos non servantes suum principium, sed relinquentes proprium domicilium, in iudicium magni diei, vinculis æternis sub caliginem reservavit.* Judæ Apost. epist. v. 6.

Il est donc certain que les Demons ne seront dans l'enfer qu'après le jugement dernier ; ils habitent actuellement dans un air épais & obscur , & les plus grands theologiens en conviennent ; comment n'en conviendroient ils pas , puisque sur cet article les Saintes Ecritures sont si claires ? Il reste à savoir quelle est cette region , qui soit la demeure des Demons : or l'Ecriture ne nous donnant la dessus aucun éclaircissement , les plus célèbres Docteurs , tant anciens que modernes , sont forts embarrassés. Pierre Lombard , Archevêque de Paris , appellé le Maître des sentences à cause de la sagesse de ses décisions , & dont l'autorité est du plus grand poids chez tous les theologiens catholiques , dit qu'il n'est pas permis aux demons d'habiter dans le ciel , parceque c'est un lieu clair & gracieux , ni sur la terre afin qu'ils n'y persecutent point trop les hommes ; mais que , selon ce que nous en apprend l'Apôtre S. Pierre , ils demeurent dans un air épais & obscur , qui leur est donné pour demeure jusqu'au jour du jugement dernier , d'où ils seront ensuite envoyés dans l'enfer. *Non enim est eis concessum habitare in cælo , quia clarus locus est , & amœnus : nec in terra nobiscum , ne homines nimis infestarent . Sed juxta Apostoli Petri doctrinam , in epistola canonica traditam , aère isto caliginoso ; qui eis quasi carcer usque ad tempus judicii deputatus est : tum autem detrudentur in baratrum inferni secundum illud : ite maledicti in ignem æternum , qui præparatus est diabolo & angelis ejus .* Petr. Lombardi Episc. Paris. sentent. lib. IV. &c. Lib. 2. dist. VI. pag. 130. Edit. Paris. 1548.

La plus part de mes lecteurs , qui ont toujours cru que les diables habitoient dans l'enfer , étant instruits à présent du contraire , seront sans doute bien aise de
 savoir

savoir à quoi ils s'occupent, & s'ils restent toujours dans leur demeure aérienne. Le Maître des sentences les instruira lui-même & satisfera leur curiosité. „ On a coutume, *dit Pierre Lombard*, de demander „ si tous les demons sont tous dans cette region d'un „ air épais & obscur, ou s'il y en a deja quelques uns „ dans l'enfer. Il est vrai semblable que tous les jours „ il descend quelques demons dans les enfers, qui y „ conduisent les ames, qui doivent y être punies, & „ qu'ils y tourmentent les damnés, & qu'ils se relé- „ vent tour à tour dans cet emploi, descendant & „ remontant des enfers.“ *Solet autem quæri utrum omnes in isto aëre caliginoso sint, an aliqui jam sint in inferno: quotidie descendant aliqui dæmonum verisimile est, quia animas illuc cruciandas deducunt: & quod illic aliqui semper sint, alternatis sorte vicibus, non procul est à vero, qui illic animas detinent atque cruciant.* Id. ib. p. 131.

Cet endroit peut nous fournir d'excellentes reflections pour les égards, que nous nous devons les uns les autres dans la société, & doit nous instruire à nous aider, à nous entre-secourir, & à partager mutuellement nos peines & nos embarras; puisque nous voyons que les diables, tout diables qu'ils sont, soulagent mutuellement leurs tourments, se relèvent les uns les autres pour descendre dans l'enfer, & ne souffrent point que leurs semblables soient perpétuellement dans cette demeure. Cependant nous voyons tous les jours des hommes au milieu de l'opulence, nageant dans la joie & dans les plaisirs, n'avoir aucun égard aux maux de leurs concitoyens. Quel est le fermier général qui diminue un plat de sa table, pour secourir tant de pauvres malheureux accablés sous les impôts, & sous la misère attachée à leur état? quel est le Général, qui enrichi par les contribu-

tions,

tions, & les presens que la guerre lui raporte, pense à secourir un soldat estropié, & quelque fois mendiant son pain dans les rues ? quel est le Conseiller de grand Chambre, qui s'enrichissant des maux causés par la chicane, aide un plaideur indigent, & raporte son affaire sans intérêt, uniquement pour aider un malheureux ? Aucun de ces gens songe-t-il à pratiquer, je ne dis pas des vertus divines & humaines, mais des vertus diaboliques ? Ces dernières sont-elles donc encore trop severes pour les courtisans, pour les financiers, & pour les magistrats.

Je termine ici ces reproches pour venir à un article, qui sans doute intéresse la tranquillité de l'esprit de mes lecteurs ; après leur avoir montré tous les demons, habitant hors de l'enfer, je crains qu'ils ne se figurent, voyant tant de maux qui arrivent dans le monde, que le genre humain est en proie à la malice des demons, & que les demons sont les maîtres de la terre. Je dois donc les assurer, que le pouvoir des diables n'est point aussi grand qu'ils pourroient le croire, & que les demons ont des ennemis qui les détruisent tous les jours. Pour savoir comment cela se fait, écoutons parler un grand Theologien.

„ La puissance de tenter les hommes, *dit Pierre*
 „ *Lombard*, est enlevée aux demons par les gens qui
 „ vivent justement & chastement, enforte que,
 „ comme l'a remarqué Origene, tous les demons
 „ qui aiant voulu tenter des justes en ont été vain-
 „ cus, ne peuvent plus tenter d'autres personnes.
 „ Mais il faut restreindre cela, au crime qu'un de-
 „ mon voudroit faire commettre à un homme ver-
 „ tueux : par exemple un diable qui veut induire un
 „ Saint personnage au péché d'orgueil & de vanité,
 „ & qui a été vaincu par lui, ne peut plus tenter qui
 „ que ce soit sur l'orgueil & la vanité. On voit donc
 „ qu'il

„ qu'il faut que chaque jour le nombre des ennemis
 „ du salut des hommes diminue. ” *Vincentes minuunt*
exercitum dæmonum. Ecoutons parler Lombard
 plus amplement. *Aliis quoque, qui a sanctis juste*
& pudice viventibus vincuntur, potestas alios ten-
tandi videtur adimi. Unde Origenes, puto, inquit,
sane quia sancti repugnantes adversus istos tentato-
res, & vincentes minuunt exercitum dæmonum, &
velut quam plurimum eorum interimant : nec ultra fas
fit illi spiritui, qui ab aliquo sancto caste & pudice
vivendo victus est, impugnare iterum alium homi-
nem, hoc autem putant quidam intelligendum tan-
tum de illo vitio quo superatus est : ut de superbia
aliquem virum sanctum tentat & vincitur, ulte-
rius non liceat in illum vel alium de superbia tentare.
 id. ib. p. 131.

Il reste encore une difficulté, c'est que les gens,
 qui connoissent les hommes, & qui se sont fait une
 étude du cœur humain, trouveront que ce secours
 est bien foible contre tous les Diables, qu'ils croi-
 oient auparavant prisonniers dans l'enfer: Voions,
 diront-ils, choisissons mille personnes parmi ceux
 qu'on considérera, par leur état, comme devant
 vivre *juste & caste*. Nous verrons que dans ce
 nombre il ne s'en trouvera peut-être pas dix, qui
 aient jamais vaincu un demon. Prenons d'abord
 pour le péché d'orgueil cent Jesuites: qui peut se fi-
 gurer qu'aucun de ces Reverends Peres eut jamais
 remporté pour la vanité le moindre avantage sur le
 Diable? Actuellement choisissons cent Jansenistes
 pour ce qui regarde la charité, la douceur, & l'amour
 de la paix, & ne faudroit-il pas se faire la plus forte
 illusion, pour se persuader, que des gens aussi hai-
 neux aient jamais évité les pièges du demon, surtout
 ce qui peut flater leur aigreur, & favoriser leur esprit
 de

de parti ? Venons au péché de la gourmandise & plaçons trois-cent Bernardins , vivant dans l'opulence comme des financiers , & n'attendant pas même que le Diable les tente pour faire leurs délices de la bonne chère ; enfin , augmentons le nombre jusqu'à cinq cent personnes prises parmi des Cordeliers & des Carmes qui doivent vaincre les Diables , qui conseillent le péché de la chair ; qui est assez imbecile pour croire que parmi ces cinq cens combattans , enrôlés dans la milice chrétienne , un seul ait jamais triomphé du moindre Soldat de Belzebut ?

Je reponds à cette objection ; que si le nombre des soldats du Diable n'a pas diminué dans ces tems , il l'a été excessivement dans les siècles passés , où les Eveques vivant exemplairement n'étoient point des piliers de la Cour & des ruëlls , où les Ecclésiastiques étoient plus occupés de l'étude des sciences divines que des écrits ennuyeux du Jansenisme & du Molinisme ; & où les Religieux & les Moines vivant dans des retraites champêtres , comme des solitaires attachés à la méditation des choses célestes , n'avoient point quitté ces retraites pour venir inonder les Villes , en prendre les mauvaises mœurs , & les surpasser même s'il est possible. Voila le vrai tems où l'armée des Demons a été considérablement diminuée , & où il se trouvoit beaucoup de gens *qui minuebant exercitum demonum* : si nous n'avions pas eu de plus grand secours dans les anciens justes & chastes que dans les modernes , où en serions-nous aujourd'hui ? mais la providence avoit prévu de tout tems cet inconvenient , & au secours que nous avons reçu des premiers chrétiens , elle avoit encore ajouté celui de l'ange gardien qu'elle a donné à chaque particulier pour être son défenseur contre les demons ; en sorte que nous sommes

tou-

toujours assuré, si nous voulons bien vivre, de mériter la protection de nôtre gouverneur, & de trouver en lui un secours contre les attaques du Diable, ce qui ne nous est jamais refusé „ Toutes les fois, „ dit S. Bernard, que nous sentons une forte tentation, ou qu'une grande tribulation nous menace, ce, invoquons nôtre gardien, nôtre aide, soit dans le bonheur soit dans le malheur.“ *Quoties gravissima cernitur urgere tentatio, & tribulatio vehemens immiscere, invoca custodem tuum, doctorem tuum, adiutorem tuum in oportunitatibus, in tribulatione.* S. Bernard. *Sermon. XII. in Psalm. qui habitat.*

Voilà sûrement qui doit bien être capable de rassurer tous les catholiques, contre la crainte de la liberté que peuvent avoir les demons, hors des enfers, jusqu'au jugement dernier. Je conviens que cette raison ne paroîtra pas bien satisfaisante aux protestans, mais c'est leur faute, pourquoi sont-ils hérétiques. Qu'ils cessent d'être, & ils craindront beaucoup moins les demons. Je leur annonce ici avec S. Macaire, ce qui leur arrivera à l'heure de la mort. C'est dans ce tems, où ils se repentiront inutilement d'avoir eu le culte des anges criminel, & d'avoir voulu dans leurs prières s'adresser toujours directement à Dieu, malgré le culte & l'intercession des saints & des anges, si sagement & si invinciblement établi par l'Eglise Romaine; qu'ils apprennent donc le sort qui les attend, & qu'ils sachent ce qui leur arrivera lorsqu'ils expireront. „ Quand l'ame, „ dit S. Macaire, sort du corps, il s'effectue alors un grand mystère. Si elle est coupable de quelque péché, une troupe de demons, de mauvais anges, de puissances des ténèbres s'en saisissent & la soumettent à leur domination. Personne ne doit s'étonner de cela; car si lorsqu'un homme vivoit son âme a

1

„ été

φθορὰ τῆς περὶ τὴν minent, nous repon-
 γῆν διακοσμήσεως, οὐ- drons à cela que ces
 changemens sont parti-

TE

„ été soumise aux demons, & a été leur esclave,
 „ combien à plus forte raison, quand elle sort de ce
 „ monde, doit elle être sous leur direction. Au con-
 „ traire, si l'ame n'est souillée d'aucun crime, les an-
 „ ges, les esprits saints l'entourent, la gardent, & une
 „ foule d'intelligences angeliques la conduisent à
 „ Dieu pour l'éternité des siècles.“ *Quando egreditur e corpore anima hominis, quoddam magnum illic perficitur. Si enim fuerit rea peccati, chori demonum, & angeli sinistri, ac potestates tenebrarum, abripiunt animam illam, atque subjugatam in suas partes pertrahunt: nec debet quis propterea velut re quapiam insolita in admirationem duci. Si enim, dum viveret homo, & in hoc seculo degeret, illis subiectus fuit & obtemperavit, ac servus illorum factus est, quanto magis cum egreditur ex mundo, detinetur ac subjugatur ab ipsis? Ex parte autem, quæ melioris est conditionis, potes cognoscere, rem ita sese habere. Sanctis siquidem servis Dei ab hoc tempore adstant angeli, ac spiritus sancti circumdant, easque custodiunt. Cumque exierint e corpore, chori angelorum assumptas eorum animas in suam partem pertrahunt, in seculum perpetuum, & sic adducunt eos ad Dominum. S. Macarii homiliae, homil. XXII. pag. 33.*

Combien ne m'estimerai-je pas heureux, si les réflexions, que je viens de faire ici, fortifiées par l'autorité d'un ancien Pere de l'Eglise, pouvoient convertir, & ramener à la verité quelques uns de mes amis protestans qui s'en sont éloignés: Je croirois jouir du même contentement, qu'aura un de nos plus

culiers, & qu'ils n'arri- τε γέγονεν, οὐτε ἔσσι-
vent jamais, ⁸ ni n'arri- ποτέ.
veront à toute la terre.

I 2

S. 5

plus grands poetes, lorsqu'il mettra aux pieds du S. Peres ces Genevois, à la conversion des quels il travaille, & qu'il doit conduire à Rome dans deux ans, comme il nous l'apprend lui-même dans une Lettre écrite à Mr. . . . à Boulogne, & publiée dans plusieurs Journaux. Que diront alors ses ennemis, qui lui reprochent depuis si longtems avec tant d'aigreur, sa liberté de penser: quoique ses écrits soient remplis d'endroits également sublimes & édifiants; comme on peut le voir dans cette même lettre? C'est une manie bien affreuse, que celle des devots outrés & des hypocrites, ils n'ont jamais attaqué de grands hommes, qu'ils ne leur aient fait le reproche de n'avoir point de religion; ils ont jugé que ce moyen étoit le plus court, & le plus sur pour nuire à des gens, dont la gloire les offusquoit. C'est ainsi que pour tâcher d'acquérir quelque célébrité, une espece de Cuistre litteraire, qui s'est chargé de deffendre la religion pour quinze sols par semaine, vomit tous les mois, dans une feuille periodique, les injures les plus grossieres contre les gens les plus estimables, tels que Mrs. de Saintefois, de Montesquiou &c. cet Ecrivain deshonoreroit par son ignorance la cause qu'il deffend, s'il étoit possible que quelque chose d'aussi respectable put l'être.

7 Nous repondrons à cela que ces changemens sont particuliers. J'ai ajouté cette phrase pour mieux lier le sens.

8 Παιτελης δι φθώρα της περι την γην διακοσμησιως, ὅτι γίγον, ὡς ἔχει ποτε. Ces changemens n'arriveront

§. 5. Διὸ καὶ τοῖς §. 5. Quant à ceux,
λέγουσι τὴν τῆς Ἑλ- qui disent que l'His-
ληνικῆς ἰσχυρίας ἀρχὴν toire grecque com-
δυσ

*jamais, ni n'arriveront à toute la terre. Mot à mot
mais la destruction entiere de l'arrangement autour de
la terre n'est pas faite, ni elle ne se fera jamais.*

Il est certain que nous voions, pour ainsi dire, renouvellement la terre dans l'Histoire, par les différents changemens, qu'elle nous apprend être arrivés sur la planète que nous habitons; mais ces changemens, qui arrivent successivement, ne portent aucun dommage à la terre, qui en général reste toujours ce qu'elle a été, selon Ocellus, de toute éternité. Si la mer gagne d'un côté, elle perd de l'autre, & laisse à découvert à peu près autant de terre, qu'elle en inonde d'un autre. L'on a vu par des tremblemens de terre des précipices s'ouvrir, des montagnes s'élever, & par de semblables tremblemens plusieurs hauteurs ont été aplanies, & plusieurs ouvertures ont été comblées. De notre tems l'Isle de Santorin s'est élevée dans l'Archipel au milieu d'un bouillonnement épouvantable des eaux de la mer, ensuite ces eaux s'étant calmées, la nouvelle Isle est devenue stable, & elle est habitée aujourd'hui: on peut lire l'histoire de la naissance de cette Isle, c'est un petit ouvrage très-curieux & très-judicieusement fait. Ovide décrit élégamment la succession des différents changemens, qui arrivent sur la terre sans qu'elle en soit endommagée. „J'ai vu, *dit-il*, des campagnes chan-
„gées en mer, & des mers changées en campagnes;
„il y a des endroits éloignés de la mer, où il reste
„des coquilles, & l'on a trouvé sur des montagnes
„de vieilles ancres de vaisseaux. Les ravines d'eaux
„font

mence à Inachus Ar- ἀπὸ Ἰνάχου εἶναι τοῦ
gien, 9 on doit regar- Ἀργείου ; προσεκτεῖν
der cela non comme οὕτως , οὐχ ὡς ἀπὸ

I 3

τινος

„font des vallons au milieu des plaines, & il y a eu
„des montagnes transportées dans la mer par des tor-
„rens impetueux. On voit du sablon tout sec en des
„endroits qui ont été marécageux, & il y a main-
„tenant des marais qui se sont formés dans des sa-
„blonieres. La nature produit dans quelques endroits
„des fontaines nouvelles, & dans d'autres elle tarit
„des sources. Plusieurs fleuves ont pris naissance,
„& sont sortis des ruines des villes renversées par
„des tremblemens de terre, & plusieurs s'y sont
„desséchés. C'est ainsi que le Lyque, Fleuve d'A-
„sie, s'abîme dans un énorme gouffre, & après un
„long cours sort ensuite de terre.

Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,

Esse fretum, vidi factas ex æquore terras :

Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ :

Et vetus inventa est in montibus ancora summis.

Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum

Fecit : & eluvie mons est deductus in æquor :

Eque paludosa siccis humus aret arenis :

Quæque sitim tulerant, stagnata paludibus bument.

Hic fontes Natura novos emisit, & illic

Clausit : & antiquis tum multa tremoribus orbis

Flumina profiliunt ; aut exsiccata residunt.

Sic ubi terreno Lycus est epotus hiatu,

Exsistit procul hinc, alioque renascitur ore.

Ovid. metamorph. lib. XV.

9 Διο καὶ τοῖς λεγούσι τὴν τῆς ἑλληνικῆς ιστορίας ἀρχὴν
ἀπὸ Ἰνάχου εἶναι τὸν Ἀργεῖον. Quand à ceux qui disent
que l'histoire grecque commence à Inachus Argien &c.

Les

τινος ἀρχῆς πρώτης, un premier commen-
 ἀλλὰ τῆς γενομένης cement, mais comme
 μετα-

Les philosophes, qui ont cru que le monde avoit eu un commencement, & que ce commencement n'étoit pas éloigné, ont apuié leur sentiment du peu de connoissance, qu'on a de ce qui s'est passé il y a un certain nombre de siècles: en effet si nous portons aujourd'hui nôtre vue à plus de trois mille ans, nous n'avons plus aucun point fixe où nous puissions attacher notre croiance, & si nous allons jusqu'à quatre mille ans, nous entrons dans d'épaisses tenebres, où nous ne decouvrons plus rien., Si la terre & le ciel, „ dit *Lucrece*, ne sont pas une suite de la génération, & „ si la nature est immortelle, d'où vient que la guerre „ de Thebes, & la ruine de Troye sont les premiers „ exploits que les poetes ont chantés? pourquoi tant „ de belles actions, qui ont du précéder ces expéditions sanglantes, n'ont elles pas fait le sujet heroique „ de leurs poemes? c'est que la naissance de l'univers „ n'est point éloignée & qu'elle est peu ancienne. „ Pourquoi y a-t-il tous les jours des arts qui se perfectionnent, & qui s'augmentent par les recherches qu'on fait, & par les soins qu'on se donne: on a „ perfectionné la navigation, la musique excelle par „ des tons nouvellement inventés. Enfin l'on a pénétré la nature, ses misteres ne sont plus cachés.“

Præterea, si nulla fuit genitalis origo

Terræ, & cæli; semperque æterna fuere:

Cur supera bellum Thebanum & funera Trojæ

Non alias alii quoque res cecinere poetæ?

Quo tot facta virum toties cecidere? nec usquam

Æternis famæ monumentis insita florent?

*Verum, ut opinor, habet novitatem summa; recens-
 que*

Na-

un changement arrivé μεταβολῆς κατ' αὐτήν.
dans la Grece , qui πολλάκις γὰρ ἢ γέ-
γνε

I 4

γοιε

*Natura'st mundi , neque pridem exordia cepit.
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur ;
Nunc etiam augeſcunt ; nunc addita navigiis ſunt
Multa : modo organici melicos peperere ſonores
Denique natura hæc rerum , ratioque reperta'ſt.*

Lucret. de Rer. nat. Lib. V. v. 325.

J'examinerai ici en detail toutes les raisons , qu'a-
porte Lucrece , pour prouver le commencement
de la génération de l'univers, elles me fourniront
matiere à quelques reflections : je repondrai donc
article par article.

1°. D'où vient la guerre de Thebes , & la ruine de
Troye ſont ils les premiers exploits , que les poetes ont
chantés ? Je dis à cela , qu'il y a eu ſans doute d'au-
tres Ecrivains avant Homere , mais dont les ouvra-
ges ſe ſont perdus ; ſi dans deux-mille ans , (ou ſans
doute tous les mauvais poëmes épiques , qu'on a fait
avant ce ſiecle , ſeront dans la nuit éternelle ,) on di-
ſoit que la Henriade de Mr. de Voltaire , l'Homere
françois , eſt le premier ouvrage où l'on ait chanté en
France la gloire d'un Souverain , dans quelle erreur
ne ſeroit on pas ? Il n'eſt pas douteux qu'avant Aga-
memnon il n'y aient eu beaucoup de grands hom-
mes ; mais leur memoire eſt dans l'oubli , parce-
qu'ils n'ont point eu de poetes qui aient célébré
leurs actions , ou ſ'ils en ont eu , ces ouvrages ont
peri comme ceux de tant de nos auteurs , qui ayant
à peine été faits depuis cent ans , ſont auſſi incon-
nus que ſ'ils n'avoient jamais exiſté.

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi , ſed omnes illacrymabiles*

Urgen-

Urgentur ignotique longa

Noſte, carent quia vate ſacro. Horat. l. 4. od. 9.

A ces premières raiſons ajoutons en une encore un peu plus forte, c'eſt que quand même il auroit pû y avoir beaucoup de poëtes auſſi bons qu'Homere, il faut neceſſairement que, dans la durée des tems, leurs ouvrages ſe perdent, comme ceux d'Homere ſe perdront à la fin dans le cours immense des ſiècles. Combien dans l'eſpace de dix-ſept ſiècles le tems ne nous a-t-il pas ravi d'excellents ouvrages ? Les harangues d'Hortenſius ; pluſieurs livres de Ciceron ; entre autres, preſque tout le troiſieme de la Nature des Dieux ; l'hiſtoire entiere de Saluſte ſi eſtimée, dont il ne nous reſte plus que deux morceaux ; une bonne partie de celle de Tite Live ; les trois quarts de celle de Diodore de Sicile ; les deux tiers de celle de Dion Caſſe. Enfin tant d'autres livres, faits par les plus beaux genies de la Grece & de Rome, que nous avons perdus entierement, ou dont nous n'avons plus que des fragments. Si Conſtantinople eut été détruite & ſaccagée dans le cinquieme ſiècle, ainſi que Rome le fut deux ou trois fois par les Barbares, & ſi l'Empire d'Orient eut eſſuié alors le même ſort que celui d'Occident, nous n'aurions peut être pas un ſeul auteur grec & latin du bon tems d'Athenes & de Rome, il ne nous reſteroit que quelques theologiens ; encore combien n'avons nous pas perdu d'ouvrages d'Origene, de Tertulien & de tant d'autres ?

Nos meilleurs ecrivains qui, malgré leur merite & leur genie, ne peuvent ſe garantir des effets d'une vanité, qui leur cauſe ſouvent bien du chagrin, devroient penſer ſerieuſement au peu de fond, qu'on doit faire ſur cette reputation, & ſur cette immortalité, après la quelle ils courent avec tant de vivacité,

cité, pour ne pas dire de fureur; ils changeroient
 alors sans doute de conduite. Qu'ils profitent de
 l'avis, que leur a donné un philosophe, qui avoit
 lui-même fait tous ses efforts pour obtenir cette
 immortalité, & qui dans la suite en connut la fri-
 volité. „Je suppose, *dit Cardan*, que vous écriviez,
 „& que vous fassiez des ouvrages dignes d'être lûs,
 „qui peut vous assurer que chaque jour ils ne
 „perdront point de leur prix, que le tems ne les
 „détruira pas, ou ne les rendra pas méprisables,
 „le goût des hommes étant si sujet aux change-
 „mens? Mais établissons qu'ils auront une certai-
 „ne durée, de combien d'années sera-t-elle? de
 „cent ans? de mille? de dix mille? où est l'ou-
 „vrage qui ait surmonté autant de siècles, quel exem-
 „ple en peut-on citer? Mais enfin puisque tout doit
 „finir, il importe peu qu'une chose dure six jours,
 „ou dix millions d'années; ces deux objets de tems,
 „qui paroissent si différents, sont égaux lorsqu'on les
 „compare à l'éternité, dans la quelle ce qui n'aura
 „duré, eu égard à elle, qu'un instant sera plongé dans
 „un oubli éternel.“ *Scribis, inquam, quo modo*
legenda, & de qua re præclara, & adeo tibi nota
ut desiderare legentes possint? quo stilo, qua sermonis
elegantia, ut legere sustineant? sit ut legant, nonne
ævo præterlabente, in singulos dies fiet auctio, ut
prius scripta contemnantur, nedum neglegantur? at
durabunt aliquot annis: quot? centum? mille? osten-
de exemplum vel unum inter tot millia; atque om-
nino cum desitura sint, etiam si per redditum mundus
renovaretur... non minus quam si ut initium ha-
buit, & finem accepturus est; nihil interest an post
decimam diem, an decem millia myriadam annorum;
nihil utrumque, & ex æquo ad æternitatis spatium.
Cardan. de vit. propria, c. 9. p. 39.

γυνὴ ἢ ἔσαι βάρβα- souvent a été barbare,
ρος ἢ Ἑλλὰς, οὐχ ὕπ' ¹⁰ & qui la fera sou-
αὐ-

II°. *Pourquoi y a-t il tous les jours des arts qui se perfectionnent, & qui s'augmentent par les recherches &c.* Les mêmes arts qui se perfectionnent aujourd'hui, par les soins de ceux qui les cultivent, avoient été poussés autre fois à une perfection encore plus grande, que celle où ils sont aujourd'hui : les Grecs n'avoient-ils pas porté l'architecture, la peinture, & sur tout la sculpture au degré le plus éminent ? La barbarie des Gots & des autres Barbares introduisit un mauvais goût, qui fit totalement oublier le bon. Enfin après douze censans, l'architecture, la peinture, & la sculpture sont sorties de l'état déplorable où elles avoient été. Cette circulation dans les arts du bon au mauvais, & du mauvais au bon, a toujours duré & durera toujours.

N'avons-nous pas vu perdre, pour ainsi dire de nôtre tems, bien des arts qui refleuriront peut être dans trois mille ans. La peinture sur le verre est négligée à un point qu'on peut la regarder comme oubliée. L'art de faire ce mastic, qui lioit la pierre, & qui prenoit avec elle une dureté plus forte que celle du marbre, nous est inconnu. Je ne parlerai pas ici de ces galeres, ou vaisseaux à trois rangs de rames, dont nous avons même peine à concevoir l'idée, & qui fait depuis si longtems & si inutilement le sujet des speculations des Antiquaires, & des Constructeurs de nos vaisseaux modernes. Toutes ces connoissances perdues reviendront dans la suite des tems, & celles que nous avons aujourd'hui se perdront, & auront ensuite leur retour.

III°. *Enfin l'on a pénétré la nature, ses misteres ne sont*

vent encore. Ses ha- ἀνθρώπων μόνον γινο-
bitans ont changé non μένη μετανάστατος, ἀλλ-
λά

sont plus cachés : rien ne prouve plus la vanité de l'esprit humain, que ce discours de Lucrece, qui croioit de son tems connoître les mysteres de la nature : heureusement pour lui la vanité des philosophes, qui l'avoient précédé, & celle de ceux qui l'ont suivi, font excuser la sienne. Democrite, Epicure crurent connoître les mysteres de la nature. Platon, Aristote, Zenon rejetterent les sentimens de ces premiers & prétendirent avoir découvert ce que les autres n'avoient pas vu. Aux philosophes payens succederent les chretiens, qui ne furent pas plus d'accord entre eux ; dans ces derniers tems les Cartesiens ont assuré avoir *pris la nature sur le fait*, pour se servir des expressions d'un de leurs grands partisans (Mr. de Fontenelle). Neuton s'est moqué de cette prétendue surprise, & il a expliqué les mysteres cachés de la nature d'une maniere entierement opposée à celle de Descartes. Les verités, les erreurs, les doutes, les conjectures se succedent les uns aux autres. Et l'on appelle une découverte ce qui dans l'infinité des siecles a été connu, & ignoré une infinité de fois.

¹⁰ Πολλakis γὰρ καὶ γίγνται καὶ εἶναι βαρβάρους ἢ ἄλλας. *Souvent la Grece a été barbare & elle le sera souvent encore.* Voila une prophetie dont nous voions de nos jours l'accomplissement, & il y en a très-peu dont on puisse prouver aussi facilement la réalité. Mais chacun peut la faire hardiment de sa patrie, dans quelque pais qu'il soit, sans craindre d'être regardé comme un menteur. Combien de fois dans deux-mille ans l'Italie n'a-t-elle pas

λὰ ἢ ὑπ' αὐτῆς τῆς *seulement par des re-*
 φύσεως οὐ μείζονος *volutions humaines,*
 οὐδὲ μείονος αὐτῆς γι *mais par les effets de*
 νομένης, ἀλλὰ ἢ νεο- *la nature, qui à la ve-*
 τέρας αἰεί, καὶ πρὸς *rité n'est jamais ni*
 ἡμᾶς ἀρχὴν λαμβαι- *plus puissante ni plus*
 νύσης. Περὶ μὲν τοῦ *foible, mais qui est*
 ὅλου καὶ παντός, ἔτι *toujours plus nouvelle,*
 δὲ καὶ γενέσεως καὶ *& prend un commen-*
 φθορᾶς τῆς ἐν ἑαυτῷ *cement par rapport à*
 γινομένης, ὡς οὕτως *nous. Je crois avoir*
 ἔχει, καὶ ἔξει τὸν *assez parlé de la na-*
 ἅπαντα αἰῶνα, τῆς *ture du monde, de la*
γένération, & de la
destruction qui arri-
vent dans lui. Il me
suffit d'avoir établi in-
vinciblement; que tout
ce qui est, sera de toute
μὲν

pas été barbare, & civilisée par les arts & les
 sciences. Sous ses Rois, & sous ses premiers Con-
 suls Rome fut sauvage & grossière; après qu'elle
 eut conquis la Grece elle en prit les mœurs &
 l'esprit; sous la puissance des Gots & des autres
 Barbares, elle retomba dans la barbarie; après la
 prise de Constantinople, par le secours des Medi-
 cis, elle reprit son ancienne gloire: elle la perdra
 de nouveau un jour, & la recouvrera comme elle
 l'a fait dans les tems passés.

éternité ; la nature étant *μὲν αἰκινήτου φύσεως*
 toujours d'un côté ac- *ούσης, τῆς δὲ αἰεπα-*
 tive & en mouvement, *θοῦς, καὶ (τῆς) μὲν*
 & toujours d'un autre *αἰεὶ κυβερνώσης, τῆς δὲ*
 côté passive & en repos ; *κυβερνωμένης, ἐκανῶς*
 & encore toujours gou- *μοι εἴρηται διὰ τού-*
 vernante d'un côté, &
 toujours gouvernée d'un
 autre côté.

των.

Chapitre IV.

Κεφάλαιον δ'.

§. I.

§. I.

Je pense qu'il est à *Περὶ δὲ τῆς ἐξ ἀλ-*
 propos de dire ' quel- *λήλων ἀνθρώπων*
 que chose touchant les *γενέσεως, ὥπως τε καὶ ἐκ*
 générations des hom- *τίνων ἔσαι, κατὰ τρό-*
 mes, & de montrer *πον ἐπιτελούμενα, νό-*
 comment, & par quelle *μοι*

¹ Περὶ δὲ τῆς ἐξ ἀλλήλων ἀνθρώπων γενέσεως, ὥπως
 τε καὶ ἐκ τίνων ἔσαι κατὰ τρόπον ἐπιτελούμενα, νομώ-
 τε καὶ ἐμφροσύνης καὶ σοσιότητος ἐπισυνεργουσης, ταῦτα
 καλῶς εἶχιν οἰομαι. Je pense qu'il est à propos de
 dire quelque chose touchant les générations des hom-
 mes, & de montrer comment, & par quelles loix
 elles doivent être achevées : Ocellus va nous dire sur
 ce sujet les choses les plus importantes, & nous le
 verrons toujours parler dans ce chapitre en philo-
 sophe digne d'être un grand Legislateur.

² Πρω-

μω τε η σωφροσύ- lui elles doivent être
νης η οσιότητος θπι- achevées; la modestie
& la pieté devant beau-

σνερ-

2 Πρωτον μιν τουτο διαλαβειν, οτι ουχ ηδoιης ενκα-
προσιμεν, αλλα τικων γενεσεως. *Il faut d'abord convenir*
παιρ, que nous ne devons pas nous approcher des femmes
pour le seul plaisir &c. Voici la construction μιν πρω-
τοι διαλαβειν τουτο οτι προσιμεν ουχ ηδoιης αλλα γενεσεως
τικων μοι à moi & d'abord il faut convenir, que nous
ne nous approchons pas des femmes à cause du plaisir,
mais de la génération des enfans.

Ocellus avoit donc dit, plus de huit siecles avant les S. Augustins, les S. Ambroises; & tant d'autres Peres de l'Eglise, cette verité importante au bien des Etats, & des familles particulieres; que le seul plaisir n'est pas ce qui doit conduire les hommes à jouir des douceurs de l'amour, mais qu'en bons citoyens, ils doivent songer à donner des sujets à leur Prince, & des concitoyens à leurs compatriotes, qui augmentent le nombre des gens vertueux, qui sont utiles à la Republique.

Lorsqu'Ocellus dit, que ce n'est pas pour le seul plaisir, mais pour la génération des enfans, qu'on doit s'approcher des femmes, il se garde de bien prétendre comme l'ont fait plusieurs Peres de l'Eglise, qui ont poussé les choses à l'extrême, que ce plaisir soit criminel en lui même. Il savoit, qu'il ne peut y avoir rien de criminel dans les principes mechaniques, que la nature a établis dans le corps humain. Il vouloit seulement dire que le plaisir, qu'on goûtoit avec les femmes, ne devoit pas être nôtre principal but. C'est ce que nous verrons dans la suite de cet ouvrage. Au contraire les Peres de l'Eglise, par

coup y contribuer ; ^a il συνεργούσης, τὰδε κα-
faut d'abord convenir , λῶς ἔχειν οἴομαι πρῶ-
que nous ne devons pas

τον

par un sentiment aussi faux qu'extraordinaire , ont voulu que ce plaisir par lui même fut un crime , qui ne devint pardonnable que par la dignité du mariage. S. Augustin est précis sur cet article , car il dit : „l'accouplement conjugal , fait par la volonté à la „génération , n'est point un péché , mais c'en est „un , s'il est fait par la concupiscence ; cependant „ce péché n'est que veniel à cause du mariage.“ *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam : concupiscentiæ vero satiendæ : sed tamen cum conjuge , propter fidem tori , venialem habet culpam*, Aug. lib. de bono conjugal. Cap. VI.

L'opinion , que le plaisir dans l'acte de la génération n'étoit jamais exempt de faute , a fait examiner aux anciens Thologiens , si Adam auroit connu Eve dans le Paradis terrestre s'il n'eut jamais péché. S. Jerome dit , que cela est fort incertain , *quod si ob- jeceris , antequam peccaret sexum viri & fœminæ fuisse divisum , & absque peccato eos potuisse conjungi : quid futurum fuerit incertum est. Hieron. contra Jovian. Tom. II. lib. I. p. 37.* S. Augustin n'a point été dans le doute ainsi que S. Jerome , il a examiné , comment est ce que , le plaisir dans l'acte venerien étant toujours vicieux , Adam & Eve auroient pu se joindre ensemble sans ressentir la moindre atteinte de ce plaisir. La question est delicate & difficile à expliquer ; voions comment la resout S. Augustin. „ Les hom- „mes , dit-il , qui ne savent pas , qu'elle étoit la feli- „cité du Paradis , s'imaginent qu'on n'y auroit pû „engendrer des enfans que par le moyen de cette „con-

τον μὲν τοῦτο διαλα- nous aprocher des fem-
βεῖν, ὅτι οὐχ ἡδονῆς mes pour le plaisir,

ἐνεκα

„concupiscence, dont nous voions que le mariage
„même, tout honorable, qu'il est, ne laisse pas de
„rougir. . . . mais Dieu nous garde de croire, que
„ces mariés qui étoient dans le Paradis, eussent ac-
„complis par cette concupiscence, dont la honte
„les obligeoit à couvrir leur nudité, ce que Dieu
„leur avoit dit en les benissant : *croissés & multipliés*
„*& remplissés la terre*. Car cette concupiscence est
„née dans le péché. . . . l'homme donc eut repa-
„du la semence, & la femme auroit reçu les parties
„génitales, autant que le besoin l'auroit exigé & les
„parties de la génération eussent été mues par la vo-
„lonté, mais non point par la concupiscence ; car
„nous ne remuons pas seulement à nôtre gré les
„membres, où il y a des os & des jointures comme
„les pieds, les mains & les doigts, mais aussi ceux
„où il n'y a que des chairs & des nerfs, & nous les
„étendons, les plions, les accourcissions ainsi qu'il
„nous plaît, comme cela se voit dans la bouche &
„dans le visage. . . je laisse à part que certains ani-
„maux font mouvoir leur peau quand ils veulent.
„Il est vrai, que les hommes n'ont pas cette sorte
„de mouvement, mais nierait-on que Dieu n'ait
„pû la leur donner ? Ne se pouvoit-il donc pas faire
„que la partie, qui ne se meut maintenant dans le
„corps que par la concupiscence, ne se fut mue
„que par la volonté.“ *Sed nunc homines profecto il-
lius, quæ fuit in paradiso, felicitatis ignari, nisi per
hoc quod experti sunt. id est per libidinem, de qua
videmus ipsam etiam honestatem erubescere nuptia-
rum, non potuisse gigni filios opinantur. . . .*

absit

mais dans la vue d'en- ἐνεκα προσέμεν, αἰτῶν
gendrer des enfans. τέκνων γενέσεως.

§. 2.

absit itaque ut credamus illos conjuges, in paradiso constitutos, per hanc libidinem, de qua erubescendo eadem membra texerunt, impleturos fuisse, quod in sua benedictione Deus dixit: Crescite & multiplicamini & implete terram; post peccatum quippe orta est hæc libido. Aug. Civitat. Dei L. XIV. cap. 21. Seminaret igitur prolem vir, susciperet fœmina, genitalibus membris, quando id opus esset, voluntate motis, non libidine concitatis. Neque enim ea sola membra movemus ad nutum, quæ compactis articulata sunt ossibus: sicut pedes, manus, & digitos; verum etiam illa quæ molli- bus remissa sunt nervis, quum volumus, movemus agitando, & prorigando producimus, & torquendo defle- ctimus, & constringendo duramus: sicut ea quæ sunt in ore ac facie quantum potest voluntas movet. . . . Omit- to quod animalibus quibusdam naturaliter insitum est, ut tegmen, quo corpus omne vestitur, si quid in quocun- que loco ejus senserint abigendum, ibi tantum moveant ubi sentiunt. . . . numquid, quia id non potest homo, ideo Creator quibus voluit animantibus donare non po- tuit. . . . neque exim Deo difficile fuit sic illum condere, ut in ejus carne etiam illud non nisi voluntate moveretur, quod nunc non nisi libidine movetur. Aug. de Ci- vit. Dei L. XIV. cap. 24.

Avant de refuter le sentiment de S. Augustin, & de prouver combien tout le système, qu'il vient d'éta- blir, est contraire aux notions les plus claires, & aux principes physiques les plus évidens, nous remarque- rons que les Theologiens, qui ont vécu plusieurs sie- cles après lui ont adopté son système. Ecoutons Pier- re Lombard, le Maître des sentences. „ Il faut voir,

K

dit.

.. §. 2. Καὶ γὰρ αὐ- - §. 4. Il est certain que
 τὰς τὰς δυνάμεις, & les puissances, les orga-
 τὰ

„ dit-il, comment nos premiers pères, s'ils n'avoient
 „ pas peché, auroient eu des enfans, & comment ces
 „ enfans seroient nés; quelques uns pensent que les
 „ hommes n'auroient pû avoir des enfans dans le Pa-
 „ radis, par un accouplement avec les femmes, si ce
 „ n'est après le peché; ils soutiennent que cet accou-
 „ plement n'auroit pû avoir lieu sans la corruption &
 „ sans la concupiscence dans l'homme, puisque c'est
 „ par le peché que ces passions ont eu lieu, donc cet
 „ accouplement n'auroit pû se faire: il faut répondre
 „ à cela, que si les premiers hommes n'avoient point
 „ peché, ils eussent procédé charnellement à l'acte
 „ de la génération, sans corruption & sans crime, il
 „ y auroit eu un accouplement immaculé, & un
 „ coit sans concupiscence, & les hommes eussent
 „ commandés au membre génital, comme ils com-
 „ mandent à leurs autres membres, en sorte qu'ils
 „ n'auroient senti dans la partie, destinée à produire
 „ la génération, aucun mouvement illicite: de mê-
 „ me que la main, & les autres membres peuvent-
 „ être mus, sans concupiscence, de même aussi le
 „ membre viril eut été remué sans aucune deman-
 „ geaison de la chair, car cette maladie de deman-
 „ geaison a été communiquée par le peché aux par-
 „ ties de la génération. On auroit donc engendré
 „ dans le paradis par un coit immaculé & sans cor-
 „ ruption. C'est pourquoi S. Augustin a dit, par
 „ quelle raison ne croirons nous pas, que les hommes
 „ avant le péché auroient pû commander à leur
 „ membre viril, pour l'employer à la procréation des
 „ enfans? car il n'est point incroyable que Dieu n'eût
 pu

nes, & les défirs qui ont τὰ ὄργανα, καὶ τὰς
été donnés aux hommes ὁρέξεις τὰς πρὸς (τῇν).

K 2

μίξιν,

„ pû faire de telle maniere leur corps, que s'ils n'a-
„ voient point pêché ils auroient commandé à leurs
„ parties génitales, ainsi qu'ils commandoient aux
„ autres parties du corps, comme par exemple aux
„ pieds. La semence eut donc été repandue sans plai-
„ sir, & l'accouchement fait sans douleur.“ *Viden-*
dum est qualiter primi parentes, si non peccassent, filios
procreassent, & quales ipsi nascerentur. Quidam pu-
tant ad gignendos filios primos homines in paradiso mis-
ceri non potuisse, nisi post peccatum: dicentes concubi-
tum sine corruptione vel macula non posse fieri. Sed ante
peccatum nec corruptio, nec macula in homine esse pote-
rat: quoniam ex peccato hæc consecuta sunt. Ad quod
dicendum est, quod si non peccassent primi homines, sine
omni peccato & macula in paradiso carnali copula con-
venissent, & esset ibi torus immaculatus, & commixtio
sine concupiscentia: atque genitalibus membris sicut cæ-
teris imperarent, ut ibi nullum motum illicitum senti-
rent; & sicut alia membra corporis aliis admoveamus, ut
manum ori, sine ardore libidinis: ita genitalibus ute-
rentur membris sine aliquo pruritu carnis. Hæc enim
letalitudo membris humanis ex peccato inhæsit.
Genuissent itaque filios in paradiso per coitum immacu-
latum, & sine corruptione. Unde Augustinus: Cur non
credamus primos homines ante peccatum genitalibus
membris ad procreationem imperare potuisse, sicut cæ-
teris in quolibet opere sine voluptatis pruritu utimur?
Incredibile enim non est Deum talia fecisse illa corpora
ut, si non peccassent, illis membris sicut pedibus im-
perarent, nec cum ardore seminarent, vel cum dolore
parerent. P. Lombardi Sent. Lib. II. dist. 20.

Pour

μίξιν, ὑπὸ τοῦ θεοῦ δε- par la Divinité pour en-
δομέναις τοῖς ἀνθρώποις, gendrer, ne leur ont
οὐχ

Pour répondre à toutes ces fictions plus poetiques que philosophiques, il s'agit d'abord de savoir si, lorsqu'Adam & Eve étoient dans le Paradis, ils mangeoient ou ne mangeoient pas : or il est certain qu'ils mangeoient, car Dieu dit à Adam, tu mangeras à ta volonté du fruit de tous les arbres de ce Jardin ; *de fructu quidem omnis arboris hujus horti libere comedes.* Genes. chap. 2. vers. 16. Et qu'on ne dise point que cette nourriture étoit spirituelle, elle étoit faite pour le corps. L'Ecriture nous apprend, que Dieu avoit orné le Jardin d'Eden de tout ce qui pouvoit servir à la nourriture & à la commodité. „ Le Seigneur Dieu „ avoit orné un jardin de plantes dans l'Eden à l'o- „ rient, où il plaça l'homme qu'il avoit fait, & le „ Seigneur Dieu fit que la terre y portoit toutes sor- „ tes d'arbres désirables pour la vuë, & propres à la „ nourriture.“ *Ornavit autem plantis Jehova Deus hortum in Hedene ab oriente : ubi collocavit hominem illum quem finxerat ; feceratque Jehova Deus ut germinaret de terra illa, quævis arbor desiderabilis ad aspectum, & bona ad cibum.* Genes. chap. 2. vers. 8. & 9. Il est donc certain qu'Adam mangeoit dans le paradis terrestre, & qu'il lui fut permis de se nourrir de tous les fruits, excepté de ceux de l'Arbre de la Science du bien & du mal : *de fructu vero arboris scientiæ boni & mali non comedes.* Or si Adam mangeoit, il falloit que ce fut avec plaisir ou sans plaisir : Si c'étoit sans plaisir il n'auroit point mangé, malgré la permission que Dieu lui avoit donné de le faire, car la nourriture, lorsque l'on n'a point faim, non seulement est insipide, mais elle est rebutante; or nous voions qu'il

point été accordés pour οὐχ ἡδονῆς ἐνεκα δε-
le plaisir, mais pour la δόσθαι συμβέβηκεν,
K 3 αἰλλῶ

qu'il mangeoit, il falloit donc qu'il ressentit du plaisir à manger, & que les organes de son gosier, & la disposition de son estomac lui fissent délirer, & trouver bonne la nourriture; aussi fut-ce le désir de manger un fruit, qui étoit bon au goût, & agreable à la vue, qui seduisit Eve, & après elle Adam. *Quum ergo videretur mulieri bonum esse fructum arboris illius in cibum & gratissimum esse illum oculis.* „ Le fruit de cet „ arbre étoit bon pour manger, & très-agreable aux „ yeux.“ Cela est clair, il falloit donc qu'Adam & Eve mangeassent avec plaisir, puisqu'ils recherchoient un fruit parcequ'il étoit bon pour la nourriture *fructum bonum in cibum*, & qu'ils jugeoient qu'il devoit être tel par sa beauté à la vue, *& gratissimum esse illum oculis.* Si Adam mangeoit avec plaisir, ses organes devoient être disposés de maniere à recevoir les sensations, causées par les parties qui les affectoient, en sorte qu'en mangeant une figue il devoit y trouver un autre goût qu'à un citron; parceque les parties molles & rondes de la figue ne causoient point sur son palais les picotemens, que les parties acres & coupantes du citron y auroient faits; or par la même raison, si Adam avoit repandu la semence, elle auroit produit sur les glandes des parties de la génération, les sensations, que la structure du corps humain exige necessairement. Prétendre qu'Adam dans l'acte du coit n'auroient eu aucun chatouillement, c'est soutenir qu'Adam n'auroit senti aucun goût en mangeant. S. Augustin a beau dire, que le champ de la génération, qui est un vase crée pour cet usage, auroit été ensemencé par les parties destinées à cela,
de

ἀλλὰ τῆς εἰς τὸν αἰὲν durée de la race humaine
 χρόνον διαμονῆς τοῦ νε, & pour la perpetuer
 γέ-

de même que la main répand les semences sur la terre. *Ita genitale aruum vas in hoc opus creatum seminare, ut nunc terram manus.* Aug. de Civit. Dei Lib. XIV. Cap. 22. Cette comparaison de S. Augustin cloche entièrement, car dans l'ordre des sensations, indispensables au corps humain par la manière dont il est construit, autre chose est la sensation, que reçoit la main par l'atouchement du bled qu'elle jette sur la terre, & celle que ressentent les glandes de la génération par la pression qui s'y fait, lorsqu'elles expriment la semence.

Il ne reste que deux ressources à S. Augustin & à ses partisans ; la première c'est de dire, que Dieu auroit arrêté par un miracle le cours des sensations naturelles à l'homme. Mais n'est-ce pas raisonner bien peu philosophiquement, que de vouloir établir un dérangement dans les loix générales de la Nature, par un miracle immédiat de Dieu, toutes les fois qu'Adam se fut porté à l'acte de la génération ? Dieu fait toujours les choses par les voies les plus simples : & c'est une des plus grandes marques de sa puissance. S'il avoit voulu qu'Adam eut répandu la semence, comme la main repand le bled sur la terre, il eut organisé d'une manière différente les parties génitales d'Adam lors de sa création.

La seconde ressource des partisans de S. Augustin, c'est de dire qu'avant le péché les parties viriles d'Adam étoient différentes de ce qu'elles furent après. Mais nous ne trouvons rien de tout cela dans l'Écriture, & ce changement auroit été sans doute assés considérable, pour qu'elle en fit mention ; elle dit au

con-

éternellement. Comme γένους. ἐπεὶ δὲ γὰρ
il étoit impossible que ἀμήχανον ἦν θνητὸν
K 4 Φύν-

contraire, que la seule suite qu'eut le péche d'Adam & d'Eve fut leur exil du Paradis : l'homme fut condamné à cultiver la terre à la sueur de son front *in sudore vultus tui vesceris cibo* : & la femme à enfanter avec douleur *in dolore paries liberos*. Peut-on se figurer, que s'il fut arrivé quelque changement dans la construction des parties génitales d'Adam, l'Ecriture qui parle de la punition que reçurent celles d'Eve, par les douleurs de l'enfantement, n'eut pas dit un mot de la nouvelle construction de celle d'Adam ? Il y a quelque chose de plus pour détruire de fond en comble cette conjecture, c'est que lorsqu'Adam & Eve eurent mangé du fruit deffendu, ils eurent honte de leur nudité, & se couvrirent de feuilles de figuiers : *Tunc aperuerunt sese oculi amborum, noveruntque se nudos esse, & consutis foliis ficulneis, fecerunt sibi subligacula*. Genes. Cap. 2. vers. 7. Il falloit donc qu'alors Adam, qui avoit appris la science du bien & du mal, & qui étoit devenu sujet à la concupiscence, connut tout l'emploi & tout l'usage de ses parties génitales, puisqu'il les couvroit avec une feuille de figuier, & qu'Eve cachoit les siennes sous un même voile : cela étoit avant qu'ils eussent comparu devant Dieu pour recevoir leur punition ; donc on ne peut soutenir, sans absurdité, qu'Adam n'ait d'abord été créé dans le Paradis dans le même état, où il en sortit ; & s'il a été créé dans le même état, il a dû être sujet aux sensations attachées à l'organisation, & dépendantes absolument du corps humain.

S. Augustin ne dit donc rien de satisfaisant pour expliquer, comment Adam & Eve eussent eu des enfans ;

φύντα θείου (βίου) l'homme, né mortel,
κοινωνῆσαι, τῆς τοῦ cut part à une vie divi-
ne, & que l'immortali-

γέ.

sans: ils les auroient sans doute eus, comme ils les eurent dans la suite, mais étant sans péché ils auroient vecu heureux, & exempts des maux qui par leur crime ont inondés le monde. Si Dieu a sanctifié le mariage depuis le péché, qui doute que l'accouplement dans le Paradis n'eut pu être très-saint, encore qu'il eut procuré du plaisir aux époux? Il n'étoit pas plus contraire à la gloire du Seigneur qu'Adam en sentit dans l'acte de la génération, que dans l'action de manger & de boire.

La source de l'erreur de S. Augustin, & des Peres qui l'ont suivi, a été de croire, que tout coit conservoit toujours quelque chose de criminel, dès qu'il étoit fait avec plaisir, & que la sainteté du mariage ne pouvoit entierement justifier la concupiscence. Mais cette concupiscence, lorsqu'elle n'est point désordonnée, est une des choses les plus utiles à la génération; car sans elle, quelque envie qu'un homme marié eut de faire des enfans, il n'en viendrait jamais à bout; c'est l'attrait du plaisir qui porte l'homme à l'acte de la génération, la volonté seule ne peut rien dans cette affaire. S. Augustin en convient, & explique parfaitement ce qui arrive dans certaines occasions à un homme, qui n'a que la volonté. „ Ceux „ qui aiment, *dit-il*, cette volupté, soit dans la „ jonction du mariage, soit dans un commerce hon- „ teux, ne sont pas émus quand ils veulent, car quel- „ quefois ces mouvemens nous importunent malgré „ nous, & quelquefois il abandonnent ceux qui les „ désirent avec ardeur: & tandis que leur esprit est en „ feu,

ré ne pouvoit être le γένους ἀθανασαίς φθει-
 partage de l'humanité, εομένης, καθ' ἑκάστην
 Dieu a établi cette im-

K 5

ἀνε-

„ feu, leur corps demeure glacé : ainsi il arrive sou-
 „ vent, que cette passion n'obéit pas non seulement
 „ au désirs de faire des enfans, mais même aux autres
 „ désirs dereglés de l'amour.“ *Sed neque ipsi amatores*
hujus voluptatis, sive ad concubitus conjugales sive ad
immundicias flagitiorum, quum voluerint commoven-
tur : sed aliquando motus ille importunus est nullo pos-
cente, aliquando autem destituit inbiantem ; & quum
in animo concupiscentia ferveat, friget in corpore, at-
que mirum in modum non solum generandi voluntati,
verum etiam lasciviendi libidini libido non servit.
Aug. de Civit. Dei Lib. XIV. c. 16.

Voila qui est clair. S. Augustin convient que la
 volonté seule, quelquefois même aidée de la concu-
 piscence, ne peut opérer l'acte de la génération ; que
 fera-t-elle donc lorsqu'elle en sera privée ? rien du
 tout ; & la destruction de la moitié du genre humain
 s'ensuivra bientôt. Je le repete encore, une des plus
 grandes marques de la sagesse du Createur, c'est d'a-
 voir donné aux creatures de différent sexe ce pen-
 chant & cette inclination, qu'elles ont les unes en-
 vers les autres ; & qui fait l'union & la propagation
 du genre humain. Il a plu à quelques Theologiens,
 enthousiastes de la chasteté, d'appeller ce principe
 fondamental du bonheur de la Société une concupi-
 scence criminelle, & sur cela ils ont débité, au sujet
 du premier homme, toutes les fabuleuses conjectu-
 res que nous venons de voir.

Pour mieux connoître l'utilité dont est dans l'uni-
 vers cette concupiscence, si condamnée par beau-
 coup

ἀνεπλήρωσεν ὁ Θεὸς, mortalité en rendant
ἀκατάληκτον ποιήσας continuelle & perpe-
tuelle la génération. Il

καὶ

coup de Peres de l'Eglise, suposons six hommes, trois sans concupiscence avec la simple volonté de procréer des enfans, & trois avec la concupiscence; les trois premiers restent sans être d'aucun secours à la Société, malgré leur bonne intention : rendus inutiles par le défaut des désirs, qui seuls peuvent produire l'état où doivent être les parties viriles pour la génération ; les trois derniers au contraire, profitant de la concupiscence & de la disposition, que la nature a donnée aux hommes pour le coit, par le plaisir qu'ils y trouvent, font toutes les années trois citoyens dans la Ville qu'ils habitent.

S. Augustin après être convenu que la seule volonté, même aidée de la concupiscence, ne peut suffire pour l'acte de la génération, avoue que c'est cette seule concupiscence, qui met en mouvement tous les organes de la propagation, & qu'elle les met même indépendamment de la volonté, tant elle a de pouvoir. „ Lorsqu'étant en colere, dit ce Pere, nous „ frappons ou injurons quelqu'un, c'est la volonté „ qui meut notre langue ou notre main, & elle les „ meut aussi lors même que nous ne sommes pas en „ colere. Mais pour les parties du corps, qui servent „ à la génération, la concupiscence se les est tellement assujetties qu'elles n'ont de mouvements, que „ ceux qu'elle leur donne.“ *Nam quisquis verbum emitit iratus, vel etiam quemquam percutit, non posset hoc facere nisi lingua & manus jubente quodammodo voluntate moverentur, quæ membra etiam cum ira nulla est moventur eadem voluntate: at vero genitales*
cor-

faut donc établir d'a- καὶ συνεχῆ ταύτην γέ-
bord, que la propaga- νειν. ἐν οὖν τούτῳ πρῶ-
tion n'a point été

T4V

*corporis partes, ita libido suo juri quodammodo mancipa-
vit, ut moveri non valeant, si ipsa defuerit & nisi ipsa
vel ultro, vel excitata surrexerit.* Aug. de Civitate
Dei Lib. XIV. cap. 19.

Après cela comment peut-on condamner comme un mal, & comme un péché la concupiscence. Il est clair que le raisonnement de S. Augustin se réduit à ceci : Dieu a ordonné aux hommes & aux femmes de s'accoupler, *Croissés & multipliés*, a-t-il dit, *crescite & multiplicamini* : il ne leur a donné que la concupiscence, qui puisse faire mouvoir les parties de la génération, *ut moveri non valeant si illa defuerit*. Sans son secours & sans sa détermination la volonté de procréer des enfans ne sert de rien, *si ipsa defuerit, & nisi ipsa, vel ultro, vel excitata surrexerit*. Cependant cette concupiscence est criminelle, & ne doit entrer pour rien dans la génération ; ce doit être la seule volonté de faire des enfans. Voilà un raisonnement si absurde, qu'il n'est pas nécessaire de le refuter pour en faire sentir le faux : Laissons donc dire à S. Augustin, & à ses Disciples, que l'accouplement conjugal est sans péché, lorsqu'il est fait par la volonté de la génération, mais que d'en est un s'il est fait par la concupiscence. *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam, concupiscentiæ vero satiandæ.* Comment donc agir sans cette concupiscence, qui est le seul principe qui met en mouvement toutes les parties qui servent à la génération ? Il ne seroit pas plus étonnant de dire ; il est vrai qu'on ne peut jouer d'un Orgue, que l'on ne souffle du vent dans ses tuyaux, ce-

τον δεῖ θεωρεῖν, ὅτι οὐχ ἐtablie pour le plaisir.
 ἡ δὸνῆς ἐρεκα ἡ μίξις. fir.

S. 3.

cependant il faut jouer de l'orgue, & ne point souffler dans les tuyaux.

S. Thomas raisonne sur cet article bien plus conséquemment que S. Augustin. „ Il est absurde, dit-ce
 „ *grand Philosophe*, de croire que tout accouplement
 „ charnel n'est pas innocent : il n'y a de criminels que
 „ ceux qui sont deffendus par les loix. Les membres
 „ du corps étant les instrumens de l'ame, chaque
 „ membre a une fin qui lui est propre, de même qu'à
 „ un autre instrument. Il y a dans le corps certains
 „ membres dont l'usage est pour le coit : il s'ensuit
 „ donc que le coit à son tour est le but & la fin de ces
 „ mêmes membres ; or ce qui est la fin de quelque
 „ chose de naturel, ne peut être un mal dans sa nature,
 „ parceque tout ce qui est dans l'ordre naturel des
 „ choses a été ordonné, & disposé par la providence,
 „ pour la fin & le but de ces mêmes choses. Il est
 „ donc impossible, que la conjonction charnelle soit
 „ un mal en elle même. Les inclinations naturelles
 „ ont été données aux êtres créés par Dieu, qui regit
 „ tout : il est donc impossible, que ces inclinations
 „ naturelles soient criminelles dans l'usage de cela
 „ même pourquoy elles ont été données par Dieu : or
 „ dans tout animal parfait il y a une inclination naturelle
 „ à la conjonction charnelle, il faut donc que
 „ cette conjonction ne soit jamais mauvaise en elle
 „ même. Une chose, sans la quelle une très excellente
 „ nature ne peut exister, ne sauroit être mauvaise de sa
 „ nature : la perpetuité de la génération de l'espece
 „ humaine, qui est un très-grand bien, ne pourroit
 „ être conservée sans l'accouplement charnel, donc
 „ cet

§. 3. Il est ensuite §. 3. Ἐπειτα δὲ
nécessaire de conside- καὶ τὴν αὐτὴν τῷ ἀν-
δρώ-

„cet accouplement est un bien, & ne peut jamais
être un mal dans sa nature.“ *Sicut autem contra ra-
tionem est, ut aliquis carnali conjunctione utatur con-
tra id quod convenit proli generandæ & educandæ: ita
etiam secundum rationem est quod aliquis carnali con-
junctione utatur secundum quod congruit ad generatio-
nem & educationem prolis, lege autem divina hæc so-
lum prohibita sunt, quæ rationi adversantur, ut ex su-
pradiçtis patet: inconveniens est igitur dicere quod omnis
carnalis conjunctio sit peccatum. Adhuc quum membra
corporis sint quædam animæ instrumenta, cujuslibet
membri finis est usus ejus, sicut & cujuslibet alterius in-
strumenti: quorundam autem membrorum corporis usus
est carnalis commixtio: carnalis igitur commixtio est
finis quorundam membrorum corporis: id autem quod est
finis aliquarum naturalium rerum non potest esse secun-
dum se malum: quia ea quæ naturaliter sunt ex divina
providentia, ordinantur ad finem, ut ex supra dictis
patet: impossibile est igitur quod carnalis commixtio sit
secundum se mala. Amplius, naturales inclinationes
insunt rebus a Deo qui cuncta movet: impossibile est igi-
tur quod naturalis inclinatio alicuius speciei sit ad id
quod est secundum se malum: sed omnibus animalibus
perfectis inest naturalis inclinatio ad conjunctionem
carnalem: impossibile est igitur quod carnalis commixtio
sit secundum se mala. Item, illud sine quo non potest
esse aliquid quod est bonum & optimum, non est secun-
dum malum, sed perpetuitas speciei non conservatur in
animalibus nisi per generationem, quæ est ex commix-
tione carnali: impossibile est igitur quod commixtio car-
nalis sit secundum se mala. D. Thomæ summæ cathol.
lib. III. cap. 126.*

Θρώπων σύνταξιν πρὸς τὸ ὅλον, ὅτι μέρος
 rer, que l'homme, dans
 l'arrangement des cho-
 ses qui le regardent,
 ὅπ-

Il est bon de remarquer, que le second argument de S. Thomas détruit tout ce que peut dire S. Augustin, car ce désir du plaisir dans la génération, qu'il appelle concupiscence, a été donné à l'homme dans l'ordre naturel des choses & dans l'arrangement des organes. Ainsi il ne peut jamais être mauvais de sa nature, comme le prouve S. Thomas. Il est vrai qu'il devient vitieux lorsqu'il sort des loix, prescrites par les regles de la pudicité & de la société, mais alors ce n'est pas par sa nature qu'il devient vitieux, c'est au contraire parcequ'il va au delà de sa nature.

En voila assez sur cet article, qui a fait dire tant de choses outrées à S. Augustin, & à plusieurs autres Peres de l'Eglise, contre le mariage, & par conséquent contre le lien le plus utile à la société: c'est ce que nous verrons dans la remarque suivante. Mais avant de finir celle-ci, je dirai un mot pour contenter la curiosité de quelques uns de mes Lecteurs, qui désireroient peut-être de savoir, pourquoi Adam pouvant connoître Eve, il ne la connut pas dans le Paradis. Le Maître des sentences dit, que ce fut parcequ'Adam n'en eut pas le tems, Dieu l'ayant chassé peu de tems après la creation d'Eve; *Cur ergo non coierunt in paradiso? quia creata muliere, mox transgressio facta est, & ejecti sunt de paradiso. P. Lombard. Sent. Lib. II. dist. 20.*

Il reste encore une autre chose à savoir, c'est comment auroient été, en naissant & dans l'enfance, les enfans qu'Adam eut eus dans le Paradis. On convient qu'ils seroient nés petits, car sans cela comment Eve

doit être regardé com- ὑπάρχων οἴκου τε καὶ
me ayant un raport πόλεως, καὶ τὸ μέ-
direct avec l'arrange-

γισον

auroit elle pû les mettre au monde; c'est le sentiment de Lombard; *Filios parvulos nasci oportebat propter materni uteri necessitatem, id. ib.* Quant aux enfans, le Maître des sentences, apuié de l'autorité de S. Augustin, dit „ qu'il seroit arrivé de deux choses l'une; „ ou qu'après leur naissance ils seroient devenus „ grands tout à coup, Dieu ayant bien fait d'une cõ- „ te, qui étoit un petit morceau du corps d'Adam, „ une très-grande femme; ou qu'ils auroient été sem- „ blables aux petits poulets, qui dèsqu'ils sortent de la „ coquille ont l'usage des pieds, des jambes, courent „ & suivent leur mere: de même les enfans d'Adam „ auroient d'abord eu l'usage de leurs membres, com- „ me des gens formés, & auroient suivi Eve sans lui „ être d'aucune incommodite.“ *Super hoc Augustinus ambigue loquitur. Movet nos, inquit, si primi homines non peccassent, utrum tales filios essent habituri, qui nec lingua, nec manibus, nec pedibus uterentur. Nam propter uteri necessitatem forte necesse erat parvulos nasci: sed quamvis exigua pars corporis sit Costa, non tamen propter hoc parvulam viro conjugem fecit; unde & ejus filios poterat omnipotentia Creatoris mox natos grandes facere: sed ut hoc omittam, poterat certe eis præstare, quod multis animalibus præstitit quorum pulli, quamvis sint parvuli tamen mox ut nascuntur currunt & matrem sequuntur.* P. Lombard. II. Dist. 20.

C'est bien dans cette occasion que l'on peut dire *abissus abissum invocat*, un mauvais raisonnement en amene un autre; & pourquoi si les enfans d'Eve devoient tout à coup devenir grands après leur nais-
sance,

cc,

γισόν κόσμου, συμ- ment de l'Univers : en-
 πληροῦν ὀγεῖται τὸ forte qu'étant partie
 ἀπογενόμενον τούτων d'une famille, d'une
 ἑκάκον, εἰάν μέλλῃ μή- ville, & principale-
 ment du monde, il doit

TE

ce, ou bien ressembler à de petits poulets, avoir l'usage de leurs jambes pour courir, de leurs bras pour se donner à manger, Dieu avoit il fait des tetons à Eve ? ce n'étoit pas sans doute, selon S. Augustin, pour exciter la concupiscence : à quoi servoient ils donc si Eve ne devoit pas nourrir ses Enfants ? Dieu avoit disposé l'organisation du corps d'Eve, pour renfermer le lait dans son sein, comme il avoit arrangé son *uterus* pour recevoir la semence de la génération : or il ne fait jamais rien en vain, pourquoi donc Eve ne devant faire aucun usage de son sein en avoit elle, puisque Dieu ne produit rien ni sans cause, ni par nécessité, mais par sa science & sa volonté ? *Deus res omnes in esse produxit non necessitate naturæ, sed per intellectum & voluntatem. D. Thomæ summ. fid. cath. lib. III. cap. 66. pag. 135.* Convenons donc que ces enfans, formés tout à coup comme des poulets sortant de la coque, repugnent non seulement à la construction de la nature humaine, mais encore à la sagesse de Dieu, qui eut donc inutilement organisé le corps d'Eve, pour y former le lait, propre à la nourriture de ses enfans.

Finissons cette longue remarque par observer, qu'Ocellus a eu raison de dire, que la procreation des enfans fait le but de la génération ; mais ce sage philosophe s'est bien gardé de prétendre, que le plaisir qu'on y goûtoit eut quelque chose, qui ne fut pas dans l'ordre de la nature ni conforme à la vertu : il raison-
 noit

suppléer à ce qui vient *τε συγγενικῆς ἐξίας*
 à y perir, s'il ne veut *λειποτάκτης γενέσθαι* ;
 pas manquer à la so-
 cieté, à la politique, *3 μήτε πολιτικῆς, μήτε*
 & à la divinité. *μὴν τῆς θείας.*

S. 4.

noit conséquemment, & il savoir que ce plaisir avoit
 été donné à l'homme par l'auteur de la nature, ainsi
 que tous les autres qui lui sont procurés par ses or-
 ganes.

*3 Εαν μὴ μὴτε συγγενικῆς ἐξίας λειποτάκτης γενέσθαι,
 μήτε πολιτικῆς μήτε μὴν τῆς θείας. S'il ne veut pas
 manquer à la société, à la politique & à la divinité,
 voici la construction, εαν μὴτε μὴ μὴτε γενέσθαι λει-
 ποτάκτης ἐξίας συγγενικῆς μήτε πολιτικῆς μήτε τῆς
 θείας, mot à mot s'il ne veut pas être deserteur de
 son foyer domestique & divin.*

Voila, dans ce sage precepte d'Ocellus, la condam-
 nation de tant de faux principes, que les anciens
 Theologiens ont débités sur le mariage, c'est à dire
 sur le nœud le plus fort & le plus essentiel de la so-
 cieté. Il n'a pas tenu à eux de détruire les Etats, en fai-
 sant un crime de ce qui entretient le nombre des ci-
 toiens, enfin, pour me servir des termes d'Ocellus
 qui contiennent tout ce qu'on peut dire à ce sujet,
 d'induire tous les hommes à manquer à la société, à
 la politique, & à la divinité. A la société en dimi-
 nuant, par leur entousiasme outré pour la chasteté,
 l'union qui se forme entre les différentes familles à
 proportion de la quantité des mariages qui s'y font. A
 la politique, en introduisant dans l'Etat une maxime,
 qui lui donne un désavantage considerable sur tous
 les autres païs, qui ne pratiquent point cette même
 maxime : on en voit aujourd'hui la preuve évidente ;

L

il

§. 4. Οἱ γὰρ κα- §. 4. Ceux qui ne
 θάπαξ μὴ διὰ παι- voyent pas leur fem-
 δοποι-

Il y a en France plus de deux cens mille Prêtres ou Moines, ou simples Ecclesiastiques, ou Abbés qui sont inutiles à l'agriculture, aux armes, au commerce, aux manufactures, à tous les metiers, & qui pis est, à la propagation des enfans. Si le quart de ces gens, qui sont tous d'un âge fait, avoit été employé à deffendre le Canada, le Cap Breton, le Guadaloupe, Marie-galante, la Gorée, le Senegal; Bengale, Ponticheri, enfin les Indes orientales, S. Dominique & Belle-Isle; on auroit eu une armée de cinquante mille hommes, qui eut empêché la conquête de tant de païs.

L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande contiennent à peine la moitié des habitans de la France, mais par la différente maxime de ces païs sur le mariage, l'Angleterre regagne, pour le moins, l'utilité qu'elle retireroit de deux millions d'habitans de plus: car sur un million d'ames on ne peut guere employer que cent mille ames dans le commerce & à la guerre. Il faut d'abord partager un million entre cinq cens mille femmes ou filles, & cinq cens mille hommes; ensuite il faut conter deux cens mille garçons sur les cinq cens mille hommes, & sur les trois cens mille qui restent il y a les vieillards, les malades, & les gens destinés à la magistrature. Ainsi après avoir ôté toutes ces personnes, on verra qu'il reste à peine sur un million d'ames, cent mille hommes qui puissent être employés dans les armées, sur les flottes, & à l'agriculture. Il s'ensuit delà, qu'il est clair que le celibat de tant d'Ecclesiastiques & de Moines nuit autant à la politique dans les païs catholiques, qu'il sert à
 cette

me dans la vue de la *δοποιῖαν συναπτόμενοι*,
procréation des en- *ἀδικήσουσι τὰ τιμώ-*

L 2

ΤΑΤΑ

cette même politique dans les païs protestans. Par exemple, si la France a dix-huit millions d'habitans, il faut conter qu'elle ne peut faire que les mêmes efforts, que feroit une Puissance protestante qui en auroit seize.

Après qu'Ocellus a remarqué, que ceux qui dans les Republiques ne travaillent point par la propagation des enfans à leur soutien & à leur agrandissement, pêchent contre la société, contre la politique, il ajoute & contre la divinité. Il sembloit qu'Ocellus prévît le fanatisme, qui s'éleveroit plusieurs siècles après lui contre le mariage. En effet peut on donner un autre nom, que celui de fanatisme, à cette opinion de S. Justin, qui regarde le mariage *comme un usage illegitime, par le quel on satisfait le desir de la chair* : il approuve ceux qui étant mariés vivent comme s'ils ne l'étoient pas. N'est-ce pas là détruire de fond en comble la société ? n'est-ce pas rompre le nœud qui lie toutes les familles ? & quelqu'un qui diroit, qu'il faut étouffer les enfans au berceau, feroit-il plus de mal que celui, qui exhorte les gens mariés à ne pas les mettre au monde ? l'un & l'autre ne font-ils pas le même mal à la société ? Les idées de chasteté & de virginité avoient si fort échauffé la tête de S. Justin, qu'il se figuroit qu'il étoit très possible, que le genre humain put être conservé sans le secours des femmes. „ La seule raison, dit-il, pour la „ quelle nôtre Seigneur Jesus-Christ est né d'une „ Vierge, a été pour abolir la génération qui se fait „ par un desir illegitime, & pour montrer que Dieu „ peut former un homme sans aucun commerce „ char-

τατα τῆς κοινωνίας σου- fans , violent le système
 σήματα. εἰ δὲ καὶ γεν le plus essentiel de la
 νήσου-

„chanel.“ καὶ ὁ Κύριος δὲ ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός οὐ δὲ
 ἄλλο τι ἐκ παρθενίας ἐτέχθη ἀλλ' ἵνα καταργήσῃ γέννησιν
 ἐπιθυμίας ΑΝΟΜΟΥ, καὶ δείξῃ ὅτι καὶ διχάσσεισθαις ἀν-
 θρώπινος δυνατὴ εἶναι τῷ Θεῷ τὴν ἀνθρώπου πλάσιν.
 Justin. Spicileg. tom. 2. pag. 180

Tertullien étoit aussi contraire au mariage & à la
 propagation des hommes que S. Justin ; voici com-
 ment il écrivoit à sa femme. „Si nous lisons dans
 „les Ecritures, qu'il vaut mieux se marier que brû-
 „ler, quel cas doit-on faire, je vous demande, d'un
 „bien qui n'est bien qu'eu égard au mal ? S'il est per-
 „mis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est
 „moins mauvais que de bruler ; mais combien n'est-
 „il pas plus salutaire, & plus heureux de ne point se
 „marier & de ne pas bruler ? *Quod denique scriptum
 est, melius est nubere quam uri; quale hoc bonum est,
 oro te, quod mali comparatio commendat ? ut ideo me-
 lius sit nubere, quia deterius est uri. At enim quanto
 melius est, neque nubere, neque uri ? Tertull. ad ux-
 orem, lib. I. Cap. III. pag. 162.* Qu'on introduise ces
 maximes de Tertullien dans un Etat, dans vingt ans
 il est détruit de fond en comble, ou s'il y reste des
 citoyens ce seront des fanatiques, qu'il faudra exter-
 miner plutôt que de souffrir qu'ils passent dans d'au-
 tres republiques, pour y repandre leurs pernitéux
 sentimens.

Les Peres, qui vinrent après Tertullien, furent
 aussi peu raisonnables que lui sur l'article du maria-
 ge. Mais S. Jerome, S. Ambroise, & S. Augustin
 poussèrent leur sentiment à l'excès.

S. Jerome dit en termes exprès ; „que si une jeune
 „veu-

Société. Car ceux qui νήσουσιν οἱ τοιοῦτοι
engendrent avec bruta- μεθ' ὑβρεως, καὶ ἀκρα-
L 3 σί-

„veuve ne peut, ou ne veut pas garder la continen-
„ce, elle doit prendre un mari plutôt que le Diable.
„La belle chose & bien à souhaiter, où il faut choi-
„sir entre cette chose & Satan! *Ideo adolescentula*
vidua, quæ si non potest contineri, vel non vult, mari-
tum potius accipiat quam diabolum. Pulcra nimirum,
& adpetenda res. quæ satanæ comparatione suscipitur!
Hieron. ad Salvinam, de servanda viduit. Serm. I.
pag. 77. Edit. Basil. 1537. Si le sentiment de S. Je-
rome avoit été établi, voila fix à sept cens mille fem-
mes en France, (car il y a bien ce nombre de veu-
ves) qui seroient devenues inutiles à l'Etat, & qui
n'auroient eu d'autre choix, si elles avoient voulu
contribuer à le peupler, que de choisir entre le Dia-
ble, & le mari qu'elles auroient épousé; plaisante
comparaison d'un esprit échauffé par la retraite, &
par le climat du país qu'il habitoit! Qu'on ne pense
pas que S. Jerome s'arrête à l'odieuse comparaison
du mari & du Diable, il n'auroit pas tenu à lui, s'il
en avoit eu le pouvoir, de flétrir d'infamie une fem-
me qui se seroit remariée: c'est à dire qui au lieu d'être
un fardeau inutile à la société & à l'Etat, auroit
voulu être utile à tous les deux. „Considérez, *dit*
„S. Jerome, qu'une veuve qui a eu deux maris,
„quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit,
„ne merite point d'être assistée des charités de l'E-
„glise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne de-
„vroit elle pas l'être à plus forte raison du pain du
„Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le man-
„gent indignement? “ *Simulque considera, quod qua-*
duos habuit viros, etiamsi anus est & decrepita &
egens,

egens, Ecclesiæ stipes non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur eleemosynæ, quanto magis ille panis qui de cælo descendit? quem qui indigne comederit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi. Hieronym. contra Jovinian. Tom. 2. Lib. pag. 28.

Comment peut-on lire cet endroit de S. Jerome, & ne pas être saisi de la plus forte indignation? quoi un homme à qui l'on a accordé le nom de Pere de l'Eglise, dit fort expressement qu'il faudroit priver de la communion une femme qui se remarie, parce-qu'elle est dans le cas de ceux, dont ce pain de vie fait la condamnation, & qui le mangent indignement! En voyant de pareils excès & des opinions aussi monstrueuses, aussi directement contraires au bien du genre humain, je ne puis m'empêcher, en songeant au Pere Hardouin, de ne plus trouver si extraordinaire, qu'il ait regardé les Ecrits de presque tous les Peres de l'Eglise comme supposés, & qu'il se soit figuré, qu'ils avoient été composés ou par des Moines, dont le genie s'étoit trop échauffé, ou par des gens qui avoient voulu nuire à la Religion, en faisant dire aux Peres, dont ils empruntoient les noms, des choses erronées, & capables d'introduire les sentimens les plus faux. *Incredibile ac simile portenti est, quantam falsorum scriptorum segetem de rebus tum sacris, tum profanis, execranda & detestabilis una quædam, ut cæteras sileam, ante annos fere quinquaginta, officina effuderit. Harduin. Chronologia ex nummis antiquis restituta prolusio, de nummis Hadrian. pag. 68.*

Je sçais que le sisteme du Pere Hardouin est faux, & qu'il est insoutenable de toutes manieres; mais j'ajoute à cet aveu, que lorsqu'on lit bien des choses dans les anciens Peres, il ne reste que deux partis à prendre: le premier, c'est de dire que les écrits de
pres-

presque tous les Peres , dans les quels on trouve des erreurs grossieres , également contraires à la société & à la justesse du raisonnement , ne sont point parvenus jusqu'à nous dans leur entiere pureté , qu'ils ont été interpolés par les copistes , qui y ont glissé des sentiments que les Peres n'ont jamais eus , & des expressions dont ils ne se sont jamais servis : le second parti , c'est de dire , ainsi que les Protestans , que tous les Peres de l'Eglise n'aient été que de simples hommes , tels que les Theologiens de ces derniers siècles , & presque toujours beaucoup moins savans qu'eux , ont soutenu très-souvent des opinions erronées , & ne doivent être consultés que comme l'on consulte les auteurs modernes , qu'on estime plus ou moins , selon le degré de justesse d'esprit qu'on trouve dans leurs écrits , & non pas selon leur ancienneté , leur titre , leur chasteré , & leur devotion , tout cela ne valant pas , pour établir la verité d'une question , un seul bon argument.

S. Ambroise étoit aussi ennemi , que S. Jerome , de la multiplication du genre humain , & s'il avoit dependu de lui , il auroit même fait vivre dans le celibat les femmes mariées. „ J'enseigne dites-vous , „ *écrit ce Pere* , à garder la virginité , & je viens à bout „ de persuader plusieurs personnes. Plut à Dieu que „ je fusse assez heureux , pour que cela fut vrai ! j'em- „ pêche que les filles , qui s'étoient devouées pour un „ tems au service des autels , ne viennent ensuite à se „ marier ; que ne puis-je empêcher encore toutes les „ autres de se marier , que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées , & changer „ leur voile de noces en un voile de virginité ! “
Virginitatem , inquis , doces & persuades plurimis. Utinam convinceretur , utinam tanti criminis probaretur effectus . . . ! Initiatas , inquis , Sacris Mysteriis ,
 &

& consecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare. Ambros. de Virgin. Lib. III. col. 101.

Quel est celui, qui doit être le plus honoré dans la société, ou un Législateur, tel que Solon, qui rend les Etats heureux, les familles contentes en prescrivant des preceptes pour faire fleurir les uns par l'accroissement des autres ; ou un Theologien, tel que S. Ambroise, qui se glorifie d'être le plus grand ennemi de ce qui peut faire le bonheur du peuple & du Souverain ? Car qu'est-ce qu'un Souverain dont le nombre des sujets va tous les jours en diminuant ? & qu'est-ce qu'un peuple qui se détruit, & dont le petit nombre le conduit peu à peu à être le partage, & le butin du premier ennemi qui voudra profiter de sa foiblesse ? Convenons donc que les Législateurs payens ont raisonné bien plus sensément sur le mariage, que beaucoup de Peres de l'Eglise, & que bien des Theologiens, qui les ont suivis, & qui ont vecu plusieurs siècles après eux.

Pierre Lombard, fondé sur l'autorité de S. Augustin, veut que des qu'une femme est enceinte elle ne puisse plus coucher avec son mari sans commettre un peché veniel. *Reddere enim debitum conjugale, nullius est criminis, exigere autem ultra generandi necessitatem culpa est venialis.* P. Lombard, *Sent. lib. 4. Dist. 311.* Ce sentiment est la ruine totale de l'union des gens mariés, car ce qui l'entretient c'est le plaisir de l'amour, que les maris & les femmes peuvent goûter innocemment. Plaisante & ridicule opinion que celle, qui leur fait un crime de leur tendresse reciproque !

Voilà comme les erreurs se perpetuent. Les Ecrivains

vains qui se succedent les uns aux autres, s'approprient les opinions erronnées de ceux qui les ont devancés, & en deviennent les deffenseurs.

Dans ces derniers tems, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, les Theologiens ont parlé d'une maniere beaucoup plus décente du mariage : cependant les Jansenistes repandent encore, dans leurs écrits, le germe des principes de S. Augustin sur le mariage, & si jamais cette secte, qui de nos jours a renouvelé le fanatisme, & enfanté les Convulsionnaires, venoit a prendre le dessus, on verroit bientôt établir, & deffendre ces mêmes propositions, qui feront éternellement le mepris d'un philosophe, & l'indignation d'un bon citoyen.

Les Molinistes & les Jesuites ont raisonné, sur ce qui regarde le mariage, en gens sensés ? il faut convenir, que malgré tout ce que Pascal a reproché justement à quelques uns de leurs Casuistes, dans toutes les choses qui regardent le bien de la société, & la tranquillité des familles, les Jesuites ont établi de très sages principes : j'excepte ceux, où ils se sont efforcés d'étendre le pouvoir de la Cour de Rome, & de diminuer celui des Rois ; mais ces questions regardent la politique, & ne concernent en rien la regle des actions ordinaires des particuliers. Les crimes des Molinistes prennent leur source dans la vanité, & ceux des Jansenistes dans le fanatisme. Or la vanité, conduite par l'esprit, n'embrasse que de grands objets, & le fanatisme se repand sans distinction sur les grandes & les petites choses. Voila pourquoi les sentimens des Jesuites seront toujours raisonnables sur tout ce qui regardera les mœurs du peuple ; & les Jansenistes au contraire établiront des opinions qui à la fin te-

ront des Convulsionnaires, & qui les rendront le mepris non seulement de leurs concitoyens raisonnables, mais de toutes les nations de l'Europe, ainsi qu'ils le sont aujourd'hui.

Après avoir établi que les Théologiens de ces derniers tems avoient écrit très-sensément sur la dignité, sur l'utilité, & sur la sainteté du mariage, dont les plaisirs dans tous les cas sont toujours également innocents & exempts de faute; nous placerons ici ce que dit à ce sujet un des plus grands Theologiens, que les Confesseurs & les Avocats regardent comme le guide le plus assuré dans toutes les questions, qui concernent le mariage, & auquel on ne peut reprocher que d'avoir examiné certaines choses, qui arrivent très rarement, & qui étant fort indécentes à traiter, auroient dû être plutôt supprimées qu'agitées aussi longuement, & aussi clairement que l'a fait cet auteur, qui en cela est absolument inexcusable.

„ Il y a, *dit Sanchez*, outre quelques heretiques
 „ qui ont cru les noces illicites, plusieurs Docteurs
 „ catholiques, qui enseignent que l'acte conjugal ne
 „ peut jamais être totalement exempt de faute: il n'en
 „ est pas moins certain cependant que c'est une ve-
 „ rité catholique, que l'acte conjugal est par lui mê-
 „ me licite, & qu'il peut s'exercer sans la moindre
 „ faute, ce qui se prouve ainsi: premierement, par-
 „ que lorsque l'usage d'une chose est un mal, il faut
 „ que la chose soit un mal en elle-même: or si l'usage
 „ de l'acte conjugal est un mal, il faut donc que le
 „ mariage qui est la cause de cet acte soit un mal: ce
 „ qui est une heresie manifeste, puisque le mariage a
 „ été institué par Dieu pour la propagation du genre
 „ humain. Secondement l'acte conjugal est une det-
 „ te qu'on rend aux personnes, à qui cette dette est
 „ due

due par l'accord fait dans le mariage , qui a été ordonné par Dieu pour la multiplication du genre humain ; donc c'est un blasphème de dire qu'un acte ordonné par Dieu puisse jamais être mauvais par lui même." *Præter nonnullos hæreticos , qui nuptias illicitas esse testati sunt , quòs late confutat Belarminus , non desunt ex Doctõribus catholicis , qui doceant actum conjugalem non posse absque culpa , saltem veniali , exerceri cæterum veritas catholica est , actum conjugalem esse ex se licitum , posseque absque omni culpa exerceri . Quod constat primo , quia cum res , cujus per se usus est malus , iniqua sit , si actus conjugalis , qui est per se matrimonii usus , malus esset , neque absque culpa exerceri posset , matrimonium ipsum iniquum esset . Quod manifesta hæresis est : cum sit institutum a Deo ad generis humani propagationem . Secundo , quia actus conjugalis reddendi debitum est actus virtutis justitiæ , cum reddatur conjugì debitum ex pacto matrimoniali contractum : præterea , tam in potente , quam in reddente , ordinatur ad propagandam sobolem ad cultum Dei , conservandamque speciem : ad quod ipsa naturalis ratio inclinatur . Insuper is actus sacramentali sanctitate gaudet , ex significatione conjunctionis Christi cum Ecclesia . Et quamvis aliqua detrimenta videatur asferre , ea tamen compensantur bono fidei , prolis , ac sacramenti : ut late explicuimus libr. 2. disp. 29. fere per totam : ergo actus conjugalis est bonus . Tandem , quia Deus optimus maximus protoparentibus nostris actum conjugalem præcipit , Genes. 2. Crescite & multiplicamini : blasphæmum autem esset credere , actum de se malum præcipi a Deo . Disput. de sancto matrimonii sacramento , Auctore Thom. Sanches. lib. 9. disput. 1.*

Il y a autant de sagesse dans les décisions de ce Théologien moderne , que d'erreurs dans celles des an-

σίας, μυχθῆσιν (οἱ) lité 4 & avec intem-
 γερόμενοι, καὶ κακο- perance, procréent des
 δαί-

anciens Peres, que nous verrons dans la remarque
 suivante ne pas raisonner plus conséquemment sur
 les plaisirs innocents du mariage, que sur la nature de
 ce lien sacré de la société. Je placerai encore ici
 quelques réflexions du Theologien, que je viens de
 citer, qui autorise son sentiment de celui d'un grand
 nombre de célèbres Docteurs: „ Le plaisir, *dit-il*,
 „ dans l'accouplement nuptial n'est point un mal par
 „ lui même, car la nature l'a attaché fort à propos à
 „ cet acte, pour le bien de la génération, & pour que
 „ les hommes attirés par ses attraits se portent d'avan-
 „ tage à la multiplication, afin que l'espèce soit tou-
 „ jours conservée dans les Etats. La nature dans ce
 „ point a fait aussi sagement, que lorsqu'elle a attaché
 „ du plaisir à la nourriture pour la conservation de
 „ notre individu: il faut donc établir, que le plaisir
 „ n'est pas un péché dans les caresses conjugales, ex-
 „ cepté qu'on ne cherche à le porter à l'excès: il n'y
 „ a point de crime d'user du mariage en goûtant les
 „ plaisirs, que la nature y a attachés dans la vue d'une
 „ fin honnête & nécessaire: & c'est le sentiment de
 „ plusieurs auteurs graves. *Delectatio vero non est in
 se prava, imo natura ipsa sagaciter adjunxit illi actui,
 propter bonum prolis, ut ejus generationi avidius ho-
 mines vacarent, sicque species conservarerur: sicut in
 ciborum esu delectationem posuit, ob individui conser-
 vationem. Quare dicendum est omni vacare culpa, ni-
 si nimius voluptatis excessus procuretur. Quia multa
 est culpa, uti matrimonio fruendo delectatione, quam
 natura adjunxit propter honesti finis necessitatem.
 Atque ita docent alii. Idem, ibidem Disputat. II.*

enfans qui sont mé- δαίμονες ἔσονται, καὶ
chans, qui naissent mal- βδελυροὶ ὑπὸ τε θεῶν,
καὶ

4 Εἰ δὲ καὶ γειησονται οἱ τοιοῦτοι μεθ' υβρείας, καὶ
ακρασίας, μοχθηροὶ (οἱ) γινόμενοι καὶ κακοδαίμονες ἔσονται,
καὶ βδελυροὶ ὑπὸ τε θεῶν, καὶ δαιμονίων, καὶ ἀν-
θρώπων, καὶ οἰκῶν, καὶ πόλεων. *Ceux qui engendrent
avec brutalité, & avec intemperance, procèdent des
enfans, qui sont mechans, qui naissent malheureux,
abominables aux Dieux, aux Demons, aux hommes,
& odieux aux familles & aux villes. Il y a dans
le grec, ceux qui engendrent avec injure & intem-
perance. μεθ' υβρείας καὶ ακρασίας.*

Sous les mots d'engendrer avec injure, Ocellus en-
tend toutes ces générations produites par la debau-
che, qui se font dans de mauvais lieux, & qui ne
donnent ordinairement, comme il le dit, que des
sujets à l'Etat, qui sont également reprouvés de Dieu
& des hommes. Que peut-on espérer de bon d'une
génération produite par la crapule la plus honteu-
se, par le libertinage le plus effrené? ajoutés à cela
l'éducation que reçoivent la plupart de ces enfans
procrées dans la débauche, élevés dans l'infamie,
& nourris dans le crime: voilà la pépinière de tant
de voleurs, de receleurs, de protecteurs de mau-
vais lieux, de fainéans à charge à l'Etat. Il est
vrai que dans les hopitaux des enfans trouvés on
tâche de corriger par l'éducation le mauvais ger-
me de la génération, mais il y a parmi ces enfans
trouvés plus de legitimes, que la misère y fait por-
ter, que de bâtards nés dans de mauvais lieux; les
femmes, qui les y ont mis au monde, les conser-
vant & les nourrissant auprès d'elles autant qu'il
leur est possible, pour s'en servir si ce sont des
gar-

καὶ δαιμόνων, καὶ ἀν- heureux, abominables
θρώπων, καὶ οἰκων καὶ aux Dieux, aux De-
πό-

garçons, comme d'apuis dans leur veillesse, & si ce sont des filles, pour les vendre & les prostituer dès que l'âge pourra le permettre.

Quant aux générations faites avec intempérance, Ocellus comprend parmi elles, non seulement toutes celles qui sont produites dans la débauche, mais encore celles, qui sont créées dans le mariage, où l'ivrognerie, la grossièreté, & pour ainsi dire la brutalité, ont plus de part qu'une honnête tendresse : il n'est pas douteux, que de pareilles générations ne soient presque aussi contraires à la société, que celles qui sont produites par la crapule. Nous en verrons les raisons physiques dans les notes suivantes. Au reste, il faut bien se garder de croire que par le mot d'*intemperance* ἀκρασίας Ocellus ait voulu condamner les plaisirs, que les maris recherchent dans les caresses de leur épouse, & ceux que les femmes trouvent dans celles de leur mari, ni qu'il ait aussi voulu restreindre ces caresses à certains jours, & à un petit nombre; il étoit bien éloigné de ce sentiment, & pensoit au contraire que les plaisirs dans l'accouplement amoureux étoient très utiles à la propagation, *pourvu qu'on ne les goutât pas à la manière des bêtes*, comme il dit lui-même en termes exprès, *mais en pensant à eux comme à un bien nécessaire* Ταῦτα οὐ προδιανουμένως ἔδει ὁμοίως τοῖς ἀλόγως ζώοις προσερχισθαι τοῖς ἀφροδισίοις, ἀλλ' ὡς ἀναγκαῖον καὶ καλὸν ἡγουμένους.

Les Peres de l'Eglise se sont encore ici éloignés des idées simples & naturelles pour se jeter dans des speculations, qui ne leur ont fait produire que des opi-

mons, aux hommes, πόλεων. Ταῦτα εὖν
& odieux aux famil- προδιαννουμένους εὐ δεῖ
ομοίως

opinions capables de détruire toute l'amitié des époux, & de les conduire dans la débauche: ils ont prétendu, que les maris ne devoient plus voir leur femme dès qu'elle étoit enceinte; & lorsqu'elle ne l'étoit pas, il ont réduit les jours, où les époux pouvoient se faire d'innocentes caresses, à un si petit nombre que s'ils en avoient été crûs, ils auroient fait perdre au mariage tout l'avantage qu'il a, pour empêcher les gens mariés de tomber dans la fornication; en trouvant dans leur femme de quoi faire cesser leurs tentations. „ Que doit-on penser, dit S. Ambroise, de la cupidité des hommes, lorsqu'on voit les bêtes, qui par un espece de langage muet, montrent qu'elles s'accouplent, non pas pour satisfaire leurs désirs, mais pour engendrer.“ *Quid mirum de hominibus, si pecudes quoque muto quodam opere loquuntur, generandi sibi studium, non desiderium esse coeundi. Siquidem ubi semel senserint genitali alvo semen receptum, jam nec concubitu indulgent, nec lascivium amantis, sed curam parentis assumunt.* D. Ambros. Comment. in Cap. I. Evangel. Luc.

Cette déclamation puerile est prise presque mot à mot d'une pareille de S. Clement d'Alexandrie. „ Les Bêtes, dit ce Saint, qui sont privées de la raison, n'ont qu'un tems pour s'accoupler: or s'approcher de sa femme, lorsqu'on ne peut pas faire des enfans, c'est faire outrage à la nature.“ *Aliquod tempus ad seminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non ad liberorum procreationem, est facere injuriam naturæ.* Pedagog. Lib. II. Cap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

S. Je-

ἑμοίως τοῖς αἰλόγοις les & aux Villes: il
ζώοις προσέρχεσθαι τοῖς faut donc considerer
ἀφρα-

S. Jerome n'a pas manqué de s'exprimer encore plus fortement. Tout ce qui pouvoit fletrir le mariage, en interdisant les plaisirs innocents, lui paroïsoit trop essentiel pour le negliger: „ La procreation des enfans, *dit ce Pere*, a été accordé au mariage, mais le plaisir qu'on prend doit être réservé „ aux courtisanes & non point aux épouses, chez „ qui ces plaisirs sont un crime: que tout homme & „ que toute femme qui lit ceci aprenne, que dès que „ la grossesse commence à paroître, il faut plutôt „ songer à la priere qu'au lit nuptial. C'est ce que la „ nature nous montre dans les bêtes, qui ne voient „ plus leurs femelles, dès qu'elles ont conçu.“ *Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera concessa, voluptates autem, quæ de meretricum capiuntur amplexibus, in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor intelligat, sibi post conceptum magis orationi quam connubio serviendum, & quod in animalibus & bestiis ipso naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum non coeant. Hieronym. Tom. I. pag. 140.*

Cela est vrai; les chiens ne voient plus une chienne qui cesse d'être en chaleur; mais ils en vont chercher d'autres. Les Peres de l'Eglise vouloient-ils, que les maris allassent faire des enfans à d'autres femmes que la leur, dès qu'elle auroit été enceinte? C'est sans doute ce qui arriveroit, si les plaisirs du mariage ne leur fournissoit dans tous les tems de quoi éviter l'adultere & la fornication, & ne leur donnoit un remede assuré contre les mouvemens que la nature inspire, & qu'elle rend plus ou moins forts
selon

ces choses, & goûter ἀφροδισίοις, ἀλλ' ὡς
les plaisirs de l'amour, ἀναγκαῖον καλὸν ἡγνα-
μέ

selon le moins ou le plus de vigueur & de temperem-
ment qu'elle a donné aux hommes. Bien loin que
l'exemple des bêtes prouve, que les hommes ne doi-
vent connoître leur femme que dans un certain tems,
il montre au contraire que Dieu a voulu, qu'ils puis-
sent en jouir toujours, puisqu'il leur a donné un désir
continuel, qui n'est que momentané dans les bê-
tes; & ce désir est une des plus grandes marques de
la sagesse de la divine providence. Elle a voulu for-
mer entre le mari & la femme, entre deux creatures
douées de raison, un lien qui conservat toujours
leur union & leur tendresse reciproque, qui servit
à entretenir & à renouveler leur amitié mutuelle.
J'ai dit en quelque endroit, & je le repete encore
ici, que les Peres, qui écrivoient sur le mariage,
en parloient comme les aveugles des couleurs, & ne
connoissoient gueres l'interieur des menages. Qui-
conque est marié sçait assez, par expérience, com-
bien le désir, que Dieu a donné aux hommes, de
rendre le devoir conjugal à leur femme dans tous
les tems, est utile à la paix, au bonheur, à l'union
des familles; & c'est, comme le remarque sage-
ment Ocellus, la prosperité des familles qui fait
celle de l'État entier.

Voions encore ici comme les Theologiens moder-
nes raisonnent, sur ce point, beaucoup plus sagement
que les anciens. „ Je pense, dit Sanchès, qu'un mari
„ ne fait aucun peché, lorsqu'il rend le devoir conju-
„ gal à sa femme quand elle est enceinte, parceque je
„ ne trouve en aucun endroit que cela lui soit deffen-
„ du. Lorsque la necessité ne l'exige pas, il est inu-
M „ tile

μένους. εἶπερ ἀναγ- non pas comme les
 καῖον καὶ καλὸν εἶ- bêtes brutes, mais en-
 ναι νομίζουσιν οἱ ἀγα- pensant à ces plaisirs
 θοὶ τῶν ἀνθρώπων, τοῦ comme à un bien ne-
 μὴ μόνον πολυανδρεῖ- cessaire ; puisque les
 gens vertueux croient
 σθαε

„ tile de chercher à multiplier le nombre des pechés,
 „ & l'on ne doit pas reduire le mariage à l'esclavage :
 „ si c'étoit un peché veniel de voir sa femme , lors-
 „ qu'elle est enceinte , comme une épouse peut être
 „ la plupart du tems dans cette situation , il faudroit
 „ donc qu'un mari s'abstint , presque toute sa vie , de
 „ rendre le devoir conjugal , ou cette vie même ne
 „ seroit qu'un tissu composé d'une infinité de pechés
 „ veniels.“ *Dico probabilius esse, culpam venialem in*
ea debiti exactione non inveniri. Quia nullam probibi-
tionem reperio, & ubi necessitas non cogit, multiplica-
re culpas non oportet, eo vel maxime, quod matrimo-
nium laqueum iniiceret, si hæc esset culpa venialis;
cum enim magna temporis matrimonii parte uxor gra-
vida sit, vel abstinendum esset conjugibus fere semper
à debiti exactione, vel innumera essent venialia ad-
mittenda. Sanches de Matrim. Lib. IX. p. 229.

Voilà la raison qui parle, devant la quelle il faut
 que le préjugé s'éclipse. Toutes les vaines déclama-
 tions, toutes les triviales comparaisons des hommes
 avec les bêtes, tout cela disparoit, & ne peut plus
 trouver aujourd'hui de croiance, que dans le cerveau
 de quelques personnes, qui n'ont qu'un pas à faire
 pour entrer en convulsions, & pour représenter dans
 quelque grenier les mêmes tours de force, que les
 baladins font tous les jours à la foire.

Ajou-

qu'il est bon, que non σθαι τοὺς οἴκους, καὶ
 seulement les familles, τὸν πλείονα τῆς γῆς τό-
 mais les plus grandes. πον πληροῦσθαι. ἡμε-
 Villes de la terre soient ρώτατον γὰρ πάντων
 peuplées & surtout de πρώτατον γὰρ πάντων
 bons citoyens ; car καὶ βέλτισον ζῶον ὁ
 M 2 ἄνθρωπος

Ajoutons aux raisons des Theologiens, favorables à l'union des familles, celles des grands Medecins qui prouvent, par l'organisation du corps humain, la necessité des carresses des gens mariés pour la conservation de la santé des femmes, à qui la nature a rendu necessaire, dans tous lestems, l'usage moderé des plaisirs du mariage. „Si les femmes, dit Hippocrate, couchent avec leur mari, elles jouissent „d'une meilleure santé que lorsqu'elles n'y couchent „pas, car la matrice devient plus humide dans l'accouplement, & si elle est trop seche, elle vient à „se contracter, & de cette contraction il s'ensuit „toujours de grandes douleurs dans tout le corps.“

Ἐχει δὲ τόδε οὕτως πῆσι γυναιξίν, ἥ μὲν μίσγονται ἀνδράσι, μᾶλλον ὑγιαίνουν, ἢ δὲ μὴ, ἥσσοι. ἅμα μὲν γὰρ αἱ μήτραι ἱκμαλῆαι γίνονται ἐν τῇ μίξει, οὗ καὶ ξηραὶ ἐοῦσαι μᾶλλον τοῦ καιροῦ συσφίρονται ἰσχυρῶς.

Mulieres si cum viris coeant, magis sanæ sunt: si non, minus: nam & uteri simul humidi fiunt in commistione; qui enim sicci sunt, magis quam convenit, fortiter contrahuntur. Hippocrat. oper. omnia T. I. de genitura pag 129. Voila la voix de la nature, qui se joint à celle de la raison, & qui toutes les deux, d'un commun accord, ne laissent à l'opinion des Theo'ogiens, oposés aux plaisirs du mariage, que le ridicule qu'elle merite.

ἄνθρωπος, ἀλλὰ καὶ l'homme est l'animal
τὸ μέγιστον, εὐανδρεῖ- le plus doux & le
σθαι. meilleur de tous.

§. 5.

Ἡ μισροτάτος γὰρ πάντων καὶ βέλτιστον ζῷον ὁ ἀν-
θρωπος. Car l'homme est l'animal le plus doux & le
meilleur de tous.

Je ne fais comment Ocellus a pu avancer un pa-
radoxé aussi difficile à soutenir. Pour le rendre
croyable il faudroit prouver, que les hommes du
tems d'Ocellus étoient entierement diférents de
ceux qui vivent aujourd'hui. Quant à moi, je suis
très convaincu que non seulement l'homme n'est
pas le meilleur des animaux, mais je crois au con-
traire qu'il est le plus méchant : j'ajouterois volon-
tiers qu'il se trouve souvent plusieurs hommes, qui
sont aussi mauvais & aussi méprisables que tous les
animaux ensemble ; en sorte que dans une seule per-
sonne se trouvent réunis les défauts particuliers à
chaque animal.

C'est ce qu'a remarqué & exprimé élégamment
un Pere de l'Eglise. „Tous les diférents animaux ,
„dit S. Chrysostome, sont enclins à certain défaut qui
„leur est propre, comme le loup à la rapine, le ser-
„pent à la ruse, l'aspic à repandre son venin ; mais
„un méchant homme est voleur comme le loup,
„trompeur comme le serpent, mauvais & répan-
„dant son venin comme l'aspic, enfin il renferme en
„lui tous les vices des diférents animaux.“ Καὶ τὸ δὲ
χαλεπώτερον ὅτι τῶν μὲν ἀλόγων ἕκαστος ἐν ἐλάττωμα ἔχει :
ὁ λύκος εἰς τὸ ἀρπακτικόν, ὁ ὄφις εἰς τὸ δολιρὸν, ἡ ἀσπίς
εἰς τὸ ἰώδες, ἐπὶ δὲ ἀνθρώπων ποιητοῦ οὐκ ἔστι τοῦτο. οὐδὲ γὰρ
ἐν ἐλάττωμα πολλαίς κενηται ὁ ἄνθρωπος ἀλλὰ καὶ ἀρ-
πακτικὸς, καὶ δολιρὸς, καὶ ἰώδης, καὶ τῶν ἀλόγων κακίας εἰς
τῆς

§. 5. En observant §. 5. Δια γὰρ ταύ-
la modestie & la pieté την τὴν αἰτίαν καὶ
dans la génération, les τὰς πόλεις ἐνομυμένας
M 3 οἰκή-

τὴν ἑαυτοῦ συνάγει ψυχάν. Idque eo gravius est, quod
unaquæque bellua una conditione prædita est, veluti
lupus ad rapinam natus est, anguis ad dolum, aspis ad
venenum dandum, in homine autem improbo hoc non
inest. Non enim una varietas naturæ sæpe inest in
homine; sed simul & rapax est. & dolo agit, & virus
spargit, vitiaque bestiarum in animum suum concludit.
Homil. D. Chrysoft. in Ps. XLVIII.

Si nous voulions ici examiner les différents états
de la vie, nous trouverions dans tous beaucoup de
gens semblables à ceux dont parle St. Jean Chry-
sofote, mais nous nous contenterons, pour prou-
ver nôtre sentiment, de choisir parmi les hommes
ceux qui naturellement doivent avoir le plus de
vertu: nous connoissons par leurs défauts ce que
nous devons penser de ceux des autres hommes,
qui sont privés des secours, que ces premiers ont
pour se conduire dans toutes les actions de leur
vie. Mes Lecteurs voient sans doute que je veux
parler des gens de Lettres, qui ayant plus de lu-
mieres, que les autres foibles mortels, & prenant
le nom de philosophe ou d'amateur de la sagesse,
doivent sans doute se conduire avec plus de bon-
ne foi & de vertu: cependant dans quels excès ne
les voions nous pas donner tous les jours! ils sont
si grands que l'on peut dire qu'il y a plus de dé-
cence dans les disputes des Courtisanes, plus de
bonne foi dans la conduite des Sauvages, que dans
les demêlés & les actions de la plupart des gens de
Lettres. Pour mieux prouver ce que j'avance ici,
j'exa-

οικήσουσι , καὶ τοὺς hommes habiteront
 ἰδίους οἴκους κατὰ des Villes bien poli-
 τείας

j'examinerai séparément les deux points que je viens d'établir.

On voit rarement que les disputes des Courtisanes sortent des mauvais lieux, où elles prennent naissance : ces femmes, à propos d'un gain mal partagé ou d'une jalousie peu fondée, se donnent mutuellement les noms qu'elles méritent, se disent les injures, si l'on veut les plus grossières, cependant ces disputes restent entre elles : quoiqu'elles aient perdu toute pudeur, elles ont encore assez de honte pour ne pas vouloir rejouer le public à leurs depends. Mais les gens de Lettres n'ont pas même cette retenue, ils font aujourd'hui imprimer, & repandre dans toute l'Europe les infamies les plus honteuses, ils s'appellent Giton, voleur, escroc, adultère, renegat, athée. Si l'on jugeoit la plupart des écrivains par ce qu'ils publient les uns des autres, les magistrats n'auroient point assez de bureaux pour punir tant de crimes. Ce qu'il y a de plus honteux, c'est que plusieurs auteurs très respectables par leurs connoissances, & par leur esprit, tombent non seulement dans ce défaut affreux, mais y conduisent un nombre de personnes qui, n'ayant que très-peu de mérite, croient se faire un nom en entrant dans les démêlés des hommes célèbres; en sorte qu'aujourd'hui, dès que deux écrivains connus commencent à s'injurier, ils appellent à leur secours un nombre de scribes soumis à leur ferule, qui inondent le public de misérables brochures; ce sont des goujats, qui se battent à coup de poing pour divertir le peuple,

cées ; ils ne feront pas *τρόπον οικονομήσουσι*,
de folles depenſes , ils *καὶ τοῖς φίλοις αὐ-*

M 4

τοῖς

ple, tandis que les Gladiateurs combattent à ou-
trance aux yeux des Senateurs & des Chevaliers
romains.

Il y a eu dans tous les tems des gens de Lettres qui
ont manqué à la décence, & qui ſe ſont appellés
ignorans, imbeciles, mais il étoit reſervé à nôtre
ſiecle de voir des acufations, dans les ouvrages des
philophes, qu'on ne trouvoit autrefois que dans les
procédures de ceux qu'on conduiſoit aux galeres.
Ce qu'il y a de plus affreux, c'eſt que dans tous ces
reproches odieux, faits de part & d'autre avec tant
d'aigreur, il n'y en a pas un de veritable. Le même
homme qu'on traite de Giton eſt auſſi éloigné de
l'être, que celui au quel il reproche d'avoir fripon-
né eſt incapable d'une pareille baſſeſſe; il n'y a
rien de vrai dans ces injures reciproques, que l'hor-
reur qu'en ont tous les honnêtes gens.

Je viens actuellement au ſecond point; c'eſt qu'il
y a plus de bonne foi dans les actions des Sauvages,
que dans celles d'une grande partie des gens de Let-
tres. Les Sauvages vivent en paix dans les bois avec
ceux de leur nation, ils ne font la guerre qu'à leurs
ennemis, mais les auteurs attaquent également, &
ceux dont ils ont à ſe plaindre, & ceux qu'ils ne
connoiſſent pas; il ſuffit pour leur devenir odieux,
qu'on ait du merite, & qu'on ſoit applaudi du pu-
blic. Ce n'eſt pas ſeulement les mauvais écrivains
qui tombent dans ce défaut, les plus grands y ſont
enclins comme les plus petits.

Nous pourrions ici prouver cette verité par un
grand nombre d'exemples, ſi nous ne nous étions pas
inter-

τοῖς κατὰ τὰς πολι- assisteront leurs concitoyens & leurs amis
 τείας, καὶ τὰς πολι-
 τικάς

interdit dans cet ouvrage tout ce qui peut regarder quelqu'un en particulier. Contentons nous donc de remarquer, qu'il n'y a pas un homme, illustre aujourd'hui dans la Republique des Lettres, contre le quel on n'ait écrit beaucoup d'indécence, & qu'il y a très peu de savans qui aient repoussé ces attaques avec modestie: ils ont répondu injure pour injure, & par cette conduite ils ont considérablement diminué l'indignation, que le public avoit contre leurs adversaires.

Pourquoi imprimer tant d'horreurs contre l'auteur de la Comedie des philosophes? n'étoit-il pas assez puni aux yeux de tous les honnêtes gens, d'avoir calomnié des personnes, dont les mœurs étoient pures, & les talens superieurs? son crime avoit excité l'indignation publique dans toute l'Europe; je ne dis pas à Paris, car peut-on savoir le sentiment d'une ville, où l'on ne pense pas deux heures de la même maniere? On a trouvé le moyen par les injures atroces, qu'on a publiés contre lui, d'aneantir le mépris qu'on avoit conçu pour sa conduite, & ce mépris ne tombe presque plus que sur les magistrats qui ont souffert qu'on representat une comedie, qui rendoit le jouet d'une sorte populace des gens, qui honorent autant la nation, que la plupart d'entre eux la déshonorent par leur ignorance, par leur maniere de vivre scandaleuse, & par leurs airs étourdis, qui les rendent le sujet de la plaisanterie de tous les étrangers.

En France depuis quelque tems on imite si mal les Grecs; les Demosthenes, les Platons, les Pindares

dans le gouvernement τινὰς πράξεις παρὲς
 de l'Etat, dans les affai- ξουσιν, ὅτε μὴ μό-
 M 5 100

res, les Thucidides parisiens sont aujourd'hui si éloignés des Atheniens; pourquoi faut-il donc que la seule chose, où nous égalions l'ancienne Grece, soit celle qui lui fait encore essuier les reproches du monde entier? Athenes ne se justifiera jamais d'avoir souffert qu'on insultât Socrate sur le theatre. O! vous sages Magistrats de la police, éclairés Directeurs des spectacles, que ne pouvez-vous entendre la voix de l'Europe, vous seriez assez punis; mais comment cette voix pourra-t-elle jamais parvenir jusqu'à vous, vous qui n'êtes entourés que de lâches flatteurs subalternes, aussi ennemis de la verité, que vous l'êtes des sciences que vous ignorez? Je conviens que vous avez des oreilles assez grandes pour entendre, Midas ne les eut pas d'une plus ample étendue; mais c'est de vous dont il est dit, ils auront des oreilles & n'entendront pas, ils auront des yeux, & ils ne verront pas. *Aures habent, & non audient, oculos habent, & non videbunt.* Ils seront enfin si méprisables, qu'ils n'auront pas même les organes, dont jouissent les animaux les plus vils.

Retournons à l'examen des actions des Sauvages, & de celles des gens de Lettres. Lors qu'un Iroquois croit avoir raison d'être fâché contre un autre Iroquois, il n'a point recours pour se vanger, à des moyens cachés; il ne seduit pas par l'argent, par un vil intérêt, ou par quelques autres motifs un de ses compatriotes, pour assassiner son ennemi. On ne voit que trop, dans la Republique des Lettres, l'affreuse coutume de faire porter les coups les plus mortels,

sans

sans paroître y prendre part. Combien n'y-a-t-il pas d'auteurs, qui semblables à ces Seigneurs Napolitains, qui entretiennent cinq ou six bandits pour assassiner ceux qu'ils n'aiment pas, ont ainsi que ces Nobles italiens trois ou quatre écrivains subalternes, gens méprisés du public par leurs mœurs, qui attaquent pour de l'argent les personnes les plus respectables : ce qu'il y a de plus affreux, & qui tôt ou tard détruira absolument l'honneur des Lettres dans l'esprit du public, c'est que les auteurs qui emploient ces *bandits Littéraires*, connoissant leur peu de mérite, & leur ignorance, qui égale leur mauvais caractère, ont cependant l'audace de les louer en public, & de leur promettre l'immortalité, pour les encourager par les louanges aux assassinats aux quels ils les destinent. Ces auteurs ressemblent au vieux de la Montagne, qui par la fausse espérance d'une heureuse immortalité, dans l'autre monde, formoit les plus dangereux assassins dans celui ci.

Si les Sauvages se portent à quelque action cruelle envers leurs ennemis, c'est toujours pour une offense grievée : ils deffendent leur femme & leurs filles, contre l'impudicité d'un autre Sauvage, leurs biens, leurs cabanes qui pour eux sont des palais ; mais les gens de Lettres ne se déchirent, ne se déshonorent, ne s'assassinent enfin, que par la jalousie d'une vaine fumée de gloire. N'est-ce pas la chose du monde la plus affreuse de faire servir l'esprit, le plus beau partage de l'humanité, le don le plus brillant après la raison, à dénigrer ce qui mérite d'être honoré, cheri, & respecté ? cependant c'est ce que l'on voit tous les jours : combien de critiques amères, ou plutôt combien de poisons la presse ne repand-elle pas ? & ces venins sont plus ou moins dangereux, selon l'esprit de celui qui les aprête ;

en-

enforte que la probité fait désirer à ceux , qui lisent ces ouvrages, qu'il n'y eut que les sots, si cela étoit possible, à qui la nature donnât l'inclination de nuire & de calomnier.

Si l'on veut s'arrêter à ce que disent, pour justifier leur jalousie cachée, certains Critiques, on doit les regarder comme des gens, à qui l'on est redevable de la connoissance de plusieurs défauts, capables de détruire entierement le gout. Ils sont bien éloignés de penser, que les Lecteurs judicieux leur savent fort peu de gré de relever certaines fautes legeres, qu'on n'auroit pas aperçûes, & dont la connoissance ne sert qu'à diminuer le plaisir que donnent les beautés, qui sont repandues en abondance dans le même ouvrage. Ces Critiques ressemblent à des Empiriques, qui, par leurs drogues, rendroient aigues les plus petites incommodités, pour faire mieux sentir à leurs malades tous les avantages de la santé.

Les auteurs se livreroient beaucoup moins aux mouvemens de leur jalousie, s'ils connoissoient combien le public est en garde contre les décisions, qu'ils portent sur les ouvrages de leurs rivaux. Les lecteurs judicieux sont accoutumés, depuis longtemps, à ne faire aucun cas des critiques, que les écrivains font des ouvrages de leurs contemporains. Ils veulent juger par eux-mêmes, parceque l'expérience leur a appris, qu'ils se tromperoient grossierement s'ils vouloient s'en rapporter à ce que disent les auteurs les uns des autres, (& dans ce cas les meilleurs, & ceux qui ont acquis le plus de réputation sont aussi suspects que les autres, & aussi peu équitables que les plus mauvais.)

Pour mettre ce que je dis ici hors de toute réplique, & dans la plus grande évidence, je me contenterai

terai de faire voir en passant, la façon injurieuse dont se sont traités réciproquement les plus grands hommes, qui ont vécu depuis cinquante ans jusqu'aujourd'hui. Si le public, toujours juste, les avoit jugés sur les critiques de leurs adversaires, ils seroient tous également méprisés. Au reste par le mot d'*adversaire*, je n'entends que les grands hommes, qui ont écrit contre de grands hommes; & mon dessein n'est pas de faire mention de ces écrivains subalternes, qui s'acharnent toujours sur les talens, & dont les critiques sont trop méprisables, pour qu'elles puissent jeter quelqu'un dans l'erreur.

Commençons par les philosophes, qui sont obligés à plus de moderation que les autres. Mr. Locke & Mr. de Leibnitz sont regardés avec veneration par toutes les personnes qui respectent le merite. Voions un exemple de la foiblesse du dernier, & de la partialité de ses jugemens. Lorsque M. Locke eut publié son *Essai sur l'entendement humain*, Mr. de Leibnitz l'approuva beaucoup, & en parla d'abord avec éloge dans des réflexions, qui ne furent pas estimées par Mr. Locke. Mr. de Leibnitz changea alors de ton. Mr. Locke ne fut plus, selon lui, qu'un *très petit Metaphysicien*. Voici comme il s'exprime dans une lettre, qu'il écrivit à ce sujet à Mr. Remont. *Mr. Locke avoit de la subtilité, de l'adresse, & quelque espece de metaphysique superficielle qu'il savoit relever.* Voila Mr. Locke réduit, par Mr. de Leibnitz autrefois son admirateur, au simple rang d'un Professeur Scholastique, à qui l'on accorde quelque subtilité, mais à qui l'on refuse la profondeur de la metaphysique.

Quand un homme lit que Mr. de Leibnitz a osé dire, que Mr. Locke n'avoit qu'une metaphysique superficielle, doit on s'étonner que Le Clerc, après
avoir

avoir loué Bayle dans ses premiers ouvrages, ait ensuite écrit dans les autres, que c'étoit un homme qui n'avoit absolument aucun mérite. Il lui a même refusé celui d'être bon Dialecticien.

Si des philosophes, nous passons aux poètes, nous verrons Despreaux injuriant Fontenelle & Perault, & les traitant comme des Cotins & des Linieres; Rousseau attaqué par Mr. de Voltaire, & Mr. de Voltaire accablé d'épigrammes & de satires par le même Rousseau.

Il ne sert de rien, pour éviter les traits des poètes, susceptibles de jalousie, de joindre la douceur, la politesse, & la probité aux talens. Quelle persécution le sage La Motte n'a-t-il pas eu à essuyer de la part de Rousseau; & quels chagrins n'a-t-on pas causé à Mr. de Crébillon; vieillard aussi respectable par la simplicité de ses mœurs, que par la sublimité de ses ouvrages?

Je m'arrête ici, parceque je craindrois (dans un ouvrage, où je m'élève contre l'injustice de la critique, & contre l'indécence de ceux qui cherchent à rendre méprisables les Lettres) de tomber dans le défaut que je condamne. Si j'allois plus loin, je serois obligé de publier les motifs secrets des longues persécutions qu'ont souffert les Mairan, les Fontenelle, les Reaumur, & tant d'autres Savans, que l'Europe admire. Je me verrois contraint de développer les intrigues qu'on a faites contre les célèbres auteurs de l'Encyclopedie. Couvrons d'un voile épais, s'il est possible, tant de manœuvres indignes. Oublions encore ces Libelles diffamatoires, dont l'on a vu l'Europe inondée; ces invectives sanglantes faites par des auteurs, qui avoient rempli leurs premiers ouvrages des louanges de ceux, qu'ils déchiroient si impitoyablement.

ment. Que des écarts aussi condamnables, dans les gens de Lettres, nous servent à être toujours en garde contre les jugemens, que les auteurs portent sur leurs Contemporains. Regardons ces jugemens comme suspects, presque toujours dictés par l'amour propre ; & n'y donnons nôtre consentement qu'après nous être murement assurés par nous mêmes qu'ils sont équitables.

En parlant des désordres, que l'esprit d'envie & de jalousie produit dans la Republique des Lettres, je ne dois point oublier l'abus condamnable que l'on y fait des Journaux. Ces ouvrages, autrefois si utiles au public pour son instruction, semblent pour la plupart n'être faits aujourd'hui que pour amuser les gens d'œuvres, par le recit des querelles des auteurs. Les trois quarts des Journaux sont devenus le champ de bataille des gladiateurs littéraires. C'est dans ces arenes qu'ils combattent tous les mois aux yeux du public. Les Journalistes, qui trouvent à cela leur profit, semblables aux anciens maîtres des animaux qu'on faisoit déchirer dans le Cirque pour amuser le peuple, donnent de tems en tems quelque coup d'aiguillon aux combattans qui, par la ferocité avec laquelle ils disputent, meritent bien d'être traités à la maniere des bêtes. Il arrive de cela qu'au lieu de s'instruire dans les Journaux, & d'y trouver, comme dans ceux de Bayle, de Le Clerc & de La Chapelle, des extraits de livres intéressants faits avec impartialité ; on n'y voit que des combats, des injures, des cabales littéraires, & quelques extraits très superficiels. Il est vrai que dans le nombre immense de Journaux, qui paroissent tous les mois, il y en a quelques uns qui se font garantis de ce mauvais goût : parmi ces Journaux on doit placer au premier rang celui des Savans. J'ai remarqué plu-

sieurs

heurs fois que les auteurs du Journal Encyclopedique suppriment les personalités & les injures, dans les différentes pieces que leur envoient les auteurs acharnés à s'entre-détruire. La Bibliotheque des Sciences & des Beaux Arts, qui s'imprime en Hollande, merite encore l'estime du public par son érudition & par son impartialité.

Après avoir prouvé évidemment la mechanceté, la ferocité, la fausseté, la haine implacable qui regnent parmi les gens de Lettres, qui par leur état doivent naturellement être les plus vertueux de tous les hommes, comment pourrai-je croire ce que dit Ocellus, & admirer l'homme comme le plus doux & le meilleur des animaux ? Que seroit-ce donc si après avoir examiné le caractère des gens de Lettres, je passois à celui des financiers ? quelle dureté, quelle rapacité, quelle indifférence pour le bien public, quelle envie de s'enrichir aux dépens de la veuve & de l'orphelin n'y trouverois-je pas ? Si du financier, je venois aux Magistrats ; quelle ignorance, quel abandon des devoirs les plus sacrés, quelle vanité, quelle injustice, quel mépris pour les loix, quelle facilité à se laisser séduire ne découvrois-je pas du premier coup d'œil ? Si enfin, je réfléchissois sur les courtisans, c'est-là où je trouverois tous les vices réunis, & où je pourrois dire avec S. Chrisostome, même à celui qui seroit moins coupable que les autres. „ Vous êtes véritablement „ homme par le nom, mais non par la vertu ; & je „ ne trouve en vous que les défauts de tous les animaux ensemble. Quand je vois que vous vous conduisez dans le cours de votre vie comme un homme privé de la raison, pourquoi ne vous appelle-rais-je pas un bœuf plutôt qu'un homme ? Quand je découvre que vous pillés les provinces, pour
„ quoi

νον πολυπληθεία ἀν- res politiques. Et non
 θρώπων, ἀλλὰ καὶ seulement ils fourni-
 εὐαν-

„ quoy vous donnerai-je le nom d'homme plutôt
 „ que celui de loup? Quand je vous entends vous
 „ glorifier de vos débauches & de vos impudicités,
 „ pourquoi vous accorderai-je le nom d'homme,
 „ au lieu de celui d'un animal immonde. Quand
 „ j'aperçois vôtre ruse, vôtre fausseté, d'où vient ne
 „ vous regarderai-je pas comme un serpent? Quand
 „ j'écoute vos medifances, que je vois vos levres
 „ couvertes de venin, pourquoi ne me paroîtriez-
 „ vous pas plutôt un aspic qu'un homme? Quand
 „ je connois que vous vous conduisez comme étant
 „ privé de la raison, pourquoi penserai-je que vous
 „ êtes un homme plutôt qu'un âne? Quand je vous
 „ considère allant commettre des adulteres, & dés-
 „ honorer les femmes que vous seduisés, pourquoi
 „ ne vous donnerai-je pas plutôt le nom de cheval
 „ que celui d'homme? Enfin quand vous affectés
 „ de ne rien croire, que vous tiés les verités les plus
 „ plus claires, pourquoi ne serai-je pas persuadé que
 „ vous êtes plutôt, par vôtre stupidité, une pierre in-
 „ sensible & inanimée qu'un homme? “

Ἄνθρωπος ἐστὶ, φησιν, ἀλλ' ἄνθρωπος μὲν τὸ ὄνομα πολλάκις, οὐκ ἄνθρωπος δὲ τὸ φρονῆμα. ὅταν γὰρ ἴδω σε ἀλόγως βιοῦντα, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ βεῦν; ὅταν ἴδω σε ἀρπαζόντα, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ λύκος; ὅταν ἴδω σε ποριεύοντα, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ χοῖροι; ὅταν ἴδω σε δολιγὸν, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ ὄφις; ὅταν ἴδω σε ἰόν ἔχοντα, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ ἀσπίδα; ὅταν ἴδω σε ἀνόητον, πῶς σε καλίσω ἄνθρωπον, ἀλλ' οὐχὶ ὄνος; ὅταν ἴδω σε μοιχεύοντα, πῶς σε κα-
 λίσω

ront une grande multi- *ευανδρίῳ* *χαρηγούι-*
tude d'habitans ⁶, mais *ται*.
ils contribueront à leur perfection.

§. 6.

λίῳ ἄνθρωποι, ἀλλ' οὐχὶ ἵπποι θηλυμαῖ; ὅταν ἴδω σε
ἐπιθῇ κὲ ἀνύιται πῶς σε καλίσω ἄνθρωποι ἀλλ' οὐχὶ
λίθον. *Homo est sed homo quidem nomine plerumque,*
verum homo non prudentia. Cum enim te vitam a ra-
tionem alienam agentem videro, quonam modo te homi-
nem nominabo, non bovem? Cum sapientem te anim-
adverto, quomodo te hominem, non lupum vocabo?
Cum stuprantem te video cur te hominem appellabo,
non suem? Cum ex dolo & insidiis agere te videro, quo-
nam pacto hominem te, non anguem ac serpentem nun-
cupabo? Cum venenum tibi videro, quid est, quamobrem
hominem te, non aspidem nominem? Cum stultum te
animadvertam, cur hominem te, non asinum vocabo?
Cum te cum aliena muliere concumbere cernam, quid
te hominem, non in fœminas insanientem equum ap-
pellabo? Cum incredulum & stupidum te videro, cur
te hominem potius quam lapidem, aut saxum nun-
cupabo? D. Joannis Chrysost. Homiliæ septem se-
lectæ, cum præfat. Joh. Wolffg. Jægeri &c. Tu-
bingæ, anno 1755. Homil. V. pag. 227. Remar-
quons ici en passant qu'il y a dans l'Homélie de
S. Jean Chrysostome, dont ce passage est tiré, des
choses admirables pour l'éloquence.

⁶ *Ὅτε μὴ μοι πολυπληθία ἀνθρώπων ἀλλὰ καὶ ευαν-*
δρία χαρηγούιται, mot à mot non seulement-ils fourni-
ront à la grande multitude d'hommes, mais encore à
leur perfection. *Ὅτι μὴ μοι χαρηγούιται πολλήπληθία*
ἀνθρώπων ἀλλὰ καὶ ευανδρία. Non seulement ils fourni-
ront une grande mul. itude d'habitans, mais ils contri-
bueront à leur perfection. Ocellus a raison de ne pas

N

bor-

borner le devoir d'un homme vertueux à augmenter le nombre des citoyens ; il faut encore qu'il les rende bons ; sans cela il ne remplit que la plus petite partie de son devoir. Tous les États, lorsque la vertu n'y domine point sur le vice, doivent aller en périssant ; c'est en vain que leur grande force, leur étendue, & leur richesse les garantissent, pendant un tems, de la destruction : le mal intérieur, qui les mine, produit tôt ou tard son effet dangereux.

Le trop grand luxe, & la superstition sont les vices les plus contraires à la prospérité des Républiques & des Royaumes. Le premier semble d'abord en augmenter la force par le commerce, & par la circulation de l'argent ; mais cet état, qui paroît si avantageux, ressemble à l'embonpoint du corps humain, causé par un amas de mauvaises humeurs, qui en gâtent insensiblement toutes les parties ; de même le trop grand luxe énerve le courage, rend les hommes incapables de se former à la fatigue, à la sobriété : ce sont ces vertus qui font les soldats, les seuls soutiens de la patrie contre ses ennemis. Pourquoi les Grecs vainquirent-ils les Perses ? c'est qu'ils étoient moins adonnés au luxe, & par conséquent meilleurs soldats. Quant à la superstition, elle est plus dangereuse que le luxe, parcequ'elle produit plutôt son effet, & qu'il est encore plus certain. Eloignons toutes les idées, que pourroient nous donner les gouvernemens modernes, pour prouver les vérités que nous établissons ici ; nous ne voulons déplaire à personne. Nous prendrons dans la chute de la République Romaine, & dans celle de l'Empire d'Orient, des exemples frappans des maux inévitables qu'entraînent le trop grand luxe & la superstition. J'entends par *superstition*, toutes ces disputes ecclésiastiques, toutes ces séparations de différentes communions, qui furent

rèrent inconnues aux Payens, & qui des Juifs ont passé aux Chrétiens.

Jusqu'à la ruine de Carthage les Romains conservèrent la pureté de leurs mœurs, mais quand ils se furent enrichis du bien de tant de nations qu'ils soumirèrent, le luxe qui s'introduisit dans Rome, y fut bientôt porté à un point excessif, & tous les différents états de la République perdirent également leur vertu. Rome, victorieuse de tant de Peuples, commença par se détruire elle même par les guerres civiles, & la tyrannie des Empereurs. Les Empereurs, qui presque tous furent de méchans Princes, occasionnèrent l'entrée des Barbares en Italie, qui détruisirent entièrement une puissance, dont les troupes depuis long-tems avoient perdu toute discipline, & dont les peuples étoient plongés dans la mollesse & dans le luxe.

Les Historiens, qui vécurent à la fin de la République, s'aperçurent des maux que le luxe avoit faits à Rome, & prédirent ceux qu'il lui causeroit encore dans la suite. „ Ce furent, *dit Florus*, les richesses „ qui corrompirent les mœurs du siècle, & qui abî- „ merent la République dans ses propres vices, com- „ me dans une sentine & dans un cloac, d'où elle ne „ put se retirer. Car pourquoi le peuple romain de- „ demanda-t il à ses Tribuns de nouvelles terres & „ des distributions de bleds, si ce n'est à cause de la „ faim & de la disette que son propre luxe lui à cau- „ sées? mais ces superbes apareils des festins, „ & ses somptueuses & excessives, largeesses qui les a „ donc introduits? n'est-ce pas cette trop grande „ opulence, qui ne manque jamais d'engendrer la „ pauvreté.“ *Illæ opes atque divitiæ afflixere sæculi mores : mersamque viriis suis, quasi sentina, rempublicam pessum dedere. Unde enim populus romanus a*

tribunis agros & cibaria flagitaret, nisi per famem; quam luxus fecerat Aut magnificus adparatus conviviorum, & sumptuosa largitis, nonne ab opulentia, paritura mox egestatem. Annæi Flori, *Épit. de rebus gestis romanor. lib. 3. c. 12.*

Voilà ce qui ne peut pas manquer d'arriver dans les États, qui imitent le luxe des romains; sur tout dans un pais, où l'on enrichit aux dépens du public un nombre de financiers, qui étant les promoteurs du luxe, excitent ceux qui sont riches à les imiter: ils font commettre cent mauvaises actions, à ceux qui sont pauvres & qui veulent goûter les mêmes plaisirs que le luxe procure aux autres. Nous voions dans certains États des exemples bien frapans de cette pernicieuse coutume.

Il semble que les financiers aient été de tous tems les mêmes qu'ils sont aujourd'hui, & qu'ils aient toujours cherché à disposer des impôts, pour en faire un infame trafic, qui en ruinant le peuple leur donne d'immenses richesses. Ce défaut dans le gouvernement de Rome fut encore une des principales causes de la décadence de la République, comme le remarque judicieusement un de leurs Historiens. „ Pourquoi l'ordre des Chevaliers, dit „ *Florus*, auroit-il fait tant d'instances, pour avoir „ lui seul toute l'autorité des jugemens à l'exclusion „ du Senat: c'est à dire, pourquoi s'en feroit-il separé, & se feroit-il fait attribuer à lui seul toute „ la puissance, & tout l'empire de l'Etat par les „ loix judiciaires, si ce n'avoit été par pure avarice, & afin de pouvoir disposer à son profit des „ fermes, des impôts, & de tous les revenus de la „ République, pour vendre ensuite ces mêmes jugemens, & en faire un infame trafic.“ *Unde regnaret judiciariis legibus divulsus a Senatu eques,*
nisi

visi ex avaritia, ut vectigalia reipublicæ, atque ipsa judicia, in quæstu haberentur? Flor. lib. 3. c. 12.

Qu'il me soit permis ici de parodier le passage que je viens de citer ; quelques peuples s'y reconnoitront si bien, qu'ils croiront qu'il a été fait par un Historien moderne & non par un ancien.

„ Pourquoi les fermiers généraux ont ils fait tant
 „ d'instances pour avoir eux seuls toute l'autorité des
 „ jugemens, à l'exclusion de la Chambre des comp-
 „ tes & de la Cour des aides ? pourquoi se sont ils fait
 „ attribuer toute la puissance de ces Cours Souve-
 „ raines ? quoi, pour les depouiller de leur juris-
 „ diction, ont-ils fait établir dans plusieurs villes des
 „ tribunaux, qui jugent les contrebandiers, & les af-
 „ faire des fermes, si ce n'est par pure avarice,
 „ afin de pouvoir disposer à leur profit des fermes,
 „ des impôts, de tous les revenus du royaume, &
 „ pour vendre ensuite ces mêmes jugemens, & en
 „ faire un infame trafic ? “ Les deux Sosies & les
 deux Amphitrions ne se ressembloient pas davantage
 que le passage de Florus, & l'imitation que j'en ai
 faire. L'Historien Romain nous apprend que le dé-
 faut, qu'il condamne, fut une des causes de la
 perte de la République, c'est donc aux peuples
 (qui pensent avoir chez eux le même vice) à re-
 dresser un grief aussi dangereux, s'ils ne veulent
 pas dire dans quelque tems, ce que disoit un poe-
 te, qui vivoit environ cinquante ans après Florus.

„ Le luxe, plus redoutable que les armes, nous a
 „ accablé & vaincu. “ *Sevior armis luxuria incu-
 buit.* Le même poete se plaint, que de son tems
 toute sorte de crimes & de debauches regnoient
 à Rome, depuis que le luxe en avoit banni l'hon-
 nête pauvreté, & que la délicatesse de Rhodes, de
 Milet, des Sybarites & tous les délices des volup-

tueux & pétulans Tarentins, parfumés de roses & d'essences, s'étoient introduite dans la Ville.

*Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit. Hinc fluxit ad istos.*

*Et Sybaris colles : hinc & Rhodos, & Miletos,
Atque coronatum, & petulans, madidumque Ta-
rentum.* Juvenal. Sat. VI.

Ne diroit-on pas que Juvenal décrivait les mœurs & les usages de certains peuples, qui doivent se reconnoître bien aisément à sa description, quoiqu'ils vivent dix sept cens ans après-lui.

Passons actuellement aux maux que cause la superstition, maux qui sont encore plus à craindre que ceux que le luxe entraîne après lui. La superstition conduit toujours au fanatisme, & les horreurs de ce dernier vice sont si connues, elles ont depuis deux cens ans fait de si grands ravages en Europe, qu'il ne faut que jeter un coup d'œil sur l'histoire, pour détester tout ce qui peut produire les malheurs, que tant de disputes theologiques ont causées à l'Europe. C'est une vérité constante, que si Dieu avoit voulu que les hommes crussent tous les mêmes dogmes de religion, ces dogmes auroient été si clairs, qu'aucun d'eux n'auroit pu leur refuser une entière croyance. Pourquoi donc les Theologiens veulent-ils faire ce que la Divinité n'a pas jugé nécessaire ? la revelation n'est point claire sur quelques points, ou du moins paroît-elle pouvoir recevoir un sens différent de celui, que nous lui donnons : faut-il pour cela bannir, égorger, bruler ceux qui ne sont pas de nôtre sentiment sur quelque point de doctrine, & qui conviennent de tous ceux qui sont essentiels à la morale & au bien de la société ? Les erreurs de bonne foi, dès qu'elles ne blessent point les égards que les hommes se doivent les uns aux autres, doi-
vent

vent être détruites par le raisonnement, & point du tout par les suplices. Si l'on eut toujours envisagé de même les matieres de controverse, il n'y eut jamais eu de schisme ni d'excommunication, & l'on eut employé à bien vivre, à fuir ce que tous les partis conviennent être un peché, la medifance, le vol, l'impureté, le meurtre, la haine de son prochain &c, le tems que l'on a perdu à disputer avec aigreur, ou à persecuter avec fureur : ce tems eut été employé à chercher les moyens de faire fleurir la morale & de détruire le crime. Si cela eut été ainsi, jamais l'Université de Paris n'eut prononcé l'insolent decret, qui délioit tous les sujets de Henri III. du serment de fidelité, qu'ils avoient fait à ce Prince : le Dominicain, qui pour l'honneur & le maintien de l'Eglise Romaine lui enfonça un poignard dans le ventre, l'auroit respecté & laissé vivre heureux sur le trone : le Jesuite Guignard n'eut point été pendu, pour avoir fomenté, par ses écrits, les assassinats commis contre la personne de Henri IV ; & ce grand Roi n'auroit pas été blessé par Jean Chatel élève des Jesuites, & assassiné enfin par Ravillac, employé pour ce crime, par les Espagnols, par les Jesuites, & par les Italiens qui étoient auprès de la Reine : car il est clair aujourd'hui que toutes ces différentes personnes eurent part à l'assassinat de ce grand homme.

C'est une chose terrible, & qui prouve bien la verité de ce vers de Lucrece *Religio peperit scelerosa atque impia facta.* „*La superstition a été la cause des*
 „*plus grands crimes*“ que de voir dans l'Histoire, que presque tous les assassinats, qui ont été commis contre la personne des Rois, n'ont eu d'autre principe que le fanatisme, ou l'ambition des Ecclesiastiques. C'est par un Dominicain, que fut empoisonné dans le vin de la communion, l'Empereur Henri

VII. ; trois Rois de France ont été assassinés, le premier par un Jacobin ; le second par un écolier & un pénitent des Jésuites. Il est très fâcheux pour ces Pères, que Damien ait vécu plusieurs années dans une de leurs maisons, & qu'il ait resté quelques jours dans celle d'Arras, lorsqu'il partit de cette Ville pour assassiner Louis XV. Enfin il paroît par les procédures, , que l'on a imprimées en France, & par plusieurs réponses de ce misérable aux interrogations des Juges, que le fanatisme entroit pour beaucoup dans l'action horrible qu'il commit. Quant à l'assassinat du Roi de Portugal deux choses y ont également concouru, l'ambition des Jésuites, au désespoir de voir leur crédit tomber dans cette Cour, & l'abus pernicieux que le Père Malagrida faisoit des exercices spirituels, aux quels il admettoit les principaux conjurés. On voit par toutes les déclarations des criminels, qu'il les assuroit que non seulement il n'y avoit point de mal d'assassiner le Roi de Portugal, mais que c'étoit même faire une action très méritoire devant Dieu.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, en passant, la hardiesse des Journalistes de Trevoux, qui assuroient encore dans leur journal, un an après l'exécution du Duc d'Aveiro, du Marquis de Tavora, enfin de tous les criminels, qui avoient découvert avant de mourir les secrets de la conjuration, que ce que l'on disoit en Europe à ce sujet, n'étoit que des discours vagues & sans fondement. Mr. de Voltaire avoit dit dans une petite, mais excellente Dissertation, qui est à la tête d'une Ode sur la mort à S. A. R. Madame la Margrave de Baireuth. „ Helas quel tems l'auteur du Journal de Tre-
 „ voux, & ceux de son parti prennent-ils, pour ac-
 „ cuser les philosophes d'être dangereux dans un
 „ Etat !

„Etat! quelques philosophes auroient-ils trempés
 „dans ces détestables attentats, qui ont saisi d'hor-
 „reur l'Europe étonnée? auroient-ils eu part aux ou-
 „vrages innombrables de ces Theologiens d'enfer,
 „qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des
 „mains parricides? atiferent-ils autrefois les feux de
 „la Ligue, & de la Fronde? ont-ils. . . Je m'arrê-
 „te: que le Gazetier de Trevoux ne force point des
 „hommes éclairés à une recrimination juste & ter-
 „rible.“ Que repondit à cela le Journaliste de Tre-
 voux? le voici: *Mr. de Voltaire garde longtems sa co-
 lere, il fabrique à loisir ses foudres. Mais si le Journa-
 liste a écrit il y a sept à huit ans sur cet objet, il n'a
 donc pas pris ce tems facheux, ni attendu les circon-
 stances de 1759 dont Mr. de Voltaire fait mention d'a-
 près beaucoup de bruits populaires, sans compter les
 mensonges imprimés.* Il y a de quoi rester dans la plus
 grande surprise en voiant cette reponse des Journali-
 stes de Trevoux. Quoi! ces Reverends Peres regar-
 dent l'execution des plus grands Seigneurs de Portu-
 gal, faite aux yeux de tout Lisbonne, & de tous les
 Ambassadeurs étrangers, qui ont informé leur Cour
 de cette conjuration, comme *des bruits populaires*:
 il traitent les lettres du Roi de Portugal écrites au
 Pape, les procédures publiés par ordre de la Cour
 de Lisbonne, comme *des mensonges imprimés*. Il
 faut convenir, qu'en voiant l'air cavalier avec le
 quel les Jesuites repondent à des accusations aussi
 atroces, mais malheureusement aussi bien prouvées,
 on tombe dans un étonnement dont on a peine à re-
 venir. Si Mr. de Voltaire avoit reproché aux Jour-
 nalistes de Trevoux, de se laisser séduire par quelque
 vue d'intérêt pour louer ou pour blâmer certains
 ouvrages, je leur aurois passé de dire, que Mr. de
 Voltaire pouvoit établir ce reproche sur *des bruits*

populaires sans compter les mensonges imprimés : mais est-ce ainti qu'ils croient démentir l'attentat contre la vie d'un bon & vertueux Roi, aimé de son Peuple, assassiné cruellement par les conseils du Jésuite Malagrida, & par les ordres de son Général ? Après cela il ne reste plus à la Société que de dire, que les Livres que le Parlement de Paris vient de faire brûler, dans les quels la doctrine de l'assassinat des Rois est fortement établie, n'ont pas été faits par des Jésuites : & si elle ne veut pas abandonner entièrement ces ouvrages, dont elle peut se servir un jour pour le malheur des Etats, elle n'a qu'à dire, que les propositions, qu'on y a condamnées, ne s'y trouvent pas. Les Jésuites n'ont ils pas soutenu que celles, qui n'étoient point dans Jansenius, y étoient ? pourquoi ne diront-ils pas de celles-ci, qu'elles n'y sont pas, quoiqu'elles y soient ? ils ne faut pas plus de hardiesse pour l'un que pour l'autre.

J'examinerai encore ici une réponse des Journalistes de Trevoux à Mr. de Voltaire, qui vaut encore moins que celle dont je viens de parler. „ Les „ deux partis, les Jansenistes & les Molinistes, dit „ Mr. de Voltaire, si fameux longtems dans Paris, „ & si dedaignés dans l'Europe, ces champions de „ la folie, que l'exemple des sages, & les soins paternels du Souverain n'ont pû reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de „ nos siècles de barbarie, & tout le raffinement d'un „ tems également éclairé dans le crime & dans la „ vertu. Qu'on me montre un philosophe, qui ait „ ainsi troublé sa patrie, en est-il un seul, depuis „ Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, „ je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès „ monstrueux, mais de la moindre cabale contre les „ Puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques ? non, „ il

„il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point. Un
 „philosophe fait son premier devoir d'aimer son
 „Prince & sa patrie, il suit sa Religion, sans s'éle-
 „ver outrageusement contre celle des autres peu-
 „ples, il gemit de ces disputes insensées & fatales,
 „qui ont coûté autrefois tant de sang, & qui exci-
 „tent aujourd'hui tant de haines. Le fanatisme allu-
 „me la discorde, & la philosophie l'éteint.“

Il n'y a rien que de vrai dans ce sage discours de
 Mr. de Voltaire, & les Journalistes de Trevoux n'y
 répondent que par de vaines déclamations, ils s'effor-
 gent de trouver quelques philosophes mediocres par-
 mi les anciens, dont les noms sont à peine parvenus
 jusqu'à nous, & qui condamnoient dans leurs dis-
 cours la tyrannie de quelques mauvais Princes, mais
 qui se gardoient bien de les faire tuer, encore moins
 de les assassiner eux-mêmes. *Sous Domitien*, disent
 les Journalistes de Trevoux, *Apollonius de Thiane*,
philosophe Pythagoricien, *suscitoit de tout son pouvoir*
des ennemis à l'Empereur. Il est faux qu'Apollonius
 ait voulu jamais causer aucune revolte: il est vrai qu'il
 condamnoit les cruautés de Domitien, qui fut un
 aussi grand Tiran, que le Roi de Portugal est un bon
 Prince; mais condamner les cruautés d'un Souver-
 rain ce n'est pas vouloir l'assassiner. Quand les Jour-
 nalistes de Trevoux auront prouvé, que dans une
 seule secte de philosophes, par exemple parmi les
 Cartesiens, parmi les Gassendistes, il s'est trouvé
 trente personnes, qui ont composé des ouvrages qui
 ont été condamnés par le Parlement de Paris à être
 brûlés, *comme séditieux, destructifs de tout principe*
de la morale chrétienne, enseignant une doctrine meur-
trière & abominable, non seulement contre la sûreté de
la vie des citoyens, mais même contre celle des per-
sonnes sacrées des Souverains: (Ce sont là les propres ter-
 mes

mes de l'arrêt du Parlement) quand dis-je, les Journalistes auront prouvé cela, alors on leur passera que parmi les philosophes il y a des gens dangereux, ainsi que parmi les Théologiens; mais on ne conviendra pas encore qu'ils le soient autant, parce-qu'ils n'auront point assassiné le Roi de Portugal, ni empoisonné à la Chine le Cardinal de Tournon.

En attendant qu'il plaise aux Journalistes de révéler quelque grand crime, commis par un philosophe, nous soutiendrons hardiment, qu'on ne nous montrera jamais dans l'Histoire ancienne ou moderne, aucun philosophe, qui ait causé une guerre civile dans sa patrie, qui ait composé des livres pour autoriser le meurtre des Souverains, qui ait soutenu qu'il étoit innocent de tuer un homme qui disoit du mal des philosophes, ait écrit des ouvrages pour approuver le meurtre des hérétiques, c'est à dire des gens qui ne pensent pas comme lui, qui ait voulu faire périr tout le Parlement de Londres en le faisant sauter, à l'aide d'une certaine quantité de barils de poudre, très-saintement disposés pour cette pieuse action, qui par ses intrigues au Japon ait été cause de la mort de deux millions de Chrétiens; enfin qui, pour faire recevoir une de ses opinions, ait obtenu une bulle qui depuis soixante ans à plus occasionné de troubles en France dans un seul jour, que toutes les disputes sur les idées innées, sur la possibilité que la matière puisse penser, n'en ont causées depuis la création du monde, & n'en causeront jusqu'au jugement dernier.

Ce ne sont pas les disputes philosophiques, qui nuisent aux Etats, ce sont les disputes théologiques qui sont toujours suivies de tristes catastrophes. Celles de Descartes, de Gassendi, de Newton, de Leibnitz, de Spinoza & de leurs adversaires, n'ont pas fait

fait perdre à l'Europe un seul homme, n'ont pas détruit la fortune du moindre particulier.. Combien les disputes de Luther & de Calvin, combien les décisions du Concile de Trente n'ont elles pas fait périr de malheureux mortels? que de millions d'hommes ces controverses n'ont elles pas rendu malheureux, & combien n'en rendent elles pas encore tous les jours?

Je l'ai dit au commencement de cette note, rien n'accelere plus la ruine des Etats, que les démêles des Ecclesiastiques. L'Empire d'Orient périt par ces dangereuses disputes, autant que par les armes des ennemis: les Grecs étoient plus occupés des nouvelles opinions, que leurs Prêtres & leurs Evêques enfantoient presque tous les jours, que de la deffense de l'Empire; ils perdoient l'Armenie, & ils dispuoient sur l'essence de la lumiere, qui environnoit Jesus Christ sur le Tabor; les Mahométans prenoient l'Egypte, & ils agitoient le dogme du culte des images: enfin la fureur de disputer sur des matieres theologiques s'étoit si fort emparée de leur esprit, que leurs Prêtres dispuoient avec la même aigreur, lorsque Mahomet second étoit aux portes de Constantinople. N'avons-nous pas vu en France, dans la guerre pour la succession de la Couronne d'Espagne, les Molinistes & les Jansenistes plus occupés de leur bulle *Unigenitus*, que de savoir si les Hollandois & les Anglois accepteroient le passage qu'on leur avoit offert, au milieu du Royaume, pour aller détroner Philippe Cinq en Espagne, ou s'ils exigeroient, comme ils firent, que Louis XIV. employât ses propres troupes à détroner son petit fils. Si l'on eut alors consulté les philosophes, qui vivoient en France, on auroit vu qu'ils étoient aussi touchés des malheurs de l'Etat que les

Theo-

logiens y étoient peu sensibles. Arrêtons-nous ici, & ne poussons pas plus loin nos réflexions: laissons à ceux, qui écriront dans un tems aussi éloigné de celui-ci, que le moment où j'écris l'est de la guerre de succession, à dire ce qu'ils penseront de l'intérêt, que les Theologiens Molinistes & Jansenistes prennent aujourd'hui au bien de l'Etat.

Avant de finir cette note, disons un mot d'un ouvrage, où le fanatisme est poussé au dernier point; il est écrit sur la révocation de l'Edit de Nantes, & l'on y trouve une longue apologie de la journée de St. Barthelemy: l'indignation publique, que ce livre a excitée dans toute l'Europe, auroit bien dûveiller celle des Magistrats. Il est aussi criminel de soutenir, qu'un pere peut faire assassiner son fils cadet par son fils aîné, que de prétendre que dans certaines occasions un enfant peut très saintement empoisonner ou poignarder son pere: voilà où se réduit le point de la question du massacre de la St. Barthelemy. De même que le Parlement s'est élevé avec horreur contre tant de livres, qui permettent & qui conseillent dans certaines occasions de tuer un Roi, de même aussi auroit-il dû condamner aux yeux de l'univers un ouvrage, qui justifie un Souverain, qui fait assassiner ses sujets. Pourquoi le crime d'un homme, qui tue son Roi est-il si grand? ce n'est pas parcequ'il donne la mort à celui qui commande, à celui qui est le plus riche, le plus puissant de l'Etat, mais c'est qu'il tue le Pere commun du peuple, & par conséquent le sien; son crime est un parricide plus grand, que s'il tuoit son propre pere; tous ses concitoyens sont en droit de lui demander compte, non seulement du sang de son pere, mais du sang du leur. Lorsque les Presidents, & les Conseillers du Parlement de Paris firent pendre

dre

dre Guignard, & chasserent les Jesuites, c'étoient des enfans qui punissoient les attentats commis contre la vie du pere de l'Etat, & par conséquent du leur. S'il est donc clair, que ce qui rend les attentats contre la vie des Rois si criminels, c'est qu'ils sont les peres de leurs sujets; cette même qualité de pere, ne rend-elle pas horribles les assassinats que les Rois font executer, dans un seul jour, sur une partie de leurs sujets par l'autre partie? Ce crime n'est-il pas aussi horrible que seroit celui d'un pere, qui aiant cinq enfans ordonneroit à trois de massacrer les deux autres, pendant qu'ils seroient endormis: & combien deviendroit plus affreux ce crime, s'il avoit assuré ses enfans avant leur sommeil de son amitié paternelle? Un auteur, qui seroit un pareil livre en Angleterre, seroit obligé de faire une reparation autentique à la nation, qu'il livreroit par son systeme à la cruauté d'un Roi, qui pourroit un jour être aussi méchant que Charles IX; & si un homme s'avisoit de publier un semblable ouvrage dans les Etats du Roi de Prusse, je ne doute pas que ce Prince, un des plus grands hommes du monde, le plus illustre Souverain qu'il y ait eu depuis Jules Cesar, le pere du peuple, l'ami des citoyens, le compagnon d'armes de ses soldats, le protecteur des Lettres, l'appui de la Société, enfin la gloire de l'esprit humain malgré les croassemens de quelques frenetiques, & de quelques vils scribes mercenaires: je ne doute pas, dis-je, que ce Heros n'ordonnat qu'on mit cet auteur entre les mains de quatre Medecins, pour le traiter & pour le guerir de la frenesie & de la rage la plus dangereuse. Les Journalistes de Trevoux ont donné de grandes louanges à cet écrivain, & en ont pris la deffense contre Mr. de Voltaire: j'en serois plus étonné, si je n'avois pas vu que dans le primitif de

§. 6. Ὅθεν ἀμαρ- §. 6. Beaucoup de
 τάνουσι πολλοὶ μὴ gens font des maria-
 πρὸς τὸ μέγεθος τῆς ges sans avoir 7 égard
 τύχης, μηδὲ πρὸς τὸ à la gloire & à l'uti-
 συμφέρον τῶ κοινῷ lité publique. Ils ne
 συνιστάντες τοὺς γά- considèrent que les ri-
 μους, ἀλλὰ πρὸς τὸν chesses & la noblesse de
 πλοῦτον, ἢ τὴν ὑπε- la race, à laquelle ils s'al-
 ροχὴν τοῦ γένους ἀπο- lient, au lieu de pren-
 dre une jeune & belle
 βλέ-

de l'arrêt, prononcé par le Parlement contre les auteurs, partisans des assassins des Rois, les Journalistes de Trevoux y sont nommés comme favorisant cette affreuse doctrine : voici les termes du primitif de l'arrêt, *en Août 1729. par les Jésuites auteurs du Journal de Trevoux, contenant les éloges du Livre des dits Bussembaum & la Croix.* Il est encore fait mention une seconde fois des Journalistes de Trevoux dans cet arrêt. On doit donc être peu surpris de voir que des gens, qui permettent aux fils de tuer leurs peres, ne fassent pas un crime aux peres de faire assassiner leurs entans.

Voilà les erreurs dans les quelles peut jeter le fanatisme : parmi toutes les différentes sectes où il regne, il produit également des opinions, qui vont au renversement de la société & de la tranquillité des Etats : c'est ce que remarque judicieusement Mr. de Voltaire, en faisant le portrait des auteurs des *Nouvelles Ecclésiastiques*, après avoir fait celui des Journalistes de Trevoux. Voici comment il s'explique. „ Si le Journal de Trevoux excite le mépris & l'indignation, ce
 „ n'est

femme ils en prennent βλέποντες. ἀντὶ μὲν
 une âgée; ou au lieu γὰρ τοῦ νέαν καὶ ὡ-
 d'épouser une person- ραίαν συναρμόζεσθαι,
 ne, dont l'humeur res- συνηρμόσαντο ἂν τὴν
 semble à la leur & sim- ὑπερηλικεσέραν· ἀντὶ
 patise avec elle, ils s'u- δὲ τοῦ συμπαθῇ τὴν
 nissent à une femme ψυχὴν καὶ ὁμοιοτά-
 illustre par sa race & την, ὀπίδοξον τῷ γέ-
 fort riche, mais ensuite νει, ἢ περιχρήματον.

TOI

„n'est pas qu'on ait moins d'horreur pour ses adver-
 „saires les auteurs de la Gazette ecclesiastique,
 „eux qui ont outragé si souvent le célèbre Mon-
 „tesquieu & tant d'honnêtes gens, eux qui dans
 „leurs libelles séditieux ont attaqué le Roi, l'E-
 „tat, l'Eglise, qui fabriquent cette gazette scan-
 „daleuse comme les filoux executent leurs larcins,
 „dans les ténèbres de la nuit, changeant perpetuel-
 „lement de nom & de demeure, associés à des
 „receleurs, fuyant à tout moment la justice, &
 „pour comble d'horreur se couvrant du manteau
 „de la religion, & pour comble de ridicule se
 „persuadant qu'ils rendent service.“

7 Ὅτιν ἀμαρτανισι πολλοὶ μὴ πρὸς τὸ μνηστὺς τῆς τυ-
 χῆς, μηδὲ πρὸς τὸ συμφερεῖν τῇ κοινῇ συνισκίτις τοὺς γα-
 μους. *Beaucoup de gens font des mariages sans avoir
 égard à la gloire & à l'utilité publique.* Ce reproche
 d'Ocellus étoit sans doute fondé dans son tems, mais
 il l'est bien plus aujourd'hui; l'on peut dire que dans
 tous les différents états il n'en est pas un seul, ou le
 bien de la patrie entre, pour la moindre chose, dans
 O les

τοὶ γὰρ τοὶ ἀντὶ συμ- les deux sur la préemi-
 φωνίας διαφωνίαν, καὶ nence de leur noblesse,
 ἀντὶ ὁμοφροσύνης, δι- au lieu de vivre dans la
 χοφροσύνην κατασκευ- concorde & dans l'u-
 ἀξουσι, περὶ ἡγεμο- nion, ils passent leurs
 νίας διαμαχόμενοι πρὸς tristes jours, dans la dis-
 ἀλλήλους. ἡ μὲν γὰρ corde & dans la dèsu-
 ὑπερέχουσα πλούτῳ nion. La femme ayant
 καὶ γένει καὶ φίλῳ, plus de richesses, de no-
 ἄρ-

les mariages que l'on contracte : l'argent est le but ordinaire qu'on s'y propose, & quelquefois la protection pour parvenir à de plus grands honneurs, que ceux dont on jouit. Qu'arrive-t-il de ces mariages faits purement par des vues d'intérêt ? les désordres dans les familles dont parle Ocellus, & plusieurs autres dont il ne fait pas mention, l'abandon total de l'éducation des enfans, l'adultère, la perte des mœurs, & le mépris de la vertu. Toute femme riche, dit Juvenal, qui épouse un avaré, jouit des privilèges d'une veuve : elle a acheté la liberté de tout faire en présence de son mari, & même d'écrire à son amant.

*Inde facies ardent, veniunt a dote sagittæ ;
 Libertas emitur : coram licet innuat, atque
 Rescribat ; vidua est, locuples quæ nupsit avaro.*

Juvenal. Sat. 6.

Les mêmes inconveniens se trouvent presque toujours dans les mariages faits pas des vues d'ambition ; une femme, qui épouse un homme d'une naissance inférieure à la sienne, méprise ordinairement son mari :

tend comander à son mari contre la loi de la nature ; & le mari combattant justement, & voulant être dans sa maison non le second mais le premier, ne peut obtenir la primauté.

ἄρχειν τροαιεῖται τοῦ ἀνδρὸς παρὰ τὸν τῆς φύσεως νόμον· ὁ δὲ διαμαχόμενος δικαίως, ἢ οὐ δεύτερος, ἀλλὰ πρῶτος θέλων εἶναι, ἀδυνατεῖ τῆς ἡγεμονίας ἐφικέσθαι.

O 2

S. 7.

mari : elle veut en être respectée, toute idée d'égalité la blesse : il y a peu de bourgeois, ou de financiers, qui ayant épousé une fille d'une maison distinguée, n'ait dit cent fois en sa vie ; que n'ai-je pour femme une bonne bourgeoise, elle rendroit mes jours heureux, & la mienne avec toute sa noblesse me donne envie vingt fois par jour de m'en separer, la crainte de sa famille me retient, & je suis obligé de dévorer en secret tous les chagrins que j'essuie. Combien n'y-a-t-il pas de maris à Paris qui pourroient dire avec Juvenal, s'ils étoient les maîtres de renvoyer leur femme. „ Je préfere une bonne „ paisane de Venuse à vous Cornелиe, mere des „ Gracques, si avec toute votre noblesse vous me „ regardés d'un œil méprisant ; si pour dot vous ne „ me païés que des triomphes de vos ancêtres ; allez je vous prie conter ailleurs la défaite d'Annibal ; & de Syphax forcé dans son camp, allez vous promener vous, & toute vôtre Carthage.

*Malo Venusinam, quam te, Cornelia mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers.*

Grande

§. 7. Ὡν δὲ γενο-
μένων, οὐ μόνον τοὺς
οἴκους κακοδαίμονας,
ἀλλὰ καὶ τὰς πόλεις
συμβαίνει γενέσθαι.
μέρη γὰρ τῶν πόλεων
οἱ οἴκοι, ἐκ δὲ τῶν με-
ρῶν, ἡ τοῦ ὅλου καὶ

§. 7. Il arrive ³ de
toutes ces disputes que
non seulement les fa-
milles particulieres,
mais les Villes sont mal-
heureuses, & ces cha-
grins domestiques inon-
dent pour ainsi dire l'U-
nivers. Car les famil-
les sont les parties des
τοῦ

*Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.
Tolle tuum, precor, Annibalem, victumque Syphacem
In castris, & cum tota Carthagine migra.*

Juvenal. Sat. 6.

³ Ὡς δὲ γινομένων οὐ μοι οἱ οἴκους κακοδαίμονας,
ἀλλὰ καὶ τὰς πόλεις συμβαίνει γενέσθαι. Il arrive de
toutes ces disputes que non seulement les maisons des
particuliers, mais les villes sont malheureuses. On
voit toujours le bon sens, la sagesse, & la verité
marcher d'un pas égal dans les décisions d'Ocel-
lus ; partout il parle en homme instruit à fond
de tout ce qui a rapport au bien de la société, &
c'est avec raison qu'il remarque que les disputes,
qui arrivent dans les maisons des particuliers, les
rendent non seulement infortunés, mais influent
beaucoup sur le bonheur ou le malheur des Villes.
Combien n'y-a-t-il pas eu de gens, qui deman-
doient une grace à un Ministre, renvoies avec du-
reté, parcequ'il étoit dans ce moment de mauvaise
humeur contre sa femme ? Combien de plaideurs
ont été mal écoutés, rebutés, parceque le Magi-
strat

Villes, & ces mêmes parties entrent dans la composition du *Tout*, ou du monde; & il est naturel qu'un tout, qui est composé de parties *défectueuses*, soit tel que le sont ses parties.

τοῦ παντός σύνθεσις.
εἰκὸς οὖν ὅποια τὰ μέ-
ρη τυγχάνουσιν ὄντα,
ἢ τὸ ὅλον ἢ τὸ πᾶν
τὸ ἐκ τοιοῦντων συντιθέ-
μενον, τοιοῦτον εἶναι.

§. 8. De même que la construction des pre-

§. 8. Καὶ ἐν ταῖς
πρώταις δὲ αἱ πρώται
οἰτο-

strat, à qui ils avoient à faire, venoit de découvrir qu'il étoit cocu? Combien d'avocats, de procureurs ont négligé les causes de leurs parties, parceque leur épouse avoit fait la veille, au bois de Boulogne, un souper avec un de leurs clercs? Combien de militaires, utiles à l'Etat, ont quitté le service pour éclairer de plus près la conduite de leur femme? Combien de financiers ont redoublé leurs rapines pour contenter l'orgueil, & le luxe des filles de condition qu'ils avoient épousées? Combien de négocians ont fait banqueroute par la mauvaise économie, & par la dépense de leur femme? Combien de paisans ont abandonné leur village, pour laisser la leur, & sont allés se faire laquais, quittant l'état de laboureur, qui est le plus nécessaire, pour augmenter celui qui est le moins utile, & dont on devroit avoir depuis longtemps retranché la moitié? Enfin que l'on parcoure tous les différens ordres du Royaume, l'on verra toujours qu'il est de la dernière importance que l'union, que la paix, que la modestie soient culti-
vées

οικοδομα) μεγάλα συν- mieres parties contri-
 εργούσι πρὸς (τὸ) κα- bue beaucoup à la per-
 λῶς ἢ κακῶς τὸ ὅλον fection ou au défaut
 ἔργον συντελεσθῆναι. d'un ouvrage; comme
 οἶον ὅτι μὲν οἰκοδομίας, par exemple la posi-
 θεμελίου καταβολή· tion du fondement
 ὅτι δὲ ναυπηγίας, τρύ- dans les édifices, la
 πιν· ὅτι δὲ συναρμο- quille dans la construc-
 γῆς καὶ μελοποιίας, tion d'un Vaisseau, le
 relâchement de la voix
 τάσις

vées dans toutes les maisons des particuliers, pour que ces vertus puissent se répandre ensuite dans le général de la société.

Les mariages des citoyens, surtout de ceux qui sont en place, font un si grand objet pour l'Etat, qu'il devroit n'être permis à aucun Magistrat de se marier sans le consentement d'un tribunal, qui seroit établi pour juger, si son mariage peut être utile ou nuisible au public. Lorsqu'un Conseiller au Parlement voudroit épouser une fille laide, bossue, & très-riche, le tribunal lui diroit, on vous refuse la permission que vous demandés, parcequ'on prévoit que bien loin de vivre comme il faut avec votre femme, vous vous servirez de son argent pour entretenir une jolie fille; malheur au plaideur qui ne lui fera pas des présens; & qui ne l'aura pas dans ses intérêts. La même réponse seroit faite à tous les gens en place. Mais les mariages, aux quels on auroit le plus d'attention, ce seroit à ceux des Ministres d'Etat: on leur choisiroit des femmes vertueuses, qui loin d'exciter l'orgueil & l'ambition de leur mari, leur représenteroient sans cesse

dans l'harmonie & dans la melodie : de même aussi l'arrangement, & l'ordre des familles contribuent beaucoup à rendre un gouvernement bien policé ou mal administré.

§. 9. Ceux qui pensent à avoir des enfans

τάσις φωνῆς ἢ λῆξις. οὕτως οὖν καὶ ὑπὲρ πολιτείας εὐνομιχμένης τε ἢ κακονομουμένης, οἰκων κατάστασις ἢ συναρμογὴ μέγιστα συμβάλλεται.

§. 9. Περὶ γενέσεως οὖν σκοπούμενους, Ο 4 τάδε

cesse la chute de leurs prédesseurs, leur feroient apercevoir le mépris que le public a pour les Ministres disgraciés, quand ils ont agi durement, qu'ils ont formé des divisions pour se faire un parti qui les soutint ; & tout au contraire l'estime que l'on fait de ceux, qui n'ont employé leur credit, que pour le soulagement des particuliers, pour l'honneur de la nation, tels qu'ont été les Machauts, & les Maurepas dont les noms seront toujours chers des gens vertueux. S'il existoit un tribunal, pareil à celui dont je parle, on s'apercevrait de ce que dit Ocellus, *qu'il est naturel qu'un tout, qui est composé de parties, soit tel que le sont ses parties.* Εἰκὸς τῇ οἰκίᾳ τὰ μέρη τυγχάνουσιν οἷα καὶ τὸ ὅλον καὶ τὸ πᾶν τὸ ἐκ τοιούτων συντιθέμενον τοιοῦτον εἶναι, & l'on verroit bientôt, non seulement quelques Villes ; mais tout l'Etat changer de face ; la vertu y regneroit autant que le luxe y domine aujourd'hui, la modestie prendroit la place de l'insolence, la fermeté raisonnable celle d'une fierté cruelle, & la temperance celle d'une débauche qui va jusqu'à la crapule.

Καθὼς

τάδε χρεὶ πράττειν. κα- doivent mettre en pra-
 θόλου μὲν δὴ φυλάτ- tique les préceptes que
 τισθαι χρεὶ πᾶν τό je viens d'établir. E
 ἀνό-

᾽ Καθολοῦ μὲν δὴ φυλάττεισθαι χρεὶ πᾶν τοῖς ἀνθρώποις καὶ
 αἰτίαι. Il faut qu'ils évitent soigneusement tout ce
 qui est imparfait. Il n'y a rien de plus contraire à la
 génération, que les mariages qui sont contractés
 entre deux personnes d'un temperamment égale-
 ment foible, ou d'un age trop peu avancé. Dans
 l'accouplement, fait entre deux personnes débiles
 & incommodées, l'action de la génération n'ac-
 quiert jamais la force qu'elle doit avoir, les semen-
 ces sont défectueuses, & si par hazard elles produi-
 sent un enfant, il se ressent toujours de la foiblesse de
 son origine; la race des hommes dégénere, s'abatar-
 dit ainsi que celle de tous les autres animaux, dès
 qu'elle n'est pas soignée, & qu'on n'obvie pas à ce
 qui peut la détériorer. Les mariages, contractés
 dans un âge encore trop tendre, sont aussi infruc-
 tueux à la société, ils accoutument au seul plaisir
 les mariés dans un tems où les organes de la géné-
 ration ne sont point encore assez formés, ils usent
 ces organes, qui n'ayant pas la force, qu'ils doivent
 avoir pour la génération; periclitent au lieu d'aug-
 menter, & il arrive que quand l'homme & la fem-
 me parviennent à un certain âge, loin qu'ils acquie-
 rent la puissance nécessaire à une parfaite génération,
 ils sont déjà énérvés, & ne produisent rien; ou
 s'ils ont des enfans, ces enfans sont foibles & se
 ressentent de la debilité de leur origine. „ Dans les
 „ jeunes gens, dit Hipocrate, les veines étant foibles
 „ & remplies, elles empêchent le passage de la gé-
 „ nération, & le chatouillement qu'ils sentent n'est
 „ pas

faut encore ⁹ qu'ils ἀνόμοιον καὶ ἀτελές.
 évitent soigneusement οὔτε γὰρ τῶν ζώων εὖ
 tout ce qui est impar-

O 5

καρ-

„pas semblable à celui d'un homme formé : enforte
 „que l'humide n'est point assés secoué dans le corps
 „pour produire la secretion de la génération.“
 Τοῖσι δὲ παιδίοισι λεπτὰ τὰ φλέβια ἴόντα καὶ πληρούμε-
 να καλύει τὴν γοιῇ ἰέναι, καὶ ὁ κησμός οὐχ ὁμοίως πα-
 ραγίνεται, διὰ ταῦτα αὐδὲ κλοίσται ἐν τῷ σάματι τὸ
 ὕγρον ἐς ἀπόκρισιν τῆς γοιῆς. At vero pueris venulae
 tenues, & repletæ existentes, genituræ transitum
 impediunt, & pruritus ipsis non similiter accidit; &
 propterea neque conquassatur in corpore humidum
 ad genituræ secretionem. Hipocrat. Tom. 1. de
 genitura pag. 12.

C'est par la même raison, que les chatrés ne sau-
 roient être propres à la génération, & que par con-
 séquent tout mariage doit leur être interdit. „ Les
 „ Eunuques, dit Hipocrate, ne peuvent pas engen-
 „ drer, parceque le passage de la génération leur a été
 „ ôté : c'est par les testicules que se fait ce passage; il
 „ y a dans eux une quantité de nerfs delicats, qui fer-
 „ vent par leur tension au coit, & par lesquels la
 „ partie génirale est élevée & relachée ensuite. Or
 „ ces nerfs sont coupés lorsque l'on chatre, & c'est
 „ ce qui rend les Eunuques inutiles à la génération,
 „ car ces nerfs étant brisés, la voie de la génération
 „ est bouchée & endurcie, il se forme un calus aux
 „ nerfs des testicules, qui devenus durs & engourdis
 „ ne peuvent plus donner la tension, & la detension
 „ nécessaire au membre viril pour la génération. Οἱ
 „ δὲ ἰσχυροὶ διὰ ταῦτα οὐ λαγνύουσιν ὅτι σφίον ἢ διόδος
 „ ἀμαλθύουσιν τῆς γοιῆς; ἔστι γὰρ δι' αὐτῶν τῶν ὀρχίων
 „ ἡ ὁδὸς

καρπα γίνεται, ἀλλὰ fait : car parmi les
 θεῖ γενέσθαι τινὰ χρο- plantes & parmi les
 animaux les choses im-

NON

ἡ ὁδὸς, καὶ τοῦρα τέλει λεπτὰ καὶ πυκνὰ εἰς τὸ αἰδοῖον ἐκ
 τῶν ὀρχίων, οἷσιν αἰρίζεται καλίστα; καὶ ταῦτα ἐν τῇ το-
 μῇ, ἀποτεμνόμενα, διότι καὶ οὐχ ὑπαρχοῦσιν οἱ εὐνοῦχοι
 χρεστοί. τῶν δὲ τὰδε ἐκτρίβονται, ἡ ὁδὸς τῆς γονῆς ἐμ-
 πίφραται. παροῦναι γὰρ οἱ ὀρχιες, καὶ τὰ τοῦρα σκληρὰ
 καὶ μακρὰ γινόμενα ὑπο τοῦ πάρος οὐ δύναται τέλει καὶ χαλᾶ.
*Cæterum eunuchi propterea non coeunt quia geniturae
 transitus ipsis sublatus est : est enim per ipsos testes
 via ejus, & nervi tenues ac crebri ex testibus in pu-
 dendum tendunt, quibus & elevatur, & demitti-
 tur : atque hi nervi in exsectione dum castrantur res-
 cinduntur. Quapropter non sunt utiles eunuchi, nam
 nervis ipsorum extritis, geniturae via obturata est,
 callus enim obducitur testibus, & nervi duri ac torpen-
 tes a callo facti pudendum neque tendere, neque laxare
 possunt.* Hipocrat. T. 1. de genitura, pag. 16.

Les Theologiens ont beaucoup agité la question
 de la validité du mariage des Eunuques. „ Les cha-
 „ très, dit Sanchez, qui ont le membre génital sain
 „ & entier, quoiqu'il leur manque un testicule, peu-
 „ vent se marier, puisqu'ils repandent une semence
 „ parfaite. Un seul testicule suffit pour exercer le
 „ ministère de la génération, retenant les esprits, &
 „ pouvant mettre tous les membres en mouvement,
 „ de même qu'un seul ceil donne à un homme l'acte
 „ complet de la vue : un seul testicule sert même
 „ quelquefois plus que deux, car la vertu seminale,
 „ qui seroit dispersée dans les deux, est reunie en
 „ un seul, & en devient plus forte. Aussi voit on
 „ ordinairement qu'un homme qui n'a qu'un testi-
 „ cule

parfaites ne sont pas *von pròs taïs καρπο-*
fertiles. Il y a un cer- *φορίας, ὅπως ἐξ ἰσχυ-*
tain tems fixe pour la *όντων*

„ cule est beaucoup plus vigoureux qu'un autre.
„ *Quid sentiendum sit de matrimonio Eunuchorum, qui*
„ *sana & integra virilia habent, at altero seu utroque*
„ *testiculo carent? Et quidem quando solo altero testi-*
„ *culo orbati sunt, nemini dubium est, eos aptos esse*
„ *ad matrimonium; quod verum semen idoneumque ge-*
„ *nerationi emittant. Testiculus enim ille potest ministe-*
„ *rium generationi necessarium exercere, spiritus ad il-*
„ *lam requisitos retinens, & tamquam follis membra*
„ *commovens. Sicut alter solus oculus videndi actum*
„ *perfecte exercet. Imo cum virtus unita sit fortior se*
„ *ipsa dispersa, & in illum unum testiculum omnes spi-*
„ *ritus generationi necessarij coeant, qui in utrumque*
„ *confluere deberent, solent ii ad generandum potentio-*
„ *res esse. Sanches de Matrim. lib. 7. pag. 336.*

„ La difficulté consiste donc à savoir si les pere
„ sonnes, à qui les deux testicules manquent, peu-
„ vent se marier: plusieurs Docteurs sont de l'opi-
„ nion qu'ils le peuvent s'ils ont l'érection du mem-
„ bre génital; & qu'ils puissent le mettre dans le vase
„ de la génération, quoiqu'ils n'y repandent pas la
„ semence. Car la seconde fin du mariage est effec-
„ tuée, puisqu'ils peuvent satisfaire la concupiscen-
„ ce de la femme: & quant à la premiere fin, qui est
„ la procréation des enfans, elle n'est pas absolument
„ nécessaire. D'ailleurs Aristote prétend, dans son
„ Histoire des animaux, que les testicules ne sont pas
„ d'une nécessité indispensable à la génération, mais
„ qu'ils la favorisent beaucoup, étant comme les
„ poids suspendus au metier d'un tisseran, qui empê-
„ chent

όντων τῆ καὶ τελείου production des fruits ;
 μένων τῶν σωματίων τὰ afin que ces fruits &
 leur semence soient
 ἐπέρ-

„ chent que le cours de la trame ne soit arrêté & in-
 „ terrompû. Aristote prouve son opinion par l'exem-
 „ ple d'un bœuf qui étant chatré récemment, &
 „ couvrant une vache la rend fertile. D'ailleurs les
 „ serpens & les poissons engendrent sans testicules :
 „ & l'on voit dans la Genèse chapitre 37 que Puti-
 „ phar, qui y est appelé Eunuque de Pharaon, engen-
 „ dre cependant une fille que Joseph épousa. C'est
 „ sur ces autorités qu'une foule de graves Docteurs,
 „ cités par Sanches, concluent que pourvu que la
 „ femme y consente les chatrés peuvent se marier.
Difficultas autem est de Eunuchis utroque testiculo ca-
ventibus. Quidam censent hos ad matrimonium ineun-
dum idoneos esse, si virgam erigere valeant, ac subinde
coire, quamvis semen emittere nequeant. Ducuntur;
quod hi satisfacere valeant concupiscentiæ mulieris, &
ita obtinetur finis matrimonii secundarius; nec prima-
rius, nimirum generatio prolis, ad ejus valorem deside-
ratur, ut in sterilibus constat. Secundo probari potest
ex doctrina Aristotelis l. l. de gen. anim. c. 4. ubi tra-
dit testiculos non desiderari ad generationem, quamvis
expediant, tamquam pondera textrinis appensa conse-
runt, ne liciatorii cursus inter stamina impediatur.
Idque comprobat experientia tauri, qui recens castra-
tus cum vasca coiens, illam prægnantem reddidit. Item
quia serpentes & pisces coeunt: cum tamen testiculis ca-
reant. Tertio persuaderi potest, quod Gen. 37. Puti-
phar appelletur Eunuchus Pharaonis, cum tamen ge-
nuerit filiam, quam duxit Josephus. Hugolinus de ma-
trim. c. 16. n. 1. cum hac limitatione, quando alter con-
jux id impedimentum novit, Id. ib.
 „ Il

ἐπέρματα ἢ παρποι produits par les corps
 γίνονται. fortifiés & perfection-
 nés.

§. 10.

„ Il y a beaucoup d'autres Docteurs, qui deman-
 „ dent une condition de plus, que le consentement
 „ de la femme, pour la validité du mariage des cha-
 „ trés; ils veulent, qu'ils puissent repandre une espe-
 „ ce de semence, quoiqu'elle ne soit pas propre à la
 „ génération, parceque cela suffit dans le mariage,
 „ puisque les personnes steriles ne repandent qu'une
 „ pareille semence. (Or nous remarquerons ici en
 „ passant que presque tous les chatrés ont une sem-
 „ blable semence.) “ *Alii vero docent eos valide con-*
trahere, si possint aliquale semen emittere, quamvis
ad generationem ineptum; quoniam vera copula semi-
ne intra vas emisso, quamvis inefficaci ad generatio-
nem, contenta est, ut in sterilium copula evenit.
 Id. ib. pag. 337.

Après avoir examiné les différents sentiments des
 Theologiens favorables au mariage des chatrés, San-
 ches, toujours guidé par la raison, conclut que mal-
 gré l'autorité de ces Docteurs tous les chatrés, pri-
 vés des deux testicules, ne peuvent jamais contracter
 un mariage valable, parceque dans l'union conjugale
 „ il faut absolument que la semence, qui est repandue
 „ dans le vase de la femme, soit propre à la généra-
 „ tion. Or quoique les chatrés aient l'érection du
 „ membre génital, & qu'ils repandent quelquefois
 „ une semence aqueuse, cependant cette semence ne
 „ peut jamais devenir parfaite; il ne se fait aucun
 „ mouvement dans les principaux membres du corps,
 „ par le défaut de testicules, qui sont comme des souf-
 „ flets qui mettent en mouvement tous ces mem-
 „ bres.

§. 10. Ὅθεν δει §. 10. C'est par cet-
 τούς παῖδας ἢ τὰς te raison qu'il faut éle-
 παρθένους ἐν γυμνασί- ver les garçons & les

015

„bres. Car le cœur, le foye & le cerveau, qui sont
 „les trois principales parties du corps, envoient leurs
 „esprits aux testicules, qui ont la vertu de retenir ces
 „esprits, par les quels tout le corps est échauffé.
 „Mais ils se perdent par le manque de testicules, &
 „la chaleur nécessaire n'est plus repandue dans le
 „corps: c'est la principale raison qui rend les chatrés
 „incapables de la génération, ainsi que le prouve
 „Galien & plusieurs autres célèbres écrivains. Il
 „faut donc établir comme une vérité constante, que
 „les eunuques sont incapables de se marier Le pape
 „Sixte-quin a deffendu expressement le mariage
 „aux chatrés, il écrit à son Nonce Apostolique:
 „Nous chargeons V^{otre} Fraternité, & nous lui man-
 „dons d'interdire toute sorte de mariage aux chatrés,
 „privés des deux testicules. Vous devez les en déclarer
 „par nôtre ordre incapables, deffendre à tous les Prê-
 „tres de les marier, faire séparer d'abord ceux qui
 „pourroient l'être, & déclarer nul & invalable leur
 „mariage.“ Sed indubitata sententia est, Eunuchos u-
 „troque testiculo carentes esse matrimonii incapaces, ac
 „proinde irritum esse matrimonium, quod inierint. Quia
 „ad matrimonii veritatem desideratur potentia verum
 „semen intra vas femininum emittendi. Eunuchi quamvis
 „membrum erigant, atque quandam aquosam materiam
 „emittant, ea tamen non est verum semen, nec ejusdem
 „rationis cum vero semine: nec agitatio fit in principalibus
 „membris, deficientibus testiculis, qui sunt tanquam
 „folles omnia membra commoventes. Nam cor, iecur, &
 „cerebrum, quæ sunt tres nostri corporis præcipuæ partes;

TRANS-

filles dans des exercices οἷς τε καὶ καρτερίαις
convenables qui soient ταῖς προσηκούσαις τρέ-
continués, & leur don- φειν, ἢ τροφὴν προσ-
φέ-

*transmittunt suos spiritus ad testes, qui virtutem ha-
bent hos spiritus retinendi, ex quibus totum corpus ca-
lescit. At si testes deficiant, spiritus non retinentur, sed
evanescent illuc transmissi: nec calor per totum corpus
reflektitur: unde frigidiores fiunt, & inepti ad verum
semen emittendum, ut optime probant ex Galeni doctri-
na Ant. Musa & Nicol. Florentinus. Atque Aristote-
les vocat spadones seminis expertes. Sunt ergo Eunuchi
incapaces matrimonii. Quare ita declaravit Sixtus V.
in quodam motu proprio edito an. 1587. quem verbo ad
verbum referunt Gutier. & Petrus de Ledesma statim
allegandi, cuius verba directa sunt ad Nuntium Apo-
stolicum, & ita ipse declaravit. Verba hoc decidentia in
eo motu proprio sic se habent; Committimus Fraterni-
tati tuæ, & mandamus, ut conjugia per dictos & alios
quoscunque Eunuchos, & spadones utroque teste
carentes, cum quibuslibet mulieribus defectum præ-
dictum sive ignorantibus sive scientibus contrahi
prohibeas: eosque ad matrimonia contrahenda inha-
biles auctoritate nostra declares: & tam locorum
ordinariis, ne hujusmodi conjunctione de cetero
fieri quoquo modo permittant, interdicas: quam eos
etiam qui sic de facto contraxerint separi cures, &
matrimonia ipsa sic de facto contracta nulla, irrita,
& invalida esse decernas. Quare hodie dubitari nequit
hos Eunuchos esse incapaces veri matrimonii, quamvis
femina ejus defectus conscia velit juri suo cedere. San-
ches Matrim. lib. 7. pag. 338.*

Après avoir sagement établi la nullité du mariage
des chatrés, Sanches examine encoire une question,
c'est

Φέρεσθαι (τὴν) ἀρμό- ner une éducation ¹⁰
 ζουσαν φιλοπόνῳ τε convenable à une vie
 καὶ

c'est celle où un chatré repandroit une semence propre à la génération. Il y a des Docteurs qui prétendent qu'il seroit alors habile à contracter le mariage par la nature, mais inhabile par la décision de Sixte-
 quint : Sanches dit que ces Theologiens se trompent, car Sixte a seulement renouvelé l'ancienne loi, qui privoit les chatrés du mariage, & n'en a point établi une nouvelle, il a donné des forces au reglement, qui déclaroit incapables de se marier tous ceux, qui ne peuvent pas repandre une semence propre à la génération : cependant en admettant l'hypothese impossible, ajoute Sanches, qu'un eunuque put repandre une veritable semence, la loi de Sixte-
 quint ne le regarderoit pas : ainsi quelques auteurs ont raison de dire, que les chatrés, dont la semence est prolifique, sont capables de se marier. Mais comme il est impossible que des chatrés privés des deux testicules puissent jamais engendrer, la décision de Sixte-
 quint est fort juste. *Non tamen approbo quod tradit* Enriquez lib. 12. de matrim. cap. 1. *nempe, si daretur aliquis Eunuchus verum semen emittens, eum non esse jure naturæ inhabilem ad matrimonium, sed motu proprio Sixti V. esse matrimonii incapacem. Sed hoc non approbo : quod Sixtus V. in eo motu proprio nil novum statuerit, sed solum jus antiquum & naturale declararit, ut constat ex illis verbis : Autoritate nostra declares. Item quia non sola matrimonia in posterum contrahenda irrita declaravit, sed etiam jam contracta, quod pontificem efficere non posse constat, si valida fuerant. Quare mens Pontificis fuit declarare attentq; omni jure matrimonium Eunuchorum esse irritum, ac eos semper fuisse matrimonii incapaces : utpote qui verum semen*
 emit-

penible, sage, & con- καὶ σώφρωνι καὶ καρ-
stante dans la vertu. κερικῶ βίῳ.

§. II.

emittere non possunt. At admissa hypothese impossibili, ut daretur quispiam rarus Eunuchus veri seminis emittendi compos, is non excluderetur jure antiquo à matrimonio, ac subinde nec eo motu proprio, qui nil denuo statuit, sed solum ius antiquum declarat. Quare Auctores n. 15. relati verum dixerunt, asserentes Eunuchos, qui seminare possunt, esse aptos ad matrimonium: si quod supponunt esset verum. At cum id sit impossibile, jure optimo Sixtus V. in universum matrimonia Eunuchorum utroque testiculo carentium irrita esse declaravit. Id. ib.

Sanches se trompe ici dans une chose, à la vérité très rare, mais qui n'est pas sans exemple: il dit qu'il est impossible qu'un chatré, privé des deux testicules, puisse jamais être propre à la génération. Il arrive quelquefois que certains hommes ont trois testicules; or si on lui en avoit ôté deux, il seroit cependant capable du mariage par les raisons, que Sanches allegue pour prouver qu'un chatré, qui a un testicule, peut se marier. Lorsque j'étois à Rome, il y a trente deux ans, un chatré, fils d'un domestique du Cardinal Orto- boni, à qui l'on avoit ôté les deux testicules, s'aperçut un jour d'un troisième, qui dans sa jeunesse avoit été attaché à la racine des bourses, & qui par la suite du tems s'étoit détaché, & avoit occupé la place d'un de ceux qu'on lui avoit enlevés. Cette découverte, à ce que l'on prétend, fit perdre la voix à ce chatré, qui pouvoit avoir vingt quatre ans lorsque ce nouveau testicule parut.

¹⁰ Καὶ τροφῇ προσφισθῆναι (τῇ) ἀρροζύται φι-
λοποιῶν τι καὶ σωφρονί, καὶ καρτερικῶ βίῳ. Et leur du-
P ner

§. II. Πολλὰ δὴ §. II. Il y a beau-
τῶν κατὰ ἀνθρώπινον coup de-choſes dans
βίον

ner une éducation convenable à une vie pénible ſage,
& conſtante dans la vertu, mot à mot καὶ περφε-
ρισθαι (την) τροφήν αρμοζουσαν εἰς φιλοπονίαν καὶ σω-
φροσὶν καὶ καρτερικὴν & leur porter la nourriture aran-
gée à une vie pénible, ſage, & perſeverante.

Le plus bel heritage, que les peres de famille
puiſſent donner à leurs enfans, c'eſt une bonne
éducation, qui leur aprenne à cherir la vertu, qui eſt
la principale reſſource, non ſeulement contre tous
les maux de la fortune, mais contre ceux de l'âge.
Quiconque eſt vertueux trouve toujours des ſecours
dans toutes les différentes ſituations de la vie, il a
un préſervatif contre l'orgueil dans la proſperité,
& un aide contre les chagrins dans l'adverſité.
„ Lorsque l'on a cultivé la vertu, dit Ciceron, dans
„ toute la ſuite de la vie, on en recueille de merveil-
„ leux fruits dans la vieilleſſe; & non ſeulement ces
„ fruits ſont toujours preſents juſqu'au dernier mo-
„ ment de la vie, ce qui ſeroit toujours beaucoup
„ quand il n'y auroit que cela ſeul, mais ils ſont ac-
„ compagnés d'une joie perpetuelle, que produit le
„ temoignage d'une bonne conſcience, & le ſouvenir
„ de tous les biens que nous avons faits.“ *Exercita-
tiones virtutum quæ in omni ætate cultæ cum multum
diu vixeris, mirificos efferunt fructus, non ſolum quia
nunquam deſerunt, ne in extremo quidem tempore
ætatis (quamquam id maximum eſt) verum etiam
quia conſcientia bene actæ vitæ multorumque bene-
factorum recordatio jucundiffima eſt.* Cicer. de Se-
nect. cap. 3. pag. 14.

Si un pere laiſſe à ſon fils les biens les plus con-
fidé-

la vie humaine , au βίον τοιαῦτα ἐστίν , ἐν
 sujet des quelles la con- οἷς βέλτιον ἢ ὁψιμα-
 P 2 θία.

fidérables , qui peuvent lui procurer la plus grande
 aisance , & les plus grands emplois ; il ne lui donne
 rien , s'il ne l'a pas formé à la vertu , le plus précieux
 de tous les biens & de tous les honneurs. Y en a-
 t-il qu'on puisse mettre en comparaison avec une
 considération , qui est la recompense du mérite ?
 quel est l'homme raisonnable qui n'aime mieux a-
 voir la reputation d'être juste , raisonnable , bon
 citoyen , charitable envers les pauvres , attentif à
 tous les devoirs de la société , que de jouir des reve-
 nus mal acquis de tant de financiers , ou d'avoir
 des emplois dans les quels le peuple malheureux en-
 fonce malgré lui l'idole qu'il hait , & qu'il voudroit
 détruire ? Mais , dira-t-on , la vertu , quelque gran-
 de qu'elle soit , n'est pas sans inquiétude : j'en con-
 viens , & je demande si les richesses & les dignités
 sont exemptes de troubles , & de chagrins. C'est au
 milieu d'elles qu'ils naissent & qu'ils séjournent.
 Voiés ce Général , qui croit être au comble de la
 gloire , disgracié de la fortune & de son Souverain
 au moment qu'il s'y attend le moins , déchiré par
 l'ambition , mortifié par la perte de sa gloire , & ne
 trouvant d'autre consolation , que l'esperance de
 voir bientôt ceux , qui lui ont succédé , aussi mal-
 heureux que lui. Considerés ce Ministre si fier , si
 hautain , dont la bouche distille le fiel de la plus cruel-
 le plaisanterie , qui joint l'insulte au refus des graces ,
 que le malheureux n'approche qu'en tremblant , &
 dont le riche redoute les caprices ; il tombe dans le
 moment où il se croioit le plus assuré ; il emporte
 dans son exil le mépris du public , il ne lui reste pas
 mê-

Θία. διὸ καὶ πρὸς τὴν noiffance tardive est la
τῶν ἀφροδισίων χεῖσιν meilleure. Il faut élé-
οὕτως

même la consolation d'être plaint de ceux, qui par leur lache complaisance avoient attiré ses bienfaits. Mettés à la place de ces gens, tombés du faite des grandeurs, un philosophe, qui à l'abri de tous les coups de la fortune cultive les Sciences, & chérit la vérité dans un état mediocre, où il n'a que le nécessaire, & jugés après cela, si les foibles inquietudes, que peut avoir la vertu, approchent de celles des hommes à qui elle est, pour ainsi dire, inconnue.

Tous les bons citoyens, dans les Etats bien policés, n'ont jamais eu en vue, dans l'éducation de leurs enfans, les richesses & les dignités, mais la vertu de leur famille qu'ils ont cherché à conserver: de même que leurs peres les avoient faits gens de bien par leurs instructions, il se sont efforcés de laisser à leurs descendans le dépôt inestimable de la probité.

„Je demande, dit Ciceron, si ceux qui nous ont
„transmis cette Republique, sagement établie, paroissent avoir jamais pensé ni à l'argent, qui est
„l'objet de l'avarice, ni à toutes ces diverses sortes
„de délices ou de magnificence, que la mollesse &
„le luxe font rechercher, ni à ces délicatesses de la
„table dont la volupté se repait.“ *Quæro enim a vobis num ullam cogitationem habuisse videantur ii, qui hanc rempublicam tam præclare fundatam nobis reliquerunt, aut auri, aut argenti ad avaritiam aut amœnitatum ad delectationem, aut supellectilis ad delicias, aut epularum ad voluptates.* Cicer. paradox. I. Cap. 2. pag. 274.

Il est évident qu'il n'y a aucun bien, qui puisse l'emporter sur la vertu, & qu'il ne peut y avoir d'heu-

ver les jeunes gens οὕτως ἀγασθαι χερὶ τὸν
à ne pas rechercher παῖδα, ὡς μηδὲ ἀπλῆ-
P 3 τεῖν

d'heureuse vie que celle qui lui est conforme; c'est là une vérité dont tous les hommes doivent être convaincus, mais que les philosophes sont obligés, par leur état, de mettre en pratique plus que les autres hommes: tous les instants de leur vie doivent être employés à suivre la vertu, & à la faire pratiquer aux autres, autant qu'il leur est possible, soit par leur exemple, soit par leurs instructions; aussi voyons nous que tous les philosophes, même ceux qui ont nié la providence, comme les Epicuriens, ont cependant admis la vertu pour base de la Société. „Celui, dit *Lucrece*, que nous devons regarder „comme le véritable Titie, déchiré par les oiseaux, „c'est l'homme qui se laisse conduire par une pas- „sion aveugle, & qui est tourmenté par ses remords „& par ses desirs criminels. Sisyphé est encore pré- „sent à nos yeux, c'est celui là qui dévoré par l'am- „bition demande servilement au peuple les faisceaux „& les haches, & qui se livre à la tristesse parce- „qu'il n'a pu les obtenir.“

*Sed Titius nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor;
Aut alia quavis scindunt cupedine curæ.
Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est:
Qui petere a populo fasceis, sævasque securis
Imbibit: & semper victus tristisque recedit.*

Lucret. de rer. natur. lib. 3. v. 1005.

La morale des Epicuriens étoit si bonne, que S. Augustin dit, qu'il auroit préféré Epicure à tous les autres philosophes, s'il eut cru l'immortalité de l'ame. *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo*

meo nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit. Aug. Conf. lib. 7. cap. 16. Epicure n'a pas été le seul philosophe, niant la providence, à qui les Peres de l'Eglise aient donné de grandes louanges par rapport à la morale. S. Jean Chrysostome a proposé Diogene dans l'ouvrage, qu'il a écrit contre ceux qui méprisoient la vie monastique, comme un modele de beaucoup de vertus religieuses. S. Basile fait l'éloge du même Diogene, & le donne comme un exemple de moderation. „ Diogene, *dit-il*, „ n'a-t-il pas été justement loué, lui qui étoit si modéré dans ses besoins, & si content des simples biens de la nature, qu'il cassa une tasse fort simple, dont il se servoit, après avoir vu un enfant qui buvoit, aiant baissé sa tête dans le creux de ses mains. Τὸν δὲ Διογένην οὐδὲ ἐπαύσατό ποτε θαυμάζειν τῆς παρὰ τῆς φύσεως μόνης ἀρκεῖσθαι φιλοτιμούμενον ὥς καὶ τὸ κισσύβιον ἀπερρίψκει ποτὶ ἑταῖρῃ κατὰ παιδὸς ἰδιόαχθῃ κοίλῃ ταῖς χερσὶν ἐγκύπτει πίνει. *Quin & Diogenem nunquam non celebravit, qui iis rebus tantum vivere ac contentus esse conatus est, quæ essent ex ipsa natura, ita ut & pastorale poculum abjecerit, cum a puero quodam concavis manibus deflexo capite bibere didicisset.* D. Basil. oper. Tom. II. Epist. pag. 954. Mais S. Justin va encore bien plus loin, que les Peres de l'Eglise que je viens de nommer; car après avoir dit que les philosophes, qui avoient suivi une bonne morale avoient été sauvés avant Jesus-Christ, & quoique athées devoient être regardés comme chrétiens: il ajoute que ceux qui vivent bien après la venue de Jesus-Christ sont également chrétiens, & ne doivent avoir aucune inquietude ni aucune crainte sur leur état. Il ne s'agit point ici de nier la vérité de ce fait: voici les propres paroles de S.

S Justin ἢ οἱ μὴ λόγῳ βιώσαντες χριστιανοὶ εἰσι, καὶ ἄθιοι ἰνομίσθησαν. *Ei quicunque cum ratione vixere Christiani sunt, quamvis ἄθιοι & nullius numinis cultores habiti sunt.* Voilà la premiere proposition de S. Justin, voici la seconde qui est aussi claire. οἱ δὲ μετὰ λόγῳ βιάσαντες, ἢ βιοῦντες, χριστιανοὶ καὶ ἄφθοβοι, καὶ ἀτάραχοι ὑπάρχουσι. *At qui cum ratione vixerunt, atque etiam nunc vivunt, christiani & extra metum & perturbationem omnes sunt.* Just. Martyr. apolog. 2. pag. 83. edit. Col.

Quand je considere la tolerance, que S. Justin a eue pour les philosophes qui l'ont précédé, & pour ceux qui vivoient de son tems, lorsqu'ils ont fait profession d'une morale pure & sans reproche, je ne puis assés blâmer les Theologiens de nos jours, qui pour quelques opinions philosophiques ou theologiques, différentes de celles qu'ils soutiennent, voudroient, s'il leur étoit possible, détruire la moitié de l'Europe. Un Inquisiteur en Portugal, en Espagne, en Italie fait bruler un très galant homme, parcequ'il a mangé des pieds de cochon, ou des cotelettes de veau le vendredi, ou parcequ'il doute du miracle fait par les anges, qui transporterent l'Eglise de Lorette: & S. Justin disoit qu'un philosophe, qui ne reconnoissoit aucune providence, pouvoit vivre, s'il étoit juste, honnête homme, & suivant une bonne morale, sans crainte & sans inquietude: il le regardoit même comme un chrétien. Οἱ δὲ μετὰ λόγῳ βιώσαντες καὶ βιοῦντες, χριστιανοὶ καὶ ἄφθοβοι καὶ ἀτάραχοι ὑπάρχουσι. Cela est fort clair. Tous les sectateurs de l'intolerance ont beau se tourmenter, malgré leurs cris & leurs injures les philosophes qui croient, qu'il faut regarder tous les hommes comme freres, dès qu'ils sont vertueux, qu'il faut les convaincre par la raison & non par les suplices, quand

même ils nieroient une providence, les philosophes dis-je, auront toujours pour eux le sentiment d'un des plus savans & des plus illustres Peres de la primitive Eglise, & qui vivoit presque dans les tems apostoliques. Journalistes de Trevoux, auteurs vils de la Gazette ecclesiastique, vous ne ressemblerés jamais en rien à S. Justin : du moins suis-je bien convaincu, que vous ne serés point martyrs ainsi qu'il l'a été; si vous êtes un jour conduits devant les Juges ce sera, vous Journalistes de Trevoux, pour avoir favorisé l'assassinat des Rois, en louant les livres qui en enseignent la doctrine; & vous Gazeriers ecclesiastiques, pour avoir insulté, calomnié vôtre Roi, ses Ministres, les Eveques, & les plus respectables citoyens.

Après avoir montré par le temoignage des auteurs payens, & de plusieurs Peres de l'Eglise, que les anciens philosophes, même ceux qui ont nié la providence, avoient cependant suivi & établi une morale aussi saine que favorable à la societé; j'avance ici hardiment, que parmi tous les modernes, je n'excepte pas ceux qui ont eu les opinions les plus condamnables sur les dogmes de la religion, tels que Spinoza, Hobbes, Toland, Collins, Pomponace, Berigard, Cardan, on ne pourra jamais en nommer un, qui n'ait pas condamné, avec autant de force que les Theologiens les plus austeres, les vices que nous avons rangés dans nos catechismes sous sept classes différentes; l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, la gourmandise, l'envie, la colere, & la paresse. Qu'on parcoure tous les ouvrages des philosophes, qui ont écrit le plus hardiment sur les dogmes de speculation, l'on verra toujours que tous ces vices, si contraires au bien de la societé, y sont fortement condamnés. Comment est-ce qu'un homme, qui a
de

de la raison , pourroit en faire assés peu d'usage pour vouloir ne pas s'oposer à des défauts , qui vont à la destruction de la société. Choisissons parmi les philosophes un Epicurien , & voyons comment il parlera sur la gourmandise. „ S'occuper perpétuellement , „ dit *Lucrece* , à satisfaire l'avidité de la nature ingrate ; lui donner avec profusion toute chose , sans „ pouvoir remplir son insatiabilité , épuiser les saisons dans le retour réglé de leurs productions nouvelles , & de leurs beautés différentes , sans que jamais il naisse un moment raisonnable dans l'homme , pour songer qu'il doit penser à mourir après „ s'être si fort rassasié des commodités de la vie : „ c'est ressembler aux Danaïdes occupées incessamment à verser de l'eau dans un tonneau percé , qui „ ne peut jamais être rempli. “

*Deinde animi ingrata naturam pascere semper ,
Atque explere bonis rebus , satiareque nunquam ,
Quod faciunt nobis annorum tempora , circum
Cum redeunt , fœtusque ferunt , variosque lepores ,
Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam ;
Hoc , ut opinor , id est , ævo florente puellas
Quod memorant , laticem pertusum congerere in vas ;
Quod tamen expleri nulla ratione potestur.*

Lucret. de *Rer. Nat.* L. 3. V. 1026.

Écoutez parler le même Epicurien sur l'orgueil. „ Briguer un empire qui n'a que la vanité du nom , „ souffrir tout ce qu'il y a de plus indigne pour parvenir à l'autorité du commandement , n'est ce pas „ l'ouvrage laborieux de l'infortuné Sisyphes , qui roule au haut d'une montagne le rocher , que la pente „ fait redescendre dans la plaine ? “

Nam petere imperium , quod inane est , nec datur unquam ,

Atque in eo semper durum sufferre laborem ,

*Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen à summo jam vertice rursum
Volvitur, & plani raptim petit æquora campi.*

id. ib. v. 999.

Voions ce qu'un autre Epicurien dit de *l'avarice*.
„ Un désir insensé d'amaſſer du bien trompe la plû-
„ part des hommes, on n'en a jamais aſſés, diſent-ils,
„ parceque l'on n'eſt eſtimé qu'à proportion de ce
„ que l'on eſt riche : que faire à ces gens là ? le meil-
„ leur eſt de les abandonner à leur malheur, puisqu'ils
„ veulent être malheureux. Tel étoit un certain A-
„ thenien, homme fort riche & fort avare, qui ſe
„ mettoit peu en peine d'être la fable de la ville : le
„ peuple me liſſe, diſoit-il, & moi je m'aplaudis,
„ quand je ſuis chez moi, & que je conſemple mes
„ écus. Tantale dans un fleuve ne peut ſe deſalterer.
„ Qu'avez-vous à rire ? ce Tantale de la fable c'eſt
„ vous ; il n'y a qu'à changer de nom : étendu, la bou-
„ che béante, ſur des tas d'or & d'argent, vous n'o-
„ ſez non plus y toucher qu'à des choſes ſacrées.

*At bona pars hominum decepta cupidine falſo,
Nil ſatis eſt, inquit : quia tanti, quantum habeas, ſis.
Quid facias illi ? jubeas miſerum eſſe ; libenter
Quatenus id facit. Ut quidam memoratur Athenis
Sordidus, ac dives, populi contemnere voces
Sic ſolitus ; Populus me ſibilat, at mihi plaudo
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arca.
Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina : quid rides ? mutato nomine de te
Fabula narratur : congeſtis undique ſaccis
Indormis inhians : & tanquam parcere ſacris
Cogeris, aut piſtis tanquam gaudere tabellis.*

Horat. Sat. I. L. 1.

Qui peut condamner plus fortement *la colere* qu'Epi-
cure. „ Le Sage, dit-il, peut être outragé par la
hai-

„ haine , par l'envie , & par le mépris des hommes ;
 „ mais il croit , qu'il depend de lui de se mettre au
 „ dessus de tout préjudice par la force de la raison. La
 „ sagesse est un bien si solide , qu'elle ôte à celui qui
 „ l'a en partage toute disposition à sortir de son état
 „ naturel , & l'empêche de changer par la colere de
 „ caractère , quand même il en auroit la volonté. A
 „ la verité le sage est sujet aux passions , mais leur im-
 „ petuosité ne peut rien contre sa vertu. “ Βλάβη ἐξ
 αἰθρῶπων , ἢ διὰ μῖσος , ἢ διὰ φθόνου , ἢ διὰ καταφρόνης
 γίνεσθαι. ὃν τὸν σοφὸν λογισμῷ περιγίνοσθαι. ἀλλὰ καὶ
 τὸν ἀπαξ γινόμενον σοφὸν , μηκέτι τὴν ἐναντίαν λαμβά-
 νει διάδοσιν , μηδ' ἐπαλλάττει ἐκόντα. *Detrimēta quæ
 ex hominibus , sive odii , sive invidiæ , sive contemp-
 tus causa fiunt , sapientem autumat ratione superare :*
Eum vero qui semel fuerit sapiens , in contrarium ha-
bitum transire non posse nec sponte variare. Pertur-
bationibus obnoxium quidem fore : sed nullo inde ad
sapientiam impedimento. Diog. Laert. de vitis &
dogmatibus philosophorum , Lib. X. seg. 117. pag.
 652.

Voions encore Epicure descendre l'adultere , &
 même la simple fornication. „ Le Sage , dit-il , doit
 „ éviter d'avoir commerce avec toute femme , dont
 „ l'usage est prohibé par les loix : il doit même être
 „ insensible aux aiguillons de l'amour , qui n'est point
 „ envoyé du Ciel sur la terre ; les plaisirs de cette pas-
 „ sion ne furent jamais utiles , au contraire on est
 „ trop heureux lorsqu'ils n'entraînent point après
 „ eux des suites , qu'on auroit sujet de déplorer. Le
 „ Sage peut cependant se marier pour procréer des
 „ enfans , & avoir la consolation de se voir renaî-
 „ tre dans sa posterité. “ Γυναικί τι οὐ μιγῆσθαι τὸν
 σοφὸν , ἢ οἱ νόμοι ἀπαγορεύουσιν . . . ἐρασσεσθαι τὸν σο-
 φὸν οὐ δοκεῖ αὐτοῖς . . . οὐδὲ θεόπειμπλοι εἶναι τὸν ἔρω-
 τος.

τα . . . συνουσία δὲ (φασί) ἄνησι μὲν οὐδέποτε, ἀγα-
πητὸν δὲ οἱ μὴ ὡς ἱβλαψιν. *Mulieri item non congres-*
surum sapientem quam leges attingere vetant . . .
amaturum sapientem negant . . . neque a deo amo-
rem immitti . . . concubitus, inquit, nihil quidem
unquam profuit, optabile vero si non nocuerit. Diog.
Laert. lib. X. seg. 118. & 119. Καὶ μὴν ἔ γαμήσιον
ἔ παιοποιήσιον τὸν σοφόν. ὡς Ἐπικουρὸς ἐν ταῖς διαπο-
ρεῖαις ἔ ἐν ταῖς περὶ φύσεως. *Uxorem tamen ductu-*
tum, ac liberos procreaturum sapientem, ut Epicu-
rus in ambiguis, & in libris de natura. id. ib.

Venons à l'envie. „ Le Sage, dit Epicure, n'est
„ point jaloux de la sagesse d'un autre.“ οὐ κινῶμαι
πὲρ ἑτέρου ἢ προῦ σοφώτερον. *Non commotum iri si alter*
altero dicatur fuisse sapientior. id. ib. seg. 121. pag.
684. Quant à la paresse, elle a été condamnée si sou-
vent dans les ouvrages de tous les philosophes,
qu'il est inutile d'en donner ici une preuve. Je dirai
cependant qu'Epicure étoit si fort l'ennemi de l'oi-
siveté, qu'il ne permettoit aux philosophes d'acque-
rir du bien que par l'étude. „ Le gain, dit-il, est
„ permis au sage dans le besoin, pourvu qu'il l'ac-
„ quiere par la science“ Χρηματίζεσθαι π, ἀλλ'
ἀπὸ μόνης σοφίας, ἀπορίσαντα. *Quæstum facturum,*
sed ex sapientia sola, si inopia laboret. id. ib. seg.
121. pag. 684.

Voilà donc quelle a été la morale des philosophes
qui ont nié la providence. On juge aisément, que
ceux qui l'ont connue ont eu des principes aussi uti-
les à la société: c'est ce qu'on peut voir dans Cice-
ron, dans Epictète & dans Seneque. Quant aux
philosophes modernes, ils ont vécu dans des tems
trop éclairés, pour ne pas avoir établi dans tous leurs
ouvrages les fondemens de la plus rigide morale. On
n'a qu'à voir, pour en être convaincu, ce que Spi-
nosa,

noſa , Hobbes & Collins ont écrit , quad ils ont parlé de la vertu.

Je vais répondre à la ſeule objection qu'on pourroit me faire , détruire en même tems les reproches amers , que le delire d'un écrivain a attirés depuis quelques années aux philoſophes , & rendre inutiles tous ces libelles , qu'on a repandus & qu'on repand encore dans toute l'Europe , avec autant de mauvaiſe foi que de ridicule oſtentation. On voit bien que je veux parler du Medecin La Mettrie. Cet homme , comme l'a ſagement dit un philoſophe qu'on avoit attaqué à ſon ſujet , compoſa dans les accès de ſa folie pluſieurs livres , où les mœurs , la probité , & les regles les plus eſſentielles de la morale étoient attaquées. Ces ouvrages ſouleverent l'indignation du public. En effet quel eſt le bon citoien , qui ne fremiſſe d'horreur en liſant ces affreux ſentiments ?

„ O toi , qu'on appelle communement malheureux ,
 „ & qui l'es en effet vis à vis de la ſociété , devant
 „ toi-même tu peux donc être tranquille. Tu n'as
 „ qu'à étouffer les remords par la réflexion , ſi elle
 „ en a la force , ou par des habitudes contraires beau-
 „ coup plus puiffantes. Si tu euſſes été élevé ſans
 „ les idées qui en ſont la baſe , tu n'aurois point eu
 „ ces ennemis à combattre. Ce n'eſt pas tout , il
 „ faut que tu mépriſes la vie , autant que l'eſtime
 „ publique. Alors en effet , je le ſoutiens , parricide ,
 „ inceſtueux , voleur , ſcélérat infame , & juſte
 „ objet de l'exécration des honnêtes geus , tu ſeras
 „ heureux cependant. Car quel malheur , ou quel
 „ chagrin peuvent cauſer des actions , qui , ſi noires
 „ & ſi horribles qu'on les ſuppoſe , ne laiſſent aucune
 „ trace de crime dans l'ame du criminel ? Mais
 „ ſi tu veux vivre , prens y garde , la politique n'eſt
 „ pas ſi commode que ma philoſophie. La juſtice
 „ eſt

„est sa fille; les bourreaux & les gibets font à ses
 „ordres; crains les plus que ta conscience & les
 „Dieux.“ *La Mettrie Discours sur le bonheur &c.*
 pag. 133.

Voilà les raisonnemens faux & inconséquens d'un
 homme, que les ennemis de la philosophie disent être
 un philosophe Epicurien. Détruisons donc de fond
 en comble les sentimens affreux de ce frenetique par
 ceux d'Epicure: dira-t-on après cela qu'il ait été
 son disciple? „Le juste, dit ce sage Philosophe, est
 „le seul de tous les hommes qui puisse vivre sans
 „trouble & sans désordre: l'injuste au contraire est
 „toujours dans la crainte & dans l'agitation.“ *Ὁ
 δίκαιος ἀταρακτότατος: ὁ δ' ἀδίκος πλείστης ταραχῆς γέ-
 μων.* *Iustus a perturbationibus maxime liber est:
 injustus autem a plurimis perturbationibus obsidetur,*
 Diog. Laert. lib. X. pag. 668.

Avant que d'en venir à ce qui regarde personnel-
 lement ce fou, érigé en philosophe par ceux qui
 étoient charmés de pouvoir faire retomber l'hor-
 reur, qu'inspirent les sentimens, sur des gens qui
 les détestent, comparons encore ses opinions avec
 celles de Lucrece sur la volupté & sur la tempe-
 rance. „Et toi voluptueux, dit l'auteur freneti-
 „que, puisque sans plaisirs tu ne peux parvenir à
 „la vie heureuse, laisse là ton ame & Seneque,
 „chançons pour toi que toutes les vertus Stoiques?
 „ne songes qu'à ton corps. Ce que tu as d'ame ne
 „merite pas en effet d'en être distingué. Les pré-
 „jugés, les pédans; les fanatiques s'armeront con-
 „tre toi: mais quand tous les éléments s'y join-
 „droient? . . . Que faisoient à Tibulle dans les
 „bras de de sa Cloris la pluie, la grêle & les vents dé-
 „chainés; ils ajoutaient à sa félicité qui les bravoit.
 „Prens donc le bon tems, quand, & partout où il
 „vient

„vient, jouis du présent, oublies le passé qui n'est
 „plus, & ne crains point l'avenir. Songes que le
 „bled, qui est semé hors du champ, est toujours
 „du bled; qu'un grain perdu n'est pas plus pour
 „la nature, qu'une goutte d'eau pour la mer; que
 „tout ce qui la delecte est plaisir, & que rien
 „n'est contre elle que la douleur; que la pollution
 „& la jouissance, lubriques rivales, se succédant
 „tour à tour, & faisant nuit & jour fondre de
 „volupté, rendent ton ame, s'il se peut, aussi gluante
 „& lascive que ton corps. Enfin puisque tu
 „n'as point d'autres ressources ? tires en parti: bois,
 „manges, dors, ronfles, rêves; & si tu penses
 „quelquefois, que ce soit entre deux vins, & toujours
 „ou au plaisir du moment présent, ou au
 „désir ménagé pour l'heure suivante. Ou, si non
 „content d'exceller dans le grand art des voluptés,
 „la crapule & la débauche n'ont rien de trop
 „fort pour toi, l'ordure & l'infamie sont ton partage;
 „vautres toi, comme font les porcs, & tu
 „seras heureux à leur maniere.“ *Discours sur le bonheur, pour servir de préface au traité de la vie heureuse de Seneque. pag. 137.*

Un fou né & élevé dès son enfance dans le plus mauvais lieu de Paris, pourroit-il parler autrement ? O vous, qui cherchez à calomnier les philosophes, comment pouvez-vous établir vos reproches sur les discours d'un homme, dont la folie paroît à chaque pensée, & dont le stile démontre l'ivresse de l'ame. Ecoutez parler un véritable philosophe sur les mêmes matieres, qui sont l'objet de vos reproches.
 „Il faut, *dit Epicure*, s'habituer à manger sobrement
 „& simplement, sans rechercher toutes ces viandes
 „délicatement préparées; la santé trouve dans cette
 „frugalité sa conservation, & l'homme par ce moyen
 „de-

„devient plus robuste, & beaucoup plus propre à
 „toutes les actions de la vie. Cela est causé que s'il se
 „trouve par intervalles à un meilleur repas, il y man-
 „ge avec plus de plaisir : mais le principal, c'est que
 „par ce secours nous ne craignons point les vicissi-
 „tudes de la fortune, parcequ'étant accoutumés à
 „nous contenter de peu, quelque abondance qu'elle
 „nous ôte, elle ne fait que nous remettre dans un état
 „qu'elle ne nous peut ravir, par la louable habitude
 „que nous avons prise. Ainsi lorsque nous assurons
 „que la volupté est la fin d'une vie bien heureuse, il
 „ne faut pas s'imaginer que nous entendions parler
 „de plaisirs, qui se trouvent dans la jouissance de
 „l'amour, ou dans le luxe & l'excès des bonnes ta-
 „bles, comme quelques ignorans l'ont voulu insi-
 „nuer, aussi-bien que les ennemis de nôtre secte,
 „qui en ont imposé sur cette matiere, par l'inter-
 „pretation maligne qu'ils ont donnée à notre opi-
 „nion. Cette volupté, qui est le centre de notre
 „bonheur, n'est autre chose que d'avoir l'esprit sans
 „aucune agitation, & que le corps soit exempt de
 „douleur; l'ivrognerie, l'excès des viandes, le com-
 „merce criminel des femmes & des garçons, la dé-
 „licateffe des boissons, & tout ce qui aîlaisonne les
 „bonnes tables, n'ont rien qui conduise à une agréa-
 „ble vie, il n'y a que la frugalité & la tranquillité
 „de l'esprit qui puisse faire cet effet heureux; c'est
 „ce calme qui nous facilite l'éclaircissement des
 „choses qui doivent fixer nôtre choix, ou de cel-
 „les que nous devons fuir; & c'est par lui qu'on
 „se défait des opinions, qui troublent la dispo-
 „sition de ce mobile de notre vie“ *Τὸ συνθε-
 ζειν οὐκ ἐν ταῖς ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελείσι διαίταις,
 καὶ ὑγιείας ἐστὶ συμπληρωτικόν, καὶ πρὸς τὰς ἀναγ-
 καίας τοῦ βίου χρήσεις ἄσκιον ποιεῖ τὸν ἄνθρωπον. καὶ
 τοῖς*

τοῖς πολυτελεῖσιν ἐν διαλειμματῶν προσιρρομένους κριταίους ἡμᾶς διατίθῃσι, καὶ πρὸς τὴν τύχην ἀφόβως παρασκευάζει· ὅπνι οὖν λέγωμεν ἡδονὴν τέλος ὑπάρχειν, εὐτὰς τῶν ἀσώτων ἡδονὰς καὶ τὰς τῶν ἐν ἀπολαύσει κειμένων λέγομεν, ὥς τινες ἀγνοοῦσι καὶ εὐχ ὁμολογοῦσι, ἢ κακῶς ἐκδιχόμενοι, νομίζουσιν. ἀλλὰ τὸ μῆτε ἀλγῖν καὶ τὰ σῶμα, μῆτε ταρατῆσθαι κατὰ ψυχὴν συνίρουσι. οὐ γὰρ πέτοι καὶ καῖμοι, οὐ δ' ἀπολαύσεις παίδων καὶ γυναικῶν, οὐδ' ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων ὅσα φέρι πολυτελεῖς τρέπειζα, τὸν ἡδὺν γινῶ βίον, ἀλλὰ νήφει λογισμὸς, καὶ τὰς αἰτίας ἐξηρινῶν πάσης κίρσεως καὶ φυγῆς, καὶ τὰς δόξας ἐξιλαύνει, ἀφ' ᾧ πλείους τὰς ψυχὰς καθαλαμβάνει θόρυβοις. Itaque simplicibus & non magnifice paratis cibis assuescere, & salubritatis efficiens est, & hominem ad necessaria vitæ ministeria impigrum reddit : & sumptuosas ad epulas per intervalla accedentes meliores nos efficit, atque adversus fortunam parat interritos. Cum itaque dicimus voluptatem finem esse, non luxuriosorum voluptates, easque quæ in fruendo sunt positæ dicimus, ut quidam ignorantes; aut a nostra sententia dissentientes, aut male eam accipientes arbitrantur; sed non dolere, corpore animoque tranquillum esse conjungimus. Non enim convivium & comessationes, non puerorum mulierumque congressus, non piscium esus, & cæterorum quæ affert pretiosior mensa, suavem gignit vitam, verum ratio sobria, causasque perscrutans cur quæque vel eligenda, vel fugienda sint, opinionesque expellens, per quas animos ut plurimum occupat tumultus. Diog. Laert. de vit. philosoph. lib. 10. p. 657.

Voions encore une fois la comparaison des sentimens de la raison avec ceux de la folie. „Tous les „mechants, dit *La Mettrie*, peuvent être heureux, „s'ils peuvent être mechans sans remords. J'ose dire „plus, celui qui n'aura point de remords dans une

Q

„ tel-

„ telle familiarité avec le crime , que les vices soient
 „ pour lui des vertus , sera plus heureux que tel au-
 „ tre , qui après une belle action se repentira de
 „ l'avoir faite.“

Voilà le vice qui s'explique par la voix de la dé-
 mence : voici la vertu qui va parler par l'organe de
 la sagesse. „ La philosophie , dit Epicure , est la four-
 „ ce de toutes les vertus , qui nous enseignent que la
 „ vie est sans agrément , si la prudence l'honnêteté &
 „ la justice ne dirigent tous nos mouvemens ; mais
 „ en suivant toujours la route qu'elles nous tracent ,
 „ nos jours s'écoulent avec cette satisfaction dont le
 „ bonheur est inséparable ; car ces vertus sont le pro-
 „ pre d'une vie pleine de félicité & d'agrément , qui
 „ ne peut jamais être sans leur excellente pratique.“

Τούτων δὲ πάντων ἀρχὴ ἔστι τὸ μέγιστον ἀγαθόν , ἡ φρό-
 νησις ; διὸ ἔστι φιλοσοφίας τὸ πρῶτον ὑπάρχει ἡ φρό-
 νησις , ἐξ ἧς αἱ λοιπαὶ πᾶσαι πεφυκάσιν ἀρεταί· δι-
 δάσκουσai ὡς οὐκ ἔστιν ἡδέως ζῆν ἄνευ τοῦ φρονίμως , ἔ-
 καλῶς , ἔ δικαίως , ἄνευ τοῦ ἡδέως . συμπεφυκάσι γὰρ
 αἱ ἀρεταὶ τῷ ζῆν ἡδέως· ἔστι τὸ ζῆν ἡδέως , πύτων ἔστι
 ἀχώριστον . *Horum autem omnium initium , maximum-
 que bonum prudentia est. Quocirca ex philosophia
 bonis prudentia antecellit , ex qua reliquæ virtutes
 omnes oriuntur : docentes quod jucunde vivere possit
 nemo , nisi prudenter , & honeste justeque vivat : nec
 contra prudenter , & honeste , justeque , quin & vivat
 jucunde. Virtutes enim jucundæ vitæ conjunctæ sunt ;
 jucundaque vita separari a virtutibus nequit. Id. ib.
 seg. 132.* La Mettrie n'est donc pas un Epicurien.
 Et l'on a tort de le reprocher avec tant d'aigreur aux
 philosophes. Cet homme ressemble aux sectateurs
 d'Epicure , comme le Pere Malagrida ressemble aux
 Ministres d'Etat de la Cour de Portugal.

Après avoir démontré combien la saine morale
 d'un

d'un sage est éloignée de celle d'un fou , qui en a voulu prendre le masque ; je prouverai que non seulement La Mettrie ne doit pas nuire aux philosophes , mais qu'il n'a pu se nuire à lui-même parcequ'il étoit fou ; mais fou au pied de la lettre : il n'y avoit aucune idée , quelque fausse & quelque extravagante qu'elle fut , qui se présentât à son esprit , qu'il ne suivit. Un jour il se figura , qu'il devoit prouver à toute l'Europe qu'un des plus scavants , des plus spirituels , & des plus vertueux Ecrivains , que l'Allemagne ait produit (c'est Mr. Haller) étoit un athée : sur le champ , dans l'accès de sa folie , il composa une histoire , où il dit qu'il avoit eu occasion de faire connoissance avec ce Savant dans un mauvais lieu , & que là il l'avoit assuré qu'il étoit athée. Ce que je dis ici paroîtra si extraordinaire & si ridicule aux lecteurs , qu'ils auront peine à y ajouter foi. Je rapporterai donc les propres termes de cet insensé , érigé en philosophe par les ennemis de la philosophie. „ Il n'y „ a pas , *dit-il* , jusqu'aux Dames de l'Université de „ Gœttingen , chez qui nôtre Professeur se montre „ aussi brillant que profond philosophe. Je me sou- „ viendrai toute ma vie du dernier & singulier sou- „ per de filles , que nous fîmes ensemble , La * * „ H * * & moi. La * * m'y mena , il a toujours „ aimé le beau sexe ; & d'ailleurs , sectateur d'un „ maître charmant , il se faisoit un plaisir de le suivre „ partout , jusques en ces lieux où la volupté regne , „ sans sentimens à la vérité , mais aussi sans contrain- „ te. Le célèbre Docteur présidoit à une table , „ ornée par les Nymphes du Dieu des Jardins ; avec „ cette plaisante gravité de Magister de Village , que „ vous lui connoissez. Il fut d'abord question des „ preuves de l'existence de Dieu par les merveilles „ de la nature ; j'avois sous ma main deux de ces

„preuves là ; & nos P... se regorgeoient, croiant
 „que c'étoit des leurs qu'on parloit : mais quel fut
 „leur étonnement quand elles entendirent *leur gros*
 „(comme elles l'appelloient) philosophe, & se li-
 „vrer à des réflexions aussi bien placées, que cel-
 „les de Trimalcion sur la mort.“

*Helas ! disoit H***, plus on devine la nature,
 & plus son auteur dispaeroit ; le fil, au quel tenoit ja-
 dis son existence, s'estenué de jour en jour, il se brule
 au flambeau de la physique, qui n'éclaire que l'incré-
 dulté. On a beau dire, faire, calculer même des
 xxx ; ils ne prouveroient pas d'avantage, fussent ils
 algebraiquement multipliés à l'infini. En effet dans
 l'infinité combinaison du mouvement & des choses, com-
 bien de fois les dez du hazard n'ont ils pas pu produire
 tout ce qui vous paroît si marqué au coin d'une intelli-
 gence, que nos yeux n'imaginent ou croient voir, que
 parcequ'ils sont miopes & bornés. Telle fut aussi l'opi-
 nion du Pere de l'ancienne philosophie Epicure, que
 Lucrece prit pour son Dieu, n'en connoissant point
 d'autre. Quels genies, mes enfans, quels puissans ge-
 nies que ces anciens ! ils ont tout connu, jusqu'aux
 globules organiques de Buffon qui n'est qu'un nouvel
 Anaxagoras. Voyez Lucrece, voiez la savante pré-
 face, dont j'ai orné la traduction allemande de l'Histoire
 naturelle de cet auteur françois, dont je fais cepen-
 dant assez de cas.*

„Ensuite entassant tous ces argumens rebattus,
 „refacés, ou plutôt refutés cent fois : s'il y avoit une
 „providence, ajoutoit nôtre incrédule Amphitrion,“
 „les mechans seroient punis, les bons récompensés, les
 Mœurs n'auroient pas été condamnés au feu, dans un
 pays où l'on se pique d'en avoir ; l'homme machine n'au-
 roit pas fait fortune, Boindin seroit mort, & Ba-
 couill cassé. Je ne sais pas au reste comment sont gou-
 ver-

vernés l's autres mondes (s'il y en a :) mais il me paroît que celui-ci le seroit fort mal sans la ferule des Juges & des loix. Le merite encore, dans l'hypothese du Tien, comme parlent les Pré-Adamites Chinois, seroit autrement pensionné; les hommes utiles seroient mieux payés que des faiseurs de cabrioles, ou d'agréables marionnettes, poursuivit-il, en regardant nos sœurs, qui penserent se fâcher; & pour tout dire en un mot, moi Haller, moi, qui ai tant de lecture, de memoire; & de faits, quoique stériles, dans la tête, je le demande aux plus éclairés; pourquoi n'ai-je de reputation qu'en Allemagne? donc tout est hazard, donc rien n'est conduit, donc rien n'est gouverné. „ Voyez „ si l'on peut juger des auteurs par leurs ouvrages! „ Qui eut cru celui-ci un Epicurien si déterminé, „ en voyant ce qu'il a si politiquement inseré ça & „ là dans ses écrits? “ *Le Petit-homme à longue queue* pag. 42.

La surprise de Mr. Haller fut égale à son indignation, en voyant l'accusation & le roman imposteur de La Mettrie; mais l'horreur qu'en eurent tous les gens de Lettres le vangea mieux, que tout ce qu'il auroit pu faire & écrire.

On verra dans le passage, que je viens de citer, que La Mettrie affectoit de mépriser les allemands. Cet homme étoit de la plus grande ignorance, n'avoit aucune lecture; toute son érudition consistoit en quelques vers de Comedie. Il écrivoit en françois comme un énergame, & savoit à peine assés de latin pour entendre les livres de medecine; ignoroit toutes les autres langues, surtout l'allemande, & jugeoit du merite des auteurs allemands. Et quel est le país où il y ait aujourd'hui plus de gens de merite dans les Lettres qu'en Allemagne? qui peut s'empêcher d'admirer cet Haller, indignement outragé par La

Mettrie ? qui unit les talens de Lucrece à ceux de Pindare & d'Anacreon ; poete philosophe , poete sublime , poete galant ; grand homme dans tous les differents genres qu'il a également cultivés : physicien profond , habile Medecin , & célèbre anatomiste. Qui peut encore ne pas cherir ce Gellert , qui joint la brieveré & l'énergie de Phedre à l'esprit de La Fontaine , & dont la modestie & la douceur égalent les talens ? quel est l'homme de genie qui ne soit enchanté de Rabner , attaquant dans ses satires si spirituellement le vice , sans outrager , comme l'ont fait les autres satiriques , les particuliers qui ont le malheur d'y être enclins ? Quelles obligations la physique n'a-t-elle pas à un Tralles , Medecin admiré de tous ceux , à qui l'art si utile & si difficile des Hipocrate , des Boerhave , & des Sidenham est connu ? Ce Tralles si respectable fut encore l'objet des indécentes , & des insensées satires de La Mettrie. Quel est le savant qui n'admire les connoissances d'un Ernesti , & qui ne s'intéresse à la conservation , & au bonheur d'une personne aussi remplie d'érudition , & aussi nécessaire à la Republique des Lettres , dans un tems où un nombre de gens du bel air , & qui veulent donner le ton , font plus de cas de quelque mauvaises satires , ou de quelque roman ordurier , que de Sophocle & de Thucidide ? Si la France a eu Vaugelas , l'Allemagne a Gottsched : & la langue françoise n'a pas plus d'obligation au premier que l'allemande n'en a au dernier. Quelle foule de savans ne trouverois-je pas , si je voulois placer ici tous ceux qui vivent aujourd'hui en Allemagne , & dans les pais de la Suisse , où l'on parle allemand ? un Euler , le rival de Neuton ; un Bernouilli , admiré des plus profonds geometres ; un Merian , joignant la plus grande érudition à la plus sublime metaphisique ;

que ; un Sulzer , rendant les sciences aimables & respectables par sa probité , & par sa douceur ; un Marggraf élevant la chimie jusqu'au plus haut point de perfection ; un Meckel portant de nouvelles lumières dans l'anatomie ; un Heinius , rival de l'érudition de l'éclairé Thomafius , un Formey , unissant un nombre de connoissances , dont chacune semble devoir être le partage d'un seul savant ; un Pot , aux yeux du quel la nature se décompose , lorsqu'il le veut ; un Pfaff détruisant avec clarté & avec précision tous les sophismes de l'élégant Scheftmacher ; un Erman émule de Saurin ; un Sac , theologien éclairé , savant , modeste , & ennemi de la persécution ; un Cothenius , joignant à la pratique la plus sûre dans son art la theorie la plus savante. Enfin tant de grands hommes , qui sont dans toutes les Universités , & dont un seul suffiroit pour honorer un pais moins fertile en savans que l'Allemagne. Les françois , tels que les L'Enfant , les Beausobre , les La Croze , les Peloutier , les Achard , les Premontval , les Francheville , qui ayant beaucoup de merite se sont distingués par des talents différents , se sont bien gardés , en venant en Allemagne , d'en mépriser les savans ; ils savoient trop , qu'ils meritoient l'estime des veritables connoisseurs : ce ridicule est le partage de quelques ignorants semblables à La Mettrie , dont l'érudition est puisée dans le Mercure galant , dont le goût est formé par quelques feuilles volantes , & par quelques satires ; telles que les *quant* , les *mais* , les *car* , les *si* , &c. singuliere nation , que celle à qui tous les monosyllables de sa langue servent à former des Dictionnaires d'injures , & de calomnie !

Revenons à La Mettrie : après avoir exercé sa folie sur les gens les plus respectables , il en fit tomber sur lui les plus dangereux effets. Aiant pris une in-

digestion, pour avoir mangé excessivement d'un pâté, il prit la fièvre; un Chirurgien lui conseilla de prendre l'émetique: non, dit-il, je veux acoutumer l'indigestion à la saignée, & démentir tous les raisonnemens des medecins allemands: il se fit donc saigner, quelque chose que put lui dire le Chirurgien, quatre heures après la fièvre redoubla, & devint inflammatoire, toute la nourriture, qui étoit dans l'estomac, aiant passé aisément dans le sang, par la facilité que la saignée lui en avoit donnée. Il vecut encore trois jours presque toujours dans le délire, & mourut dans la maison de l'Envoié de France plutôt plaint, que regretté des gens qui l'avoient connu. Dans les intervalles de sa folie il avoit plusieurs vertus civiles, & dans la société il étoit amusant, lorsque sa gaieté n'étoit pas poussée jusqu'à l'extravagance, ce qui arrivoit assez souvent: il jetoit tout à coup sa perruque par terre, & on l'a vu plusieurs fois se déshabiller, & se mettre presque tout nud au milieu d'une compagnie qui rioit de sa folie, comme elle auroit fait de celle d'un insensé renfermé aux petites maisons.

Voilà quel a été l'homme, que les adversaires des philosophes leur reprochent tous les jours avec tant d'aigreur. A les entendre on diroit, que La Mettrie étoit un personnage tel qu'Epicure ou Platon, & qu'il avoit fait une secte considérable. Mais il n'étoit pas plus philosophe qu'un certain fou, nommé Quisant, qu'on a vu si longtems à Versailles amuser les Courtisâns, étoit Cardinal, quoiqu'il fut habillé de rouge, qu'il portât une épée & une Calotte de la même couleur, & qu'il se nommat *Cardinal d'épée*. Les philosophes ne se croient pas plus offensés de ce qu'un fou s'est apellé philosophe, que les Cardinaux le furent de ce que le bouffon de la Cour de France

se disoit être Cardinal. Quelle injustice n'y auroit-il pas , à faire repondre les Sociétés les plus respectables des folies d'un homme, qui publieroit qu'il est membre de ces Sociétés, quoiqu'elles ne le regardassent pas comme tel ?

On ne peut rien repondre à cela de raisonnable ; mais enfin pour finir toute dispute , & pour anéantir à jamais les reproches de ceux , qui pensent rendre les philosophes odieux, en leur imputant d'avoir eu La Mettrie parmi eux : qu'on nous dise quel est l'Ordre le plus respectable , & l'état le plus saint où il n'y ait pas eu , dans le cours des siècles , plusieurs hommes plus méprisables par les mœurs & par les sentimens que La Mettrie. Est-ce que le sacré College des Cardinaux en doit être moins respecté, parcequ'il a eu dans son sein le Cardinal Cocia , le Cardinal Du Bois , & plusieurs autres qui leur ont ressemblé ? Est-ce que les Pontifes , qui occupent la Chaire de S. Pierre , en doivent être moins en veneration à tous les catholiques , parceque beaucoup de Papes ont commis de fort mauvaises actions , & se sont rendus indignes de la place qu'ils occupoient ? Clement IV. persuada à Charles d'Anjou Roi de Naples , de faire mourir Conradin , fils de Conrad IV , qui étoit venu en Italie pour se mettre en possession de l'heritage de ses peres. Ayant donné une bataille il la perdit , & fut pris en fuyant. Le Pape , Ministre de paix dans les tems de colere , oubliant son caractère , écrivit à Charles d'Anjou , *la vie de Conradin est la mort de Charles , & la mort de Conradin est la vie de Charles*. Etienne VII, homme d'un caractère violent & séditionnaire , fit deterrer le corps du Pape Formose , son avant-prédécesseur & son ennemi ; après que par son ordre on l'eut depouillé de ses ornemens pontificaux , & revêtu d'ha-

bits laïques, il le fit condamner juridiquement, on lui coupa la tête, & ensuite on le jeta dans le Tibre. Cette action rendit Etienne si odieux, que les citoyens se souleverent, le chargerent de fers, & l'étranglerent en prison. Jean IX, élu Pape après Etienne, fit pêcher le corps de Formose, mais Sergius III. ennemi de Jean IX, & qui fut un de ses successeurs, fit rejeter Formose dans le Tibre. Ce Sergius III. eut, étant Pape, un fils de Marosie sa Maîtresse qu'il éleva publiquement dans son palais, & qui fut Pape dans la suite.

Après la mort de Sergius III. Marosie, & Theodora sa sœur, procurerent la Chaire de S. Pierre à un de leurs favoris, nommé Landon: ce favori étant mort fort jeune, Theodora fit élire son amant Jean X. Evêque de Rome. Mais Marosie, toute puissante dans cette ville, aiant conspiré contre le Pape, ancien amant de Theodora sa sœur, le surprit, le mit aux fers, & le fit étouffer entre deux matelats: ensuite Marosie, maîtresse dans Rome, fit élire un nommé Leon, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Après elle donna le siége pontifical à un homme obscur qui ne vecut que deux ans. Enfin elle plaça parmi les successeurs de S. Pierre son propre fils, qu'elle avoit eu de son adultere avec Sergius III, & que ce Pape avoit fait élever publiquement dans son palais: ce bâtard, qui n'avoit que vingt quatre ans quand sa mere le fit Pape, prit le nom de Jean XI. Un fils du premier lit de Marosie, s'étant mis à la tête d'un parti contre sa mere, la renferma avec le Pape son bâtard dans le chateau S. Ange, où il mourut empoisonné. Etienne IX, allemand de naissance, élu Pape en 939, regna fort peu de tems: les Romains ne pouvant souffrir un Pape né en Allemagne, lui balafre-

rent

rent le visage dans une sédition , & ce Pontife balafré ne put jamais depuis reparoitre en public.

Quelque tems après un petit fils de Marosie fut élu Pape , à l'âge de dix huit ans , par le credit de sa famille , il prit nom de Jean XII. en memoire de Jean XI son oncle le bâtard , empoisonné par son frere uterin dans sa prison du chateau S. Ange. Ce Jean XII aiant voulu soulever les Romains contre l'Empereur Othon , ce Prince le fit déposer dans un Concile , pour avoir donné l'ordination à des Diacres dans une écurie , commis inceste avec ses deux sœurs , bû à la santé du diable , & imploré son secours en jouant aux dez. Leon VIII. fut élu à la place de Jean XII. mais l'Empereur étant retourné en Allemagne , Jean souleva les Romains , & fit à son tour déposer Leon VIII. dans un Concile. Un Cardinal , qui avoit écrit les accusations dans celui qui avoit déposé Jean , eut la main coupée , on arracha la langue , on coupa le nez & deux doigts au greffier du Concile. Ce Pape auroit sans doute porté sa vengeance plus loin , mais il fut assassiné trois mois après être remonté sur la Chaire de S. Pierre , dans les bras d'une femme mariée , dont l'époux le surprit dans cet adultere. Je crois qu'il n'y a point d'ennemi des Philosophes qui ne convienne , que La Mettrie auroit mieux figuré parmi ces Papes , que parmi Locke , Neuton , Leibnitz , Gassendi , Descartes , s'Gravesande , & Wolf.

Les défordres des successeurs de S. Pierre ne se sont pas bornés à ceux , que nous venons de parcourir succinctement. Dans ces derniers siècles , & peu de tems avant Luther & Calvin , l'on vit à Rome des Papes faire des cruautés plus grandes , que celles des Caligula & des Neron. Urbain II fit apliquer à la torture plusieurs Cardinaux , & plusieurs Evêques qui

qui avoient voulu le quitter à Naples : il conduisit à Genes, sur les galeres de cette Republique, ces Evêques & ces Cardinaux estropiés & enchainés ; un de ces Evêques demi-mort ne pouvant gagner le rivage assez tôt, au gré du Pape, il le fit égorger sur le chemin, & lorsqu'il fut arrivé à Genes, il fit mourir par divers suplices cinq de ces Cardinaux prisonniers. Après tant de cruautés Urbain mourut paisiblement & sans remords à Rome. Voila un Pape, digne d'être l'élève d'un philosophe, qui veut qu'on étouffe les remords. En voici un autre, qui pratiquoit les preceptes de la même philosophie. Le Pape Sixte IV. favorisa une conspiration, excitée par l'Archevêque de Pise contre Laurent & Julien de Medicis, qui furent assassinés à l'Eglise, dans le moment où le Prêtre levoit l'hostie. La mort des Medicis fut vangée par les Florentins, & l'Archevêque fut pendu aux fenêtres de la Maison de Ville.

Après Sixte IV. vint Innocent VIII. qui d'un caractère plus doux que son prédécesseur ne fit assassiner personne, & se contenta de piller les biens de l'Eglise, de tirer secretement une pension considérable de Bajazet Empereur des Turcs, pour retenir à Rome prisonnier Zizim son frere, qui s'étant retiré chez les Chevaliers de Rhodes avoit cru trouver un azile, & non pas l'esclavage, chez des gens qui se disoient les deffenseurs de la religion. Les Chevaliers de Rhodes conduisirent Zizim en France, & le Pape obtint de Charles VIII. que ce Prince lui seroit remis. Innocent avoit eu à Naples, avant son Pontificat, deux enfans d'une Demoiselle, il les laissa très riches, maria l'ainé à une fille de Laurent de Medicis : l'amour paternel, disent les Historiens, lui fit faire beaucoup de choses peu équitables. Il eut pour successeur Borgia, qui prit le nom d'Alexandre

dre VI. Ce Pape fut le plus mechant & le plus luxurieux des hommes. Il avoit un bâtard appelé Cesar Borgia, qu'il vouloit faire Souverain. Il vendit des indulgences pour une grande somme, afin d'avoir l'argent necessaire pour paier l'armée, destinée à prendre dans la Romagne les places qu'il vouloit lui donner. Il n'y eut point de violence, de cruauté, ni de sceleratesse que ce bâtard, veritablement digne de son pere, n'emploia pour reussir dans ses desseins. Enfin Louis XII, pour obtenir du Pape la cassation de son mariage, consentit de donner à Cesar Borgia une compagnie de cent hommes d'armes, une pension de cent mille livres, & le Duché de Valentinois. Il lui fit ensuite épouser Charlotte, fille du Seigneur d'Albret. Ce mariage étant fait, Cesar Borgia envoya à Rome un courier à son pere pour lui apprendre, qu'il avoit rempli, la premiere nuit des noces, huit fois de suite le devoir du mariage. Cet acte de vigueur plut si fort au S. Pere, qu'il en fit faire des feux de joie dans toute la ville de Rome. L'Historien, qui rapporte ce fait, étoit grand Maître de Ceremonies d'Alexandre VI, & il ajoute que ces feux de joie causerent un grand des-honneur au très saint Pere & au saint Siege. *Feria quinta vigesima tertia venit cursor ex Francia, qui nuntiavit sanctissimo Domino nostro Casarem Valentinum Ducem, filium suum, olim Cardinalem, contraxisse matrimonium cum magnifica Domina Allebreto a die presentis mensis, & illud dominica duodecima ejusdem consummasse, & fecisse octo vices successive. Fuerunt propterea ex mandato Pontificis facti multi ignes per urbem in signum letitiæ, sed in magnum dedecus, & vercundiam sanctissimi Domini nostri, & ejus sanctæ sedis.* Specimen Historiæ Arcanæ, sive anecdotæ de vita Alexandri VI. Papæ, seu excerpta ex Diario
Joan-

Joannis Burchardi Argentinensis capellæ Alexandri Sexti Papæ Clerici Ceremoniarum Magistri, edente G. G. L. Hanovriæ MDCXCVI. pag 61.

Ce Pape avoit une inclination naturelle à se re-
jouir de tout ce qui pouvoit exciter les plaisirs & les
devoirs du mariage. Il couchoit avec sa fille Lucre-
ce, qu'il enleva successivement à trois maris, dont
il fit assassiner le dernier (Alphonse d'Arragon) pour
la donner enfin à l'heritier de la maison d'Este. Com-
me il craignoit qu'un époux, qui prenoit une fem-
me qui avoit passé par tant de mains, n'eut pas l'ar-
deur requise pour la premiere nuit des noces, il vou-
lut l'exciter dans son gendre. L'Historien Burchard,
son grand Maître de ceremonies, nous a laissé la re-
lation d'une fête, qu'il donna à ce sujet. „ Le der-
„ nier Dimanche du Mois d'Octobre, dit cet Au-
„ teur, cinquante courtisanes honnêtes souperent
„ avec le Duc de Valentinois, dans son appartement
„ au Palais Apostolique, (au Vatican) elles danse-
„ rent après le repas avec les gens du Duc, & les
„ autres personnes, qui étoient présentes d'abord ha-
„ billées, ensuite toutes nues. Après qu'on eut soupé,
„ on rangea par terre les chandeliers de la table, &
„ l'on mit devant eux des chataignes, que les cour-
„ tisanes nues ramassoient en passant entre les chan-
„ deliers. Le Pape, le Duc de Valentinois & Lu-
„ crece sa sœur étoient présents, & regardoient avec
„ attention. Enfin l'on exposa les prix du combat,
„ ce furent des étoffes de soie, des chaussures faites
„ en brodequin, différentes coëffures qui devoient
„ être distribuées à ceux qui connoitroient charnel-
„ lement le plus de ces courtisanes, qui le firent à la
„ vue de tous ceux qui se trouvoient dans le Palais,
„ suivant la fantaisie des combattans qui reçurent en-
„ suite le prix de leurs prouesses.“ Convenons que
le

le philosophe La Mettrie auroit été un excellent danseur dans ce balet, mais que le pauvre Epicure y auroit joué un triste personnage, ainsi que Lucrece & ses autres disciples. Je crois pouvoir encore assurer, que Spinoza, Colins, & Hobbes ne s'y seroient gueres amusé. Mais pour qu'on ne croie pas, que nous avons embelli la narration de cette fête, nous placerons ici, suivant nôtre coutume, les paroles originales de l'historien. *Dominica ultima mensis Octobris in sero fecerunt coenam cum Duce Valentinensi in camera sua in Palatio Apostolico quinquaginta meretrices honestæ, cortesianæ nuncupatæ, quæ post coenam chorearunt cum servitoribus, & aliis ibidem existentibus, primo in vestibulis suis, deinde nudæ. Post coenam posita fuerunt candelabra communia mensæ cum candelis ardentibus, & projectæ ante candelabra per terram castaneæ, quas meretrices ipsæ super manibus & pedibus nudæ, candelabra per transeuntes, colligebant, Papa, Duce, & Lucretia sorore sua præsentibus & aspicientibus: tandem exposita dona ultimo, diploides de serico. paria caligarum, bireta & alia, pro illis qui plures dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quæ fuerunt ibidem in aula publice carnaliter tractatæ arbitrio præsentium, & dona distributa victoribus.* Id. ib. pag. 77.

Il falloit que cette petite fête galante eut produit un bon effet; car quelque jours après le très Saint Pere en donna encore une seconde, dans un gout différent, qui n'étoit pas moins propre à faire naître l'envie de remplir les devoirs du mariage. Voici la description de cette nouvelle fête. „ Le 15. du mois „ de Novembre, un païsan entra dans la Ville par la „ porte des jardins, conduisant deux jumens chargées „ de bois: lorsqu'elles furent dans la place de S. Pier- „ re, les domestiques du Pape accoururent, coupe- „ rent

„ rent le poitrail , enleverent les bats , mirent à terre
 „ le bois que portoient ces jumens , & les conduisi-
 „ rent ensuite dans la petite place , qui est entre le pa-
 „ lais & la porte. Alors on lâcha quatre superbes
 „ chevaux entiers , qui libres de tout frein coururent
 „ auprès des jumens , & commencerent par un com-
 „ bat entre eux , se battant avec les pieds & les dents :
 „ ensuite ils monterent sur les jumens & les couvri-
 „ rent , mais non pas sans les avoir blessées aupara-
 „ vant. Le Pape étoit à la fenêtre de sa chambre , qui
 „ donne sur la porte du palais ; Lucrece sa fille étoit
 „ avec lui , & tous les deux voioient ce spectacle avec
 „ de grands éclats de rire & beaucoup de plaisir. “ Si
 le philosophe La Mettrie avoit été à cette scene , il
 auroit bien jetté sa perruque par terre & crié , voila
 qui est admirable ! cela vaut mieux que la représenta-
 tion du Misantrope : mais Epicure eut détourné les
 yeux d'indignation ; Colins se fut sauvé du Vatican ;
 Spinoza si modeste , dont les mœurs étoient si pures ,
 eut regretté de n'avoir pas auprès de lui la piscine du
 Temple de Jerusalem , pour s'y plonger tout entier ,
 & laver son corps de la souillure , que ses yeux au-
 roient contractée. *Feria quinta undecima mensis No-*
vembris intravit Urbem. per portam Viridarii quidam
rusticus , ducens duas equas lignis oneratas , quæ cum
essent in plateola S. Petri accurrerunt stipendiarii Papæ ,
incisisque pectoralibus & lignis projectis in terram cum
bastis , duxerunt equas ad illam plateolam , quæ est in-
ter palatium juxta illius portam ; tum emissi fuerunt
quatuor equi cursorii liberi suis frenis & capistris ex
palatio , qui occurrerunt ad equas , & inter se propterea
cum magno strepitu & clamore moribus & calceis con-
tendentes adscenderunt equas & coierunt cum eis , &
eas graviter pistarunt & læserunt ; Papa in fenestra
cameræ supra portam palatii & domina Lucretia cum
exis.

existente magno risu & delectatione præmissa videntibus. Id. ibid. pag. 78.

Alexandre VI. aimoit autant l'argent que les femmes. Il fit un traité avec Bajazet Empereur des Turcs, quilui payoit une pension annuelle; il lui envoya un Ambassadeur, & lui écrivit pour l'avertir, qu'il devoit lui payer exactement la somme, qu'il lui avoit promise à condition qu'il retiendroit toujours prisonnier son frere Zizim; il l'avertissoit que le Roi de France Charles VIII. vouloit détrôner Alphonse Roi de Naples, & après s'être saisi de son Royaume déclarer la guerre aux Turcs, & conduire le Prince Zizim à cette guerre. Voyons les propres termes des instructions de l'ambassadeur du Successeur de S. Pierre au Successeur de Mahomet.

Ideo hac de causa prædictus Rex Franciæ effectus inimicus noster, qui non solum properabit ut dictum Gem Sultan capiat & ipsum regnum acquirat, sed etiam in Græciam transfretare & patrias Celsitudinis suæ debellare queat prout suæ M. innotescere debet; & dicunt quod mittant dictum Gem Sultan cum classe in Turchiam. Et cum nobis opus sit resistere, & nos defendere a tanta Regis Franciæ potentia, omnes conatus nostros exponere oportet, & se bene præparare: quod cum jam fecerimus, opusque sit facere maximas impensas, cogimur ad subsidium præfati Sultan Bajazet recurrere sperantes in amicitia bona quam ad invicem habemus, quod in tali necessitate juvabit nos: quem rogabis & nomine nostro exhortaberis, ac ex te persuadebis, cum omni instantia, ut placeat quam citius mittere nobis ducatos quadraginta millia in auro Veneto pro annata anni præsentis, quæ finiet ultimo Novembris venturi, ut cum tempore possimus nobis subvenire, in quo Majestas sua faciet nobis rem gratissimam. Id. ib. pag. 15. & 16.

R

Charles

Charles VIII. s'étant fait rendre Zizim, & l'ayant conduit avec lui à Naples, Alexandre VI. fut fidele à ses engagemens avec Bajazet, & il fit empoisonner son frere infortuné. Quelques uns disent qu'il l'étoit déjà lorsqu'il le rendit à Charles VIII. mais il y a aparence par ce qu'assure Burchard, que ce fut à Naples où ce Prince devint la victime de l'avarice du Pape; cet historien dit plaisamment, moitié en gaulois moitié en latin, *le 15. de Febvrier le filz du grand Turc mourut à Naples ex usu sive potu, non convenienti naturæ suæ, & consuetudo*; c'est à dire d'une nourriture ou d'une boisson qui ne convenoit pas à sa nature & à sa coutume.

Quoi que Bajazet eut païé cet empoisonnement par des sommes considérables: Alexandre VI. & son fils Borgia, toujours plus avides de richesses, résolurent d'empoisonner le Cardinal Adrien leur ami, pour s'approprier son bien après sa mort. Ils le firent prier à souper dans un jardin, mais, par l'imprudence de celui qui versoit à boire, le poison fut donné au Pape, & à son fils Cesar Borgia. Le S. Pere en mourut, & Cesar en fit une longue maladie, qui le mit aux portes du trépas. Ainsi, dit le Cardinal Bembe, qui étoit contemporain de ce Pape, on voit la volonté & la justice des Dieux immortels, qui permet que ces deux hommes, qui avoient empoisonné beaucoup de Princes & de leurs cliens, pour avoir leurs biens, périssent par le poison, qu'ils avoient préparé, pour joindre leur hôte & leur élève aux autres qu'ils avoient fait périr. *Alexander veneno, quod furtim dari Adriano Cardinali familiari suo jufferat, cujus in hortis una cum Cæsare filio cœnabat, per ministri imprudentiam epoto, quinto decimo Calendas Septembris excessit e vita. Cæsar eodem haustu pene absumptus, difficilem in morbum*

incidit. Quæ in re Deorum immortalium mens & voluntas, visa est magnopere affuisse, cum ii, qui plurimos & Romanæ reipublicæ principes, & clientes suos, ut eorum opibus & thesauris potirentur, veneno necaverant, & tunc suum hospitem atque alumnum adjungere ad reliquos, necarique mandaverant, eo ipso in ministerio semet ipsos pro illo interficerent. Cardin. P. Bembi Historiæ Venetæ lib. sext. pag. 244.

Ce Cardinal Bembe, que je viens de citer, étoit un Savant illustre, il a écrit en latin & italien plusieurs beaux ouvrages, qu'il a donnés au public en l'une & l'autre langue. Il est vrai qu'il avoit un défaut, surtout pour un Cardinal, c'est qu'il ne croioit pas à la Religion. Monsieur de Thou dit pour excuser Bembe: „ Le Pape Leon X. son maître, dont „ les mœurs étoient très-depravées, est la principale cause des endroits licentieux, que l'on trouve „ dans certains ouvrages de Bembe.“ Quoi qu'il en soit, il est certain, que ni le Pape, ni le Cardinal ne croioient à rien. Leon X. se mocquoit de la Religion, & s'entretenant avec Bembe, il avoit coutume de dire, que la fable de Christ lui avoit été extrêmement utile & profitable. „ Ce Pape, dit Teissier, „ avoit été disciple d'Angelo Politio, qui étoit un „ homme fort savant, mais abandonné aux vices les „ plus infames, & qui préferoit les Odes de Pindare „ aux Pseaumes de David. Il disoit qu'il n'avoit lû „ qu'une seule fois l'Ecriture Sainte, & que le tems, „ qu'il avoit le plus mal employé pendant sa vie étoit celui qu'il avoit mis à cette lecture. Après „ cela il ne faut pass'étonner que Bembe, étant Domestique & Secrétaire d'un tel Pape, ait donné „ au public des écrits si peu dignes de son caractère, „ & du rang qu'il tenoit dans l'Eglise; qu'il ait entre- „ tenu un commerce criminel avec une belle

„femme qui le rendit pere de trois enfans. &
 „qu'il ait été accusé de parler avec mépris des Epi-
 „tres de S. Paul, les appellant *Epistolaccias*. L'on
 „dit même, qu'il conseilloit à un de ses amis de ne
 „les pas toucher, ou en cas qu'il eut commencé à
 „les lire, de cesser cette lecture, s'il avoit de l'a-
 „mour pour la politesse & pour l'éloquence.“
*Eloges des hommes savans tirés de l'Histoire de Mr.
 de Thou avec des remarques & des additions, par
 Ant. Teissier, Tome I. pag. 10.*

Remarquons ici que l'envie que Leon X. eut de ramasser de l'argent, pour fournir à son luxe & à ses plaisirs, lui fit vendre les indulgences contre lesquelles Luther s'éleva si fort, & qui furent cause que l'Eglise Romaine perdit plus de la moitié de l'Europe.

Voilà dans l'espace de cinq cens ans assés de mauvais Papes pour prouver, que dans les états les plus respectables il peut se trouver des hommes fort méprisables, sans que leurs vices puissent tomber sur ceux, qui étant vertueux, sont dans le même état, & dans le même poste. Qu'importe donc à tous les philosophes, qui de quelque secte qu'ils soient ont toujours eu une excellente morale, qu'il se soit trouvé parmi eux dans l'espace de trois mille ans un seul homme, qui ait permis le crime, qui ait encouragé & rassuré ceux qui le commettoient. Mais les philosophes n'ont pas besoin de cette raison, quelque convaincante qu'elle soit, car ils nient avec justice que La Mettrie ait jamais eu la moindre notion de la philosophie; ils le prouvent en montrant, que ses sentimens sont directement oposés à ceux de tous les philosophes, au nombre des quels leurs ennemis veulent le placer.

C'est

C'est au contraire parmi certains Theologiens qu'il faut mettre La Mettrie, c'est avec un Samuel Sa avec un Delrio, avec un Aquapontanus, avec un Bellarmin, avec un Molina, avec un Salmeron, avec un Gregoire de Valence, avec un Mariana, avec un Scribani, avec un Jean Azor, avec un Gretzer, avec un Vasquez, avec un Suarez, avec un Jean Lorin, avec un Lessius, avec un Tolet, avec un Santarel, avec un Tonner, avec un Becan, avec un Piro, avec un Escobar, avec un Tirin, avec un Busembaum, avec un La Croix, avec les Journalistes de Trevoux, apologistes & panegyristes des dits Busembaum & La Croix, c'est parmi tous ces Theologiens, enseignant qu'on peut tuer un Souverain, que La Mettrie doit être placé; car au lieu de parler comme les philosophes, aux quels il a toujours été opposé, comme nous l'avons montré; il a précisément soutenu le même sentiment, que les auteurs de ces livres, convaincus par l'arrêt du Parlement, d'enseigner qu'il est permis de tuer un Roi. Sur ce chapitre La Mettrie s'explique aussi clairement que ces Theologiens. Ecoutons-le parler, nous croirons lire un passage de Mariana ou de Busembaum. „ Prince, „ je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'en- „ traine. Eh le puis-je ? il est la source de ton bon- „ heur. Les ours, les lions, les tigres aiment à dé- „ chirer les autres animaux; feroce comme eux, il est „ trop juste que tu cedes aux mêmes inclinations. „ Je te plains cependant de te repaître ainsi des cala- „ mités publiques; mais qui ne plaindrait encore „ plus un état, où il ne se trouveroit pas un homme „ assez vertueux pour le délivrer, aux dépens même „ de sa vie, d'un monstre tel que toi ? “ *Discours sur le bonheur* pour servir de préface au *Traité de la vie heureuse de Seneque*, pag. 136.

τεῖν πρὸ τῶν εἴκοσιν l'usage des plaisirs
 ἑτῶν τὴν τοιαύτην χρῆ- amoureux avant l'âge
 de vingt ans. Et il

σιν,

Voilà qui est raisonner en Theologien moliniste; mais si La Mettrie avoit voulu parler en Philosophe epicurien, il auroit dit avec Epicure, que le Sage ne doit point se mêler des affaires de l'Etat, & qu'il doit toujours obéir à son Prince. Οὐδὲ πολιτεύεσθαι. οὐδὲ τυραννίσαι; neque accessurum ad rempublicam, neque tyrannidem quaesiturum. Diog. Laert. de vit. philos. L. 10. S. 119. Καὶ μόναρχον ἐν καιρῷ θηρεύουσιν, Principem in tempore obsequio culturum. Id. ib. S. 121.

Terminons cette note par un passage des Lettres Juives. „Peut-être mē demandaras-tu jusqu'à quel
 „point je crois que les sujets doivent être fideles à
 „leurs Rois? je te repondrai que je pense qu'il ne
 „leur est jamais permis de juger celui que Dieu a
 „établi leur juge. C'est à cet Être tout-puissant de
 „punir les mauvais Rois. Les peuples doivent prier
 „la Divinité de changer leurs défauts : mais contens
 „de lever les mains au Ciel, si elle n'exauce pas leurs
 „prieres, ils ne peuvent sans un crime énorme se re-
 „volter contre l'Oint du Seigneur. Dieu se sert des
 „mauvais Souverains comme d'un fléau semblable à
 „la peste & à la famine. Les tirans naissent pour la
 „punition du genre humain. Il faut flechir sous la
 „main du Seigneur qui nous punit ou nous recom-
 „pense, selon que nous le meritons. La colere divi-
 „ne fit regner les Caligula & les Neron dans Ro-
 „me. Les excès où ces monstres se porterent, fu-
 „rent un chatiment des crimes des Romains.“ *Let-
 tres Juiv. Tom. 2. pag. 243.*

II ΑΔΔΔ

faut les acoûter, σιν, ἀλλὰ ἢ χρησίν
lorsqu'ils s'en servent; μενον, σπανίως χρη-
à s'en servir rarement.

R 4

σθαι.

¹¹ Ἀλλὰ καὶ χρησάμενον, σπανίως χρῆσθαι. Il faut
les acoutumer lorsqu'ils s'en servent à s'en servir ra-
rement Le trop grand usage des plaisirs de l'amour
est nuisible, non seulement à la santé, mais encore
à la force de l'esprit, qu'il énerve ainsi que le corps :
le sage doit donc user avec modération de ses plaisirs
dans le mariage. Les Medecins ont remarqué,
qu'il y a des saisons qui sont beaucoup plus propres
que d'autres à l'acte de la génération. Celse dit, que
dans l'hiver Venus n'est point nuisible, qu'elle est
très favorable dans le printems, & qu'elle n'est point
utile ni dans l'été ni dans l'automne: cependant elle
est moins nuisible pendant cette dernière saison,
mais on doit y renoncer tout l'été si cela est possible.
*Venus hyeme non perniciofa, vere tutissima: neque æ-
state vero neque autumnno utilis est: tolerabilior tamen
per autumnum est: æstate in totum, si fieri potest, ab-
stinendum.* Aur. Cornel. Celsi oper. lib. 1. cap. 4.
pag 35.

Hipocrate entre dans un plus grand detail sur les
jours, qui sont favorables ou nuisibles aux plaisirs de
l'amour. „ Depuis le 12 de Novembre, dit-il, jus-
„ qu'à la fin de Decembre, ce tems augmente la pi-
„ tuite; il faut faire usage des bains, exciter la sueur
„ par les exercices, & prendre les plaisirs de l'amour;
„ depuis le premier de Janvier jusques au quinze ou
„ vingt de Mars, l'humidité & la quantité du sang
„ s'accroissent, alors les alimens secs, les promena-
„ des, & les plaisirs de l'amour sont utiles; depuis le
„ 24 de mars jusqu'au 13 de May le sang est considé-

„ 120

εἶσαι. ἔσαι δὲ τοῦτο, S'ils suivent ces max-
 εὐν καλὸν καὶ τίμιον ximes, & observent
 une continence loua-
 εἶναι

„ rablement augmenté ; il faut boire du bon vin , fai-
 „ re de l'exercice , & goûter les plaisirs de l'amour ;
 „ depuis le 13 de May jusques au 24 de Juin la bile
 „ jaune devient plus considérable ; il faut faire usage
 „ de nourritures aqueuses , tenir le ventre lache ,
 „ s'abstenir des travaux & des plaisirs de l'amour ; de-
 „ puis le 24. de Juin jusqu'au 25 de Septembre la
 „ bile noire est augmentée ; il faut prendre des nour-
 „ ritures froides & aqueuses & ne faire aucun usage
 „ des plaisirs amoureux ; depuis le 25 de Septembre
 „ jusqu'au 12 de Novembre la corruption des hu-
 „ meurs s'accroît ; il faut se servir de nourritures ai-
 „ gres , faire de l'exercice & goûter les plaisirs de l'a-
 „ mour.“ Hipocrate adresse ces préceptes, dont
 nous avons perdu l'original grec à Perdicas Roi des
 Macedoniens ; & l'assure que s'il les met en pratique,
 il passera le reste de sa vie exempt de tristesse & de
 douleur. *A vergiliarum occasu ad hyemale solstitium ,*
dies unde quinquaginta , hoc est a duodecimo Novem-
bris ad finem Decembris , sunt. Hi quidem dies pitui-
tam ; balneis autem jejunus , sudores excitando , deter-
gendoque , & venereis ac laboribus uteris. Ab hyemali
solstitio ad vernale æquinoctium , dies quatuor & octo-
ginta : a prima videlicet Januarii ad quintum supra
vigesimum Martii : hi dies humiditatum & sanguinis
exuberantiam peragunt , deambulationibus , & siccis
quæ ad victum pertinent , deliciisque ac veneriis , be-
neque alentibus utendum. A vernali æquinoctio ad
vergiliarum ortum , dies unde quinquaginta : scilicet
a vigesimo quinto Martii ad tertiumdecimum Maji :
 bi

ble, ils se formeront εἶναι νομίζει τὴν εὐεξίαν
un excellent tempera- καὶ τὴν ἐγκράτειαν.
ment.

R 5

§. 12.

hi dies sanguinem augent, redolenti vino, & venereis, ac laboribus uteris. A vergiliarum autem exortu ad æstivum solstitium, dies quadraginta duo: tertia decima Maji ad vigesimum tertium Junii; hi enim dies flavæ bilis augendæ facultatem obtinent, dulcibus & aquosis utendum, ducendæ alvi cura agenda, & a veneris, ac laboribus abstinendum est. Ab æstivo vero solstitio ad æquinoctium autumnale, dies nonaginta tres: ab vigesimo quarto Junii, ad vigesimum quintum Septembris, hi dies atram bilem augent, frigidis & aquosis, redolenti vino, ac salitis uti opus est: a veneris vero abstinendum censemus. Ab autumnali æquinoctio ad vergiliarum occasum, dies duodequinginta: a vigesimo quinto Septembris ad duodecimum Novembris: hi enim dies saniem augent: acetosis, acerbisque, & venereis, ac laboribus uti expediet.

*Si ad hæc observanda curam, o Rex, impenderis, circa omnem tristitiam doloremque in reliquum vita frue-
ris. Hipocr. de structura hominis ad Perdiccam Ma-
cedonum Regem. Hipocr. Oper. tom. 1. pag. 284.*

S'il est dangereux, selon les plus grands Medecins, de se livrer trop, pendant certains tems, aux plaisirs amoureux, il ne l'est pas moins aux gens mariés de n'en pas faire usage dans les tems où ils sont utiles, & même nécessaires. „ Si une trop grande continen-
„ ce, écrit un fameux medecin, empêche l'évacuation
„ des humeurs, elles s'arrêtent dans le corps & y cau-
„ sent plusieurs maladies; elles donnent des vapeurs;
„ elles occasionnent des maux de tête, des douleurs
„ d'estomac, & des foiblesses de cœur, elles affoi-
„ blissent

§. 12. Δεῖ δὲ καὶ §. 12. Il doit être
 παιδεύειν τὰ τοιαῦτα deffendu ¹² dans les
 villes grecques, (par
 τῶν

„ blissent tous les membres, & jettent le corps dans
 „ une espece de langueur, elles causent enfin autant
 „ de ravage qu'un venin subtil; celui d'une vipere ne
 „ fait pas un plus grand mal. Car il arrive quelque-
 „ fois à plusieurs personnes (surtout aux veufs & aux
 „ veuves) qu'elles meurent subitement par une trop
 „ grande repletion de Semence." *Si superfluitas ag-
 gregata in corpore ex spermate non egreditur per coi-
 tum, coarctatur in corpore, & generantur ex ea agri-
 tudines. Male quidem est, quia coarctatione seminis
 generantur ex eo vapores mali, qui ascendunt ad cor,
 & cerebrum, & stomachum, & corrumpunt sanitatem
 illorum membrorum, & generant ægritudinem; &
 fortassis ex eo est aliquid simile veneno viperino, sicut
 accidit ei qui censuevit coitum, & dimittit eum longo
 tempore, ex debilitate appetitus cibi, & sigritia a mo-
 tibus, a generatione humoris melancholici Et fortasse
 corrumpitur & exsiccat ex eo quod est simile virtuti
 veneni, sicut illud quod accidit viduis ex suffocatione
 matricis, & multis virorum qui moriuntur ex eo subito.*
 Hali Rodio Tertio Tegni, Commentar. XXXI.

Les préceptes de ce Medecin sont puisés dans les
 sentiments d'Hipocrate: & tous les grands phis-
 ciens conviennent de leur solidité. Ainsi si nous vou-
 lons conserver nôtre santé, nous devons songer,
 qu'il faut de la modération dans toutes choses, & user
 des plaisirs de l'amour dans le mariage, en reflechis-
 sant qu'ils sont aussi nuisibles, lorsqu'ils sont pous-
 sés à l'extreme, qu'ils sont utiles & profitables,
 quand on les prend avec mesure.

Les

les préceptes qu'on τῶν νομίμων ἐν ναῖς
 donna aux jeunes gens Ἑλληνικαῖς πόλεσι ;
 dans leur enfance)

τὸ

Les Medecins ont regardé comme très essentiel de connoître non seulement le tems de l'année, mais celui de la journée, où les gens mariés pouvoient remplir le devoir du mariage avec le plus d'utilité ; ils ont prescrit des regles sur cela. „Après le „travail, dit Galien, il faut boire & manger ; après „avoir bu & mangé il faut dormir ; après avoir dor- „mi il faut remplir le devoir du mariage.“ *Post labores sequi debent cibi & potus, deinde somni, postea vero venerea.* Galen. II. de regimine sanitatis.

¹² Διὶ δὲ καὶ παίδευσις τῆ τιμῆς τῶν νομίμων ἐν ταῖς Ἑλληνικαῖς πόλεσι, τὸ μητρί μητρί συγγινεσθαι, μητρί θυγατρὶ, μητρί ἀδελφῇ Il doit être deffendu dans les villes grecques de coucher avec sa mere, avec sa fille, avec sa sœur. Il étoit permis chez les Atheniens à un frere d'épouser sa sœur ; c'est ce que nous voyons par l'exemple de Cimon fils de Miltiade, Athenien, qui avoit épousé sa sœur *Elpinice* non seulement par amour, mais parceque c'étoit la coutume du pais, qui permettoit à un frere de prendre sa propre sœur en mariage. *Habebat autem in matrimonio sororem germanam suam nomine Elpinicen, non magis amore, quam patriæ more ductus, nam Atheniensibus licet eodem patre natas uxores ducere.* Cornel. Nepos de vit. excellent. Imperat. in vit. Cimonis. Cependant Ocellus condamne cette coutume, non qu'il y eut rien contre la loi naturelle ; (car ce si mariage avoit été criminel en lui même, Dieu ne l'auroit point permis dans les premiers tems, & il eut crée plutôt plusieurs hommes & plusieurs femmes ;) mais c'est qu'il

qu'il est contraire en général au bien de la société; parcequ'il faut établir autant qu'il est possible des loix, qui augmentent l'union parmi les différentes familles, & qui rapprochent tous les citoyens les uns des autres. C'est ce qu'a remarqué sagement S. Thomas. „ Il est nécessaire, *dit-il*, d'établir l'a-
 „ mirié autant qu'il est possible dans la société : or
 „ lorsque des personnes, qui ne sont pas parens, se
 „ marient, c'est une nouvelle amitié qui se forme ;
 „ donc il faut établir, que les mariages doivent se
 „ faire entre les étrangers, & non point entre des
 „ proches qui sont déjà liés d'amitié.“ *In societate*
humana hoc est maxime necessarium, ut sit amicitia
inter homines, dum personæ extraneæ per matrimo-
nia colligantur: conveniens fuit igitur legibus ordina-
ri quod matrimonia contraherentur cum extraneis
personis, & non cum propinquis. S. Thomæ summa
 catholicæ fidei l. 3. cap. 125.

Cette raison est très bonne, & c'est aussi celle qu'Ocellus a eu en vue. Mais S. Thomas en ajoute une autre, qui me paroît de très peu de poids.
 „ Comme il importe, *dit-il*, que les hommes ne
 „ soient pas adonnés excessivement aux plaisirs
 „ de l'amour, parceque la trop grande volupté dé-
 „ truit la force de l'esprit, il s'ensuivroit un trop
 „ grand usage de cette volupté, s'il étoit permis aux
 „ personnes, qui habitent ensemble comme les fré-
 „ res & les sœurs de se marier entre eux. Il a donc
 „ fallu deffendre cette union.“ *Adhuc delectatio*
coitus maxime corrumpit æstimationem prudentiæ :
multiplicatio igitur talis delectationis repugnat bonis
moribus: talis autem delectatio augetur per amorem
personarum quæ conjunguntur: esse igitur contrarium
bonis moribus, propinquis conjungi, qui in eis conjun-
geretur amor, qui est ex communione originis, conjunc-
tione

*stone amoris concupiscentiæ : & multiplicato amore ne-
cessè est magis animam delectationibus subdi. Id. ib.*

S. Thomas se trompe, il n'y a rien qui diminue plus les plaisirs de l'amour, que la liberté d'en jouir aisément, & rien qui les rende plus vifs, que la difficulté de les obtenir. Si la coutume des mariages entre les freres & sœurs subsistoit encore, on verroit plus de maris vivre froidement avec leur femme qu'on n'en voit aujourd'hui, quoique le nombre malheureusement pour la société en soit excessif. Quant au mariage entre les peres & les filles, les meres avec les enfans, outre qu'il est revoltant en lui-même, & qu'il fait, pour me servir des termes d'Ocellus, injure à la nature *γινώσκουσιν πατέρα φύσιν γινώσκουσιν μητέρα υβρίως*, il détruit toute subordination nécessaire dans la société. Il est contraire à la regle, dit S. Thomas, que quelqu'un soit uni par un lien d'égalité à une personne, à laquelle par la nature il doit être soumis. Or il est dans l'ordre de la nature, que l'on soit soumis à ses parens: donc, il ne doit pas être permis qu'on contracte un mariage, qui forme un lien d'égalité avec ceux à qui l'on doit être soumis. *Inconveniens est ut illis personis aliquis socialiter conjungatur, quibus naturaliter debet esse subiectus: naturale autem est quod aliquis parentibus sit subiectus, ergo inconveniens esset quod cum parentibus aliquis matrimonium contraheret, cum in matrimonio sit quædam conjunctio socialis. Id. ib.* On n'a jamais vu de peuples, je ne dis pas policés, mais ayant simplement quelque idée de l'ordre, où les mariages entre les peres & les filles, les meres & les enfans n'ayent été en horreur. Cependant il y a eu plusieurs peuples barbares, où cette coutume avoit lieu. Les Auses, dit Herodote, n'ont point de femme en particulier; mais ils les voient toutes indifféremment

ment à la maniere des bêtes. Il étoit impossible qu'il dans ce mélange, produit par le hazard, le fils plusieurs fois ne se rencontrât avec sa mere, & le pere avec sa fille. Quinte-Curce parle aussi d'un peuple barbare, qu'Alexandre soumit, où l'inceste entre les filles & les peres, les meres & les fils n'étoit point interdit.

Ces horreurs montrent dans quels égaremens épouvantables tombent les hommes, quand ils ne sont pas conduits par de bonnes loix. Que l'on vienne après cela vouloir établir les idées innées: n'est-il pas évident, que si Dieu avoit gravé dans l'ame des hommes un certain nombre d'idées & de principes de morale, il s'ensuivroit nécessairement que tous les hommes donneroient unanimement leur consentement à ces principes innés de morale, parcequ'ils feroient également & universellement repandus dans tous les différens entendemens humains, étant essentiellement gravés par leur essence dans toutes les ames. Nous voyons au contraire des peuples entiers, chez les quels les idées les plus claires de la morale n'ont pu percer l'obscurité des préjugés & de la coutume; comment veut-on donc qu'il soit possible, que ces peuples ne paroissent avoir aucune notion d'une chose, qui doit avoir été gravée dans leur ame? cela est absurde, & aussi directement contradictoire, que si l'on dit que la vue aiant été donnée aux hommes pour voir, & le goût pour savourer, il y a des peuples entiers qui marchent & agissent sans se servir de leurs yeux, boivent & mangent sans sentir le moindre goût.

La raison que l'on apporte, pour excuser l'oubli total de ces maximes de morale, est évidemment fautive, c'est, dit-on, les passions, le libertinage, la débauche qui empêchent certains peuples de con-

noî-

noître, & de s'apercevoir des notions, qu'ils ont apportées en venant au monde. On peut d'abord répondre, que si les passions, les préjugés de la naissance peuvent offusquer les idées innées à un tel point, que des peuples entiers n'en aient aucune connoissance, il n'y a rien de plus inutile que ces idées, dont l'ame ne fait aucun usage. N'est-il pas naturel de croire, que si Dieu avoit voulu graver dans l'entendement des hommes certaines notions, pour être la base de toutes leurs connoissances, ils les auroit gravées de maniere, que rien n'auroit pu offusquer, encore moins détruire ces notions. Mais on n'a pas besoin de cette raison évidente pour détruire l'objection que l'on fait sur l'effet des passions, qui empêchent celui des idées innées. Car certains principes de morale les plus nécessaires ont été entièrement ignorés parmi des nations, qui aimoient la vertu, qui la respectoient, & qui même la défioient. „ Les „ Nasomenes, peuple de la Libie, dit Herodote, „ ont ordinairement plusieurs femmes & ont con- „ noissance devant le monde, presque de la même „ façon que les Massagètes, après avoir auparavant „ planté devant eux un baton dans la terre : leur cou- „ tume est que quand ils se marient, la première nuit „ des noces la mariée va trouver tous ceux du festin, „ pour coucher avec eux, & quand chacun l'a con- „ nue il lui donne le présent, qu'il a apporté avec lui „ de sa maison. Ils jurent par les hommes, qui ont été „ estimés chez eux les plus justes & les plus gens de „ bien, en mettant la main sur leur tombeau.“ Γυναικάς δὲ νομιζόντες πολλὰς ἔχειν ἕκαστος, ἐπὶ κοινοῖσι αὐτῶν τὴν μίξιν ποιῶνται τρόπον παραπλησίῳ τῷ καὶ Μασσαγέται, ἐπὶ αἰσκήμπεσσι προσήσονται, μίσγονται· πρῶτον δὲ γαμίοτος Νασάμανος ἀνδρὸς, νόμος ἐστὶ τὴν νόμφην ὑπὲρ τῇ πρώτῃ διὰ πάντων διεξιλθεῖν τῷ δαιτυμένῳ μισγομένῳ

την τῶν δὲ ὡς ἑκάστος οἱ μιχθῆ, διδοῖ δῶρον τὸ ἂν ἔχη
 φερόμενος ἐξ οἴκου ἔρκοισι δὲ καὶ μαυτικῇ κρίνεται τοιγὰρ.
 ὁμύουσι μὲν τοὺς παρὰ σφίσι ἄνδρας δικαιοτάτους καὶ
 ἀρίστους λογιζομένους γαίεσθαι τούτους, τῶν τὸ μὲν ἀπ-
 τόμιοι. Uxores plures singuli e consuetudine habent,
 & cum eis in propatulo coeunt, eodem pæne quo
 Massagetæ modo, prius Scipione prætento. Nasa-
 monibus mos est, quum quis primum ducit uxorem
 prima nocte ut sponsa singulos convivæ obeat con-
 cubitus gratia, & ut quisque cum ea concubuit do-
 num det illi quod secum habet domo allatum. Jure-
 jurando ac divinatione tali utuntur: per eos viros,
 qui justissimi atque optimi apud illos fuisse dicuntur,
 jurant illorum sepulcra tangentes.

Dira-t-on que des peuples, qui rendoient un
 culte à la vertu, dans les gens qui l'avoient prati-
 quée, cherchoient par leurs passions à étouffer cet-
 te même vertu, & rendoient par là inutiles les idées
 innées. Les Nasomènes n'ont pas été les seul peup-
 les chez les quels ces coutumes, détruisant tota-
 lement les notions des principes de la morale, aient
 été en usage. Pomponius Mela nous apprend, que
 les Augilomanes les pratiquoient: plus une fem-
 me avoit été connue par différents hommes la pre-
 miere nuit des noces, & plus elle s'estimoit honorée,
 après quoi elle vivoit avec son mari le reste de sa vie
 dans la plus grande retenue, devenant un exemple
 de chasteté *Augilomanes feminis eorum so-
 lenne est, nocte qua nubunt, omnium stupro patere,
 qui cum muneribus advenerint: & tum cum pluribus
 concubuisse maximum decus: in reliquum pudicitia
 insignis est.* Pompon. Mela de situ orbis. lib. I. cap.
 VIII. Si c'étoit le libertinage, qui empêchat simple-
 ment les idées innées d'agir, elles devroient sure-
 ment paroître dans des femmes, qui ne se condui-
 sent

font qu'une seule fois contre la morale, par la coutume qui les y détermine, mais qui ensuite vivent dans la plus grande pureté de mœurs : que font dans leur ame ces caractères gravés, dont elles ne s'aperçoivent jamais ? Qu'est-ce qu'ils faisoient dans celle de ces peuples, dont parle Pline, qui se nourrissoient de la chair humaine ? Que font ces mêmes notions innées dans les peuples de l'Amerique, qui de nôtre tems boivent encore tous les jours à la santé des Anglois dans le crane d'un François, dans le tems qu'un autre peuple, fort abondamment pourvu d'idées innées, fait rotir un Anglois, qu'il mange en aussi grande sûreté de conscience, qu'un protestant mange le vendredi un gigot de mouton, & un Minime une carpe à l'étuvée ?

Il ne s'ensuit pas, dit-on, qu'une loi doive passer pour inconnue, parcequ'on la viole : cela est vrai ; mais ce n'est pas le cas dont il s'agit ici, car cette loi est au contraire entierement inconnue, & les peuples où le pere couche avec sa fille, où le guerrier mange un autre guerrier, qu'il a pris à la guerre, loin de croire manquer à une loi, qui condamne leur conduite, sont au contraire très persuadés qu'ils se conforment à une loi très juste. Il est impossible, dit le sage Locke, que les hommes pussent violer, sans crainte ni pudeur, de sang froid, & avec une entiere confiance, une regle qu'ils sauroient évidemment, & sans pouvoir l'ignorer, être un devoir, que Dieu leur a prescrit, & dont il punira certainement les infraçteurs. Or c'est ce qu'ils doivent nécessairement reconnoître, si cette regle est innée avec eux : car sans une telle connoissance, l'on ne peut jamais être assuré d'être obligé à croire une chose en qualité de devoir.

Dieu ne fait jamais rien d'inutile ; or il n'y a rien

de si inutile que ces idées innées, qui ne servent de rien à des peuples entiers, qui n'en ont aucune connoissance, & qui sont superflues aux nations qui font usage des principes qu'ils acquierent par les réflexions, que leur fait faire la raison, & qui suffisent pour les faire vivre conformément à toutes les loix de la morale la plus pure. Car en niant les idées innées, on convient qu'il y a des vérités si claires, que pour peu qu'on veuille y faire attention, on les aperçoit aisément par la seule lumière naturelle. Mais il y a toujours une grande différence entre une loi innée, & une loi de nature; entre une vérité qui doit avoir été originairement gravée dans l'ame, & une vérité que nous ignorons, mais que nous pouvons découvrir aisément, en nous servant comme il faut des facultés de la nature. Or il n'y a aucune règle de morale, qu'on dit être innée, qui ne puisse s'acquérir par la simple raison; il est même évident, qu'on ne parvient que par cette même raison à la connoissance de ces loix, puisque ceux, qui n'en font pas usage, ont beau avoir toutes les prétendues idées innées gravées dans leur ame, ils ne viennent jamais cependant à les apercevoir, ils continuent de manger des hommes, & de coucher avec leurs filles.

En vérité n'est-il pas ridicule & absurde de prétendre que Dieu ait mis dans l'ame, dès sa formation, des notions qui lui sont si peu utiles pour la connoissance du bien & du mal? S'il y avoit dans l'esprit des idées innées, sans que l'esprit en eut une connoissance actuelle, il faudroit du moins qu'elles fussent dans la mémoire, d'où elles pussent être tirées dans l'occasion par la voie de la reminiscence: c'est à dire, être connues lorsqu'on en rapelle le souvenir, comme des perceptions qui ont été auparavant dans l'ame.

me. Mais c'est ce qui n'arrive pas, car il est impossible, que qui que ce soit donne un exemple de quelque idée prétendue innée, qu'il a pu rappeler dans son esprit comme une idée déjà connue, avant que d'en avoir reçu aucune impression par la voie des sens.

Concluons donc, que toute idée, que l'esprit n'a jamais aperçue, n'a jamais été dans l'esprit; & que toute idée qui est dans l'esprit, est ou une perception actuelle, ou une perception qui a été aperçue autrefois par les sens, qui peut & doit même redevenir actuelle par la memoire. C'est ce qui n'arrive jamais dans les idées innées, au grand détriment des hommes qui sont mangés, des filles qui sont engrossées par leur pere, & des femmes qui sont fatiguées la premiere nuit de leurs nocés, par l'accouplement de tous ceux qui sont priés au festin.

S'il y avoit quelque idée dans l'ame, ce devoit être celle de Dieu. Or l'idée de Dieu n'est point innée, donc toutes les autres ne le sont pas. Pour que l'idée de Dieu fut innée, il faudroit qu'elle se trouvât universellement repandue dans l'esprit des hommes, qu'elle fut reçue dans tous les pais du monde, & qu'elle fut connue généralement de tout homme, qui seroit parvenu à un age mur: or c'est ce qui est évidemment faux, car il y a eu anciennement des peuples, qui n'ont eu aucune idée de la Divinité, & qui vivoient sur cet article comme des bêtes; c'est ce que nous voions dans Plin, & ce que nos meilleurs voyageurs, & les plus dignes de foi, nous attestent encore aujourd'hui. „ On a découvert, dit „ *Mr. Locke*, dans ces derniers siecles, par le moyen „ de la navigation, des nations entieres, qui n'a- „ voient aucune idée de Dieu, à la Baye de Soldanie, „ dans le Brezil, dans les Isles Caribes &c. Voici „ les propres termes de Nicolas del Techo, dans les

„Lettres qu'il écrit du Paraguai, touchant la con-
 „version des Caaigues : *reperi eam gentem nullum no-*
 „*men habere quod Deum & hominis animam significet,*
 „*nulla sacra habet, nulla idola.* „l'ai trouvé que
 „cette nation n'a aucun mot qui signifie Dieu, l'ame
 „de l'homme, qu'elle n'observe aucun culte reli-
 „gieux, & n'a aucune idole.“ Ces exemples sont
 „pris de nations, où la nature inculte a été abandon-
 „née à elle même, sans avoir reçu aucun secours des
 „Lettres, de la discipline, & de la culture des arts &
 „des sciences. Mais il se trouve d'autres peuples,
 „qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré
 „très considérable, ne laissent pas d'être privés de
 „l'idée & de la connoissance de Dieu. Bien des
 „gens seront sans doute surpris, comme je l'ai été,
 „de voir que les Siamois sont de ce nombre. Il ne
 „faut pour s'en assurer, que consulter *La Loubere,*
 „Envoyé du Roi de France Louis XIV. dans ce
 „païs-là, le quel ne nous donne pas une idée plus
 „avantageuse à cet égard des Chinois eux-mêmes.
 „Et si nous ne voulons pas l'en croire, les Missio-
 „naires de la Chine, sans en excepter même les Jesui-
 „tes, grands panegyristes des Chinois, qui tous s'ac-
 „cordent unanimement sur cet article, nous con-
 „vaincront que dans la Secte des Lettres, qui sont
 „le parti dominant, & se tiennent attachés à l'an-
 „cienne religion du païs, ils sont tous athées. Voyez
 „Navarette & le livre intitulé, *Historia cultus Si-*
 „*nenfium*, Histoire du culte des Chinois.“ *Locke*
 „*Essais sur l'entendement humain. Liv. 1. ch. 3.*

Voila des preuves évidentes que l'idée de Dieu
 n'est point innée, puisque des peuples entiers n'ont
 aucune notion de la Divinité. Mais quand il seroit
 vrai que toutes les nations eussent eu une idée de
 Dieu, cela ne prouveroit pas que cette idée fut in-
 née;

née ; car pour qu'elle le fut , il faudroit qu'elle fut juste , & conforme à la veritable nature de Dieu , & c'est ce qui n'est pas.

Si le consentement général étoit la preuve de la vérité d'une notion , ce consentement auroit servi & serviroit encore à établir le dogme impie de la pluralité des Dieux ; car pendant plusieurs siècles , tous les peuples de la terre , excepté les Juifs , qui n'étoient qu'un point dans le monde , s'accordoient universellement à soutenir , qu'il y avoit plusieurs Dieux. Il faut donc convenir , que le consentement général des nations , n'est point une marque de la vérité d'une notion , ou soutenir l'absurdité de la pluralité des Dieux. Et si l'on dit que le consentement général n'a jamais eu lieu pour la pluralité des Dieux , puisque les Juifs empêchoient que ce consentement ne fut général ; on répondra que jamais de même , le consentement de l'existence de Dieu n'a existé , puisqu'il s'est toujours trouvé des nations entières , qui n'en avoient aucune idée.

Comment peut-on se figurer que les hommes aient une idée innée de Dieu , gravée par lui même dans leur ame , quand on voit toutes les notions ridicules , criminelles , & monstrueuses que presque tous les anciens ont eues de la Divinité , & qu'en ont encore tant de peuples aujourd'hui ? Les uns ont cru honorer les Dieux en leur sacrifiant des hommes , les autres en se prostituant aux pieds de leurs autels , & y commettant les plus grandes impudicités. Dans quels travers honteux l'esprit humain n'a-t-il pas donné , pour honorer , pour vanger , & pour deffendre la Divinité , comme si elle avoit besoin des secours humains ? Que de sang n'en a-t-il pas coûté , je ne dis pas parmi les nations barbares , parmi les payens , mais parmi les chrétiens , pour savoir

comment il falloit servir Dieu ? Quel est l'homme de bon sens, qui réfléchissant sur tous ces excès, ne dise avec Mr. Locke ; peut-on se figurer que les idées, que les hommes ont de Dieu, soient autant de caracteres de cet Etre supreme, qu'il ait gravés dans leur ame de son propre doigt, quand on voit que dans un même país les hommes, qui le désignent par un seul & même nom, ne laissent pas d'en avoir des idées fort différentes, souvent diamétralement opposées, & tout-à-fait incompatibles ? dira-t-on qu'ils ont une idée de Dieu, de ce qu'ils s'accordent sur le nom qu'ils lui donnent ?

Mais, disent les partisans des idées innées, il est convenable que tous les hommes aient une idée de cet Etre supreme : donc Dieu a gravé cette idée dans l'ame de tout le monde. Premièrement je reponds, que si cela étoit absolument convenable, tous les hommes auroient cette idée ; or ils ne l'ont pas, comme l'expérience nous le montre, donc elle n'est pas absolument nécessaire. Secondement, Dieu pour être connu des hommes n'a pas eu besoin de graver son idée dans leur ame en caracteres innés, parcequ'il a donné à ces mêmes hommes des facultés, qui suffisent pour leur faire découvrir, & connoître l'existence d'une Divinité, & des autres choses qu'il leur importe de savoir. Quand un homme réfléchit, qu'il fait usage de sa raison, dans quelque país qu'il soit né, il viendra bientôt à découvrir la nécessité de l'existence d'une Divinité : tout l'annonce à celui qui veut bien la connoître, la nature entiere n'a qu'une voix sur cet article, *Cæli enarrant gloriam Dei*. Dans toutes les parties du monde les sages ont connu la Divinité par la seule lumiere naturelle.

Je ne fais pas à propos de quoi certains Theologiens,

giens, ignorans & persécuteurs, ont depuis quel-
 questems voulu faire un crime à ceux, qui n'ad-
 mettent point les inutiles idées innées; est-ce que
 ces Theologiens ignorent que le dogme; qui rejette
 les idées innées, a été soutenu par tous les philoso-
 phes anciens, surtout par Aristote, & que l'opinion
 de ce philosophe, que rien n'est dans l'esprit qui
 n'ait été auparavant dans les sens, *nihil est in intellec-
 tu quod primum non fuerit in sensu*, a été reçue par
 tous les anciens Theologiens. C'est la doctrine de
 S. Thomas, que Gassendi a soutenue contre Des-
 cartes, avec l'approbation de la Cour de Rome, dans
 la dispute qu'il eut avec ce philosophe, & alors les
 Meditations de Descartes furent mises à Rome à
 l'Index. Il faut bien avoir envie de trouver des cri-
 mes dans les gens, pour leur en imputer d'aussi faux,
 que celui de chercher à détruire les preuves qui fa-
 vorisent la religion, parcequ'ils pensent, comme S.
 Thomas, & qu'ils disent avec Gassendi, un des plus
 vertueux philosophes qu'il y ait jamais eu: „ toute
 „ idée, qui est dans l'esprit, tire son origine des sens.
 „ C'est pourquoi celui qui est né aveugle n'a aucune
 „ idée des couleurs, parcequ'il est déstitué du sens
 „ de la vue; celui qui est sourd n'a aucune idée
 „ du son, parcequ'il est privé du sens de l'ouïe.
 „ Ensorte que si un homme étoit privé de tous les
 „ sens, (ce qui ne se peut pas, car celui du tact est
 „ même nécessaire à la vie) alors il n'auroit aucune
 „ idée, & n'en pourroit imaginer aucune. C'est
 „ donc ici qu'il faut établir ce fameux axiome; *il n'y*
 „ *a rien dans l'esprit qui n'ait été premierement dans*
 „ *les sens*. Il faut donc regarder l'ame d'un enfant,
 „ qui vient au monde, comme une table rase, dans la
 „ quelle il n'y a encore rien de marqué ni de peint:
 „ car quant à ceux qui disent, que la nature a gravé

„certaines idées, qui ne sont pas acquises par les
 „sens, ils n'aportent pour prouver leur opinion au-
 „cune raison, qui ait l'ombre de vraisemblance.
*Idcirco enim, qui est cæcus natus, nullam habet ideam
 coloris, quia sensu visus destituitur, cujus interventu
 eam habeat; qui surdus natus, nullam soni, quia ca-
 ret sensu auditus, cujus ope illam acquirat. Adeo
 proinde, ut si esse posset, qui omni privatus sensu vi-
 veret (sed nempe non potest saltem sine tactu, qui unus
 animalibus intra uterum competit) is nullius rei ideam
 haberet. sicque nihil imaginaretur. Huc proinde spec-
 tat celebre effatum; nihil in intellectu est, quod
 prius non fuerit in sensu. Spectat & quod dicunt in-
 tellectum, seu mentem, esse tabulam rasilem, in qua
 nihil cælatum depictumve sit. Quippe qui illi esse di-
 cunt ideas a natura impressas, neque per sensum ac-
 quisitas, ii quod dicunt, minime probant. Gassend.
 Instit. log. part I. cap. 2. p. 6. edit. Londin.*

Il est fâcheux pour l'auteur du Journal chrétien, deffendant la Religion pour trente sols par semaine, grand partisan des idées innées, que S. Thomas & Gassendi fassent si peu de cas des idées innées. Ne pourroit-il pas dire chrétiennement quelques injures grossieres, dans l'occasion, à ces deux grands hommes, il excelle si fort dans l'art des harangeres ? Il seroit à souhaiter, qu'il possédât aussi bien les connoissances, qui sont necessaires à un homme, qui veut s'ériger en savant, & qui plus est en censeur. Quand on le voit faire l'homme d'importance, les gens qui le lisent ou qui le connoissent disent d'abord : *Spectatum admissi risum teneatis amici.*

Un sentiment de S. Augustin sur la nature de l'ame a été cause, que plusieurs Theologiens de ces derniers tems; (surtout les Jansenistes, qui ont voulu faire regarder comme des verités même les er-
 reurs

reurs de ce Pere) ont soutenu les idées innées avec plus d'opiniâtreté que de raison, avec plus de zèle que de réussite. S. Augustin a prétendu, que de même que l'ame connoit les choses corporelles par le secours des sens, de même elle a des notions des choses incorporelles par elle même: il s'ensuit donc qu'elle se connoit elle même, par elle-même, puis qu'elle est incorporelle. *Mens sicut corporearum rerum notitias per sensus corporis colligit, sic incorporearum rerum per semet ipsam: ergo & se ipsam, & per se ipsam novit quoniam incorporea est.* August. de Trinit. Voilà le germe de toutes les prétendues idées innées. C'est ce passage que l'auteur Janseniste de l'*Art de penser*, a commenté avec tant d'étendue: mais S. Thomas a réfuté invinciblement cette opinion, & je m'étonne, qu'après ce qu'il a dit à ce sujet, il se soit encore trouvé des Theologiens; qui aient mieux aimé s'égarer dans des spéculations creuses, que de se rendre à la raison. Si l'ame se connoit par elle même, dit S. Thomas, comme tous les hommes ont une ame, il faut qu'ils aient tous une connoissance de leur ame, or c'est ce qui est évidemment faux. Secondement une connoissance que nous avons naturellement dans nous, doit paroître dans toutes les occasions, & nous devons en avoir une idée claire, comme nous en avons des principes certains, que nous connoissons par la lumière naturelle; par exemple, un & un font deux; le tout est plus grand que sa partie. Si nous avons une connoissance de l'ame par elle même, nous devons donc la connoître avec autant de clarté, que nous connoissons ces principes: car dans les notions, que l'on aperçoit naturellement, personne ne peut se tromper; ainsi, il s'ensuit, que si notre ame se connoit par elle-même, personne ne doit se trom-

τὸ μήτε μητρὶ συγ- de coucher avec sa
 γίνεσθαι, μήτε θυγα- mere, avec sa fille,
 τρὶ, μήτε ἀδελφῇ, avec sa sœur. Il faut
 μήτε

per à son sujet, & tout le monde doit avoir une idée
 claire de sa nature & de son essence : c'est ce qui est
 manifestement faux, puisque les uns on dit que l'ame
 étoit un corps, les autres l'ont cru un rapport de
 nombre, plusieurs l'ont regardé comme une har-
 monie, quelques autres comme un feu, un air sub-
 til &c. *Si anima per se ipsam cognovit de se quid est ;
 omnis autem homo animam habet : omnis igitur homo
 cognoscit de anima quid est : quod patet esse falsum.
 Amplius, cognitio quæ fit per aliquid naturaliter no-
 bis inditum, est naturalis : sicut principia indemonstra-
 bilia quæ cognoscuntur per lumen intellectus agentis.
 Si igitur nos de anima scimus quid est, per ipsam ani-
 mam hoc erit naturaliter notum.* In his autem quæ
 naturaliter nota sunt, nullus potest errare : in cogni-
 tione enim principiorum indemonstrabilium nullus er-
 rat : nullus igitur erraret circa animam quid est, si
 hoc anima per se ipsam cognosceret : quod patet esse
 falsum, quum multi opinati sint animam esse hoc vel
 illud corpus : & aliqui numerum vel harmoniam : non
 igitur anima per se ipsam cognoscit de se quid est. S.
 Thomæ Sum. Cathol. fid. contra gentiles, lib. 3.
 cap. 46. pag. 134.

¹³ Μᾶτε ἐν ἱεροῖς, μᾶτε ἐν φανεροῖς τοῖσι. Il faut en-
 core qu'il ne soit pas permis de jouir des plaisirs de l'a-
 mour dans les temples & dans les places publiques. Il
 semble qu'Ocellus avoit prévu, ce qui arriva quel-
 que tems après lui ; c'est qu'il y auroit des gens, qui
 abusant de la logique, autoriseroient leur impudence
 par quelques misérables sophismes. Diogene faisoit pu-

encore ¹³ qu'il ne μήτε ἐν ἱεροῖς, μή-
 soit pas permis de τε ἐν φανερώ το-
 jouer du plaisir de πῶ. καλόν γάρ ἐστι
 καὶ

publiquement ses fonctions naturelles, celle de man-
 ger aussi-bien que les autres, & il s'excusoit en di-
 tant. S'il n'est pas déplacé de prendre ses repas, il
 ne l'est pas non plus de les prendre en plein marché :
 or il n'est pas malhonnête de manger, donc il ne l'est
 pas de manger en public. Après avoir établi ces
 principes, les Cyniques les poussèrent encore plus
 loin. Ils dirent, ce qui est innocent & louable peut
 se faire en public, or le devoir du mariage est inno-
 cent, donc il peut se rendre en public. Fondés sur
 ces sophismes, on vit les Cyniques connoître leur
 femme à la vue de tout le peuple, & célébrer leurs
 noces sous les Portiques publics. S. Augustin pré-
 ,, tend, que dans ces accouplemens, faits aux yeux de
 ,, tous les assistans, Diogene & ceux qui l'ont suivi,
 ,, imitoient plutôt les mouvemens des personnes,
 ,, qui font l'acte du mariage, qu'ils n'en remplissoient
 ,, veritablement les fonctions: & qu'il trompoient
 ,, par ces mouvemens les yeux des spectateurs, qui
 ,, ne savoient pas ce qui se passoit sous le manteau,
 ,, étant impossible de pouvoir jouir d'un plaisir veri-
 ,, table dans l'accouplement, à la vue de ceux qui
 ,, nous regardent. Ensorte que ces philosophes ne
 ,, rougissoient pas de paroître vouloir faire des cho-
 ,, ses, où la concupiscence même avoit honte de
 ,, prêter son ministere. " *Inde & illum, (Diogenem)*
vel illos qui hoc fecisse referuntur potius arbitror con-
cumbentium motus dedisse oculis hominum nescien-
tium, quid sub pallio geretur, quam humano premen-
te conspectu potuisse illam peragi voluptatem. Ibi enim
 phi-

καὶ πρόσφορον τὸ ὡς l'amour dans les places publiques. Car il
 πλεῖστα καλῦματα γί- est beau & utile que
 νεσθαι

philosophi non erubescabant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere. Et nunc videmus adhuc esse philosophos Cynicos : hi enim sunt, qui non solum amiciuntur pallio, verum etiam clavum ferunt : nemo tamen eorum audet hoc facere : quod si aliqui ausi essent, ut non dicam ictibus lapidantium, certe conspuentium salivis obruerentur. Aug. de Civit. Dei lib. XVI. cap. XX.

Je pense que S. Augustin se trompe, & que les Cyniques ont fait réellement, ce qu'il croit qu'il ne faisoient que faire semblant d'exécuter. Nous avons déjà vu, dans la remarque précédente, plusieurs peuples, entre autres les Nasomenes, qui ayant différentes femmes, en avoient connoissance devant tout le monde, les Massagetes suivoient la même coutume. Pomponius Mela dit : „ Les Garamen-
 „ tes n'ont point de femme qui leur soit propre,
 „ mais ils se servent de toutes à mesure qu'ils les ren-
 „ contrent, & qu'ils en ont besoin. Ceux qui nais-
 „ sent d'un accouplement aussi tumultueux & aussi
 „ confus, reconnoissent pour leur peres les hom-
 „ mes aux quels ils ressemblent d'avantage.“ *Apud Garamantas nulli certa uxor est ; ex his qui tam confuso parentum coitu passim incertique nascuntur, quos pro suis colant, formæ similitudinis agnoscunt.* Pompon. Mela de situ orbis, lib. I. cap. VIII. Si des peuples entiers ont pu s'acoutumer à braver les regards de tous leurs concitoyens dans l'acte de la génération, pourquoi quelques hommes n'auroient-ils pas fait ce que faisoient des Nations entieres ?

Quand

les obstacles à ces plaisirs soient en très-grand nombre. ῥεῖοιαι τῆς ἐνεργείας ταύτης.

S. 13.

Quand à ce que dit S. Augustin, que de son tems, on voioit encore tous les jours des philosophes Cyniques, mais que si quelqu'un d'eux avoit été assés effronté pour faire quelque chose de semblable, on l'auroit lapidé ou du moins on lui eut craché au nez, cela est vrai; mais du tems de S. Augustin les Empereurs & les principaux Magistrats étoient chrétiens, ainsi ceux qui auroient maltraité les philosophes Cyniques n'auroient eu rien à craindre. La chose étoit différente lorsque la souveraine puissance étoit dans les mains des payens, qui auroient puni quiconque eut insulté un Cynique, puisqu'il étoit citoyen, & par conséquent libre de s'attacher à quelle secte de philosophie il vouloit.

Il est des tems, où la même action, qui a pu se faire tranquillement, & sans causer le moindre trouble, feroit soulever dans d'autres tout le peuple. Si aujourd'hui un homme se déshabilloit tranquillement tout nud, en présence de son Evêque, & qu'il quittât sa chemise devant tout le clergé de ce Prelat, on le mettroit aux petites maisons : c'est cependant ce que fit S. François d'Assise, dans un mouvement, s'il faut en croire son Historien; de la grâce efficace. „ Ce pere terrestre & charnel, dit S. „ Bonaventure (parlant du pere de S. François,) „ après avoir ôté l'argent au fils de la Grace, tâchoit „ de le mener devant l'Evêque de la ville, afin qu'il „ renonçât entre ses mains à tous les biens paternels, „ & qu'il rendit tout ce qu'il avoit. François le fit „ &

§. 13. Καθόλ' δὲ §. 13. Les généra-
 δει περιαναιρεῖν τὰς τε tions faites contre '4
 παρὰ φύσιν γενέσεις ; nature, ou faites avec
 καὶ

„il rendit même à son pere ses habits, sous les quels
 „on trouva un cilice, dont il maceroit sa chair.
 „Ensuite, poussé par une admirable ferveur d'esprit
 „dont il étoit enivré, il se dépouilla tout nud de-
 „vant tous les assistans, & tint ce langage à son pere:
 „Jusqu'ici je vous ai apellé mon pere sur la terre ;
 „mais désormais je pourrai dire avec sureté : *notre*
 „*pere qui es aux cieux*, puisque j'ai mis tout mon tré-
 „sor & toute ma confiance en lui.“ *Férand Réponse*
à l'apologie pour la Reform. pag. 361.

Voilà des actions qui actuellement passeroient,
 auprès de tous les gens sensés, pour aussi folles, que
 celles que font les Convulsionnaires. Mais il faut
 toujours regarder les hommes, lorsqu'on veut en
 juger, selon le tems où ils ont vécu. Si un fon-
 dateur d'Ordre aujourd'hui se rouloit tout nud dans
 la neige, comme S. François, s'il se faisoit, com-
 me lui, une femme & des enfans de glace, il ne
 parviendroit pas à rassembler quatre hommes ca-
 pables d'être Capucins, quelque méprisables qu'ils
 soient, même aux yeux de tous les catholiques.
 Ce nombre considérable de Moines mandians,
 à charge à tous les états, ayant la crasse des an-
 ciens Cyniques, sans en avoir les connoissan-
 ces, ne se soutient encore, que parceque dans
 ce siècle éclairé on se contente de condamner
 les abus, sans avoir assez de force pour les dé-
 truire. Ajoutons ici, que Diogene se vautroit aus-
 si, comme S. François d'Assise, tout nud dans la
 neige, & qu'ils étoient vêtus tous les deux de la
 même

injure à la nature , doi- και τὰς μὴ ὕβριος
vent être suprimées γινόμενας. καταλιμ-
avec autant de soin, πάνειν δὲ τὰς κατὰ
φύσιν ,

même maniere , quoique vivant dans des tems
bien différens.

¹⁴ Καθολα δὲ δις περιτταίρειν τις τι παρὰ φύσιν γε-
νοίς, και τὰς μὴ ὕβριος γινόμενας. *Les générations*
faites contre nature , ou faites avec injure à la natu-
re , doivent être suprimées. Il faut considérer ce pas-
sage d'Ocellus , comme disant la même chose de
deux manieres différentes. Ainsi par les générations
faites contre nature , ou faites avec injure à la natu-
re , Ocellus entend également les creatures qui nais-
sent de l'accouplement de l'homme avec quelqu'au-
tre animal. Il est donc certain qu'Ocellus , a cru ,
que la production des monstres étoit possible par le
mélange de la semence humaine avec celle d'une
bête. Je crois qu'il se trompe , & je pense sur ce su-
jet comme les philosophes Epicuriens , qui nioient
absolument que cela fut possible. „ Les Centaures ,
„ dit *Lucrece* , ne furent jamais qu'une fiction. Ja-
„ mais la Maîtresse des choses n'a souffert , parmi ses
„ êtres , une double nature , un double corps formé
„ de membres d'especes différentes ; parcequ'on pour-
„ ra connoître , sans beaucoup de pénétration , que
„ la force & les facultés de ces prodiges n'auroient
„ point eu de rapport , pour le mutuel concours de
„ leurs actions & de leurs mouvemens. Un cheval
„ de trois ans fournit impétueusement une carriere ,
„ & à cet âge un enfant ne se peut presque encore
„ soutenir ; & dans le sommeil même le souvenir de
„ sa premiere nourriture lui fait chercher les mamel-
„ les , qui l'ont allaité ; le cheval aussi n'a pas plutôt
„ per-

φύσιν, ἢ μετὰ σω- qu'il en faut apporter
 φροσύνης ἢ τεκνο- pour conserver celles
 ποίᾳ σώφρονί τε καὶ qui, conformes aux
 νομί-

5, perdu sa force par la vieillesse, que ses membres de-
 5, viennent languissans, & qu'il court à sa fin, pen-
 5, dant que le même enfant croit & se perfectionne,
 5, & que ses joues se couvrent d'un poil follet; que
 5, fait naître la florissante jeunesse; Ne vous imagi-
 5, nés donc pas qu'il puisse naître un Centaure d'une
 5, semence melangée de deux especes différentes, ni
 5, qu'il y ait tant d'autres monstres de cette sorte à
 5, qui l'on donne des membres si disproportionnés,
 5, qu'ils ne peuvent se perfectionner ensemble ni
 5, augmenter également, encore moins atteindre à
 5, la vieillesse.

6 Sed neque Centauri fuerunt, nec tempore in ullo
 6 Esse queat duplici natura, & corpore bino
 6 Ex alienigenis membris compacta potestas,
 6 Hinc illinc par vis ut non sic esse potis fit.
 6 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.
 6 Principio, circum tribus actis impiger annis
 6 Floret equus, puer haud quaquam; quin sæpe
 6 etiam num

6 Ubra mammarum in somnis lactantia quærit.
 6 Post ubi equum validæ vires ætate senecta,
 6 Membraque deficiunt fugienti languida vita:
 6 Tum demum pueris ævo florentæ juvenas
 6 Occipit, & molli vestit lanugine malas:
 6 Ne forte ex homine, & veterino semine equo-
 6 rum

6 Confieri credas Centauros posse, nec esse:
 6 Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
 6 Corporibus Scyllas, & cetera de genere horum;
 6 Inter

loix naturelles & à la νομίμῳ γινομένη. Δει-
 temperance , produi- δὲ πάλιν πρόνοιαν ποι-
 sent des enfans sobres, εἶσθαι τοὺς τεκνοποι-
 ουμέ-

Inter se quorum discordia membra videmus,
 Quæ neque florescunt pariter, neque robora su-
 munt

Corporibus, neque proficiunt ætate senectâ.

Lucret. de rer. nat. L. 5. v. 176.

Il y a encore plusieurs raisons, puisées dans les prin-
 cipes de la meilleure physique, qui montrent l'impos-
 sibilité de l'existence de ces monstres, car la nourri-
 ture, qu'ils prendroient, en substantant une partie de
 leur corps à la quelle elle seroit propre, tueroit l'au-
 tre, pour qui elle seroit un venin mortel : les chevres
 par exemple trouvent une grasse nourriture dans la
 cigue, pendant que les hommes y rencontrent un
 violent poison ; au contraire les chevres periroyent,
 si on leur donnoit des nourritures où il y eut des suc-
 de viande, & les hommes trouvent dans ces suc-
 plus excellente nourriture : comment donc nourrir
 un animal, de qui la moitié du corps doit recevoir
 une nourriture qui est contraire à l'autre ?

La nature a prescrit des loix aux semences des di-
 férens animaux ; enforte que l'union de ces semen-
 ces, lorsqu'elles sont reçues dans un vase qui ne
 leur a pas été destiné, ne peut jamais rien produi-
 re. Chaque génération est nécessairement effectuée
 par les regles de sa premiere disposition, & il n'y a
 rien dans la nature qui ne garde un ordre fixe, dans
 l'obéissance des loix qu'elle même a établies.

Mais dira-t on, beaucoup d'anciens auteurs pré-
 tendent qu'il y a eu des Satyres, qui étoient moitié
 homme & moitié chevre, & des Centaures qui é-

T

toient

ουμένους τῶν ἐσομένων & engendrés légitime-
 τέκνων. πρώτη μὲν οὖν ment. Ceux qui veulent
 procréer des enfans ,
 με-

toient moitié homme & moitié cheval. S. Jerome
 l'assure dans la vie de S. Antoine. „ Ce Saint solitai-
 „ re , dit-il , allant rendre une visite à S. Paul l'Ana-
 „ chorète , rencontra un centaure moitié homme &
 „ moitié cheval ; saisi d'étonnement il fit d'abord le
 „ signe de la croix, ensuite il dit au centaure, apprends
 „ moi où reste le serviteur de Dieu ; ce monstre pro-
 „ nonçant quelques paroles , mal articulées, chercha
 „ à prendre un ton doux , après quoi il montra à S.
 „ Antoine de sa main le chemin qu'il falloit suivre ,
 „ & prit ensuite la fuite au grand galop. *Conspicit ho-*
minem equo mixtum , cui poetarum Hippocentauro vo-
cabulum indidit. Quo viso salutaris impressione signi
armat frontem. Et heus tu , inquit , quam in parte
hic servus Dei habitus ? at ille barbarum nescio quid
infrendens , & frangens potius verba quam proloquens ,
inter horrentia ora , senis blandum quæsit eloquium ,
& dextræ prætentione manus caput indicat iter :
& sic potentes campos volucris transmittens fuga , ex
oculis mirantis evanuit Hieron. Epist. Lib III. de
 vita Pauli primi Eremitæ. Avant de faire aucune re-
 flection sur ce passage de S. Jerome , nous verrons
 encore celui où il parle des Satyres , parceque ce que
 nous dirons sur l'un servira également de refutation
 à l'autre. „ A quelque distance de là , dit S. Jerome ,
 „ Antoine aperçut un Satyre , tel que les peintres les
 „ dépeignent , ayant la tête & le corps d'un homme ,
 „ les cuisses & les jambes d'une chevre. Le Saint sur-
 „ pris d'une telle rencontre s'arma d'abord du bou-
 „ clier de la foi. Le Satyre ne fut point épouvanté de

doivent avoir de la *μεγίστη φυλακή* πρὸς
prévoiance, au sujet *γένεσιν τῶ τεκνοποιεῖν*
de ces mêmes enfans;

T 2

ΒΟΥ

„ la vue d'un homme, il s'avance vers Saint Antoi-
„ ne, pour lui offrir des fruits de palmier, en signe
„ d'amitié. Cet Anachorete lui demanda qui il étoit ?
„ je suis un mortel, lui dit-il, & un des habitans des
„ forêts, que les payens séduits par leur erreur ado-
„ rent sous le nom de Faunes, de Satyres, & d'Incu-
„ bes: je m'acquie auprès de vous de la deputation
„ de mon troupeau: nous vous prions tous, que vous
„ invoqués en nôtre faveur le Dieu qui nous est
„ commun, que nous connoissons être venu pour
„ le salut du monde, & dont la reputation a rempli
„ toute la terre. Saint Antoine entendant ces dis-
„ cours, mouilla son visage de ses pleurs, causés par
„ la joie qu'il ressentoit. Il se rejouissoit de la gloire
„ de Christ, & de la défaite de Satan, admirant qu'il
„ pouvoit entendre le langage des Satyres; & fra-
„ pant la terre de son baton, malheur à toi, s'écria-
„ t-il, il, o Alexandrie qui honores des monstres au
„ lieu du vrai Dieu! malheur à toi Ville corrom-
„ pue, dans la quelle tous les demons de l'univers se
„ sont retirés! que diras tu maintenant? les bêtes par-
„ lent de Christ, & toi, tu rends à des monstres
„ l'hommage que tu dois à Dieu.“ *Nec mora inter
saxosam convallē baud grandem, homunculum vi-
dei, aduncis naribus, fronte cornibus asperata cujus
extrema pars corporis in caprarum pedes desinebat. In-
fractusque & hoc Antonius spectaculo: scutum fidei
& lorica spei bonus præliator arripuit. Nihilominus
memoratum animal palmarum fructus eidem ad viati-
cum, quasi pacis obsides, offerebat. Quo cognito gra-
dam*

dum pressit Antonius, & quisnam esset interrogans; hoc ab eo responsum accepit: mortalis ego sum, & unus ex accolis Eremiti, quos vario delusa errore gentilitas. Faunos, Satyrosque, & Incubas vocans colit. Legatione fungor Gregis mei: precamur ut pro nobis communem Deum deprecetur, quem pro salute mundi venisse cognovimus, & in universam terram exiit sonus ejus. Talia eo loquente longævus viator ubertim faciem lacrimis irrigabat quas magnitudo lætitiæ indices effuderat. Gaudebat quippe de Christi gloria & de interitu Satanae: simulque admirans, quod ejus posset intelligere sermonem, & baculo humum percutiens agebat: Væ tibi, Alexandria, quæ pro Deo portenta veneraris: væ tibi, civitas meretrix, in quam totius orbis demonia confluxere. Quid nunc dictura es? bestiae Christum loquuntur, & tu pro Deo portenta veneraris. Id. ib.

Il est aisé de voir, que tout ce que raconte là S. Jerome sont des fables pieuses, inventées pour occuper les jeunes veuves romaines, que ce Saint vouloit amuser, pour les empêcher de se marier. Si on ne prenoit pas dans ce sens tous les contes, que debite si gravement S. Jerome, il faudroit le regarder ou comme un homme de mauvaise foi, ou comme un esprit foible, capable de se prêter à la croiance des contes les plus ridicules. Qui peut se figurer, qu'il y ait jamais eu un peuple de Satyres, qui savoit que Jesus-Christ s'étoit incarné pour la redemption du genre humain, qui envoioit des députés aux solitaires pour se recommander à leurs prieres? mais si ce peuple *homme-chevre* a existé, ainsi que celui des centaures, que sont devenus ces monstres? est-ce qu'ils ont imité dans leurs transmigrations les nations du Nord? en abandonnant l'Egypte où se font ils donc retirés? si l'on dit qu'ils ont péri, je demande comment cela a pu arriver, sans qu'on ait eu aucune idée de

de leur destruction, sans qu'on sache comment, pourquoi, d'où vient ils ont péri?

Nous voions que dans le tems même, où l'on parloit le plus de l'existence de ces peuples fabuleux, non seulement les philosophes s'en mocquoient: mais les plus habiles géographes, obligés par le genre de leur étude à approfondir cette question, en plaisantoient. Strabon tourne en ridicule ce que l'on disoit de tous ces peuples monstrueux. Mais dira-t-on, est-il possible, que S. Jerome ait menti? pourquoi n'a-t-il pû le faire puisque S. Augustin, ou l'auteur des Sermons qui portent son nom, a bien avancé un mensonge dans le même goût & aussi grossier? Ce qu'il y a de pis, c'est que l'Evêque d'Hippone parle comme témoin oculaire, au lieu que S. Jerome ne ment qu'en qualité d'Historien. „J'étois déjà, *dis*
 „*S. Augustin*, Evêque d'Hippone, lorsque je fis un
 „voyage en Ethiopie, accompagné de quelques
 „serviteurs de Christ, pour y prêcher l'Evangile.
 „Nous vîmes dans ce pais beaucoup d'hommes &
 „de femmes qui étoient sans tête, mais qui avoient
 „deux gros yeux sur la poitrine, tous leurs autres
 „membres étoient faits comme les nôtres. Les prêtres
 „de cette nation sans tête étoient mariés, mais
 „ils vivoient dans une si grande chasteté, que quoi-
 „qu'ils eussent des femmes, ils ne s'en servoient
 „qu'une fois l'année, & ce jour ils ne sacrifioient
 „pas. Nous vîmes encore dans les pais les plus me-
 „ridionaux de l'Ethiopie un peuple, qui n'avoit
 „qu'un œil au front, dont les prêtres fuioient le
 „commerce des hommes, s'abstenoient de tous les
 „actes de la concupiscence pendant toute la semai-
 „ne, où ils offroient de l'encens à leurs Dieux, &
 „ne prenoient alors d'autre nourriture, qu'une cer-
 „taine quantité d'eau pure.“ *Ecce ego jam Episcopus*

Hipponensis eram, & cum quibusdam servis Christi ad Ethiopiam perrexì, ut eis sanctorum Christi evangelium prædicarem, & vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes, sed oculos grossos fixos in petore, cætera membra aqualia nobis habentes: inter quos sacerdotes eorum vidimus uxoratos, tantæ tamen abstinence erant, quod licet uxores sacerdotes omnes haberent, nunquam tamen nisi semel in anno eas tangere volebant, qua die ab omni sacrificio abstinebant. Vidimus & in inferioribus partibus Ethiopiæ homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum sacerdotes a conversationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis se abstinebant, & in septimana in qua diis suis thura offerre debebant, ab omni labe carnis abstinebant se, nihil sumebant nisi metretum aquæ per diem, & sic contenti manentes digne sacrificium diis suis offerrebant. D. August. sermones ad fratres suos in eremo. Serm. XXXIII.

Comment S. Augustin, ou l'auteur qui pendant près de mille ans a emprunté son nom, & qui le porte encore aujourd'hui, a-t-il pu se résoudre à débiter un pareil conte, de la vérité du quel il ose se rendre garant aux yeux de l'Univers comme témoin oculaire ? Il est impossible (dès que l'on veut raisonner en philosophe) de croire à la création d'Adam, & d'admettre l'existence de semblables peuples, je ne parle pas d'une nation sans tête, car cela est si absurde qu'il ne mérite pas d'être réfuté ; mais un peuple de Ciclopes, s'il y en a eu, n'avoit pas la même tige qu'un peuple à deux yeux : un seul œil au milieu du front change entièrement l'ordre, l'harmonie, la configuration des parties du cerveau, & de tout l'intérieur de la tête : une pareille organisation n'a rien de semblable avec celle de la tête des hommes descendus d'Adam.

L'on

L'on dira peut-être qu'il y a des hommes dont la couleur est différente. Je reponds à cela, que la couleur de la peau ne change en rien l'organisation du corps : qu'un cheval ait le poil blanc, gris, noir, c'est toujours un cheval ; mais s'il n'avoit qu'un œil, placé au milieu de la tête, ce seroit une autre espece d'animal, puisqu'il faudroit que toute sa tête fut différemment arrangée, que celle d'un véritable cheval ; la couleur noire dans les Negres doit avoir été produite par l'excessive chaleur du pais qu'ils habitent, & elle est devenue, par la suite des tems, comme naturelle à cette race d'hommes, chez qui elle a été transmise de génération en génération. L'on voit les hommes dans le Nord avoir le tein blanc, en France ils sont bruns en général, en Espagne ils ont le visage basané, sur les côtes d'Alger ils l'ont encore plus, enfin dans l'interieur de l'Afrique ils sont noirs. On aperçoit la couleur humaine s'éclaircir ou brunir, selon que la chaleur du Soleil est forte ou modérée dans certains pais.

Mais, dira-t-on encore, nous voions des semences, qui ne sont point homogenes, produire dans les bêtes des animaux, qui n'ont pas été créés dans l'arrangement général des choses. Un ane, qui couvre une jument, & un cheval qui couvre une anesse, font également un mulot, qui est une espece de monstre dans la nature. Je reponds à cela que les semences d'un cheval & d'une anesse sont infiniment moins heterogenes entre elles, que celles d'un homme avec celles de quelque autre animal que ce soit. L'homme est un animal à deux pieds ainsi que tous les oiseaux, avec les quels il n'a rien autre chose de commun : il est par sa configuration, aussi éloigné de la forme des animaux *quadrupedes* que de la figure des animaux *bipedes*, par

conséquent sa semence est totalement heterogene avec celle de toutes les autres creatures. Un cheval & un ane n'ont d'autre différence que les oreilles un peu plus longues ou plus courtes, & la queue plus ou moins garnie de crain : il n'est pas étonnant que dans deux animaux, qui sont presque les mêmes, il se trouve que les semences ne sont point totalement heterogenes, & qu'elles peuvent produire quelque chose, pour une seule & unique fois ; car les nouvelles semences, qui viennent de ces premières, n'ont plus aucune force, sont steriles, parcequ'elles n'ont pas été produites par des semences parfaitement homogenes.

Les hommes ne pouvant jamais produire un monstre par leur accouplement avec certains animaux : d'où venoient donc ces enfans, qu'on a montré plusieurs fois dans toutes les villes, & dans les foires, qui avoient des pieds de chevres, quelquefois de brebis, & qui ressembloient aux Satyres anciens ? Je reponds, que ces monstres n'avoient pas été créés par un mélange heterogene de semences, mais qu'ils avoient été formés, tels qu'ils étoient, dans l'uterus d'une femme : les parties du fœtus sont toutes ébauchées dans l'œuf, mais elles ne croissent pas toutes également, quelques unes se font voir en peu de tems, au lieu que d'autres ne paroissent que long-tems après, ou peut être jamais, si elles rencontrent quelques obstacles qui les empêchent ; si le fœtus est incommodé, les obstructions privent aisément quelques parties de leur nourriture, les quelles restent dans un état difforme sans se perfectionner, dans le tems que les autres parviennent à l'état de perfection où elles doivent être ; les pieds & les jambes par exemple, au lieu de prendre leur véritable conformation restent

à de-

à demi formés, & ressemblent en quelque maniere aux jambes & aux pieds d'une chevre. En voila assés pour faire d'abord crier au monstre, & pour établir l'existence de dix nations de Satires & d'autant de Centaures.

La mechante configuration de la matrice est, selon Hippocrate, la cause d'un nombre de difformités monstrueuses. „ L'enfant dans la matrice, dit ce „ grand homme, sera difforme, s'il n'a pas assés d'es- „ pace pour y demeurer à son aise. Il ressemble en „ cela à un vegetable, lequel trouvant une pierre ou „ quelque autre chose, qui le gene dans son accrois- „ sement, croit peu à peu tortu, de travers, mince, „ entierement difforme d'un côté & épais de l'autre.”

Ἐπὴν εἰ τῇσι μήτρῃσι κατὰ τὸ χωρίον, καθ' ὃ, π καὶ ἐπη-
ρώθη, τοῖς ἔτη, ἀνάγκη, ἐν τῷ πινυμένῳ τοῦ σώματος,
πηροῦσθαι κατ' ἐκείνο τὸ χωρίον ἄτακτο καὶ ἄδινδρον ἄτ-
σα ἐν τῇ γῇ εἶναι μὴ ἔχῃ εὐρυχωρίαν, ἀλλ' ὑπὸ λίθῳ ἢ ὑπὸ
πικρῷ ἄλλῃ ἀποληφθῇ, ἀναλείδου σκολιὸν γίνεσθαι, ἢ πῆ μὲν
παχὺ, πῆ δὲ λεπτόν. οὕτω δὲ ἔχει καὶ τῷ παιδίῳ γίνεσθαι,
ἢ ὅς τῃσι μήτρῃσι κατὰ π τοῦ σώματος τοῖς ἔτεσι τὸ
ἔτερον τοῦ ἑτέρου. *Quum in utero, juxta locum in quo*
mutilatus est fœtus, angustia fuerit, necesse est cor-
pus quod in angustia movetur mutilari juxta illum lo-
cum. Quemadmodum etiam arbores quæcunque in ter-
ra sunt, & non habent satis amplum locum, verum
a lapide, aut aliqua re impediuntur, quum emergunt,
oblique ac tortuosæ sunt, aut hac parte crassæ, alte-
ra tenues; sic accidit etiam circa puerum si in utero
juxta aliquam corporis partem, angustior altera uteri
pars altera fuerit. Hippocrat. de genitura Cap. IX.
-T. I. p. 132. Voilà la seule & unique source, d'où
sortent tous ces prétendus monstres; que la creduli-
té populaire regarde comme la suite de l'accouple-
ment d'un homme avec une bête. Les Medecins

βουλομένῳ, διατάσῃ la précaution la plus
 φρονικὴ καὶ ὑγιεινὴ nécessaire à celui ¹⁵
 qui veut faire un en-
 ὡς

connoissent la cause veritable de ces difformités, mais eussent-ils la voix & les poumons de Stentor, comment pourroient-ils se faire entendre à des gens qui se bouchent les oreilles, pour ne pas ouir la verité?

Si quelques enfans viennent au monde avec une ressemblance de linge, de chien, ou de quelque chose de pis, on doit l'attribuer à ce que les levres, & les joues ne sont pas arrivées à leur perfection, la bouche est ouverte jusqu'aux oreilles dans les enfans qui ne sont pas entierement parfaits, & les oreilles alors presque imperceptibles. C'est ce qu'a observé Harvey: *Oris rictus ad utramque aurem protensus cernitur*. Harvei Exercit 69. Le poil épais, qui ressemble à une espece de laine, que l'on voit quelquefois sur les jambes & sur les pieds difformes de quelques hommes, provient des humeurs qui s'y portent, & ne trouvant pas assés de place pour s'étendre, & pour s'évaporer par la transpiration, à cause de la peau qui est presque toujours rude dans les parties défectueuses, ces humeurs produisent le même effet, que leur superfluité cause sur le menton, & dans plusieurs parties du corps, où le poil croit en plus grande abondance que dans les autres. C'est cette même quantité d'humeurs, qui forme dans les quadrupedes leur poil, dans les oiseaux leurs plumes; ce qui fait dans ces derniers la diversité de leurs couleurs, c'est la différence des excrétiions, qui servent de nourriture à leurs plumes, comme l'a fort bien remarqué Bacon: *Verissima causa est quod humor ex-*

cre-

fant, c'est un regime *ὡς καὶ τε πληρώσει*
 chaste & sain, & une
 sage retenue dans la *χρησθαι τροφῆς ἀκαί-*

ρου,

*crementitius animantium, qui æque constituit plumas
 in avibus ac pilos in bestiis. in avibus tenuiori & de-
 licationi colatura transmittatur, quam in bestiis,
 plumæ enim transeunt pennas, pili vero cutem* Ba-
 con. syl. sylvar. Hist. nat. cent. I. art. V. p. 4.

ἡ Πρώτη μὲν οὐ μείζων φυλάκη πρὸς γένεσιν τῶ πε-
 ποισί. βυλομένη δὲ καὶ σωφροσύνη καὶ ὑγιεινή. ὡς μὴ τε
 πληρώσει χρησθαι τροφῆς ακαίρως, μητὶ μὲν. La pré-
 caution la plus nécessaire à celui qui veut faire un
 enfant, c'est un regime chaste & sain, une sage re-
 tenue dans la quantité des alimens, & une atten-
 tion au tems où ces alimens doivent être pris; il
 faut encore éviter l'ivresse.

Tous les plus grands Medecins conviennent, qu'il
 n'y a rien de plus capable d'alterer les semences &
 de les rendre même totalement défectueuses, que
 l'intemperance dans les viandes & dans les boissons.
 Quand les fonctions de l'estomac se font avec peine,
 l'accouplement est non seulement pernicieux à l'en-
 fant qui en est produit, & qui par sa foiblesse, ou par
 sa stupidité, se ressent toujours de l'imperfection de
 son origine, mais il est encore très nuisible au pere.
 „ Si un homme, dit un savant Medecin, rempli de
 „ viandes & de vin s'accoutume à faire usage du coit
 „ dans cet état, il contracte une debilité qui affoiblit
 „ tout le corps: ses nerfs se relâchent, il prend des
 „ douleurs dans les jambes, il se forme une opilation
 „ dans les viscères, il dissipe la chaleur naturelle, &
 „ accroit considérablement les mauvaises humeurs,
 „ la vue devient foible, & l'orbite de ses yeux se
 „ creu-

ρου, μήτε μέτη, μήτε quantité des alimens,
 ἄλλη τῇ ταραχῇ ἐξ & une attention au
 tems où ces alimens
 αὖ

„creuse considérablement.“ *Si cibo homo repletus, aut potu, coitu utatur, debilitas fit corpori, enervatio nervis, dolor in genibus, aliarumque continuationum ac viscerum opilatio, generanturque exinde humores grossi... calor naturalis dissolvitur, tenebratur visus, oculi sunt concavi.* Hali Rodon V. Theoriz c. 36.

Hippocrate est précis sur la nécessité de la pureté des semences, & il remarque qu'elles se forment des sucs de toutes les parties du corps, soit des molles, soit des solides, or les sucs ou les humides font le sang, la bile, l'eau, & la pituite. τῇ δὲ γοιῇ φησὶ ἀποκρίνεσθαι ἀπὸ πάντων τοῦ σώματος, καὶ ἀπὸ τῶν σπέρματων, καὶ ἀπὸ τῶν μαλακῶν, καὶ ἀπὸ τοῦ ὕδατος πάντες τοῦ ἐν τῷ σώματι. εἰσὶ δὲ τέσσαρες ἰδίαι τοῦ ὕδατος. αἷμα, χολή, ὕδωρ, καὶ φλέγμα. Porro genituram dico a toto corpore secerni, & a solidis & a mollibus partibus, & ab humido omni in toto corpore; sunt autem humidi species quatuor, sanguis, bilis, aqua, & pituita. Hippoc. Tom. I. de genit. cap. 5. pag. 127. Si les sucs, d'où se forme la semence, sont altérés & gâtés, il faut absolument qu'elle conserve dans elle les mêmes vices, qui se trouvent dans les parties qui la composent: c'est une chose évidente, à la quelle tant de peres, qui procréent des enfans, qu'ils rendent malheureux dès le moment qu'ils les font, ne pensent gueres. Il y a presque autant de crime à donner la vie, par sa propre faute, à une creature qu'on fait devoir languir dans la foiblesse, dans la douleur, dans la stupidité, & quelquefois dans la folie, qu'à l'oter à cette même creature: voilà quel-

doivent être pris : il ὦν χείρους (ai) δυνῶν
 faut encore éviter l'y-
 vresse, & tous les trou-
 σωμαίων ἔξεις γίνον-
 ται.

les sont les tristes suites du libertinage. O vous, qui vous dites hommes, vous avez la cruauté d'un tigre, & la brutale ferocité d'un ours, lorsque vous remplissez les devoirs du mariage, sans être assurés auparavant, que vous n'allez pas mettre un malheureux ou une malheureuse dans le monde ! Il est plus essentiel à un homme, que la débauche a rendu malade, de connoître qu'il viole toutes les regles de la probité, tous les principes de la société en communiquant son mal à sa femme, & à l'enfant qu'il va faire, que de savoir si la grace, qui l'empêche de commettre cette mauvaise action, est suffisante ou efficace. Qu'importe de quelle espece elle soit, pourvu qu'elle garantisse du crime. Theologiens, qui avés bouleversé & troublé tant de fois le plus beau Royaume de l'Europe, pour savoir quelle étoit la nature de ce qui nous rendoit bons, laissez nous être vertueux, cela nous suffira ; au lieu de tant de livres, plus remplis d'injures contre vos ennemis, que de raisons évidentes pour l'opinion que vous soutenez, faites un ouvrage sur la pureté du coit : la société en profitera, & vous réparés envers elle les troubles, que vos disputes ont causés. Le monde entier les a toujours méprisées, la France seule a été assés malheureuse pour y prendre part. Mais l'amour pour la nouveauté, qui a fait lire vos ouvrages à un peuple frivole, qui prend aujourd'hui part, avec la même ardeur, aux demêlés des Theologiens, & demain à ceux des bouffons, fera bientôt tomber vos livres de
 con-

ται. μάλις α δὲ πάν- bles & les mouvements
των προσήκει φυλάττε. par les quels les habi-
tudes du corps sont
σθαι

controverse, & vos recueils d'injures reciproques dans cet oubli, où le bon sens les a condamnés dès le moment de leur naissance. Qu'importe à l'Europe, que la Mere Louise, que la Sœur Dorothée, & les autres Religieuses de Port Royal aient eu des images dans leurs cellules, ou n'en aient pas eu ? que fait à cette même Europe, que le Pere Girard ait couché avec la Cadiere, ou que ce soit le Pere Carme ? cela est aussi important à éclaircir, que de savoir le resultat de la fameuse consultation, faite pour tranquiliser la conscience d'une actrice de la Comedie, qui a excité si sagement le zele de tous les Avocats, & attiré avec tant de raison l'attention du Parlement de Paris. O Anglois, ennemis éternels d'un peuple, plus aimable que vous, mais bien moins conséquent dans ses idées, que toutes ces pueriles & ridicules contestations doivent vous amuser, pendant que vous prenez les Indes Orientales & Occidentales !

¹⁶ Μάλισα δι πάντων προσήκει φυλάττεσθαι το της καθήκουσας της δικαιοσύνης τις μίξις γινίσθαι. εκ φαντασίου γαρ και αυτοφωνίας και παραχωδών εξίως μοχθηρά γινίσθαι σπέρματα. Mais ce qu'il faut surtout observer, c'est de prendre garde, que dans le moment où la semence est repandue, l'on ait l'esprit tranquille, car les semences sont rendues mauvaises par les affections folles inconstantes & fougueuses.

Les plus grands phyficiens conviennent tous, que c'est dans le moment où la semence est repandue, que la ressemblance de l'enfant au pere & à la mere est

édomagées. Mais ce *οθαι τὸ τῆς καθεστῆ-*
 qu'il faut surtout ob- *κυίας τῆς διαβολίας τὰς*
 server, ¹⁶ c'est de

μίξεις

est produite, soit pour le corps soit pour l'ame. La
 pensée ou l'imagination, dit Pline, du male & de la
 femelle passant subitement par l'esprit, forme la res-
 semblance. *Cogitatio utriusque, (patris & matris)*
animum subito transvolans, effingere similitudinem
aut miscere existimatur. Plin. Hist. natural. lib.
 VIII. cap. 12.

Il est aisé à présent de connoître la cause du genie
 de tous les différents peuples, de leurs bonnes qualités
 & de leurs défauts, que la meilleure éducation n'a
 pas la force de corriger, parceque le principe original
 de ces défauts est trop invinciblement imprimé dans
 l'ame, dès le moment de la conception. Pourquoi
 voit-on en France dans tous les différents états, mê-
 me chez les Ecclesiastiques & chez les Magistrats,
 tant de petits-mâtres étourdis, & assez insensés,
 pour qu'on les prenne plutôt pour des singes que pour
 des hommes? c'est que leurs peres les ont procréés,
 l'esprit rempli de l'amour des modes, occupés des
 disputes frivoles sur la musique françoise & italienne,
 enthousiasmés des entre-chats d'une danseuse, affectés
 de deux ou trois mauvaises satires, cabalans contre
 une piece de theatre, enfin aiant l'imagination vidée
 de toute idée raisonnable. Il est impossible que de
 semblables peres ne produisent des enfans, qui se res-
 sentent d'une origine aussi défectueuse. „ Tout ce
 „ que l'on a vu, dit Pline, tout ce que l'on a enten-
 „ du, ou dont on s'est souvenu, & à quoi l'on a pensé
 „ au moment de la conception, contribue beaucoup
 „ à la ressemblance.“ *Similitudinem quidem in mente*

repu-

μίξεις γίνεσθαι. ἐκ
 Φαύλων γὰρ καὶ αἰ- prendre garde, qu'à
 συμφώνων καὶ ταρα- dans le moment de
 χιδῶν ἔξιων μοχθη- la génération l'on ait
 ρὰ γίνεται τὰ σπέρ- l'esprit tranquille, car
 ματα. les semences sont ren-
 dues mauvaises par les
 affections folles, incon-
 stantes, & fougueuses.

§. 14. Μετὰ πάσης §. 14. On ne sau-
 εὖν σπουδῆς καὶ προσ- roit donc apporter trop
 οχῆς δεῖ καταβάλ- de soins & trop d'a-
 λεσθαι, ὅπως τὰ γεν- plication à l'acte de
 νώμενα γίνηται χαριέ- la génération, afin d'a-
 voir des enfans bien

5a-

*reputatio est, & in qua creduntur multa fortuita polle-
 re, visus, auditus, memoria haustæque imagines sub
 ipso conceptu.* Plinius ibidem. Voilà pourquoi un
 Anglois, dès la tendre enfance, parle déjà de la gloi-
 re & de l'intérêt de sa patrie, du maintien de la liber-
 té de sa nation, de l'équilibre de l'Europe, de l'utili-
 té du commerce: il est procréé d'un pere rempli de
 ces idées. Un Milord, qui en sortant d'une séance
 du Parlement, va souper à la taverne, & de là pro-
 créer un enfant, fait un courtisan politique, qui passe
 sa vie à trouver le juste degré de la puissance du Sou-
 verain & du droit des sujets. Un Duc & Pair, qui
 revenant de Versailles, se donne un successeur dans
 la famille, produit un courtisan aimable, brave dans
 les combats, & galant dans la paix. Il en est des au-
 tres nations, ainsi que de ces deux premières. Le
 Ro-

nés, & ensuite bien *σατα, και γεννώμενα,*
 élevés. Si ceux qui *καλῶς ἀνατραφῆ.* οὔτε
 aiment les cheveux, les *(δὲ) γὰρ δίκαιον,* τοὺς
 oiseaux, les chiens, ont *μὲν φιλίππους και*
 soin de la génération *φιλόρνιθας και φιλό-*
 de ces animaux, & *κυνας, μετὰ πάσης ἐπι-*
 observent comment, *μελείας φροντίδα ποι-*
 quand est-ce, & par *εἶσθαι τῶν γινομένων,*
 quelle bête il faut les *ὡς δεῖ, και ἐξ ὧν*
 faire procréer, pour *δεῖ, και ὅτε δεῖ, και*
 que la race ne vienne *πῶς διακειμένων γί-*
 point à pericliter; n'est *νεσθαι τὰς μίξεις και*
 il pas honteux ¹⁷ que *τὰς κοινωνίας, τοῦ μὴ*
 les hommes ne fassent *ὡς ἐτυχε γίνεσθαι τὰ*
 γεν^α

Romain fait un fils, qui rit de voir les autres nations recevoir un joug dont il profite, & dont il se moque au fond du cœur; le sage Venitien produit un enfant aussi prudent que lui; le grave & brave Espagnol, esclave des femmes, & des Inquisiteurs, voit dans sa famille la gravité, la valeur, la servitude pour le sexe & pour l'Inquisition; d'un Hollandois, attaché à liberté de sa patrie, naît un zélé republicain; & d'un Allemand, nourri dans les armes & dans la discipline, vient le meilleur Officier de l'Europe, & le Soldat le plus exact à son devoir.

¹⁷ *Τοὺς δὲ ἀνδρῶνους μηδὲν ποιεῖσθαι λογι τῇ ἰδίῳ ἑγγύῳ.* N'est-il pas honteux que les hommes ne fassent aucun conte de leurs enfans. Dans ces dernières réflexions d'Ocellus, on voit tout

γεννώμενα, τοὺς δὲ ἀν- aucun conte de leurs
θρώπους μηδὲνα ποιεῖ- propres enfans, qu'ils
σθαι λόγον τῶν ἰδίων les engendrent par ha-
ἐγγόνων, ἀλλὰ (καὶ) zard; & qu'ils ayent
γεννᾶν ὡς ἔτυχε, ἢ très-peu de soin de leur
γεννωμένων ὀλιγωρεῖν nourriture & de leur
καὶ τῆς τροφῆς καὶ éducation. La negli-
τῆς

ce que l'on peut dire de plus fort & de plus sen-
fé, sur l'obligation des parens à instruire leur fa-
mille, & à leur donner une éducation vertueuse
& convenable à leur état. Un pere qui aban-
donne à des étrangers le soin de ses enfans, de-
vroit être privé pour toujours par les loix du
nom de pere, qu'il ne merite pas. Cependant
combien peu y a-t-il de parens qui prennent soin
eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans? s'ils ont
des garçons ils les mettent dans un College, s'ils
ont des filles, dans un couvent, ou à peine les
voient-ils deux fois dans l'année. Je conviens
que les Ecoles publiques sont nécessaires, elles
doivent aider un pere dans l'éducation de son fils,
mais elles ne le dispensent pas de joindre les soins
paternels aux soins étrangers mercenairement ache-
tés, & par conséquent toujours foibles & in-
suffisants, lorsqu'ils sont seuls; l'âge de la jeunef-
se passe, & les défauts, qu'on y contracte, du-
rent toute la vie, & ne doivent presque toujours
être imputés qu'à la négligence des parens. Les
gens vertueux devroient toujours avoir present à
l'esprit cette maxime de Platon, par laquelle
nous finirons nos notes sur la génération. Les
hom-

τῆς παιδείας. Ταῦτα γὰρ ἀμελούμενα, πάσης κακίας καὶ φαν-
 λότητος παρὰίτια γί-
 νεται, βοσκηματώδη καὶ
 αἰγεννῇ ἀποτελοῦνται
 τὰ γεννώμενα.

gence de ces choses est
 la cause de la malice, &
 de la méchanceté hu-
 maine, & achevant de
 faire dégénérer l'espèce
 des hommes la rend
 semblable à celle des
 bêtes.

hommes sages ne prient pas les Dieux de leur
 donner des enfans immortels, mais bons & loua-
 bles. Οὐκ ἀθαιάτους σφίσι παῖδας ἔυχονται γενέσθαι
 οἱ γασίς, ἀλλ' ἀγαθοὺς καὶ ἐυκλείς. Non sibi pre-
 cantur parentes liberos immortales, sed bonos &
 laudabiles. Chrest. Platon. pag. 40. art. III,

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

C'est avec la plus grande surprise que j'ai vu ; que dans un petit dictionnaire, intitulé *La France Littéraire*, on m'a attribué un grand nombre de Livres, où non-seulement je n'ai aucune part, mais que je n'ai jamais lûs, & dont je ne connois pas même les auteurs. Voici quels sont ces ouvrages: *Anecdotes historiques, galantes & littéraires du tems présent: Lettres d'un sauvage dépaîsé; Anecdotes Venitiennes & Turques, où Memoires du Comte de Bonnewal; Aventures de la Duchesse de Vaujour; Lettres amusantes, ou délassement de l'esprit; Les Aventures de Donna Bella.* Les Libraires, qui ont imprimé ces ouvrages, doivent en connoître les véritables Auteurs, & auroient pû donner à celui de *La France Littéraire* des éclaircissemens, qui l'eussent empêché de se tromper. Quant aux autres livres, qu'on m'attribue dans ce Dictionnaire, je reconnois en être l'auteur, excepté des pieces, qui dans les *Memoires de l'esprit & du cœur* ne sont pas sous mon nom, aux quelles je n'ai véritablement aucune part. Mr. Formey, mon Confrere à l'Académie, doit avoir remarqué dans quelqu'un de ses ouvrages, que l'auteur des *Lettres d'un sauvage dépaîsé* vivoit à Amsterdam, & qu'il avoit composé quelques autres livres. Si lorsque Mr. Formey donna une nouvelle Edition de la *France littéraire*, il m'eut fait la grace de me consulter sur mon article, je l'aurois prié d'y mettre la déclaration que je fais ici; & s'il trouve à la placer dans quelque journal, dont il connoisse les auteurs, je lui en serai très obligé.







